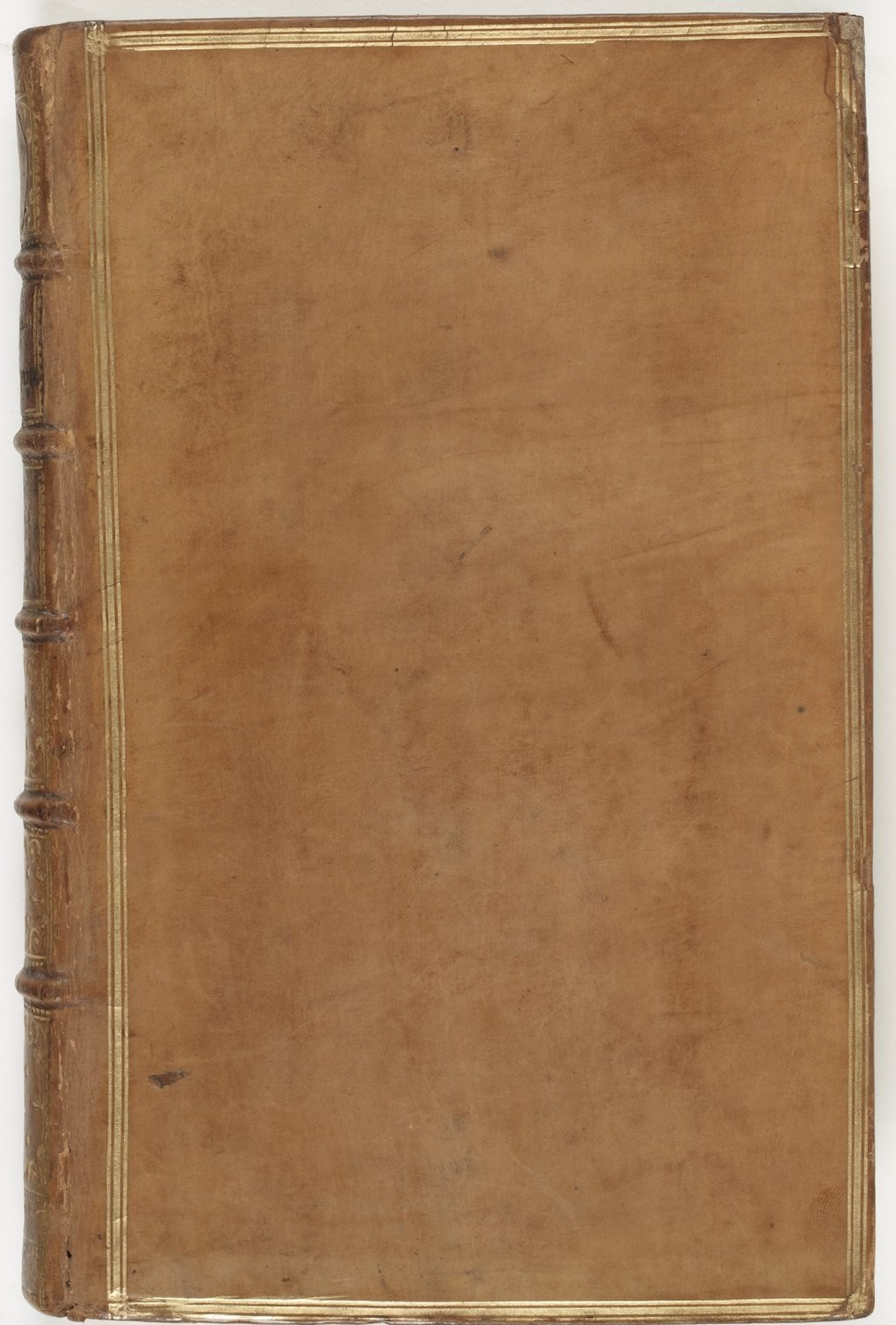
Encyclopédie poétique, ou Recueil complet de chef-d'oeuvres de poésie depuis Marot, Malherbe, etc., jusqu'à nos jours, [...]







NICOLAS BOILEAU DESPREAUX

Né à Paris le 1.er Nov.bre 1636. Mort le 13. Mars 1711.

Peint par H. Rigaud. *Gravé par Duflos le jeune.*

ENCYCLOPEDIE POÉTIQUE,

OU

RECUEIL COMPLET DE CHEF-D'ŒUVRES de Poésie sur tous les sujets possibles, depuis *Marot*, *Malherbe*, &c. jusqu'à nos jours, présentés dans l'ordre alphabétique;

DÉDIÉE

A M. DE VOLTAIRE,

GENTILHOMME ORDINAIRE DU ROI, DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE, &c. &c.

Par M. DE GAIGNE, *ancien Officier d'Infanterie, & Censeur Royal.*

TOME IX.



A PARIS,

Chez l'Auteur, rue de Grenelle, près celle des SS. Peres.
Et chez MOUTARD, Imprimeur-Libraire de la REINE, rue des Mathurins, à l'Hôtel de Cluni.



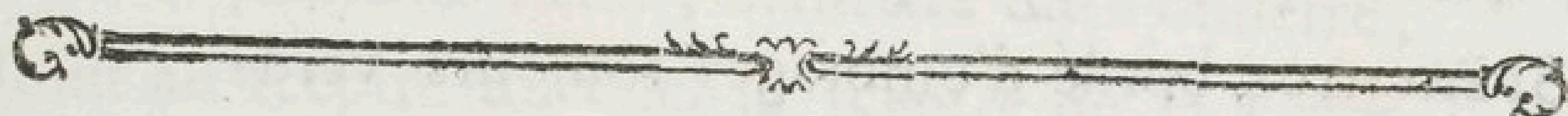


M. DCC. LXXIX.

Avec Approbation & Privilége du Roi.



ENCYCLOPÉDIE POÉTIQUE.



N.° 1675 i.

IO (la Nymphe) *changée en Vache.*

IL eſt en THESSALIE un vallon renommé,
Profond, ceint de rochers, d'arbres verds enfermé.
C'eſt là que le PÉNÉE, échappé de ſa ſource,
Et du PINDE, à grands flots, précipitant ſa courſe,
Epanche avec fracas le torrent de ſes eaux,
Et de leur chute au loin fatigue les échos.
L'écume jailliſſante, en vapeurs transformée,
Elève dans les airs une humide fumée,
Et des arbres voiſins humecte les ſommets.
On appelle TEMPÉ ce vallon toujours frais.

Là, s'ouvre dans le roc une grotte enfoncée,
De mousse, de glaïeuls & de joncs tapissée;
Là, le Dieu tient sa Cour, & gouverne en repos
Et les eaux de son lit & les Nymphes des eaux.

Des fleuves du pays, voisins ou tributaires,
Ceux mêmes qui, baignant des rives étrangères,
Dans le sein d'AMPHYTRITE, après de longs détours,
Vont déposer leurs flots fatigués de leurs cours,
Arrivent incertains, si de sa destinée
On doit féliciter ou consoler Pénée.
Là, viennent à la fois, par des chemins divers,
Le SPERCHIUS bordé d'ombrages toujours verds,
Le fougueux ENIPÉE, & l'AMPHRYSE limpide,
L'APIDANUS, qu'entraîne une pente rapide,
Et dans un lit étroit l'ÆAS emprisonné.

Seul y manque INACHUS: ce père infortuné,
Solitaire & penché sur son urne plaintive,
Grossit de pleurs le cours de son eau fugitive.
Il redemande Io, sa gloire & son amour;
Io perdue, hélas! peut-être sans retour.
En vain il l'a cherchée: incertain de sa vie,
Il craint que pour toujours la mort ne l'ait ravie;
Il croit tout ce qu'il craint, soupire, & ne sait pas
S'il doit pleurer sa honte, ou plaindre son trépas.

JUPITER avoit vu cette fille si chère,
Seule errer loin des bords habités par son père.

O Nymphe ! lui dit-il, à qui le Roi du Ciel
Offriroit le tribut d'un encens immortel,
Toi dont peut-être un jour la beauté profanée,
A quelque Amant sans nom doit être abandonnée ;
Tandis que le midi nous darde tous ses traits,
De ces bosquets voisins choisis le plus épais,
Cherche l'ombre; ou du moins, si tu ne peux, sans crainte,
Seule percer des bois la ténébreuse enceinte,
Sur les traces d'un Dieu viens, marche en sûreté,
Non, d'un Dieu sans pouvoir, mais d'un Dieu redouté,
Dont la puissante main, maîtresse du Tonnerre,
Joint au sceptre du Ciel le sceptre de la Terre.
Quoi ! tu me fuis ? Arrête, & ne méprise pas
Un Amant immortel, épris de tes appas.
Arrête. Mais déjà la NAYADE craintive
Des noirs marais de LERNE avoit franchi la rive
Et les champs de LYRCÉ, plantés d'arbres épars.
Alors le Dieu de l'air, abaissant les brouillards,
Dans un nuage épais s'enveloppe avec elle,
Et triomphe en vainqueur de sa pudeur rebelle.
Mais JUNON, soupçonnant les larcins d'un époux,
Sur ces champs nébuleux arrête un œil jaloux ;
Et s'étonnant de voir qu'une vapeur si sombre
Mêle aux rayons du jour l'épaisseur de son ombre,
Sûre que les brouillards dont ces bords sont voilés,
Du fleuve ou des marais ne sont point exhalés :

Je me trompe, dit-elle, ou je ſuis offenſée.
De l'OLYMPE auſſi-tôt la Déeſſe élancée
Fend le vague des airs avec rapidité,
Et paroît au milieu du nuage écarté.
  Jupiter la prévint; & déjà ſon Amante
N'eſt plus qu'une Géniſſe en blancheur éclatante;
Elle a perdu ſa forme, & non pas ſa beauté.
Sa rivale, en dépit de ſon cœur irrité,
Obſerve ſa blancheur, l'admire, & veut connaître
Quel en eſt le Berger, quel troupeau l'a vu naître.
La terre l'engendra, répond le Roi des Dieux,
Et ſoudain ce brouillard l'a produite à mes yeux.
  La Déeſſe, oppoſant la feinte à l'artifice,
Comme un don précieux demande la Géniſſe.
Que réſoudre? que faire? Hélas! il ne peut plus,
Sans donner un ſoupçon, oppoſer un refus.
Quelle peine pour lui de trahir ce qu'il aime!
Quelle honte pour lui de ſe trahir lui-même!
L'Amour, victorieux, l'emportoit dans ſon cœur;
Mais il fallut céder à ſa femme, à ſa ſœur,
De peur que le refus d'une faveur légère
N'eût de ſes feux ſecrets dévoilé le myſtère.
  Contente d'obtenir la fille d'INACHUS;
Mais inquiète encor, ce fut aux ſoins d'ARGUS
Que JUNON confia la Nymphe infortunée.
Argus eut de cent yeux la tête environnée,

Ces yeux, toujours ouverts, assidus, surveillans,
Se ferment deux à deux, tour-à-tour sommeillans.
Chacun d'eux à l'envi sur la Nymphe s'arrête :
Sans cesser de la voir, il détourne la tête.
Le jour il lui permet d'errer sur le gazon ;
Mais dès que le Soleil descend sous l'horizon,
Une étable est son toit ; l'herbe est sa nourriture :
Elle a pour lit la terre, & boit une onde impure.
Hélas ! plus d'une fois, pour implorer Argus,
Elle cherche ses bras, & ne les trouve plus.
Elle voudroit se plaindre, & son cri l'épouvante ;
Sa parole n'est plus qu'une voix mugissante.
  Elle vint vers ces bords où les plus doux plaisirs
Avoient charmé cent fois ses innocens loisirs.
A peine a-t-elle vu, dans l'onde paternelle,
L'aspect inattendu de sa forme nouvelle ;
Elle a peur d'elle-même, & recule d'horreur ;
Et ses sœurs & son père admirent sa douceur.
Elle s'approche d'eux ; autour d'elle ils s'empressent ;
Elle aime à les revoir ; mais ils la méconnoissent :
Cependant elle suit & son père & ses sœurs.
  Le vieillard lui présente & de l'herbe & des fleurs ;
Elle lèche ses mains, les baise, les caresse,
Et ne peut retenir des larmes de tendresse.
Ah ! que n'a-t-elle encor l'usage de la voix,
On sauroit ses malheurs & son nom à la fois.

Mais le nom que ſon pied trace enfin ſur le ſable,
N'apprend que trop, hélas ! ſon deſtin déplorable.
  Ciel ! s'écria ſon père accablé de douleurs ;
Puis ſe jetant au col de la Géniſſe en pleurs,
Eſt-ce-toi, lui dit-il, toi qu'aux bornes du Monde
Chercha long-temps en vain ma douleur vagabonde :
Le Deſtin veut de toi pour jamais me priver ;
Car, te revoir ainſi, ce n'eſt pas te trouver.
Faut-il donc qu'à mes vœux tu ſois ainſi rendue ?
Il m'étoit moins cruel de te croire perdue.
Tu te tais ; de ton ſein s'échappe un long ſoupir :
Tu voudrois me répondre, & ne fais que mugir.
Ah ! bien loin de prévoir ta triſte deſtinée,
Je préparois pour toi les flambeaux d'hymenée ;
Un gendre étoit pour toi le premier de mes vœux,
Et mon ſecond eſpoir attendoit des neveux :
Mais il faut qu'un troupeau devienne ma famille ;
Un troupeau doit donner un époux à ma fille ;
Et, pour ſurcroît de maux, je ne peux que ſouffrir.
Malheureux d'être Dieu, je ne ſaurois mourir ;
La mort eſt un ſecours que le Deſtin m'envie,
Et le Ciel pour jamais me condamne à la vie.

Traduction nouvelle des Métamorphoſes d'Ovide, par M. de Saint-Ange.



N.° 1676.

IRONIE *adressée à ceux qui croient égaler les grands Ecrivains.* *V.* la lettre A. N.° 414 *b.*

Ganeau.

N.° 1677.

IROQUOIS (l') *à la Foire ; ou l'appréhension des hommes.*

A la Foire me voici :
Dieu ! quel monde est celui-ci ?
Je ne vois que gens
Allans & venans ;
Chacun fait son emplette ;
Je vois qu'on offre tout céans ;
Mais il faut qu'on l'achète.
L'on vous dit : Monsieur, prenez ;
Si l'on sous-entend, donnez.
Ici, rien pour rien ;
Le tien & le mien
Sont les deux seuls mobiles.
A ce prix, est-ce un si grand bien
D'avoir bâti des villes ?

Lâches prévaricateurs,
L'intérêt gâte vos mœurs.
Chez-vous, sur ce pied,
Droiture, amitié,
Ne sont plus en usage;
Et vous nous laissez, par pitié,
L'innocence en partage.
Gardez bien, Peuples polis,
Les vices vos favoris,
Noirceurs, trahisons,
Maux de cent façons;
Ils sont tous à vos gages.
Ne nous donnez plus de faux noms;
Vous êtes les sauvages.
A consulter votre orgueil,
On vous verroit d'un autre œil.
Ce Peintre flatteur
Vous peint, dans le cœur,
Meilleurs que nous ne sommes;
Moi, je ne vous fais pas l'honneur
De vous croire des Hommes.
Chez mes confrères les ours
On voit moins de méchans tours.
Moins cruels que vous,
Moins fiers, moins jaloux,
Chez les ours on s'entr'aime:

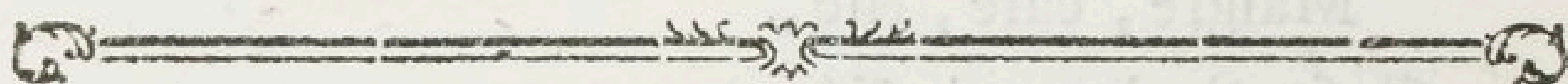
Les François, plus humains, plus doux,
Ont un autre ſyſtême.
Mais laiſſons là ce propos.
Marchands, ouvrez vos ballots:
Que de pompeux riens!
O Ciel! que de biens
Dont je n'ai point affaire!
De grace, laiſſez-moi les miens;
Gardez votre misère:
Votre luxe dangereux
Vous a rendus malheureux.
Quoi! foibles Humains,
De vos propres mains
Vous forgez vos entraves?
Nous ſommes les vrais Souverains;
Vous êtes des Eſclaves.
D'où ſont nés tant de beſoins?
De vos arts & de vos ſoins.
Votre eſprit maudit
Fermente & nourrit
Votre délicateſſe.
L'Iroquois libre, qui s'en rit,
Foule aux pieds la richeſſe.
Toute votre vanité
Vaut-elle ma liberté?
Au fond des déſerts,

Sans peur des revers,
Je vois brûler ma hutte ;
Mon cœur même de l'Univers
Ne craindroit pas la chute.
Dans la Foire, mes Beaux Esprits,
Vos livres sont à tout prix ;
L'avide Imprimeur
Et le pâle Auteur
N'ont chez-nous gain, ni gloire ;
Et l'instrument de ma valeur
Ecrit seul mon histoire.
Philosophes orgueilleux,
Vos Ecrits sont merveilleux ;
Mais, en vérité,
Je suis enchanté
De ne les pouvoir lire ;
Le bon sens, par vous maltraité,
Dans nos bois se retire.
Que faites-vous beaux parleurs ?
Vous semez par-tout des fleurs :
En tours bien tissus,
En mots ambigus
Votre esprit se distille.
Mon silence seul en dit plus
Que votre pompeux style.
Mon habit choque vos yeux ;

Mais le vôtre ſied-il mieux?
Tout cet attirail,
Fruit d'un long travail,
Vous rend la tête folle:
Quoi! vous filez juſqu'au métal,
Pour parer une Idole?
Il faut, pour flatter vos goûts,
Mets exquis, ſauces, ragoûts;
Mais votre ſanté,
Malgré, café, thé,
S'uſe dès la jeuneſſe;
Au prix de la ſobriété,
J'achète la vieilleſſe.
Jamais on ne vous voit ſains,
Malgré tous vos Médecins;
Et votre trépas
Souvent, dans leurs bras,
Vient de leur impoſture.
Allez, je ne vous plaindrai pas;
Ils vengent la Nature.
Ces François ſi délicats,
Oſent voler aux combats;
Priſonniers charmans,
Leurs vrais ſentimens
Se cachent dans leur ame;
Et moi, je brave les tourmens,

Je chante dans la flamme.
Marchands, fermez vos paquets;
Je ſais vivre à peu de frais;
J'ai tout, & n'ai rien;
Laiſſez-moi pour bien
Mon heureuſe indigence;
Vos déſirs ſont votre lien,
Et jai l'indépendance.

*M.****



N.° 1677 *a.*

IRRÉLIGION (entretien contre l').

Enfin je vous revois, bois antique & ſauvage,
Lieu ſombre, lieu déſert qui dérobez le Sage
Au luxe des Cités, à la pompe des Cours;
Où, quand la raiſon parle, elle convient toujours;
Où l'ame, reprenant l'autorité ſuprême,
Dans le ſein de la paix s'enviſage elle-même.
Eſclave dans PARIS, ici je deviens Roi;
Cette grotte où je penſe, eſt un LOUVRE pour moi;
La Sageſſe eſt mon guide, & l'Univers mon livre;
J'apprends à réfléchir, pour commencer à vivre.
C'eſt ici que la ſage & profonde Raiſon
De mon eſprit captif étendit la priſon,

Quand, armé du flambeau de la Philosophie,
Je démasquai l'erreur que l'orgueil déifie,
Que toléra long-temps le BATAVE séduit,
Et que jusqu'en nos murs le mensonge conduit.
Vous donc qui me suivez dans cette solitude,
Qui, par des nœuds de fleurs, m'attachez à l'étude,
Muse, rappelez-moi le mémorable jour
Où la Vérité même, éclairant ce séjour,
Du Dieu de SPINOSA m'offrit la vive image:
Elle étoit sans bandeau; peignons-la sans nuage.
Loin du faste imposant & toujours onéreux,
En d'utiles plaisirs couloient mes jours heureux;
Tout entier à l'étude, à mes vœux, à moi-même,
Du hardi Spinosa je creusois le systême;
Et de son athéisme éclairant les détours,
A Dieu qu'il outragea j'adressois ce discours:
» Descends, grand Dieu! descends dans ma retraite obscure,
» Pénètre mon esprit de cette clarté pure
» Dont les sages temoins de ta félicité
» Partagent avec toi l'heureuse immensité;
» Contre tes ennemis viens armer ma jeunesse;
» Enflamme mon esprit, & mûris ma sagesse:
» Viens à moi; je t'implore «... Un feu pâle & soudain
De ma grotte, à ces mots, remplit le vaste sein;
Je crus être témoin de la chute du Monde:
Les Astres, égarés dans une nuit profonde,

Et par leurs tourbillons vainement ſuſpendus,
Roulèrent dans les airs, enſemble confondus;
Tout parut s'abymer: moi ſeul, calme & tranquille,
Je vis l'affreux chaos entourer mon aſile:
Tu me donnois, grand Dieu! cette intrépidité.
Plongé dans le ſilence & dans l'obſcurité,
Le jour me fut rendu par un coup de tonnerre;
Je vis ſortir alors des débris de la terre
Un énorme Géant; que dis-je? un monde entier,
Un coloſſe infini, mais pourtant régulier:
Sa tête eſt à mes yeux une montagne horrible;
Ses cheveux, des forêts; ſon œil ſombre & terrible,
Une fournaiſe ardente, un abyme enflammé;
Je crois voir l'Univers en un corps transformé.
Dans ſes moindres vaiſſeaux ſerpentent les fontaines;
Le profond OCÉAN écume dans ſes veines;
La robe qui le couvre eſt le voile des airs;
Sa tête touche aux Cieux, & ſes pieds aux Enfers.
Il paroît; la frayeur de mon ame s'empare:
Mais, dans le trouble affreux où mon eſprit s'égare,
Plus tremblant que ſoumis, plus ſurpris qu'agité,
Je cherche en lui les traits de la Divinité;
Lorſqu'abaiſſant vers moi ſa paupière foudroyante,
Il m'adreſſe ces mots d'une voix effrayante:
» Ceſſe de méditer dans ce ſauvage lieu;
» Homme, plante, animaux, eſprit, corps, tout eſt Dieu.

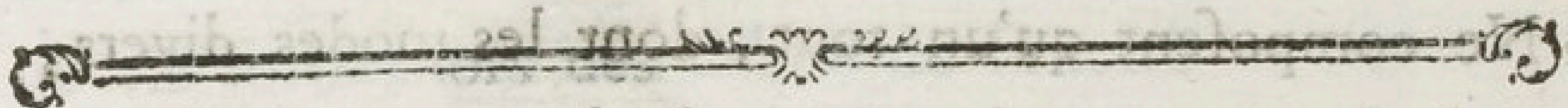
SPINOSA

» Spinosa, le premier, connut mon exiſtence ;
» Je ſuis l'être complet & l'unique ſubſtance ;
» La matière & l'eſprit en ſont les attributs :
» Si je n'embraſſois tout, je n'exiſterois plus.
» Principe univerſel, je comprends tous les êtres ;
» Je ſuis le Souverain de tous les autres maîtres :
» Les membres différens de ce vaſte Univers
» Ne compoſent qu'un tout, dont les modes divers,
» Dans les airs, dans les cieux, ſur la terre & ſur l'onde,
» Embelliſſent entre eux le théatre du monde ;
» Et c'eſt l'accord heureux des êtres réunis
» Qui comble mes tréſors & les rend infinis.
» Ceſſe donc de borner ma puiſſance divine ;
» Je ſuis tout ; tout en moi puiſe ſon origine ;
» Ma grande ame circule, agit dans tous les corps,
» Et, ſelon leur ſtructure, anime leurs reſſorts ;
» Mais la ſagacité ne s'échappe & n'émane
» Qu'à travers le bandeau que m'oppoſe l'organe.
» Si le voile eſt épais, l'eſprit éclaire moins ;
» S'il eſt plus délié, libre alors de tous ſoins,
» Il briſe le tiſſu de ſes liens rebelles,
» Et juſques dans le Ciel lance ſes étincelles.
» De cet être ignoré, de cet être puiſſant,
» Admire & reconnois le portrait agiſſant ;
» Mon corps eſt le monceau de toute la matière ;
» L'union des eſprits forme mon ame entière «.

Il dit : mais de cent coups à la fois foudroyé,
Comme un foible criſtal le coloſſe eſt broyé.
L'obſcurité s'enfuit ; le jour enfin m'éclaire,
Et tout s'offre à mes yeux dans la forme ordinaire.

M. le Cardinal de Bernis.

Poëme contre l'Irréligion.



N.° 1677 *b.*

IRRÉSOLUTION (l') *ne ſe fait jamais ſi vivement connoître, que de la part de ceux qui éprouvent des ſentimens de vengeance en amour.*

ELLE me quitte ! & moi, dans un lâche ſilence,
Je ſemble de ſa fuite approuver l'inſolence ;
Peu s'en faut que mon cœur, penchant de ſon côté,
Ne me condamne encor de trop de cruauté.
Qui ſuis-je ? Eſt-ce MONIME ? & ſuis-je MITHRIDATE ?
Non, non, plus de pardon, plus d'amour pour l'ingrate ;
Ma colère revient, & je me reconnois ;
Immolons, en partant, trois ingrats à la fois.
Je vais à ROME ; & c'eſt par de tels ſacrifices
Qu'il faut à ma fureur rendre les Dieux propices :
Je le dois, je le puis ; ils n'ont plus de ſupport ;
Les plus ſéditieux ſont déjà loin du bord :

Sans distinguer entre eux qui je hais, ou qui j'aime,
Allons, & commençons par XIPHARÈS lui-même.
Mais quelle est ma fureur? & qu'est-ce que je dis?
Tu vas sacrifier; qui? malheureux! ton fils!
Un fils que Rome craint, qui peut venger son père!
Pourquoi répandre un sang qui m'est si nécessaire?
Ah! dans l'état funeste où ma chute m'a mis,
Est-ce que mon malheur m'a laissé trop d'amis?
Songeons plutôt, songeons à gagner sa tendresse;
J'ai besoin d'un vengeur, & non d'une Maîtresse.
Quoi! ne vaut-il pas mieux, puisqu'il faut m'en priver,
La céder à ce fils que je veux conserver?
Cédons-la. Vains efforts qui ne font que m'instruire
Des foiblesses d'un cœur qui cherche à se séduire!
Je brûle, je l'adore; &, loin de la bannir....
Ah! c'est un crime encor dont je la veux punir;
Mon amour trop long-temps tient ma gloire captive;
Qu'elle périsse seule, & que mon fils me suive:
Un peu de fermeté punissant ses refus,
Me va mettre en état de ne la craindre plus.
Quelle pitié retient mes sentimens timides?
N'en ai-je pas déjà puni de moins perfides?
O Monime! ô mon fils, inutile courroux!
Et vous, heureux ROMAINS, quel triomphe pour vous,
Si vous saviez ma honte, & qu'un avis fidèle
De mes lâches combats vous portât la nouvelle!

Quoi! des plus chères mains craignant les trahiſons,
J'ai pris ſoin de m'armer contre tous les poiſons;
J'ai ſu, par une longue & pénible induſtrie,
Des plus mortels venins prévenir la furie:
Ah! qu'il eût mieux valu, plus ſage & plus heureux,
Et repouſſant les traits d'un amour dangereux,
Ne pas laiſſer remplir d'ardeurs empoiſonnées
Un cœur déjà glacé par le froid des années!

Racine.

Tragédie de Mithridate. Act. IV. Sc. V.



Nº 1678.

IRRÉSOLU (portrait de l').

. . . .

*Il réfléchit, il penſe,
Vous chaſſe, vous appelle; il eſt aſſis, debout;
Il court, puis il s'arrête; il balance, il réſout;
Il eſt joyeux, rêveur, plaiſant, mélancolique;
Il approuve, il condamne; il ſe tait, il s'explique;
Il ſort de la maiſon, il y rentre auſſi-tôt;
Il veut, il ne veut plus, ne ſait ce qu'il lui faut;
Et voilà, pour en faire un récit bien ſincère,
D'un Homme irréſolu le manège ordinaire.

Deſtouches.

N.° 1679.

IRRÉSOLUTION (l') *de l'Homme.*

Tour-a-tour la crainte & l'eſpoir
Exercent ſur le cœur un tyrannique empire.
L'Homme ne ſait ce qu'il déſire,
Et des vœux du matin il ſe repent le ſoir.

Richer.

N.° 1679 *a.*

ISRAÉLITES (les) *ſur la montagne d'Oreb.*

INTERLOCUTEURS.
MOYSE, AARON,
PEUPLE D'ISRAÉLITES,
CHŒUR D'ISRAÉLITES.

Hélas! Dieu nous conduit dans ce ſéjour d'alarmes,
Et nous y ſommes immolés:
Nous n'avons que nos larmes,
Pour éteindre la ſoif dont nous ſommes brûlés.

Aaron.

Reſpectons du Seigneur la volonté ſuprême;
Il peut tarir la ſource de nos pleurs:

Même en nous frappant il nous aime;
Adorons ſes décrets juſques dans nos malheurs.

LE CHŒUR.

Pourquoi détruit-il ſon ouvrage?
Par les revers & l'opprobre flétri,
Eſt-ce là ce Peuple chéri
Qu'il appelle ſon héritage?

AARON.

Auprès de l'Eternel MOÏSE eſt votre appui;
Craignez de l'irriter par votre impatience;
Tremblez: il paroît, il s'avance;
Vos murmures, vos cris ont percé juſqu'à lui.

(*Un prélude annonce Moïſe.*)

MOÏSE.

Quelles clameurs ont frappé mon oreille,
Et d'un Dieu de clémence, ont fait un Dieu vengeur?

LE CHŒUR.

Des maux que nous ſouffrons vous ſeul êtes l'auteur;
Nous gémiſſons, & le Seigneur ſommeille.

MOÏSE.

Peuple ſéditieux, & digne de mépris,
Aux bontés du Très-Haut reſerviez-vous ce prix?

LE CHŒUR.

Que ſont devenus ſes Oracles?
Trouvons-nous en ces lieux ce qu'il nous a promis?
Ce Dieu ſi bienfaiſant nous traite en ennemis.

MOÏSE.

Ingrats! avez-vous donc oublié ces miracles?
C'eſt ce Dieu dont le bras vous ſoutint tant de fois;
A la mer étonnée il impoſa des loix;
Il conduiſit vos pas dans ſes routes profondes,
Et les flots diviſés revinrent, à ſa voix,
Engloutir l'ennemi dans l'abyme des ondes.
Il ſouffrit, il calma vos cris tumultueux;
Expirans de langueurs, en cet état funeſte,
    La Mort levoit ſon glaive affreux;
    Il ouvrit les portes des cieux,
Et fit tomber pour vous un aliment céleſte:
Du Père le plus tendre implorez le ſecours;
N'armez plus contre vous ſa puiſſance infinie;
Soyez ſoumis au Dieu dont vous tenez la vie;
C'eſt l'unique moyen d'en prolonger le cours.
Dieu veut vous éprouver, que vos pleurs le fléchiſſent.

LE CHŒUR.

Il rejette nos cœurs, lui qui les a formés;
    C'eſt en vain qu'ils gémiſſent;
    Nos femmes, nos enfans périſſent;
Les tombeaux ſont ouverts, & les cieux ſont fermés.

MOÏSE.

    Ciel! quels objets! quelles victimes!

LE CHŒUR.

    Nous périſſons.

MOÏSE.

Quel ſpectacle d'horreur !

J'oublie, en voyant leur malheur,

Que leurs murmures ſont des crimes.

LE CHŒUR.

Nous périſſons.

MOÏSE.

Dans ces momens affreux,

Seigneur, n'écoute plus le cri de la vengeance.

LE CHŒUR.

Hélas !

MOÏSE.

De ta clémence

Répands les tréſors :

Hâte toi.

LE CHŒUR.

Nous mourons.

MOÏSE.

Que vas-tu faire ? Arrête :

Ils ſont tous tes enfans.

LE CHŒUR.

O ſort ! ô triſte ſort !

MOÏSE.

Lance plutôt la foudre ſur ma tête.

LE CHŒUR.

Nous expirons.

MOÏSE.

Grand Dieu ! la foi la plus ardente
M'ordonne de tout espérer ;
Tu ne peux tromper mon attente :
Ton Peuple est tout prêt d'expirer ;
Ranime sa force mourante,
Pour te bénir & t'adorer.

Moïse frappe le rocher, il en sort des torrens d'eau.

LE CHŒUR.

O prodige ! ô miracle ! ô puissance suprême !
D'impétueux torrens s'élancent du rocher.

MOÏSE.

Dieu devroit vous punir, & Dieu veut vous toucher ;
Il vous prévient, il vous cherche, il vous aime ;
Il daigne ne vous reprocher
L'oubli de ses bienfaits, que par sa bonté même.
A ces traits éclatans, connoissez l'Eternel,
Adorez le Dieu d'Israël ;

LE CHŒUR.

Adorons le Dieu d'Israël.

MOÏSE.

Il appelle, il attire, il commande, il terrasse ;
Sans forcer notre volonté ;
Il a de ce rocher brisé la dureté ;
C'est l'image du cœur qu'il frappe de sa grace.

A ces traits éclatans, connoiſſez l'Eternel ;
Adorez le Dieu d'Iſraël ;

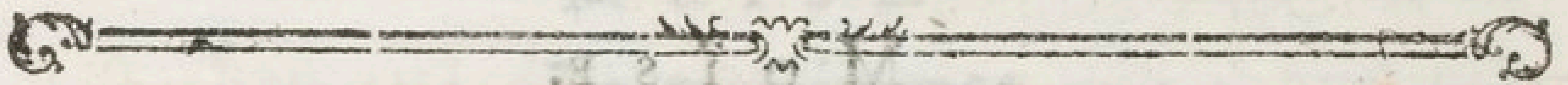
LE CHŒUR.

Adorons le Dieu d'Iſraël.

MOÏSE, AARON, ET LE CHŒUR.

Que le Seigneur eſt grand ! que ſa puiſſance étonne !
Sa bonté remplit l'Univers.
Que ſa vengeance éclate, tonne ;
Qu'il frappe les peuples pervers
Qui refuſent d'aimer un Maître qui pardonne.

M. l'Abbé de Woiſenon.



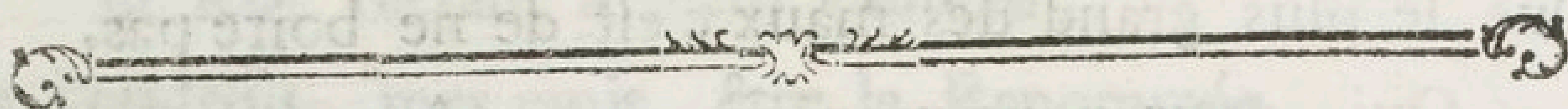
N.° 1680.

IVRESSE (les plus brillantes vertus diſparoiſſent dans l').

IVRESSE, ô toi qui d'ALEXANDRE
Souillas les brillantes vertus !
Tu mis PERSÉPOLIS en cendre ;
C'eſt toi qui poignardas CLITUS.
Ton ombre ténébreuſe égare
L'eſprit ſans bouſſole & ſans phare ;
La Raiſon pâle a diſparu.
A tes flots peſans l'homme en butte,

De l'obscur instinct de la brute
Se trouve à peine secouru.

Mlle de Malcrais de la Vigne.



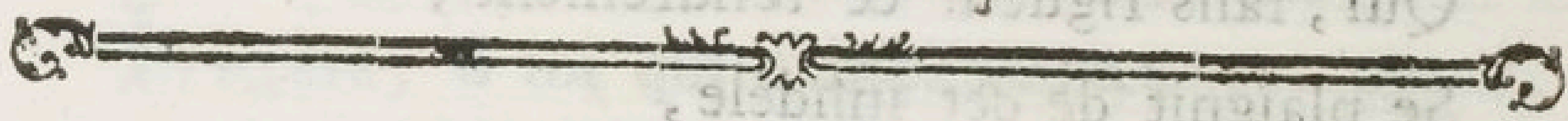
N.° 1681.

IVROGNE (l') & *sa bouteille.*

UN Médecin prédit à l'Ivrogne GRÉGOIRE,
Que s'il ne s'abstenoit du vin,
De ses jours abrégés il hâteroit la fin:
Il résolut de n'en plus boire.
Depuis un mois ou deux notre ABSTÊME nouveau,
Même dans ses repas, ne buvoit que de l'eau.
Il revit par hasard la beauté sans pareille
Dont il étoit encore épris éperdument;
Cette beauté, c'est sa bouteille,
Qui, sans rigueur & tendrement,
Se plaignit de cet infidèle,
Fit briller à ses yeux mille attraits ravissans,
Capables d'enchanter les sens,
Et de fléchir le cœur le plus rebelle.
Grégoire fut touché de ce qu'il entendit;
Il ne put résister aux charmes de la Belle;
S'unit plus fortement que jamais avec elle,
En l'embrassant, changea de dessein, & lui dit:

Bouteille, quoi qu'il en puiſſe être,
Vous me verrez ſans ceſſe adorer vos appas:
Mon infidélité m'a trop bien fait connoître
Que le plus grand des maux c'eſt de ne boire pas.
Oui, pour vous mon amour extrême
Me ſera braver le tombeau;
Si j'en perds le jour, il eſt beau
De s'immoler à ce qu'on aime.
L'eſprit content, le cœur rempli
De ces ſentimens héroïques,
Il ſe livra ſans crainte à ſes fureurs bachiques.
L'oracle prononcé fut bientôt accompli.
Il ſecoua le joug de l'abſtinence,
Et périt témérairement,
Victime de l'intempérance.
Un Buveur vieillit rarement.

Le Brun.



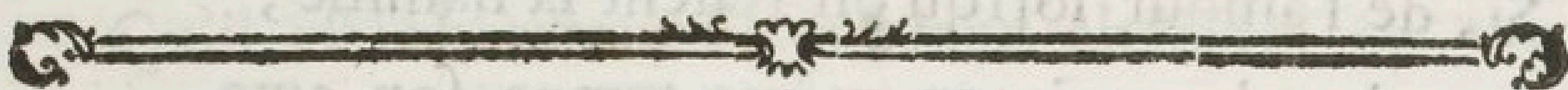
N.° 1682.

IVROGNES (trois) *faiſant chacun un ſouhait.*

APRÈS avoir vuidé maint verre,
Trois vœux furent un jour formés par trois Buveurs:
Je voudrois, dit LUCAS, être Dieu du tonnerre,
Pour pouvoir foudroyer tous les empoiſonneurs.

Je voudrois, dit Lubin, être Dieu de la treille,
Pour être nuit & jour assis sur un tonneau.
Et moi, cria Grégoire, en prenant la bouteille,
Et leur versant à plein vaisseau,
Je voudrois, mes amis, être la Renommée,
Non pas pour le plaisir de posséder cent voix,
Mais pour l'heureuse destinée
De boire cent coups à la fois.

Pannard.



N.° 1683.

JALOUSE (la).

Avec soin, avec vigilance,
Doris m'observe nuit & jour:
Elle est sans cesse en défiance,
Tout fait ombrage à son amour.
Son ame jalouse, inquiète,
Me tyrannise à tout moment;
Et sa bizarre humeur me traite
Plus en Esclave qu'en Amant.
Cette soupçonneuse Maîtresse
Me fait éprouver mille maux;
Le premier jour de sa tendresse
Fut le dernier de mon repos.

M. le Brun.

N.° 1683 *a*.

JALOUSIE (la) *est un mal affreux qui n'est susceptible d'aucun allégement.*

AH ! feroit-il un fort plus fortuné
Que celui d'Amant paffionné,
Si, de l'amour lorfqu'on reffent la flamme,
On n'entr'ouvroit en même temps fon ame
A ces foupçons cruels, injurieux,
A ces fureurs qui marchent après eux,
A cette rage, à cette frénéfie,
Supplice affreux qu'on nomme Jaloufie?
Parmi ces maux qu'éprouvent les Amans,
La Jaloufie eft feule un mal ftérile
Pour notre cœur; tous les autres tourmens
Rendent toujours nos plaifirs plus touchans.
La peine à l'Homme eft très-fouvent utile :
Le Voyageur, par la foif tourmenté,
Trouve plus frais le criftal des fontaines;
Le malheureux voit, dans la liberté,
Un bien fans prix, s'il a porté des chaînes.
Lorfque nos yeux, hélas ! ceffent de voir
L'objet aimé que le cœur voit fans ceffe,

Nous ſupportons, ſoutenus par l'eſpoir,
L'éloignement d'où naît notre triſteſſe ;
Et ſon retour, plus il eſt attendu,
Plus nous ſentons de joie & d'allégreſſe,
Lorſque ce bien à nos vœux eſt rendu.
Tant que de plaire on a quelque eſpérance,
D'une inſenſible on ſouffre les rigueurs ;
Elle réſiſte en vain, & les faveurs
Furent toujours le prix de la conſtance.
  Qu'il eſt charmant l'amoureux abandon
De la Beauté long-temps indifférente !
De ſes refus implorant le pardon,
Et de ſon cœur vous confirmant le don,
. . . .
Tu veux bannir des ſouvenirs amers ;
Ah ! garde-toi, jeune inconſidérée,
De les éteindre en mon ame enivrée,
Ces ſouvenirs des maux que j'ai ſoufferts,
En rappelant dans tes bras leur durée,
Tous mes plaiſirs en deviennent plus chers ;
Mais auſſi-tôt que de la Jalouſie
Le fiel affreux, les venins empeſtés,
Préſent fatal de l'Enfer en furie,
Gagnent les cœurs & les ont infectés,
Plus de plaiſirs que ce mal ne corrompe ;
L'Amante en vain retient enveloppé

L'Homme en ſes bras : de ſon malheur frappé,
Il croit ſon cœur d'un rival occupé,
Il croit toujours, il croit qu'elle le trompe.
Tourment cruel, déteſtable poiſon,
Qui trouble en nous l'eſprit & la raiſon;
Trait déchirant, plaie à jamais ſenſible,
Que d'une ſimple & frivole action,
Ou vraie ou fauſſe, & ſouvent impoſſible,
En un inſtant fait au cœur le ſoupçon.
Pour la guérir, les nouveaux ZOROASTRES
Ont vainement cru lire dans les Aſtres,
Ont évoqué les Enfers impuiſſans.
Ceſſons de croire aux Enchanteurs, aux Mages,
A leurs avis, ainſi qu'à leurs breuvages:
Etre jaloux eſt le ſort des Amans.
Il eſt cruel, & j'en ai fait l'épreuve;
Dans cet état on déſire la mort,
On ſe déſole, on s'abhorre; on a tort,
Et BRADAMANTE en va fournir la preuve.

M. Gaſſendi, Officier d'Artillerie.

Traduction libre du début du Chant XXXI. de Roland le Furieux.



N.° 1683 *b.*

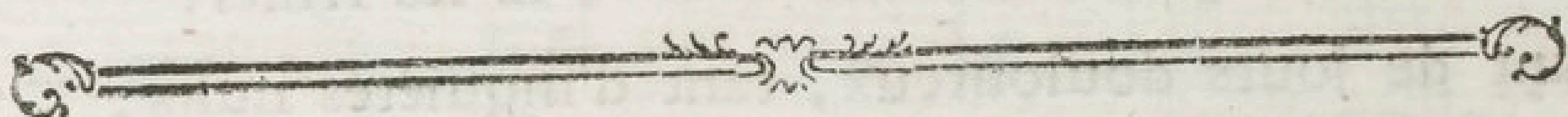
JALOUSIE (ſymptomes de) *de la part d'une Amante qui redoute une Rivale.*

DE tout ce que je vois que faut-il que je penſe ?
Tous deux à me tromper ſont-ils d'intelligence ?
Pourquoi ce changement, ce diſcours, ce départ ?
N'ai-je pas même entre eux ſurpris quelque regard ?
BAJAZET interdit ! ATALIDE étonnée !
O ciel ! à cet affront m'auriez-vous condamnée ?
De mon aveugle amour ſeroient-ce là les fruits ?
Tant de jours douloureux, tant d'inquiètes nuits,
Mes brigues, mes complots, ma trahiſon fatale,
N'aurois-je tout tenté que pour une Rivale ?
Mais peut-être qu'auſſi, trop prompte à m'affliger,
J'obſerve de trop près un chagrin paſſager ;
J'impute à ſon amour l'effet de ſon caprice.
N'eût-il pas juſqu'au bout conduit ſon artifice !
Prêt à voir le ſuccès de ſon déguiſement,
Quoi ! ne pouvoit-il pas feindre encore un moment ?
Non, non ; raſſurons-nous : trop d'amour m'intimide ;
Et pourquoi dans ſon cœur redouter Atalide ?
Quel ſeroit ſon deſſein ? Qu'a-t-elle fait pour lui ?
Qui de nous deux enfin le couronne aujourd'hui ?

Mais, hélas! de l'amour ignorons-nous l'empire?
Si par quelque autre charme Atalide l'attire,
Qu'importe qu'il nous doive & le ſceptre & le jour;
Les bienfaits dans un cœur balancent-ils l'amour?
Et, ſans chercher plus loin, quand l'ingrat me ſut plaire,
Ai-je mieux reconnu les bontés de ſon frère?
Ah! ſi d'une autre chaîne il n'étoit point lié,
L'offre de mon hymen l'eût-il tant effrayé?
N'eût-il pas, ſans regret, ſecondé mon envie?
L'eût-il refuſé même aux dépens de ſa vie?

Racine.

Tragédie de Bajazet. Act. III. Sc. VII.



N.° 1684.

JALOUSIE (un peu de) *entretient l'amour.*

On connoît peu l'amour, l'orſqu'on oſe aſſurer,
Qu'avec la Jalouſie il ne ſauroit durer:
Loin de le ralentir, tout ce qu'elle conſeille
Ne ſert qu'à le rendre plus fort;
Un peu de Jalouſie éveille
Un amour heureux qui s'endort.

Mme Deshoulières.

N.° 1684 *a*.

JALOUSIE (la) *est dans tous les états.*

. . . .

ON entre en guerre, en entrant dans le monde.
Homme privé, vous avez vos jaloux
Rampans dans l'ombre, inconnus comme vous,
Obscurément tourmentant votre vie.
Homme public, c'est la publique envie,
Qui contre vous lève son front altier.
Le Coq jaloux s'ébat sur son fumier;
L'Aigle dans l'air; le Taureau dans la plaine:
Tel est l'état de la Nature humaine.
La Jalousie & tous ses noirs enfans
Sont au Théâtre, au Conclave, aux Couvens.

De Voltaire.

N.° 1685.

JALOUSIE (la).

AVEUGLE passion, cruelle Jalousie,
Mère de la discorde & des illusions,
Qui troubles tous les sens par tes impressions;
Et sur de vains soupçons mets l'ame en frénésie;

Quand un feu dévorant s'allume dans un cœur,
Rien ne peut arrêter le cours de ta fureur ;
L'innocence à tes yeux passe pour criminelle ;
Le faux te paroît vrai, le vrai te paroît faux ;
Par toi l'amour produit une haine mortelle,
Et dans ce qu'il admire il trouve des défauts.

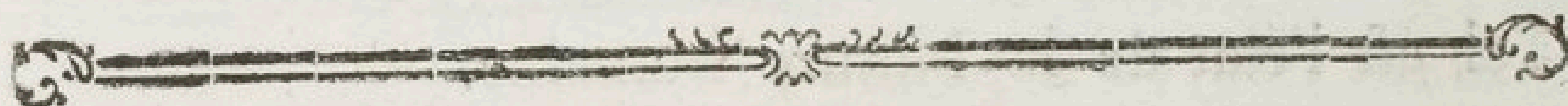
D'Andiliy.



N.° 1686.

JALOUSIE (la) *V.* la lettre C.
N.° 777.

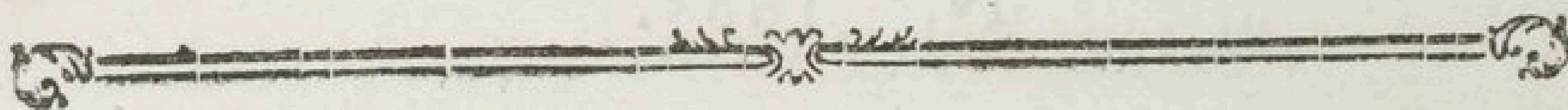
Richer.



N.° 1687.

JALOUSIE (les suites funestes de la).
V. la lettre F. N.° 1250.

La Fontaine.



N.° 1688.

JALOUSIE (la) *permise. V.* la lettre M.
N.° 2069.

Cautel & Mme Deshoulières.

N.° 1689.

JALOUSIE (ſur la). *V.* la lettre P. N.° 2238.

De la Viſclède.

N.° 1690.

JALOUX (avis aux).

DE la ſombre jalouſie,
Maris, fuyez le poiſon ;
Cette noire frénéſie
Vous prive de la raiſon.
Si des rivaux redoutables
Cauſent vos tourmens ſecrets,
En vous rendant plus aimables,
Renverſez tous leurs projets.
Pour l'objet qui vous engage
Devenez plus complaiſans ;
Par un gracieux langage,
Méritez des ſoins conſtans.
L'epoux qui gronde & murmure,
Sur le livre du Deſtin

Eſt mis, en groſſe écriture,
Au chapitre de VULCAIN.
ARGUS, auprès d'une Belle,
Eut beau veiller nuit & jour,
Malgré ſa garde éternelle,
Il fut dupé par l'Amour.
Si ce *gardien* ſi ſévère
Ne peut rien avec cent yeux,
Hélas! que pourriez-vous faire,
Vous qui n'en avez que deux?
Si votre épouſe eſt fidelle,
'A tort vous vous alarmez;
Si l'Amour ailleurs l'appelle,
En vain vous vous gendarmez.
Par douceur vous pourriez être
Excepté du ſort commun;
Mais ſi vous parlez en maître,
Je parierai cent contre un.
La contrainte dont on uſe,
Par un jaloux mouvement,
D'une femme accroît la ruſe,
Et les déſirs d'un Amant.
Souvent même on ne s'engage
Dans un commerce galant,
Que pour goûter l'avantage
De tromper un ſurveillant.

Pour trop uſer d'un remède,
Bien ſouvent on ſe détruit.
De l'erreur qui vous poſsède,
Jaloux, c'eſt-là tout le fruit :
Vos prétentions ſévères
Avancent l'inſtant fatal ;
Et vos peurs imaginaires
Réaliſent votre mal.

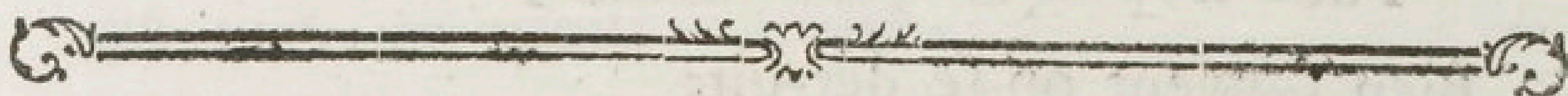
Pannard.

N.° 1690 *a.*

JALOUX (caractère d'un).

JE ne vois rien de ſi digne de blâme,
Qu'un homme qui s'endort ſur la foi de ſa femme ;
Qui, ſans être jamais de ſoupçons combattu,
Compte tranquillement ſur ſa frêle vertu,
Croit qu'on fit pour lui ſeul une femme fidelle.
Il faut faire ſoi-même en tout temps ſentinelle,
Suivre par-tout ſes pas, l'enfermer, s'il le faut ;
Quand elle veut gronder, crier encor plus haut ;
Et, malgré tous les ſoins dont l'amour nous occupe ;
Le plus fin, tel qu'il ſoit, en eſt toujours la dupe.

Regnard.

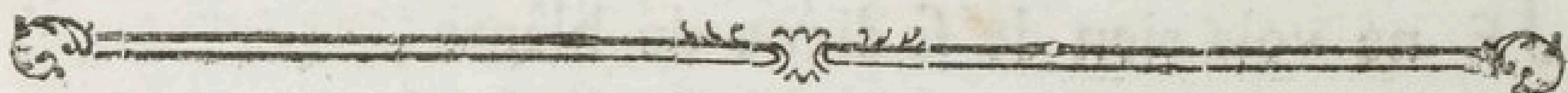


N.° 1690 *b.*

JALOUX (on abhorre un).

. . . Un Jaloux, qui ſans ceſſe querelle,
Eſt plutôt le Tyran, que l'Amant d'une Belle;
Sans relâche agité de fureur & d'ennui,
Il ne met ſon plaiſir que dans le mal d'autrui:
Inſupportable à tous, odieux à lui-même,
Chacun à le tromper prend un plaiſir extrême,
Et voudroit qu'on permît d'étouffer un Jaloux,
Comme un monſtre échappé de l'Enfer en courroux.

Regnard.



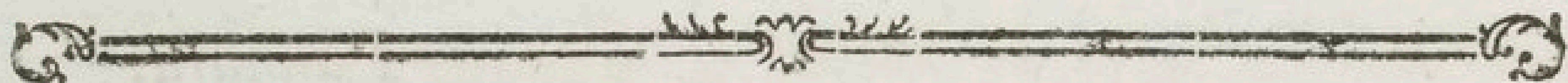
N.° 1691.

JALOUX (avis aux).

Heureux qui ſe rend maître
D'un aveugle courroux!
C'eſt être heureux époux,
Que de feindre de l'être;
Et plus on eſt jaloux,
Moins on doit le paroître.

Vénus sait se contraindre;
Elle fuit le grand jour
De sa paisible cour:
L'hymen doit peu se plaindre;
Non, ce n'est point l'Amour,
C'est Momus qu'il doit craindre.

Rousseau.

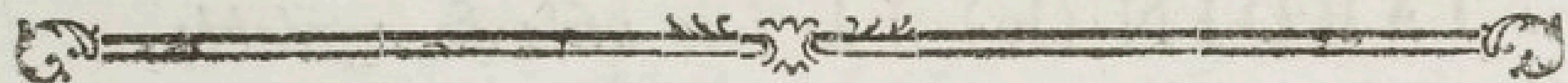


N.° 1692.

JALOUX (à ceux qui sont) *des succès d'autrui.*

V. la lettre A. N.° 316.

Ganeau.



N.° 1693.

JALOUX (le Berger) & *désabusé.*

V. la lettre I. N.° 1566.

Piron.



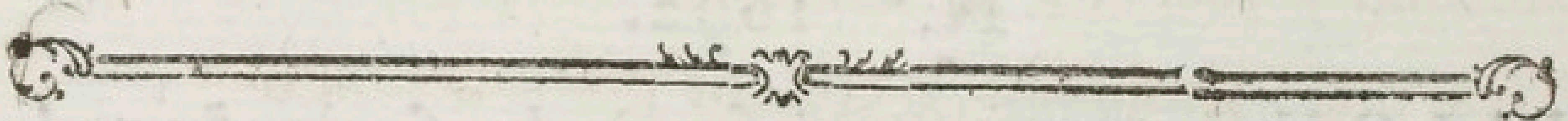
N.° 1694.

JANUS, ou *le Jour de l'An. L'origine du Masque.*

De trois cent soixante & cinq jours
Qui de l'an composent le cours,
C'est le premier de tous où l'on ment davantage;
Nul autre ne fait voir tant de duplicité.

Combien, dans ce jour si fêté,
Voit-on, par un fatal usage,
De faux baisers & donnés & rendus!
Combien de l'amitié tiennent le doux langage,
Qui voudroient voir périr ceux qu'ils flattent le plus!
De là certainement vient le double visage
Que la Fable donne à Janus.

Pannard.



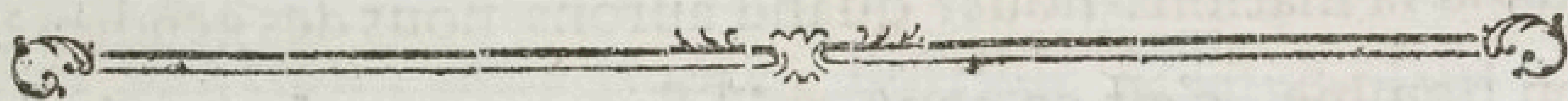
N.° 1695.

JARDIN (le) *à la fois utile & agréable.*

OH! que j'aime bien mieux ce modeste Jardin
Où l'art, en se cachant, fécondoit le terrain,
Où, parmi tous les biens, le luxe & la parure
Sembloient un don de plus, un jeu de la Nature.
RAIMOND le gouvernoit; Roi de ses plants nombreux,
Content de son empire, il y vivoit heureux.
Six arpens composoient son modique héritage;
Les flancs d'une colline en repoussoient l'orage,
Et, recourbés en arc, embrassoient un vallon
Où mûrissoit la figue à côté du melon:
Là, sur un sable d'or une onde pure & vive
Poursuivoit librement sa course fugitive,

Diſtribuoit la ſéve aux plants du potager,
Baignoit, en murmurant, les arbres du verger,
Et formoit un baſſin, dont la perche dorée
Troubloit, en ſe jouant, la ſurface azurée;
Le ſaule, ami des eaux, l'entouroit d'un lambris.
  Les regards du ſoleil, le ruiſſeau, les abris,
Fécondoient à l'envi ce lieu ſimple & champêtre;
Sa richeſſe étonnoit l'œil même de ſon maître:
Raimond y recevoit le tribut des cités,
Et ſes mets abondans n'étoient point achetés.

M. de Saint-Lambert.



N.° 1696.

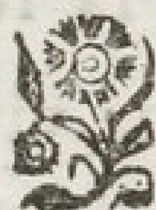
JARDINIER (le) & *ſon Seigneur.*

UN amateur du jardinage,
  Demi-Bourgeois, demi-Manant,
  Poſſédoit, en certain village,
Un jardin aſſez propre, & le clos attenant.
Il avoit de plants vifs fermé cette étendue:
Là, croiſſoit à plaiſir l'oſeille & la laitue,
De quoi faire à MARGOT pour ſa fête un bouquet,
Peu de jaſmin d'Eſpagne, & force ſerpolet.
Cette félicité, par un lièvre troublée,
Fit qu'au Seigneur du bourg notre homme ſe plaignit.

Ce maudit animal vient prendre ſa goulée
Soir & matin, dit-il, & des piéges ſe rit;
Les pierres, les bâtons y perdent leur crédit:
Il eſt ſorcier, je crois. Sorcier, je l'en défie,
Repartit le Seigneur; fût-il diable, MIRAUT,
En dépit de ſes tours, l'attrapera bientôt.
Je vous en déferai, bon homme, ſur ma vie.
Et quand ? Et dès demain, ſans tarder plus long-temps.
La partie ainſi faite, il vient avec ſes gens.
Çà, déjeûnons, dit-il; vos poulets ſont-ils tendres ?
La fille du logis, qu'on vous voye, approchez:
Quand la marions-nous? quand aurons-nous des gendres?
Bon homme, c'eſt ce coup qu'il faut, vous m'entendez,
Qu'il faut fouiller à l'eſcarcelle.
Diſant ces mots, il fait connoiſſance avec elle,
Auprès de lui la fait aſſeoir,
Prend une main, un bras, lève un coin du mouchoir;
Toutes ſottiſes dont la Belle
Se défend avec grand reſpect;
Tant qu'au père à la fin cela devient ſuſpect.
Cependant on fricaſſe, on ſe rue en cuiſine:
De quand ſont vos jambons ? Ils ont fort bonne mine.
Monſieur, ils ſont à vous. Vraiment, dit le Seigneur,
Je les reçois & de bon cœur.
Il déjeûne très-bien; auſſi fait ſa famille,
Chiens, chevaux, & valets, tous gens bien endentés.

Il commande chez l'Hôte, y prend des libertés,
Boit son vin, caresse sa fille.
L'embarras des Chasseurs succède au déjeûner:
Chacun s'anime & se prépare;
Les trompes & les cors font un tel tintamarre,
Que le bon homme est étonné;
Le pis fut que l'on mit en piteux équipage
Le pauvre potager : adieu planches, carreaux;
Adieu chicorée & poireaux;
Adieu de quoi mettre au potage.
Le lièvre étoit gîté dessous un maître chou:
On le guète, on le lance; il s'enfuit par un trou,
Non pas trou, mais trouée; horrible & large plaie
Que l'on fit à la pauvre haie,
Par ordre du Seigneur; car il eût été mal
Qu'on n'eût pu du jardin sortir tout à cheval.
Le bon homme disoit : Ce sont la jeux de Prince;
Mais on le laissoit dire; & les chiens & les gens
Firent plus de dégât en une heure de temps,
Que n'en auroient fait en cent ans
Tous les lièvres de la province.

La Fontaine.





N.° 1696 a.

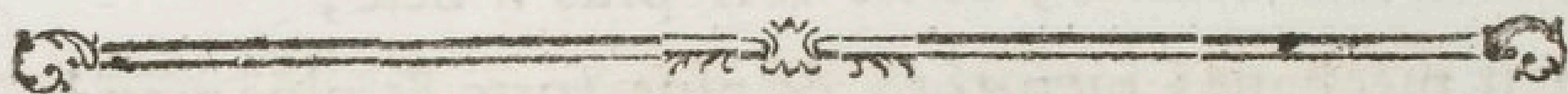
JARDINIER (le) *& les Arbres ; ou la complaiſance dangereuſe, Leçon aux Inſtituteurs.*

UN homme ſimple & ſans malice
Du revenu de ſon jardin
Vivoit heureux, & nourriſſoit enfin
Lui, ſa femme, & les ſiens. A tous ſes vœux propice,
Dans la ſaiſon, chaque arbre exactement
Payoit les ſoins du maître, & rendoit au bon homme,
En abricots, ou poire, ou pomme,
De quoi fournir à la taille, au Sergent,
Et de quoi mettre encor du lard dans la marmite.
Exactement auſſi, chaque jour au jardin,
Aujourd'hui l'arroſoir, demain la ſerpe en main,
MATHIEU GARO venoit rendre viſite,
Ebranchoit & coupoit, arroſoit, & chantoit
Quelques bons vieux Noëls. Un jour, comme il alloit
Tailler ſes eſpaliers, le plus vieux de la bande,
Tout prêt d'être tondu, lui fit très-vertement,
Au nom du corps, la réprimande,
Et ſur ſa cruauté l'attaqua vivement,
Lui prouva que c'étoit une énorme injuſtice,
Un attentat au droit des gens,

De mutiler au gré de ſon caprice,
Et mettre en pièces ſes enfans.
Tu les formas, dit-il, père barbare, arrête,
Laiſſe les croître, & ne ſois plus ſi bête,
Ou ſi méchant; bien-tôt, & plus forts & plus grands,
Tu nous verras chargés de fruits. Le drôle
Tant & ſi bien harangua le Manant,
Que Mons Garo crut bonnement
Qu'il avoit tort, & donna ſa parole
De laiſſer déſormais chaque arbre en liberté,
Au gré de ſes déſirs étendre ſes limites.
De toutes parts, pendant l'été,
L'on vit grimper ces branches paraſites
Qui vivent, ſans rien faire, aux dépens du prochain,
Et lui dérobent ſa ſubſtance;
Et cependant l'infortuné voiſin,
Appauvri, deſſéché faute de ſubſiſtance,
Donna fort peu de fruits, encor n'étoient-ils bons
Qu'à jeter à la tête, ou bien à des cochons.
Enfans, ſouffrez en paix qu'un Maître avec prudence
Réprime en vous les penchans malheureux
Qui des vertus étouffent la ſemence,
En détruiſant les germes vicieux.
La main du Sage entretient l'eſpérance
De ſes jeunes ſujets qui croiſſent ſous ſes yeux,

Les ſoutient, les redreſſe, & prépare d'avance ;
Pour la ſaiſon des fruits, une heureuſe abondance.

Ganeau.



N.° 1696 *b.*

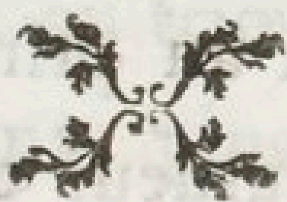
JARDINIER (le) *& le Marronnier d'Indes ;* ou *Comparaiſon allégorique pour les gens qui n'ont que des talens ſuperficiels.*

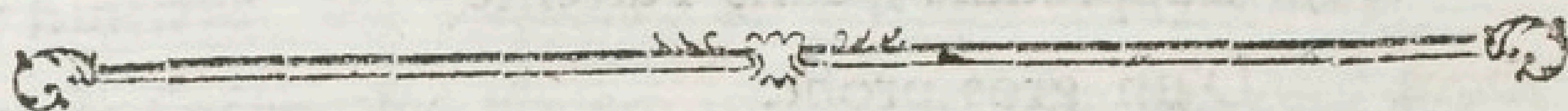
Dans les Indes un Jardinier,
Cherchant des végétaux d'eſpèce curieuſe,
Fit rencontre d'un Marronnier
Qui portoit juſqu'aux cieux ſa tête ſourcilleuſe :
Ami, dit l'Indien, je ſuis
Le plus bel arbre du pays ;
Mais d'y végéter je m'ennuie :
Tranſporte-moi dans ta patrie ;
En un clos ſpacieux tu n'as qu'à me planter,
Je promets de te rapporter
Plus de fruits en quatre journées,
Que ne feroient en quatre années
Cent arbriſſeaux divers qu'on vient de te vanter.
Le Jardinier crédule à grands frais le tranſplante.
Au retour du printemps le Marronnier fleurit,
Et le ruſtre, qui voit une fleur abondante,

Déjà

Déjà s'applaudit, dans l'attente
D'un gros profit.
Mais que devint le pauvre diable,
Quand, venant à goûter ce fruit tant attendu,
Il n'y ſent, pour toute vertu,
Qu'une amertume inſupportable?
Oh! oh! dit-il alors, qu'eſt-ce donc que cela?
Maudit arbre, du moins ton bois me vengera
Mieux que ton fruit; il vaudra mieux ſans doute;
Et le Marchand l'achetera.
Homme ſimple, lui dit un paſſant qui l'écoute,
Où te propoſes-tu d'aller?
Voiturer au Marchand ce bois qui m'embaraſſe.
Et que prétends-tu qu'il en faſſe?
Il n'eſt pas bon même à brûler.
Que de gens dans le monde, on ne peut le nier,
Reſſemblent à ce Marronnier!
Pleins d'orgueil & de ſuffiſance,
Ils prônent leurs talens, exaltent leur ſcience;
A les en croire, ils font tout bien:
Sont-ils placés? Ce n'eſt plus rien.

*M.****





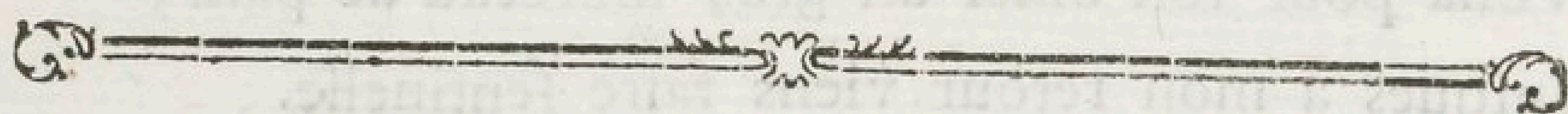
N.° 1697.

JARDINIER (le) *& son Elève. Les talens prématurés sont rarement suivis d'un succès constant.*

Guillaume, apprentif Jardinier,
Garçon aimant fort son métier,
Mais encor sans expérience,
Vers la saison où l'automne commence,
Plante un Poirier venu de loin,
D'espèce rare; il le plante avec soin.
L'arbre y répond en apparence;
Car dès que les champs engourdis
Des Zéphyrs amoureux eurent senti l'haleine,
Notre Poirier, des plus hardis,
Poussa de toute part. Sur la côte prochaine
Nul autre n'avoit bourgeonné,
Que celui-ci devoit avoir son chef orné.
Guillaume empressé court le dire
Au Maître, qui n'en fit que rire.
Attends, dit-il, Guillaume, attends,
Sans trop te fier au printemps,
Attends l'été, son ardeur empestée
Pourroit bien nuire à ces commencemens.
Un reste de séve exaltée,

Qui par l'écorce s'échappa,
Avoit fait cet effort. Guillaume s'y trompa :
L'été fut long & sec, causa tant de dommage
A ce Poirier, qu'il en mourut.
Ce n'est pas seulement en fait de jardinage,
Mais en maint autre cas, qu'un merveilleux début
N'est pas toujours garant du succès de l'ouvrage.

D'Ardenne.



N.° 1697 *a.*

JARDINIÈRE (la) *embarrassée* ; ou *Leçon à ceux à qui on fait beaucoup d'offres de service.*

CLAUDINE avoit perdu la clef de son jardin ;
A la foire pourtant elle vouloit se rendre,
Pour acheter un casaquin,
Et ne savoit comment s'y prendre :
A qui le confier. Son chat parut, s'offrit
De le garder avec un soin extrême.
Un singe en dit autant ; une chèvre de même ;
Chacun vanta ses talens, son esprit.
Mais la Dame Claudine au trio répondit :
Grand-merci de vos soins ; plus propres à me nuire
Qu'à me servir, Minet, en gambadant,
BERTRAND aussi pourroit détruire

Mes eſpaliers, mes arbres à plein vent;
La chèvre, mes navets & mes choux, en broutant.
Que ſais-je encore? Autant laiſſer ma porte
Toute battante, ouverte à tout venant,
Que de donner la garde à gens de votre ſorte.
Mais, j'apperçois mon fait: c'étoit un gros mâtin,
Aſſez lourdaut, mais ſage & très-docile, enfin
Ayant toutes ſes dents. Tiens, garçon, lui dit-elle,
Voilà pour ton dîner un gros morceau de pain,
Juſques à mon retour viens faire ſentinelle.
Si vous cherchez un Intendant,
Ne prenez pas toujours le plus intelligent,
Arrêtez-vous au plus fidèle.

Ganeau.



N.° 1698.

JARDINIERS (leçon aux) *pour la diſtribution des jardins & parcs, & ſur le choix des arbres.*

De l'aimable Nature imitateur fidèle,
Dans tous vos ornemens prenez-la pour modèle;
Elle plairoit bien moins; ſi, ſimple en ſes faveurs,
Son ſein ne prodiguoit que des champs pleins de fleurs.
Ici, d'un bois touffu les feuilles agitées,
Se mirant au criſtal des ondes argentées,

Invitent à goûter la fraîcheur du ſommeil.
Là, jouiſſant d'abord des regards du ſoleil,
Des côteaux verdoyans la pente imperceptible
Vous conduit dans un air plus pur & plus ſenſible.
Au fond de ce vallon, un antre obſcur & frais,
Au ſoleil inconnu, vous ſauve de ſes traits.
Plus loin, d'une forêt les routes alignées
Sont d'un taillis maſſif noblement terminées :
Imitez ce bel ordre ; avec art ménagé,
Un jardin, de la terre eſt un riche abrégé.
Qu'aux deux bouts du parterre une double avenue
Sur les monts d'alentour dirige au loin la vue :
L'érable, les ormeaux, & les tilleuls naiſſans,
Vous offrent à l'envi leurs rameaux floriſſans.
Du Marronnier plus prompt la verdure hâtive
Annonce du printemps la naiſſance tardive ;
Mille grappes de fleurs, un feuillage éclatant,
Lui valurent l'amour du François inconſtant ;
Mais ce goût dura peu, ſes graces ſont paſſées ;
De ſon fruit qui mûrit les coques hériſſées
Saliſſent, en tombant, tous les lieux d'alentour ;
Sa cime ſe dépouille & jaunit chaque jour,
D'un inſecte mordant il eſt ſouvent la proie,
Et, proſcrit par le goût, rarement on l'emploie.
Il eſt pourtant des lieux qu'il peut ſeul embellir,
Où l'on croit voir tout arbre avorter & périr.

Souvent un lointain vaste, enfoncé, sans parure,
Montre un désert aride où languit la Nature;
Souvent un terrain froid forme un réduit secret
Que l'œil du jour dédaigne, & ne voit qu'à regret.
C'est-là que l'art triomphe; étendant leurs feuillages,
Les buis, les coudriers, les ifs, les houx sauvages,
Pour cacher les objets qui choquent vos regards,
Vont en foule élever leurs dociles remparts :
Mais gardez-vous alors, mélangeant les espèces,
D'en fabriquer un mur de plusieurs de ces pièces;
Un feuillage uniforme au loin doit seul régner,
Et jamais du beau simple il ne faut s'éloigner :
Dans un verd toujours vif que ces murs s'entretiennent,
Et fermez, sans tarder, les brêches qui surviennent.
C'est peu, dans un beau soir où le soleil s'éteint,
Qu'on revoye un parquet de cent nuances peint;
Il faut pouvoir encor, sous une ombre éternelle,
Jouir de ses beautés, quand PHÈBUS étincelle :
Que, pliés par vos mains, de flexibles rameaux
Se mêlent en bosquets, se courbent en berceaux;
Ménagez-y pour vous un solitaire asile,
Où, sous le doux abri d'un ombrage tranquille,
Vous puissiez contempler vos tapis renaissans,
Et goûter du loisir les charmes ravissans.
Le jasmin tortueux, l'oblique chèvre-feuille,
Le charme, le tilleul, si riche dans sa feuille,

Elèves fortunés, & ſouples ſous vos doigts,
Prévenant vos déſirs, ſe plieront à vos loix.
De nos aïeux groſſiers la lourde architecture
Avoit de leurs berceaux ſurchargé la ſtructure :
C'étoit un noir amas de rameaux entaſſés,
Qui cachoient des réduits l'un dans l'autre enfoncés,
De lugubres Mortels repaires formidables,
D'où le jour détournoit ſes regards délectables.
Les arbres d'une eau triſte étoient toujours mouillés,
Et n'offroient que des troncs à demi-dépouillés.
Des faux colifichets le bon goût prit la place,
Le bel art reparut ; la nobleſſe, la grace,
Rejetèrent des HUNS les vieux compartimens,
Abattirent des GOTHS les maſſifs ornemens.
Soyez amis du ſimple, écoutez la Nature ;
Que de vos cabinets l'élégante verdure
S'élève, ſe ſuſpende avec légèreté ;
Que d'abord l'œil y trouve une aimable gaieté ;
Qu'un portique agréable embelliſſe l'entrée ;
Que Zéphire, y ſoufflant une haleine épurée,
Puiſſe y trouver par-tout de faciles accès,
De l'humide fraîcheur corriger les excès,
Careſſer le feuillage & lui porter la vie.
D'une ſoigneuſe main l'innocente induſtrie
Pourra d'un labyrinthe y tracer les détours,
Où, ſans ſe reconnoître, & s'égarant toujours,

Un ami trop rêveur, bientôt nouveau THÉSÉE,
Voit ſes pas confondus, & ſa marche abuſée.

Roulant du haut des monts ſes flots impétueux,
Ou dormant ſous ſes eaux dans un lit tortueux,
Un fleuve, près des lieux où vous attache FLORE,
Répand au loin les biens que ſon ſein fait éclore.
Vous voudriez jouir d'un ſpectacle ſi beau;
Mais un mur à vos yeux offre un épais rideau.
L'art arrive à votre aide : art fécond, art immenſe,
Il n'eſt rien qui ne cède à ta vaſte puiſſance!
Tu parles; à ta voix les fleuves ſont taris,
Les bois ſont des cités, les monts ſont applanis;
Bientôt, par ſon ſecours, une large terraſſe,
Dont l'œil, ſans vous mouvoir, court d'eſpace en eſpace,
Va des champs d'alentour rapprocher le tableau :
Sans ceſſe on y découvre un théatre nouveau;
Là, des dons de CÉRÈS les têtes blanchiſſantes,
Là, des taureaux épars les troupes mugiſſantes....

Quelques plaiſirs piquans que l'art procure aux yeux,
Sous les adroites mains d'un Fleuriſte ſoigneux;
L'eſprit flatté revoit toujours avec délices
Le ſimple naturel dépourvu d'artifices.
Après avoir joui de ces parquets vantés,
Où l'éclat & la pompe étalent cent beautés,
On retrouve avec joie un bois, une prairie,
Un ruiſſeau que couronne une rive fleurie.

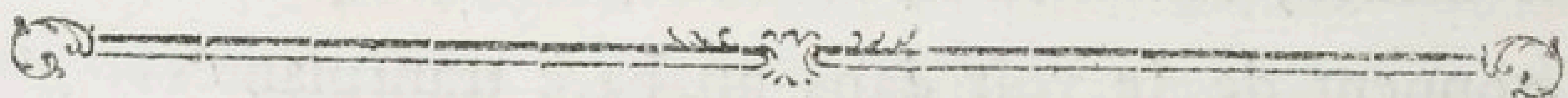
Ne négligez donc pas, dans un vaste terrain,
De ménager des lieux où le fer ni la main
N'ont osé déranger les loix de la Nature;
Qu'elle y règne à jamais sans trouble, sans culture;
Que son sein soit orné par la main des saisons.
Un parc couvert d'ombrage & mêlé de gazons,
Doit être son séjour & son heureux domaine;
Là, soit que les rigueurs d'une Amante inhumaine
Vous fassent regretter des jours mal employés,
Soit que de faux amis, dans le vice noyés,
Et démasqués trop tard, fassent couler vos larmes,
Ce parc & ces gazons vous présentent leurs charmes;
Ils dissipent vos soins, ils calment vos soucis,
Au souffle des Zéphyrs vos maux sont adoucis.
Faites-y pratiquer de larges avenues,
Formez-y des sallons, ménagez-y des vues.
Que vous allez goûter de nouvelles douceurs!
Si, près de vos parquets, si, non loin de vos fleurs,
Vous placez d'un jet d'eau les sources bondissantes;
Dans un large bassin les ondes jaillissantes
S'élancent, fendent l'air, versent leurs diamans;
Le silence redit leurs doux frémissemens:
Des légers arbrisseaux les têtes arrosées
S'inclinent pour sentir ces fécondes rosées,
Et semblent rechercher ces miroirs agités,
Pour y voir leurs rameaux dans l'onde répétés.

Vous, cependant, couché ſur une herbe touffue,
Au loin ſur vos parquets promenant votre vue,
Vous comptez à loiſir vos charmans nourriſſons,
Et de vingt roſſignols vous goûtez les chanſons.
Ce ſont-là d'un Mortel les ſenſibles délices;
C'eſt-là, qu'en butte au ſort, il rit de ſes caprices.
C'eſt pour ces vifs plaiſirs, qu'échappé de la Cour,
Fixant à CHANTILLY ſon éternel ſéjour,
CONDÉ, qui fut l'amour & l'effroi de la terre,
Laiſſoit ſur un gazon repoſer ſon tonnerre,
Ne voyoit plus ROCROI le long de ſes ormeaux,
N'entendoit plus la foudre au bruit de ſes jets d'eaux.
Un jardin où l'on voit chaque plante attentive
A combler de préſens la main qui le cultive,
Où l'onde & les ruiſſeaux prodiguent la fraîcheur,
Doux aſile du Sage, & ſéjour du bonheur,
Fut long-temps un plaiſir ignoré dans la GRÈCE.
Celui qui des vertus adoucit la rudeſſe,
Des tendres voluptés l'aimable Précepteur,
De l'art d'orner la terre eſt auſſi l'inventeur:
Par les conſeils nouveaux du brillant EPICURE,
On ſut cultiver Flore, & parer la Nature;
Les Rois dans les palais ſe virent tranſplantés;
On trouva des vergers dans le ſein des cités;
La terre, dépouillant ſon naturel ſauvage,
Attira les regards ſous un riant viſage.

Depuis, cet art, en FRANCE avec ſoin embelli,
Sous les yeux de nos Rois s'eſt encore ennobli;
Mais celui dont le goût, par de vaſtes dépenſes,
Donna le dernier luſtre à des jardins immenſes,
Ce fut vous, de NAMUR redoutable Vainqueur,
Vous, des Loix & des Arts immortel protecteur.
VERSAILLES, des BOURBONS demeure fortunée,
Qui fixe les regards de l'Europe étonnée;
Verſailles n'étoit point, du temps de nos aïeux,
Tel que dans ces beaux jours il éclate à nos yeux.
Il n'offroit qu'un amas de donjons ſolitaires,
De Chaſſeurs fatigués retraites ordinaires:
Ces lieux, enſevelis ſous d'antiques forêts,
Etoient encor coupés par de vaſtes marais.
A la voix de LOUIS tout prend une autre face,
Où s'étendoit un bois s'élève une terraſſe,
Les ormes, les tilleuls, tout entiers tranſportés,
S'étonnent de ſe voir dans un parc tranſplantés;
Ces nouvelles forêts, à des règles aſtreintes,
Préſentent des berceaux, forment des labyrinthes.
La SEINE, priſonnière, avec mille détours,
Coule au deſſus des monts, apprend un nouveau cours;
Ses mugiſſantes eaux, ſous la loi des Naïades,
Dorment dans des baſſins, ou tombent en caſcades.
Là, ſous ſes traits hardis une ſavante main
Donne le ſouffle au marbre, & la vie à l'airain;

Ici, des orangers les tiges immortelles,
Se couvrant chaque jour de fleurs toujours nouvelles;
Font trouver le printemps au milieu des hivers;
Plus loin, trompant les yeux ſous mille aſpects divers,
TRIANON, dans ſes murs couverts de porcelaine,
Surpaſſe les efforts de la nature humaine.
Séjour charmant! ſejour où les Arts & le goût
S'offrent à chaque pas & ſe montrent par-tout;
Mais ſéjour plus charmant, ſi l'aimable harmonie,
Si chère à nos aïeux, n'en étoit point bannie,
Si du talent des Vers on y ſentoit le prix.
Hélas! PHÉBUS y rampe accablé de mépris;
De nos derniers Rimeurs la morale cynique
S'eſt attiré l'orage & la haine publique:
A la peſte, aux poiſons l'on craint de prendre part,
Et l'horreur pour l'Artiſte a paſſé juſqu'à l'Art.

G. D. C.



N.° 1699.

JARDINIERS (leçon aux) *fleuriſtes.*

QUAND la voix du printemps réveille la Nature,
Quand VERTUMNE, étendant ſes tapis de verdure,
Aux pieds de nos vallons richement habillés
Fait couler les ruiſſeaux ſur des lits émaillés,
Fuyez, dérobez-vous au fardeau des intrigues;
Et, laiſſant aux cités les complots & les brigues,

Laissant pâlir PLUTUS sous l'or de ses lambris,
Sauvez-vous dans le sein de nos hameaux fleuris.
Zéphyre vous attend, & FLORE vous appelle;
Tout renaît, tout annonce une fête nouvelle;
Parée en ces beaux jours de ses jeunes appas,
La terre va semer ses trésors sur vos pas.
Quel essaim de beautés! quels présens! quels spectacles!
Une invincible main prodigue les miracles,
Le ciel est sur la terre: ornés de cent couleurs,
Les prés, les champs, les monts, n'étalent que des fleurs;
Sous la cime des bois & sous l'herbe qui rampe,
A l'ombre des marais qu'un long ruisseau détrempe,
Dans ces sables mouvans, par le soleil brûlés,
Ce ne sont que bouquets en pompe rassemblés.
Spectateurs indolens d'une si belle fête,
Quand, pour flatter vos yeux, tout s'orne, tout s'apprête;
Ne vous contentez pas d'être d'oisifs témoins;
Méritez ces bienfaits, répondez à ces soins.
Dans ses riches présens la terre inépuisable,
Pour les verser, implore un aide secourable;
L'Homme doit cultiver les biens semés par lui.
Ici, l'œillet penché vous demande un appui;
Là, ce lis, accablé sous le poids de sa tige,
Voudroit qu'on soulevât le fardeau qui l'afflige;
Plus loin, l'humble rosier, de branches trop muni,
Attend, pour se dresser, qu'il en soit dégarni;

L'art, ſouple & diligent, doit aider la Nature.
D'un jardin embelli la facile culture
N'eſt jamais un travail indigne de vos mains :
Un doux calme de l'ame, un corps, un eſprit ſains,
L'oubli des trahiſons que nous fait la Fortune,
Le mépris des grandeurs, dont l'éclat importune,
Sont les fruits que procure un loiſir occupé ;
A la cour de VERTUMNE on n'eſt jamais trompé.

Bornée à peu d'inſtans, dans ſa courſe légère,
Une fleur, il eſt vrai, fragile & paſſagère,
N'eſt qu'un éclair brillant qu'on voit naître & mourir ;
Ecloſe le matin, le ſoir la voit flétrir ;
Les deſtins à nos yeux l'ont à peine montrée :
De ces frêles beautés la rapide durée,
Auprès de tant d'Amans de leurs graces épris,
N'a point terni leur nom, ni rabaiſſé leur prix ;
Les fleurs, les tendres fleurs, de tout temps eſtimées,
Toujours Reines des cœurs, de tout temps ſont aimées.
L'Architecte, en traçant ſes vaſtes bâtimens,
Emprunte des fleurons ſes plus beaux ornemens ;
L'adroite broderie & la riche ſculpture
Vont, dans le choix des fleurs, défier la peinture ;
Les danſes, les feſtins, l'Hymen, & les Amours,
De myrthes & d'œillets parent leurs plus beaux jours.
En vain de cent rubis une Reine étincelle,
Sa main y joint l'éclat d'une roſe nouvelle.

De la Religion le front auguste & saint,
Marqué du sceau terrible où Dieu même est empreint,
Au retour du printemps, s'ombrage de guirlandes,
Et sourit aux bouquets mêlés à nos offrandes.
Si la Nature échappe & ne brille qu'un temps,
L'art sait dans ses liens arrêter le printemps;
L'abondance des fleurs, leur saison, & leur âge,
De leur fragilité réparent le dommage:
Un parterre fertile, artistement tracé,
Coupé par des parquets, & de buis enlacé,
Sera la scène heureuse, où, richement parées,
Les saisons, tour-à-tour étalant leurs livrées,
Viendront de vingt printemps retracer le tableau;
L'œil peut y voir sans cesse un spectacle nouveau.
Zéphyre à peine encor soupirant dans les plaines,
Suspend des Aquilons les bruyantes haleines;
Déjà le vif muguet, la prompte oreille d'ours,
Les narcisses dorés, précurseurs des beaux jours,
La jacinthe éclatant une double couronne,
Et l'humble violette, & la tendre anémone,
Mollement de la terre ouvrant le sein fécond,
Ont donné le signal & fait briller leur front.
Un spectacle complet succède à ce prélude;
La scène va s'ouvrir: l'air, plus pur & moins rude,
Caresse au loin la terre, adoucit ses efforts,
Et l'invite à verser ses aimables trésors.

Quels dons toujours nouveaux ! quelles nobles parures !
Sur un trône enrichi de riantes verdures,
Règnent pompeuſement, de pourpre revêtus,
Le paſtour émaillé, le diligent crocus,
L'impériale altière, & l'iris odorante,
La tulippe, élevant une tête flottante,
Du ſpectateur charmé fixe d'abord le choix,
Préſide aux autres fleurs, & leur donne des loix;
Le lilas, étendant ſon ombre tutélaire,
Voit naître à ſes côtés la jeune frétilaire;
La jonquille modeſte & ſimple en ſes couleurs,
La renoncule enfin, la plus belle des fleurs.
Telles ſont du printemps les hâtives richeſſes;
L'été ne brille point par de moindres largeſſes:
Flore épanche ſes dons ſur de nouveaux tapis;
Juliennes, ciclamens, cianus, & tlaſpis,
Des œillets chevelus les têtes panachées,
Les kiris éclatans, les larges giroflées,
Les pavots, dont le ſuc aſſoupit les humains,
Les lis majeſtueux, les martagons hautains;
Enfin, le cercle heureux de fleurs toujours plus belles
Vous prépare un théatre & des ſcènes nouvelles,
Et l'on jouit encore après qu'on a joui.
L'automne vient enſuite; il amène avec lui
De nouveaux nourriſſons les cohortes nombreuſes,
Les rians tricolors, les chaſtes tubéreuſes,

L'amaranthe

L'amaranthe immortelle & vouée aux amours,
La lente belſamine & durable en ſon cours,
Les étages fleuris de la pyramidale,
Des œillets éclatans la pourpre orientale,
Les ſoleils, dont l'éclat ſuperbe & radieux
Imite ces ſoleils qui brillent dans les cieux,
Et mille autres bouquets, ſoupirs de la Nature,
Vous offrent des jardins la dernière parure.
L'hiver arrive enfin, & ſur ce grand tableau
La biſe & les frimats baiſſent un noir rideau;
La terre, ſuccombant aux efforts qu'elle endure,
S'endort d'un long ſommeil, ſent mourir ſa verdure.
De neiges, de brouillards ſans ceſſe enveloppé,
Le Fleuriſte médite, & n'eſt plus occupé
Qu'à revoir ſes oignons, ſes graines, ſes ſemences,
D'un triomphe nouveau tardives eſpérances.
Que dis-je? ô de nos jours prodiges éclatans!
L'art trompe les hivers, & les change en printemps;
Nos aïeux, retranchés dans leur fière ignorance,
Doutoient ſi l'onde aux fleurs procuroit la croiſſance;
Le doute eſt réſolu. Quand les triſtes glaçons
Couvrent les prés, les champs, les vergers & les monts;
Quand la terre, ſans force, épuiſée, inutile,
Voit tomber de ſes dons la dépouille fragile;
Alors d'un curieux l'induſtrieuſe main
Va dans ſon cabinet faire éclore un jardin.

De vases, de cristaux une table est remplie:
Là, bravant d'Aquilon la bruyante furie,
Il place en chaque vase un oignon vigoureux,
Et qui, dans peu de jours, doit répondre à ses vœux;
On y verse une eau vive; ô prodige! ô Nature!
Du foyer pétillant la flamme active & pure
S'insinue, & de l'eau court agiter les sels;
L'air propice y répand ses esprits immortels,
L'oignon s'éveille; il germe, il pousse, il se déploie;
Mille fleurs des festins vont couronner la joie;
PHILIS orne son front de vingt bouquets divers,
Enfans d'un art soigneux, né du sein des hivers.

Ainsi dans vos parquets chaque fleur se succède;
Tout Acteur vient remplir la place qu'on lui cède:
Si les fleurs a la fois brilloient d'un lustre égal,
Tant d'éclat deviendroit l'un à l'autre fatal.
La Nature à nos goûts se plie & se conforme;
L'esprit lassé rejette un plan trop uniforme.

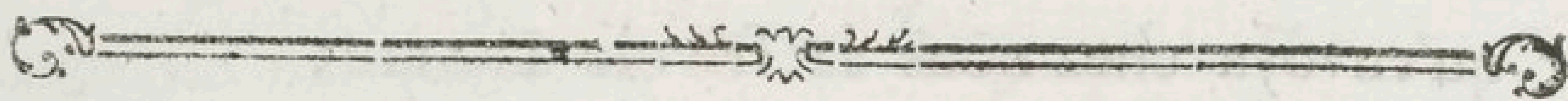
Vous donc, amans des fleurs, vous, instruits de leurs noms,
C'est à vous désormais, secondant les saisons,
De recueillir au loin ces astres de la terre,
Et de les rassembler dans un riche parterre:
N'épargnez ni le temps, ni les frais, ni les pas;
FLORE & VÉNUS alors prodiguent leurs appas.
Craignez pourtant la fraude, & placez vos dépenses;
Souvent l'on vend bien cher de fausses espérances.

Faites-vous des amis dont le cœur libéral
De leurs fleurs avec vous faſſe un partage égal,
Et dont l'ame ſincère ignore l'artifice.
Le nombre en eſt borné; la funeſte avarice
Juſqu'au cœur du Fleuriſte a ſoufflé ſes poiſons:
Quand Flore ſans réſerve épand ſur lui ſes dons,
Il veut en jouir ſeul. Sa main impitoyable
Étouffe en leur berceau la race déplorable
De cent fleurs que le Ciel a pris ſoin d'embellir,
Plutôt que de les voir ailleurs s'épanouir.
Sur ce rivage heureux où ſerpente la SEINE,
Rivage que ſes flots ne quittent qu'avec peine,
Vivoit un Citoyen que les Dieux du printemps
Accabloient chaque jour de leurs plus beaux préſens;
Son jardin magnifique & fertile en miracles,
A toute heure étaloit mille rians ſpectacles;
Le goût, les agrémens, ſur-tout la nouveauté,
Décoroient à l'envi ce ſéjour enchanté;
Du Nord juſqu'au Midi, du Couchant à l'Aurore,
Il avoit amaſſé les richeſſes de Flore:
Zéphyre, ſuſpendu parmi tant de beautés,
Redoubloit chaque jour ſes infidélités;
Sans ceſſe il voltigeoit de mérite en mérite.
Au milieu de ces fleurs dont l'agréable élite
De mille curieux attiroit les regards,
Et dont les nouveautés voloient de toutes parts,

Une ſeule fixoit les déſirs & la vue;
Née en d'autres climats, ſur nos bords inconnue,
Elle offroit depuis peu ſes charmes étrangers.
Du jardin d'HESPÉRUS les tableaux menſongers
N'ont jamais étalé de ſi vives nuances;
De ſon maître elle avoit paſſé les eſpérances :
De ſa jeune conquête avare poſſeſſeur,
Nul n'avoit juſqu'alors partagé ſon bonheur;
De vingt grilles de fer nuit & jour entourée,
A peine il permettoit qu'elle fût admirée.
Il envioit aux yeux le plaiſir de la voir :
Que ne peut point l'amour réduit au déſeſpoir?
D'un jeune Magiſtrat le cœur vif & ſenſible,
Irrité des refus du Geolier inflexible,
Jura de mettre fin à de telles rigueurs,
Jura de partager de ſi rares faveurs.
Cette fleur ſe couvrit d'une graine abondante.
Le Sénateur, vêtu d'une robe flottante,
Et ſuivi d'un Eſclave, entra juſqu'au jardin,
Où des fruits murs pendoient de ſon prodigue ſein :
Aux gens trop clair-voyans, tranquille, il ſe dérobe,
Et près des lieux connus laiſſe tomber ſa robe;
L'Eſclave inſtruit la lève, & dans ſes divers plis
Renferme, en la roulant, une moiſſon de fruits.
Content de ſon butin, le Sénateur retourne,
Et, ſecouant ſa robe, où ſon tréſor ſéjourne,

Il l'amasse, il la sème, & cet adroit voleur
Fit d'un larcin permis l'Univers receleur.

G. D. C.



N.° 1700.

JARDINIERS (leçon aux) *fleuristes sur le Goût.*

LE Goût est un trésor que chacun s'approprie,
Tous de ce mot pompeux décorent leur folie;
C'est le Goût qui d'ALIN surcharge les Ecrits,
Le Goût qui chez PRÉVIL révolte les esprits.
Pourquoi ces nœuds, ce blanc, cet amas de dentelle?
IRIS, pourquoi ce fard? c'est le Goût, vous dit-elle:
Enfin, si l'on en croit leur jargon frelaté,
Le Goût altère tout, le Goût a tout gâté:
Mais un sot vainement les prendroit pour exemple;
Le Goût règne loin d'eux, & leur ferme son Temple,
Et tel s'y croit admis, & juge un sceptre en main,
Qui lui tourne le dos, & se perd en chemin.
Dans l'empire des fleurs, comme aux champs du PARNASSE,
Le Goût est de ranger chaque chose à sa place;
Qu'elle s'unisse au tout par un lien secret,
Et ne puisse y manquer, sans laisser de regret.
Soumis à cette loi sur le bon sens fondée,
Pour donner de votre art une plus haute idée,

Gardez-vous d'entaſſer, dans un jardin pompeux,
Ces vaſes, ces piliers, ces marbres ſomptueux,
Ces grands buſtes où l'or au porphyre s'allie,
Et qu'envoya chez nous la frivole ITALIE;
L'œil n'exige point là ces faſtueux objets.
Un jardin eſt un Temple où FLORE & ſes ſujets
Veulent être admis ſeuls, ſans trouble & ſans mélange;
Tant de pompe & d'éclat y paroît trop étrange:
Un gazon ſiéroit mal dans un appartement;
Un ornement de trop n'eſt plus un ornement.
Ce n'eſt point que je blâme, en un ſuperbe Louvre,
Ces Nymphes, ces SYLVAINS que l'œil au loin découvre,
Chef-d'œuvres du cizeau, qui ſemblent reſpirer,
Qu'on viſite cent fois, toujours pour admirer.
Mais de trouver par-tout, chez un Bourgeois fantaſque,
Des ſpectres mutilés qui n'offrent qu'un vieux maſque,
Des vaſes deſtinés à ne rien contenir,
Des piliers réſervés à ne rien ſoutenir;
De tout cet appareil la pompe ſuperflue,
Bleſſe du Spectateur le bon goût & la vue.
Soyez grand ſans excès, ſomptueux avec art,
Juſques dans l'artifice imitez le haſard;
Laiſſez un vain amas de métal & de plâtre
A quelque BOURVALAIS d'un faux luſtre idolâtre.
Un parterre trop nud brille ſans agrémens;
Il eſt, pour l'embellir, d'heureux aſſortimens:

On peut, ſans ſe livrer aux excès condamnables,
Trouver, pour l'enrichir, des beautés convenables.
Ce berceau fortuné de nourriſſons hâtifs
Exige un œil ſoigneux & des doigts attentifs:
Qu'il ſoit toujours placé dans des lieux agréables,
Qu'il reçoive du Ciel les regards favorables;
Qu'en une découpure avec art partagé,
D'ornemens trop confus il ne ſoit point chargé;
Qu'un buis verd l'ait brodé de ſa tige rampante;
Qu'élevé vers le centre, & s'abaiſſant en pente,
Il rejette les eaux par un double glacis,
Et montre des bouquets par étage choiſis;
Que, mêlée au limon, une terre épurée
Soit, pour le rajeunir, dès long-temps préparée.
Par ces ſoins, par cet art, vous verrez, ſous vos mains,
De vos fleurs chaque jour augmenter les eſſaims;
Le printemps va ſourire à ce ſage artifice,
Et Flore vous regarde avec un œil propice.
Du jaſmin odorant les feuillages touffus
(Soit qu'il ait pris naiſſance aux rives de l'INDUS,
Soit qu'il reçut le jour dans l'heureuſe ARABIE,
Soit que l'ESPAGNE ait vu s'ouvrir ſa belle vie,
Soit que la FRANCE enfin dans ſon ſein l'ait nourri)
Seront pour vos parquets un ornement chéri:
D'une moiſſon de fleurs ſes têtes ſont couvertes;
Sans ceſſe il perd, ſans ceſſe il répare ſes pertes;

L'air se parfume au loin de ses vives odeurs ;
Sachez, en les plaçant, varier les couleurs.
Des lauriers toujours verds les diverses espèces,
Ceux dont Flore embellit les sommités épaisses,
Et ceux dont le feuillage augmente seul le prix,
Pourvu qu'un doigt soigneux les ait d'abord conduits,
Offrent dans un jardin une noble parure,
Plaisent par leur éclat, flattent par leur verdure.
De quel éloge heureux pourrai-je vous combler,
Arbrisseaux fortunés, qui savez rassembler
Les richesses de Flore & les dons de POMONE ?
Vous, qu'au sein des hivers un long printemps couronne,
Fertiles citronniers, immortels orangers,
Vos enfans sur nos bords ne sont plus étrangers ;
Formés sous notre ciel, cultivés dans nos villes,
Vous faites nos plaisirs, vous ornez vos asiles ;
Heureux qui vous possède ! il cueille à pleines mains
De quoi parer l'Amour, l'Hymen, & ses festins :
Ce fut de votre fruit l'écorce éblouissante
Qui, par son or brillant, suspendit ATHALANTE.
Le grenadier fertile en nombreux rejetons,
Quand un fruit entr'ouvert succède à ses boutons,
Ou quand, bornant sa gloire au seul bonheur de plaire,
Il semble défier l'Astre qui nous éclaire,
Par le feu toujours vif de ses pompeux bouquets,
D'un spectacle frappant ornera vos parquets ;

Sa tige, par le ſiége long-temps favoriſée,
Triomphe, & vous répond d'une culture aiſée.
  L'Amour ne permet point de te mettre en oubli,
Toi qui, né ſous ſes yeux, par lui-même ennobli,
Bravas toujours, dit-on, la foudre & les orages,
Myrthe heureux, la beauté de tes brillans feuillages
D'un printemps éternel enrichit nos jardins,
Et Cloris t'a ſouvent cultivé de ſes mains;
Il n'eſt point d'arbriſſeau qui te ſoit comparable;
Règne, Myrthe charmant, redeviens plus durable.
  De vingt jeunes roſiers les rameaux parfumés,
Elagués avec ſoin, en arbuſtes formés,
Elevant par dégrés une tête arrondie,
Prodiguant des couleurs que l'art adroit varie,
Sont encor du parterre un aimable ornement.
Le bouton trop hâtif s'y retarde aiſément;
Un doigt habile & prompt, ou le fixe, ou l'avance,
Prolonge ſa durée, ou ſuſpend ſa naiſſance.
  Des biens nés ſous vos yeux connoiſſez donc le prix;
Des vaines raretés uniquement épris,
N'imitez point ce fou dont le jardin ne montre
Que bouquets inconnus à l'œil qui les rencontre;
Raquettes, camuſars, aubergines, poylrons,
Enormes aloës, piquans akoulérons,
Avortons tranſplantés de l'Inde & de l'Asie,
Qui d'un faux curieux charment la fantaiſie;

Et, foibles, ſans vigueur, ſous un ciel emprunté,
Vont livrer aux hivers leur mourante beauté.
Le temps eſt un tyran dont le fatal empire
Exerce ſes rigueurs ſur tout ce qui reſpire;
Son bras des vaſtes tours ſappe les fondemens,
Son ſouffle des jardins ternit les agrémens;
Cette riante fleur, qu'un matin fait éclore,
Languit, sèche le ſoir, & n'a vu qu'une aurore;
Sa belle tête tombe & cède aux coups du temps.
Voulez-vous de vos fleurs prolonger les inſtans?
Qu'au milieu d'une ſalle où la fraîcheur réſide,
Un trône préparé s'élève en pyramide;
Là, vos bouquets placés dans un ordre inégal,
Et couronnant les bords d'un vaſe de criſtal,
A l'aide d'une eau vive & d'une ombre éternelle,
Reprendront, ſous vos yeux, un vigueur nouvelle.
C'eſt alors qu'admirant ces brillantes moiſſons,
Le Fleuriſte triomphe & ſe rit des ſaiſons;
Il compte de ſes fleurs les têtes panachées,
Sa main tranquille à Flore élève des trophées.
Pour prévenir encor l'inclémence des cieux,
Vous pouvez, redoublant vos ſoins induſtrieux,
Ne confier d'abord une plante fragile
Qu'à des vaſes légers & creuſés dans l'argile;
De foibles nourriſſons ces berceaux portatifs
Conſervent les dépôts, les rendent plus hâtifs.

L'air s'émeut ; un bruit ſourd, ſorti des antres ſombres,
Un nuage où la nuit vient étaler ſes ombres,
D'un orage prochain annoncent la fureur ;
La terre au loin frémit d'une ſecrète horreur ;
Soudain les Aquilons, & la grêle, & la pluie,
Du ravage & des feux la tempête ſuivie ;
Semblent de la Nature ébranler les reſſorts :
Ne perdez point de temps, volez à vos tréſors ;
Mettez en un lieu ſûr le fruit de tant de veilles ;
Un inſtant détruiroit vos plus rares merveilles.
Telle une tendre épouſe, à la fleur de ſes ans,
Et mère, depuis peu, du plus beau des enfans,
L'embraſſe nuit & jour, ſe plaît à lui ſourire,
Veille ſur ſon berceau, s'alarme s'il ſoupire,
Place ce cher tréſor dans l'endroit le plus ſûr,
Le preſſe ſur ſon ſein, lui prodigue un lait pur.
Mais parmi tant de fleurs, dont le ſoin vous partage,
(Elèves de vos mains, choiſis dès leur jeune âge)
Toutes ne ſouffrent point ces étroites priſons.
Bravant le poids du jour & le coup des ſaiſons,
Il en eſt dont la tige épaiſſe & triomphante
Aime à jouir des ſucs d'une terre abondante ;
Et ſi vous les ſevrez, les vaſes les plus beaux,
Couverts de leurs débris, ſe changent en tombeaux.
La julienne, l'œillet, la noble tubéreuſe,
Promettent, dans un vaſe, une culture heureuſe ;

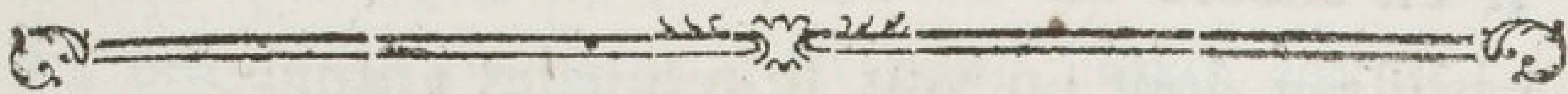
On les peut tranſporter au gré de ſes déſirs ;
Tantôt ſur des balcons on les livre aux Zéphyrs,
Tantôt un double rang de leurs touffes fleuries
Couronne une terraſſe, ou ceint vos galeries :
Compagne de vos nuits, charmant votre réveil,
Et mêlant leurs vapeurs aux pavots du ſommeil,
Souvent leur foule aimable, auprès de vous habile,
Veille au lit de leur Roi, ſert de garde & de ſuite,
Et de mille parfums remplit l'appartement ;
Dès l'aurore, votre œil les cherche avidemment.
Si, fixé dans ſa terre & réduit à ſoi-même,
Faiſant de ſon repos ſa volupté ſuprême,
Un Fleuriſte, conſtant dans l'amour des Beaux-Arts,
Quelquefois vers PARIS détourne ſes regards,
Et, tout plein de MONIME expirant ſur la Scène,
Soupire d'être abſent des jeux de MELPOMÈNE,
Il peut charmer ſa peine & tromper ſes regrets.
Des gradins inégaux, qu'il fait dreſſer exprès,
Préſentent une ſcène & forment un théâtre
Où ſa main, faiſant choix des fleurs qu'il idolâtre,
Les place par étage, aſſortit des couleurs,
Et les bouquets divers deviennent des Acteurs ;
La toile les dérobe aux regards du profane.
Là, CLIMÈNE, HERMIONE, INÈS, & MARIANNE,
Aux yeux des Spectateurs étalent leurs attraits,
Attraits toujours réels, qui ne trompent jamais ;

Là, ſous des noms divers qu'il leur donne lui-même,
Il jouit à loiſir des élèves qu'il aime.
Cette fleur, qui répand les tréſors de ſon ſein,
Si vive, ſi brillante, il la nomme GAUSSIN;
Cette autre, dont la tige étale un beau calice,
Qui triomphe en tout temps, il l'appelle MAURICE;
Celle-ci, que ſa main cultivoit en ſecret,
Rare & prompt phénomène, a le nom de GRESSET.
Fleurs, théatres, parquets, amuſemens du Sage,
Heureux qui, par un long & doux apprentiſſage,
Au ſoin de vous former ſut borner ſes plaiſirs;
Il jouit de ſoi-même, il règle ſes déſirs,
Il foule de la Cour les grandeurs paſſagères;
Son œil n'eſt point frappé des lueurs menſongères
Qui mènent aux écueils le pâle Ambitieux.
Les revers imprévus du ſort capricieux
Ne peuvent contre lui déchaîner la Fortune;
Souſtrait aux flots émus de la foule importune,
Il ſe rit des projets, des brigues, des complots,
Qui du vain Politique aſſiégent le repos.
A couvert des détours de la bouche chicane,
Paiſible, il ne craint point d'arrêt qui le condamne
A quitter l'héritage à ſes pères laiſſé;
De l'augmenter lui-même il n'eſt point empreſſé.
Les ſouris ſéduiſans d'une LAÏS perfide,
Ses yeux armés de feinte, & que l'intérêt guide,

N'osent sur ses beaux jours répandre leurs poisons.
Conformant ses travaux à la loi des saisons,
Tantôt sous un tilleul, au retour du Zéphyre,
Quand, cédant à l'amour, la fauvette soupire,
Et, chantant son hymen sur un naissant ormeau,
De ses poussins futurs apprête le berceau,
Il ouvre, il montre au jour le trésor de ses graines,
Il les passe en revue, il choisit les plus saines;
Dans un vase rempli d'un terreau préparé,
Il trace des sillons à ce dépôt sacré:
Heureux si dans le temps cette peine est suivie
De quelque fleur unique, & que chacun envie!
Tantôt, dans un bosquet, la serpette à la main,
Il fait céder au fer, prudemment inhumain,
Les jets trop vigoureux d'une importune branche;
Toujours soumis à l'ordre, il élague, il retranche:
Sur la fin d'un beau jour, attiré par leurs chants,
Mêlant sa rêverie à leurs concerts touchans,
Il sait associer au plaisir qu'il éprouve,
Ces morts que l'art couronne, & que le goût approuve:
ANACRÉON & POPE, assis à ses côtés,
Sèment sur ses travaux les sages Voluptés.

G. D. C.





N.° 1701.

JARDINIERS (leçon aux) *fleuriſtes ſur la culture des plantes, & ſur la précaution contre les inſectes & autres choſes dangereuſes & nuiſibles à leur progreſſion.*

Sous la voûte des cieux il n'eſt rien de durable;
Cet arbuſte ſuperbe, au froid impénétrable,
Qui, durant vingt printemps, ſe couronnoit de fleurs,
Enfin de la vieilleſſe éprouve les rigueurs.
Dans ſes rameaux ſéchés ſa sève priſonnière
Peut à peine nourrir une branche dernière:
Ce ſeroit fait de lui, vous le verriez périr,
S'il manquoit d'un ſecours propre à le rajeunir.
Mais la greffe, d'un tronc qui languit & qui paſſe,
Saura tirer l'eſpoir d'une plus belle race.
Par le tranchant du fer un bouton détaché,
Dans une jeune écorce à l'inſtant attaché,
Va d'un ſein étranger tirer ſa nourriture.
L'arbre nouveau paroît ſurpris de ſa parure;
Son tronc s'enorgueillit d'un feuillage emprunté.
Pluſieurs ont, en greffant, cherché la rareté:
Le figuier eut des fleurs nouvellement écloſes,
Et de ſauvages houx ſe couvrirent de roſes.

Il eſt encore un art d'enlever au trépas
L'arbriſſeau dont on voit ſe ternir les appas;
Ses branches, juſqu'au pied ſubtilement pliées,
A l'aide d'un crochet à la terre liées,
Dans un foſſé rempli d'engrais & de terreau,
Produiront mille jets de cet heureux tombeau.

Quelques plantes, bravant le havre & ſes inſultes,
Peuvent, loin de leur tronc, d'abord jeunes adultes,
Subſiſter d'elles-mêmes, & d'un ſimple rameau
Etaler dans les airs un arbuſte nouveau.
Ainſi d'un curieux la fertile induſtrie
D'un nourriſſon mourant ſait prolonger la vie.

Le temps, qui détruit tout, n'eſt point le ſeul fléau
Qui dévore une fleur dans ſon cours le plus beau.
Les inſectes cruels, l'aride ſéchereſſe,
Altèrent vos tréſors, & rompent votre adreſſe;
La terre, dont le ſein s'épuiſe à tout moment,
Bientôt ne produit plus qu'un triſte avortement:
Redoublez vos efforts, réparez les dommages.

Traînant ſur tous ſes pas de funeſtes ravages,
La chenille à cent pieds, par de nombreux reſſorts,
Tantôt paſſe, tantôt alonge un foible corps;
Inſecte informe, à peine elle voit la lumière,
Elle rampe, elle aiguiſe une dent meurtrière.
La plante la plus riche, en proie à ſa fureur,
Se dépouille, & languit ſans luſtre & ſans honneur.

Heureuſe

Heureuſe ſi des coups dont ſa feuille eſt atteinte,
La beauté de ſes jours n'eſt pour jamais éteinte!
Alors ſachez prévoir & prévenir le mal,
Pourſuivez jour & nuit ce ſiniſtre animal;
Qu'au pied du nourriſſon qui lui ſert de pâture,
Cet ennemi foulé trouve ſa ſépulture.

Le perce-oreille actif, les piquans moucherons,
La punaiſe exhalant ſes ſiniſtres poiſons,
Du cloporte aſſoupi l'innombrable famille,
Qui ſe dérobe aux yeux quand l'aſtre du jour brille,
Et, ſi-tôt que la nuit enlève la clarté,
Va butiner dans l'ombre, & pille en ſûreté,
Deſtructeurs aſſidus, tyrans inſatiables,
Vous doivent inſpirer des haines implacables.
Qu'ils vous trouvent ſans ceſſe enflammé de courroux,
Qu'à toute heure, en tous lieux, ils reſſentent vos coups.

Ardente en ſon travail, la fourmi matinale
A vos plus beaux tréſors peut devenir fatale:
On dit que, ſans toucher aux feuillages naiſſans,
Quelques œufs ſont l'objet de ſes déſirs preſſans;
Que, ſuivant pas à pas une mouche fertile,
Elle en détruit le nid, & nous devient utile.
Rejetez de ces ſoins les ſecours indiſcrets,
Les dons d'un ennemi nous ſont toujours ſuſpects;
Craignez que, pour détruire un inſecte nuiſible,
Cette chaſſe n'apporte un ravage terrible.

Ecraſez ſans pitié l'un & l'autre ennemi,
Uniſſez au tombeau la mouche & la fourmi,
Ou bien tôt vous verrez la fleur la plus durable
Succomber triſtement ſous le poids qui l'accable;
Gênée en ſes canaux, ſa sève ſe tarit;
Ne reſpirant plus l'air, ſa tige ſe flétrit.
Tels on voit ces guérets, théatre de BELLONE,
Devenir des déſerts où ne rit plus POMONE.

Deviez-vous trouver place en mes nobles chanſons,
Horreurs de nos jardins, trop hideux limaçons?
De vos maiſons par-tout traînant la lente maſſe,
Et filant ſur vos pas une liqueur tenace,
Vous répandez au loin vos eſſaims dangereux,
Et vous vous annoncez par des dégâts affreux.
C'eſt contre vous qu'armant mille mains vengereſſes,
Le Fleuriſte irrité doit ſauver ſes richeſſes;
Contre vous, qu'employant les feux & les leviers,
Il va de vos débris couvrir des champs entiers.

Ce n'eſt pas ſeulement dans une guerre ouverte
Qu'on trame de vos fleurs l'irréparable perte;
L'on vient vous aſſaillir par des ſentiers cachés;
Aux racines des fleurs les mulots attachés,
En rongent les filets, en ſucent la ſubſtance.
Cette plante, l'objet de votre complaiſance,
Dont la tige féconde alloit ouvrir ſa fleur,
De mille coups percée, atteinte juſqu'au cœur,

Se fanne en un matin, languit, chancelle, tombe;
Vingt gribouris ſous terre avoient creuſé ſa tombe.
 Oppoſez ruſe à ruſe, & détours à détours.
Quand l'automne expirant a mis fin aux beaux jours,
Quand Zéphyre a fait place à l'Aquilon farouche,
Du fumier le plus chaud élevez une couche,
Placez-la dans des lieux qu'habitent les mulots;
Bientôt, craignant le froid, ils iront, à grands flots,
Sous ce fumier brûlant établir leurs retraites,
Et méditer en paix leurs trahiſons ſecrètes.
Au retour du printemps, lorſque l'air plus ſerein
Les invite à ſortir du réduit ſouterrain,
Livrez l'affreux repaire à la fureur des flammes,
Mettez fin, d'un ſeul coup, à cent nuiſibles trames.
 La taupe, dont les yeux redoutent la clarté,
Et brûlant d'échapper à ſa captivité,
Creuſe, à coups redoublés, ſes longues galeries,
Et va porter la mort aux fleurs les plus chéries.
Epiez le moment où, ſapeur empreſſé,
On voit par ſes efforts le terrain exhauſſé,
Et, la bêche à la main, arrêtant le ravage,
Faites ſauter en l'air l'ouvrier & l'ouvrage;
Le fuſil, vomiſſant une grêle de plomb,
Punit ces attentats par un trépas plus prompt.
Sans un remède ſûr, ſous ſes mines profondes,
Déchirant de vos fleurs les racines fécondes,

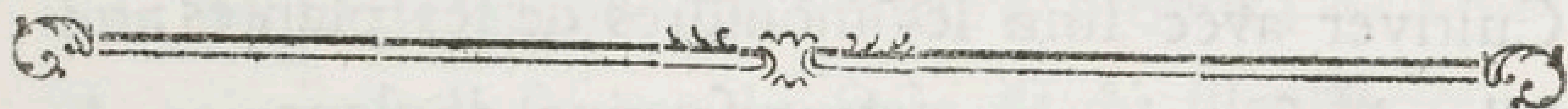
Ce perfide animal du parquet le plus beau
Va faire, en peu de temps, un horrible monceau.
Ainſi, par les ſecours d'une guerre inteſtine,
Conſervez vos jardins, prévenez leur ruine:
Sentinelle aſſidue, aſſaſſin vigilant,
Signalez chaque jour par quelque aſſaut ſanglant.
Cet aſtre qui des cieux éclaire la ſtructure,
Source où naiſſent les jours, flambeau de la Nature,
Image d'un moteur qui l'orna de ſa main,
Sans ceſſe vient verſer de ſon prodigue ſein
Mille torrens de feux qui réchauffent la terre,
Et qui portent la vie aux germes qu'elle enſerre;
Mais ce grand tourbillon de lumière & de feux
A tant de végétaux ſeroit infructueux,
Sa rapide chaleur deviendroit impuiſſante,
Si, par mille reſſorts, la Nature agiſſante
N'eût au ſein de la terre allumé des fourneaux,
Dont les feux, s'exhalant par de ſecrets canaux,
Des chênes & des pins échauffent la racine,
Forment l'or & l'airain dans les profondes mines:
De là cette roſée & ces douces vapeurs
Qui des jours les plus chauds tempèrent les ardeurs;
De là règnent dans l'air les fraîches influences
Qui des fleurs, ſur le ſoir, raniment les nuances.
Mais ſouvent l'Aquilon & les havres brûlans
Enlèvent aux jardins les ſucs rafraîchiſſans;

Vos parquets ſont changés en une aride plaine.
Si le chien d'ERIGONE & ſa mortelle haleine
Soufflent encor ces feux à toute heure attiſés,
C'en eſt fait, tout périt dans les champs épuiſés;
Rien ne peut échapper à ce vaſte incendie:
Flore ne ſurvit point à ſa beauté flétrie;
Son viſage a perdu ſon éclat le plus beau;
Foible, triſte, abattue, elle penche au tombeau.
Veillez donc, armez-vous d'un courage invincible;
Un travail aſſidu vainc tout, rend tout poſſible:
Combattez les deſtins à vous nuire obſtinés.
Pour repouſſer les feux contre vous déchaînés,
Qu'un ample réſervoir d'une onde tempérée,
Dans de profonds baſſins ſans ceſſe préparée,
Serve à rendre la vie aux rameaux languiſſans.
D'une large arroſoir mille flots jailliſſans
Répandent ſur vos fleurs d'abondantes roſées,
Et rappellent bientôt leurs forces épuiſées.
Verſez ce lait fécond d'une prodigue main,
Que de la terre aride il pénètre le ſein,
Qu'il lui faſſe ſentir ſa douceur profitable,
Qu'elle goûte à long traits ſa fraîcheur délectable;
Et plus l'aſtre du jour la sèche & l'affoiblit,
Plus ce ſuc, qui l'humecte & qui la rétablit,
Doit couler ſans délai dans ſes veines brûlantes,
Et réparer ſoudain ſes pertes accablantes.

Vos fleurs, par ce remède avec ſoin apporté,
Reprendront la fraîcheur d'une aimable ſanté.
  Ce parterre, autrefois fertile, inépuiſable,
N'offre plus qu'un déſert ſtérile & mépriſable.
Vos éleves flétris languiſſent ſans éclat,
Leur front n'eſt plus ſemé d'albâtre & d'incarnat.
Un changement ſi prompt vous ſurprend & vous trouble;
En vain tout veille, en vain votre adreſſe redouble;
Vos ſoins n'enfantent plus qu'une triſte moiſſon,
Et chaque heure du jour vous ôte un nourriſſon.
Ainſi, dans ces Cités à la mort conſacrées,
De BELLONE, des feux, du pillage entourées,
On voit des Citoyens pâles, foibles, minés,
Tomber à chaque inſtant par la faim moiſſonnés.
La ſource de ce mal indique le remède;
Cette terre ſans ſucs vous appelle à ſon aide;
Ses efforts impuiſſans annoncent ſa langueur:
Ecoutez ſes beſoins, rendez-lui ſa vigueur.
Si, ſéché par le temps, brûlé par ſon haleine,
Votre terrain ſe change en une foible arène,
Mêlez-y, ſans tarder, la graiſſe des terreaux;
Leurs ſucs l'affermiront par des liens nouveaux.
Mais ſi la terre humide, épaiſſe & reſſerrée,
Aux vifs rayons du Ciel ne donne plus d'entrée,
Aidez ſa peſanteur par ſes ſables mouvans,
Qui laiſſent des ſentiers au doux ſouffle des vents,

Et tempèrent le froid par des ſels ſalutaires;
Toujours aux maux connus oppoſez leurs contraires.
C'eſt un uſage heureux & par FLORE adopté,
Pour bannir la maigreur & la ſtérilité,
De former un monceau de treilles défrichées,
De tiges & de fleurs par le temps détachées:
Cet amas ſe conſume & baiſſe lentement;
Il devient pour vos fleurs un fertile aliment.
Pluſieurs, avec ſuccès, en ont tenté l'épreuve;
Soit qu'il procure aux fleurs une terre encor neuve;
Dont le nitre & les ſels leur donnent plus d'éclat;
Soit plutôt que les fleurs, par un goût délicat,
Aiment à ſe nourrir de leurs propres ſubſtances:
Tels on voit tous les ans, dans nos forêts immenſes,
Ces chênes dont le front ſemble percer les cieux,
Ces ormes dont l'ombrage a couvert nos aïeux,
Des feuillages tombés tirer leur nourriture,
Et s'engraiſſer des fruits qui faiſoient leur parure.

G. D. C.



N.° 1702.

JARDINIERS (inſtruction aux) *pour la perfection de leurs jardins. V.* la lettre A. N. 349.

M. de Roſſet.

N.° 1703.

JARDINS (entretien instructif sur les) *fruitiers & potagers.*

PENDANT que vous chantez les Héros de la guerre,
Qui font régner la mort, & désolent la terre,
Souffrez, Muses, souffrez qu'à l'ombre du repos,
Je chante des Jardins le paisible Héros.
Par son heureux travail, par ses soins honorée,
De mille nouveaux fruits la terre s'est parée,
Et, devenant féconde au gré de ses désirs,
A charmé tous nos sens de mille doux plaisirs.
Le solide élément qui soutient notre vie,
La terre se plaignoit de n'être plus servie
Que par des hommes vils, par de rustiques mains;
Elle qui vit jadis les plus grands des Romains,
Au sortir des combats, de leurs mains triomphantes
Cultiver avec soin les moindres de ses plantes:
Elle n'enfantoit plus, dans sa vive douleur,
Que des fruits imparfaits, sans force, ou sans couleur.
A peine, pour garder ses loix & ses coutumes,
Donnoit-elle au printemps les plus simples légumes,
Et, retenant cachés ses précieux trésors,
Elle ne daignoit plus les produire au dehors.

De ſon riche Palais, la diſcrète Nature
Avec joie entendit cet innocent murmure,
Et pour notre bonheur promit de mettre fin
Aux ſiniſtres effets d'un ſi juſte chagrin.
Elle avoit dès long-temps du ſage Quintinye
Formé pour les Jardins l'admirable génie,
Et verſé dans ſon ſein les dons qu'elle départ
Quand elle veut qu'un homme excelle dans ſon art.
L'eſprit qu'il reçut d'elle, ouvert ſur toutes choſes,
Ne voyoit point d'effets, ſans en chercher les cauſes;
Avec un ſoin exact il avoit médité
Tout ce qu'a jamais ſu la docte antiquité,
Tout ce qu'a recueilli la longue expérience;
Enfin, rien ne manquoit à ſa vaſte ſcience,
Que de voir la Nature encore de plus près,
Et d'en bien pénétrer les plus rares ſecrets.
Un jour que vers le ſoir, preſſé de laſſitude,
Et les ſens épuiſés de travail & d'étude,
Il ſe laiſſa ſurprendre aux charmes du repos
Sur un lit de gazon qui s'offrit à propos;
A peine, à la faveur du frais & du ſilence,
Souffroit-il du ſommeil la douce violence,
Que d'un vol inſenſible il ſe vit tranſporté
Dans un vaſte Palais d'admirable beauté,
L'ouvrage & le ſéjour de l'aimable Nature,
Dont l'ordre négligé, dont la ſimple ſtructure,

Avoient plus de grandeur, avoient plus d'agrémens
Que n'en eut jamais l'art, ni tous ſes ornemens.
Il voit que de ces lieux l'agiſſante Maîtreſſe
N'y ſauroit endurer la ſtérile pareſſe.
Là, dans un réduit ſombre, où par de longs travaux,
Avec l'aide du temps, ſe forgent les métaux,
Il obſerve, étonné, que de la même argile
Dont notre feu mortel fait un vaſe fragile,
Le feu de la Nature, inimitable agent,
Forme, comme il lui plaît, de l'or ou de l'argent.
Dans un antre voiſin il contemple, il admire
Les principes cachés de tout ce qui reſpire,
Les atômes ſubtils dont les corps ſont formés,
Et les reſſorts vivans dont ils ſont animés.
Mais, ſe laiſſant aller à l'ardeur qui l'emporte,
Il paſſe aux végétaux, pour voir de quelle ſorte
Dans ſon travail ſecret la Nature conduit
L'admirable progrès de la plante & du fruit.
Il remarque, attentif, que l'ouvrage commence
Par humecter long-temps la fertile ſemence;
Que, groſſiſſant toujours, elle vient à crever,
Pour dégager le germe & le faire lever;
Que ce germe, au travers de ſes fibres menues,
Offre cent petits trous, comme autant d'avenues,
Où les ſucs & les ſels, reconnus pour amis,
Sont dans leur tendre ſein uniquement admis.

Il voit que de ces ſucs de différente force,
L'un ſe façonne en bois, l'autre devient écorce,
Et qu'en ſuivant toujours leurs différens conduits,
Les uns font le feuillage, & les autres les fruits.
Il s'inſtruiſoit ainſi, plein d'une joie extrême,
Quand parut à ſes yeux la Nature elle-même,
Avec tous les appas & tous les agrémens
Qu'elle laiſſe entrevoir aux yeux de ſes Amans.
A cultiver ſon art, flatteuſe, elle l'exhorte,
Et, pour l'encourager, lui parle de la ſorte:
Peut-être qu'ébloui de l'éclat ſans pareil
Qui s'épanche en tous lieux du globe du Soleil,
Tu penſes qu'il n'eſt rien, dans l'enceinte du monde,
Qui ne doive ſon être à ſa clarté féconde:
La terre dans ſon ſein renferme d'autres feux
Non moins forts & puiſſans, quoique moins lumineux,
Dont les ſombres chaleurs, plus douces & plus lentes,
Sont, l'amour, le ſoutien, & la force des plantes.
Ces deux feux différens, en joignant leur pouvoir,
Font tout croître & germer, font tout vivre & mouvoir.
Il eſt encore un feu vif, objet mépriſable,
Né du ſale rebut d'une ruſtique étable,
Mais qui, rempli de ſucs & de ſels précieux,
Fait ſeul plus que la terre & le flambeau des cieux;
Par ſon heureux ſecours, joint à ton induſtrie,
Tu peux cueillir des fruits au ſein de ta Patrie,

Plus doux, plus savoureux, plus fins, plus délicats
Que ceux où le Soleil, dans les plus beaux climats,
Aura, pendant le cours de sa longue carriere,
Répandu tous ses feux & toute sa lumiere.
De l'art que tu chéris le secret souverain
Est de se bien poster, & sur un bon terrain :
Il faut connoître encor comment l'arbre prend vie,
Comment il se nourrit, comment il fructifie,
Quelle vertu l'anime, & si diversement
A tout, sans se peiner, donne le mouvement.
Dans l'endroit où le tronc se joint à la racine,
L'ame fait sa demeure, & prend son origine.
Lorsque l'hiver répand sa neige & ses frimas,
Elle quitte la tige, & descend en en-bas,
Où, sage, elle travaille à pousser de ses souches
De nouveaux rejetons, qui, comme autant de bouches,
Attirent l'aliment, & forment la liqueur
Qui de l'arbre au printemps fait toute la vigueur,
Qui ranime, en montant, son tronc & ses branchages,
Et le couronne enfin de fruits & de feuillages.
Ainsi, c'est un abus de ne pas retrancher
Ces petits filamens où l'on n'ose toucher.
Dès qu'ils ont vu le jour, ils déclinent, ils périssent;
Et dans terre enfouis, se sèchent, se moisissent,
Infectent ce qui vit. Loin que l'arbre par eux
En repousse des jets plus sains, plus vigoureux,

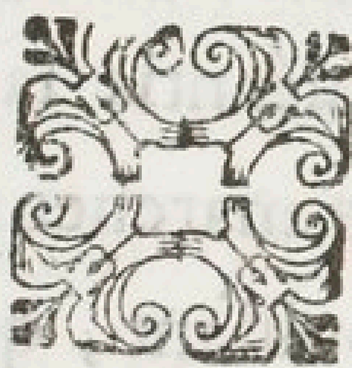
Il en ſent devenir ſes forces languiſſantes,
Et ne prend d'aliment qu'aux racines naiſſantes.
Tes pères peu ſavans ſe ſont encor trompés
Dans l'art dont les rameaux veulent être coupés.
Quand du milieu de l'arbre une branche nouvelle
S'élevoit fièrement, groſſe, luiſante, & belle,
Elle étoit conſervée, &, charmé de l'avoir,
L'ignorant Jardinier y mettoit ſon eſpoir.
Il faut jeter à bas cette jeune inſolente,
Qui prend, pour ſe nourrir, tout le ſuc de la plante;
Ce ſuc, dès qu'on la coupe, auſſi-tôt abattu,
Aux branches d'alentour partage ſa vertu,
Répare abondamment leurs forces preſque éteintes,
Et groſſit tous les fruits dont elles ſont enceintes.
Je ne pourrois nombrer les abus différens
Où de mille façons tombent les ignorans.
Le temps & mes leçons te les feront paroître.
Des arbres cependant travaille à bien connoître
Tous les tempéramens & toutes les humeurs,
Leurs chagrins, leurs déſirs, leur langage, leurs mœurs.
Il faut qu'à demi-mot un Jardinier entende
Ce que dans ſes beſoins un arbre lui demande:
Sa tige, ſes rameaux, ſes feuilles, ſa couleur,
Lui témoignent aſſez ſa joie, ou ſa douleur.
Si dans ces lieux ſacrés j'ai voulu te conduire,
Si moi-même je prends la peine de t'inſtruire,

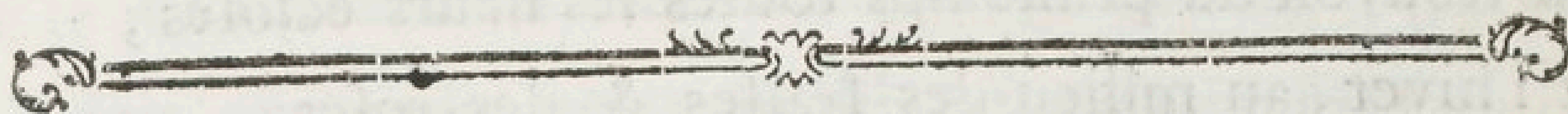
Et te découvre enfin tant de ſecrets divers ;
Tu dois en rendre grace au Maître que tu ſers.
Ce Prince eſt mon amour, c'eſt mon parfait ouvrage ;
Sa bonté, ſa douceur, ſa force, ſon courage,
Et tous mes plus grands dons, qu'en lui j'ai ramaſſés,
Auroient fait vingt Héros dans les ſiècles paſſés.
Quand, ſuivi de ſa Cour, & tout brillant de gloire,
LOUIS, en deſcendant du char de la victoire,
Viendra ſe délaſſer, après mille dangers,
Dans les longs promenoirs de ſes riches vergers ;
Il faut que de beaux fruits en tout temps ſoient couvertes
De tes arbres féconds les branches toujours vertes,
Puiſqu'en toutes ſaiſons, ſuivi de ſes Guerriers,
Dans le beau champ de MARS il cueille des lauriers.

Ainſi la QUINTINYE apprit de la Nature
Des utiles jardins l'agréable culture.
De là tant de beaux fruits, de là nous ſont venus
Tant d'arbres excellens, autrefois inconnus,
Ou qui ne ſe plaiſoient qu'aux plus lointaines terres ;
De là viennent encor ces admirables ſerres,
Où les arbres choiſis qu'on enferme dedans
Sous un calme éternel ſont toujours abondans.
Chez lui, quand l'Aquilon de ſes froides haleines
Fixoit le cours des eaux & durciſſoit la plaine,
Dans l'enclos ſouterrain de ces tièdes réduits,
De l'été, de l'automne on trouvoit tous les fruits ;

On trouvoit du printemps toutes les fleurs écloses,
Et l'hiver, au milieu des fraises & des roses,
Auroit cru n'être plus au nombre des saisons,
Si dehors il n'eût vu sa neige & ses glaçons.
Là, brilloient le teint vif des pêches empourprées;
Ici, le riche émail des prunes diaprées;
Là, des rouges pavis le duvet délicat;
Ici, le rouge ambré du roussâtre muscat;
Tous fruits dont l'œil sans cesse admiroit l'abondance,
La beauté, la grosseur, la discrète ordonnance;
Jamais sur leurs rameaux également chargés,
La main si sagement ne les eût arrangés:
Mais c'est peu que notre âge, illustre QUINTINYE,
Ait profité des dons de ton rare génie;
C'est peu que désormais la terre où tu naquis
Jouisse, par tes soins, de tant de fruits exquis;
Tu veux, avec ta plume agréable & savante,
Transmettre tes secrets à la race suivante;
Et, les faisant passer à nos derniers neveux,
Rendre tous les climats & tous les temps heureux.

Perrault.





N.° 1704 & 1705.

JEPHTÉ ou *la belle Résignation.*

L'INFIDÈLE ISRAEL, multipliant ses crimes,
A des Dieux étrangers prodiguoit les victimes :
Dieu voit son propre peuple élevé contre lui ;
Il retire la main qui lui servoit d'appui ;
Et bientôt, par le fer du superbe AMMONITE,
La race de JACOB alloit être proscrite.
Protecteur d'ABRAHAM, laissez-vous attendrir :
Nos Tyrans sont vainqueurs, & SION va périr.
Ainsi parle Israël : ses cris se font entendre ;
Le Seigneur est touché des pleurs qu'il voit répandre ;
Sa colère s'appaise ; & déjà sa bonté,
Pour délivrer son Peuple, a fait choix de JEPHTÉ.
Sa main répand sur lui l'esprit d'intelligence,
Et confie à son bras le soin de la vengeance.
Il se lève ; &, frappé des malheurs d'Israël :
Dieu, dit-il, qui jadis au camp de Jesraël,
Du fier AMALÉCITE anéantis la gloire,
Et devant GÉDÉON fis marcher la victoire,
Permets, Dieu tout-puissant, que cette foible main
Contre tes ennemis ne s'arme pas en vain ;

Et

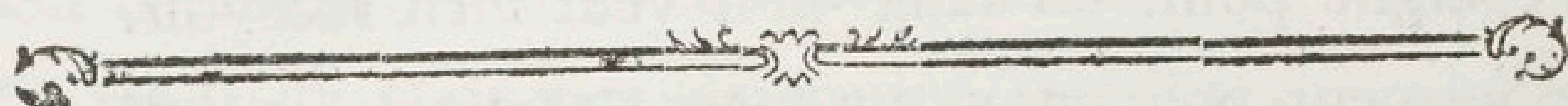
Et s'il faut, par le ſang des plus chères victimes,
Appaiſer ta colère & racheter nos crimes,
Que le premier Mortel qui, près de ces remparts,
De Jephté triomphant frappera les regards,
Soit pour tout Iſraël offert en ſacrifice,
Et que ſon ſang verſé ſuffiſe à ta juſtice.
A ces mots, il s'avance, & le Ciel le conduit;
Le Soldat à ſa voix ſe raſſemble à grand bruit:
L'Ammonite, frappé de terreur & de crainte,
Tombe au nouvel aſpect de la Nation ſainte;
Et des HÉBREUX vengés le Chef comblé d'honneur,
Retourne, & vient payer ce qu'il doit au Seigneur.
Juſques dans GALAAD mille chants de victoire
Du nouveau Conquérant annoncèrent la gloire:
Le peuple, béniſſant l'arbitre des combats,
Vers ſon libérateur précipite ſes pas;
Tout s'empreſſe, & déjà, traverſant les campagnes,
Une jeune Beauté devançoit ſes compagnes;
Sa courſe répondoit aux tranſports de ſon cœur:
Elle approche. Ses traits étonnent le Vainqueur;
C'étoit ſa fille. O ciel! ô diſgrace imprévue!
Il la voit, il pâlit, il détourne la vue,
Il veut ſe dérober à ſes embraſſemens,
Et le Ciel retentit de ſes gémiſſemens.
Malheureux! qu'ai-je fait? ô mon ſang! ô ma fille!
Unique & tendre eſpoir de ma triſte famille,

Pourquoi viens-tu chercher un père infortuné
Qui t'arrache aujourd'hui le jour qu'il t'a donné ?
Du plus affreux revers sa victoire est suivie ;
Son triomphe cruel va te coûter la vie ;
Ta tendresse pour moi détermine ton sort ;
Ma fille, ton amour te conduit à la mort.
A la mort ! .... Ah ! Seigneur ! qu'ai-je osé te promettre ?
Ta justice, grand Dieu ! voudroit-elle permetre
Que Jephté, bannissant tout sentiment humain,
Dans le sang de sa fille osât tremper sa main ?
Est-ce par des forfaits qu'on fléchit ta colère ?
Et les vœux criminels sont-ils sûrs de te plaire ?
Non, non, l'arrêt fatal est en vain prononcé ;
Un sang si précieux ne sera point versé ;
C'est à moi d'expier ma promesse cruelle ;
Grand Dieu ! reçois le mien qui va couler pour elle :
Allons d'un vœu coupable ensevelir l'horreur.
Sa fille, à ce discours, frémit de sa fureur :
Quel spectacle à ses yeux ! Tremblante elle s'écrie :
Ah ! mon Pere ! ah ! Seigneur, vivez pour la Patrie !
Israël de vous seul espère son secours ;
Pourquoi trahir le Ciel qui protège vos jours ?
Sa volonté suprême exige une autre offrande :
Ce n'est pas votre sang, c'est le mien qu'il demande.
Balancez-vous ainsi quand il s'est expliqué ?
Frappez, frappez le sein qui vous est indiqué.

Trop heureux qu'à ce prix ſa colère s'appaiſe!
Qu'au fond de votre cœur la Nature ſe taiſe ;
Que votre piété, fidelle à ſon devoir,
N'épargne point un ſang qu'il veut bien recevoir.
Le Seigneur prétendoit éprouver votre zèle :
Un enfant d'Abraham eſt-il un fils rebelle ?
Se peut-il que Jephté, lâchement abattu,
Héritier de ſa foi, démente ſa vertu ?
Ah! mon père, il faiſoit ce que vous n'oſez faire ;
Aux ordres du Seigneur il alloit ſatisfaire...
Mes jours ſont-ils plus chers que les jours de ſon fils ?
Non, Seigneur : mais hélas! mon pere eſt moins ſoumis ;
Il craint de ſe tromper au choix de la victime.
Pardonne, ſi, flatté d'un eſpoir légitime,
Il ne peut renoncer à l'auguſte faveur
De voir ſon ſang un jour enfanter ſon Sauveur.
J'eſpérois comme lui cette faveur inſigne ;
Mais en me condamnant, tu m'en juges indigne.
Je ne murmure point contre ta volonté ;
Et j'accepte l'arrêt que tu nous as dicté.
Elle dit : & tournant ſes pas vers les montagnes,
Les filles d'Iſraël, ſes fidelles compagnes,
La ſuivent, en mêlant leurs ſoupirs à ſes pleurs.
Là, deux mois expirés à pleurer ſes malheurs,
GALAAD reverra la victime promiſe
Préſenter à l'Autel une tête ſoumiſe,

Et consommer, aux pieds d'un père gémissant,
Un vœu trop rigoureux, mais peut-être innocent.

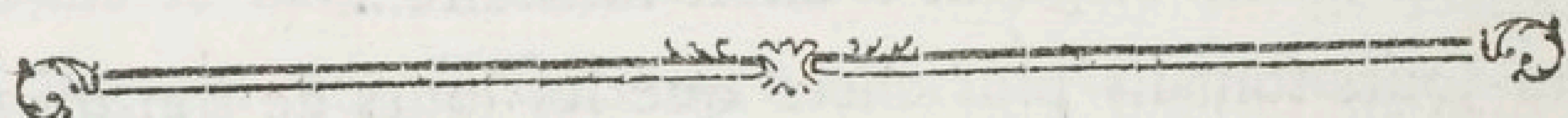
*M.****



N.° 1706.

JÉRUSALEM *détruite*. *V.* la lettre J. N.° 1742.

L. Racine.



N.° 1707.

JÉSUS-CHRIST *souffrant.*

O mon Dieu ! sauvez-moi ; je péris : accourez,
Calmez ces vents cruels, contre moi conjurés ;
Repoussez promptement ces flots que la tempête
Rassemble sur ma tête.

Mes cris & mes regards s'élèvent vers les Cieux ;
Mais ma langue se lasse aussi bien que mes yeux :
Ma vue est affoiblie, & ma voix va s'éteindre
A force de me plaindre.

Pour me perdre, SEIGNEUR, on se croit tout permis,
Et j'ai moins de cheveux que je n'ai d'ennemis ;
Chaque jour s'en accroît, malgré mon innocence,
Le nombre & l'insolence.

Pourquoi fait-on payer celui qui ne doit rien?
C'eſt à vous que je dois; hélas! je le ſais bien;
C'eſt à vous ſeul auſſi, c'eſt à votre colère
Que je veux ſatisfaire.

Mais ne permettez pas que vos Saints, dont la foi
Attend que votre amour ſe déclare pour moi,
Rougiſſent de ma honte, & de ma délivrance
Perdent toute eſpérance.

C'eſt pour vous que je ſouffre; ils ne l'ignorent pas.
Etranger même aux yeux de mes frères ingrats,
Ils m'abandonnent tous; & le fils de ma mère
Inſulte à ma misère.

C'eſt vous que je veux voir chéri, craint, adoré;
D'un ſaint zèle pour vous mon cœur eſt dévoré,
Et pour vous mon amour contre moi les anime:
Voilà quel eſt mon crime.

Je crois les attendrir par mon jeûne & mes pleurs:
Je gémis, je ſoupire; inutiles douleurs!
Sur le ſac & la cendre enfin je m'humilie;
Tout leur paroît folie.

De moi ſont occupés ceux que n'occupe rien;
Je ſuis de leurs repas l'éternel entretien,
Le ſujet des chanſons & des traits de ſatyre
Que le vin leur inſpire.

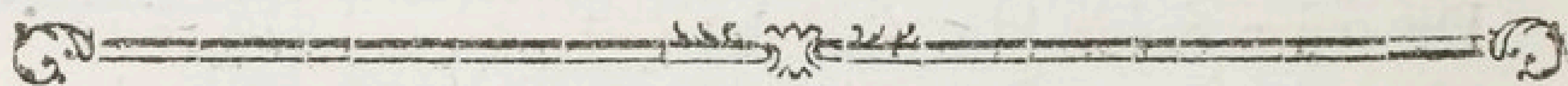
Ce n'eſt donc plus qu'à vous que je puis m'adreſſer:
Entr'eux & moi c'eſt vous qui devez prononcer.

Ce qu'ils m'ont fait souffrir, devant vous je l'expose;
Grand Dieu! jugez ma cause.
Mais l'orage redouble: ô moment plein d'horreur!
Les vagues & les vents raniment leur fureur;
Et jusqu'au fond des eaux, dont le sein va se fendre,
Je suis prêt à descendre.
Ah! Seigneur, s'il s'entr'ouvre, étendez donc vos bras;
Que l'abyme sur moi ne se referme pas.
Voulez-vous qu'à vos yeux la mer m'ensevelisse?
Que la mort m'engloutisse?
Protégez l'innocent qui n'espère qu'en vous,
Et ne permettez pas qu'un injuste courroux
Triomphe de celui dont le cœur vous adore,
Dont la voix vous implore.
Hélas! j'avois prévu leur rage & mon malheur;
J'avois vu préparer mon ame à la douleur:
Mais pouvois-je m'attendre à l'excès incroyable
Des maux dont on m'accable.
Un peuple tout entier en est le spectateur.
J'y demande, j'y cherche un seul consolateur;
Je n'y saurois trouver un cœur dont la tendresse
Partage ma tristesse.
Quand d'une ardente soif j'ai senti le tourment,
Ils ont connu ma peine & mon gémissement;
Mais que m'ont-ils offert pour appaiser ma plainte?
Du fiel & de l'absynthe.

Qu'ils ſoient eux-mêmes enivrés
De leur breuvage déteſtable,
Et qu'on leur préſente à leur table
Les poiſons qu'ils m'ont préparés.
Qu'ils ſoient privés de la lumière ;
Et qu'étendant toujours les bras,
Courbés juſques ſur la pouſſière,
Ils chancellent à chaque pas.
Que leurs provinces ravagées
Soient déſertes dans tous les temps ;
Que dans leurs villes ſaccagées,
Il ne reſte plus d'habitans.
Eſt-il un pardon pour leur crime?
Loin de reſpecter mon malheur,
N'ont-ils pas ſur votre victime
Ajouté douleur à douleur?
Qu'ils comblent enfin la meſure
De leurs exécrables forfaits ;
Et faites-leur, avec uſure,
Payer tous les maux qu'ils m'ont faits.
Que, d'affreux remords pourſuivie,
Leur race vous implore en vain ;
Que ſon nom du livre de vie
Soit effacé de votre main.
Pour moi, pauvre & ſouffrant, mais rempli d'eſperance,
Moi, qui dans vos bontés ai mis mon aſſurance,

J'annoncerai bientôt mon bonheur aux Mortels,
Et mes chants vous seront, Seigneur, plus agréables
Qu'à nos yeux ne le sont ces taureaux innombrables
Dont le sang tous les jours arrose vos Autels.
Vous, sur qui des méchans la fureur se déploie,
Contemplez mon triomphe, & tressaillez de joie.
Quels que soient vos tourmens, cherchez Dieu, vous vivrez.
Oui, par lui quelque jour consolés de leurs peines,
Les malheureux captifs verront tomber leurs chaînes;
Ce Dieu rappellera ses peuples égarés.
SION doit rassembler ses pierres dispersées;
Sion relevera ses villes renversées:
Leurs murs renfermeront de nouveaux Citoyens;
Et JUDA, rétabli dans le champ de ses pères,
Si long-temps cultivé par des mains étrangères,
Laissera ses enfans héritiers de ses biens.

L. Racine.



N.° 1708.

JET (le) *d'eau & le Réservoir. Leçon allégorique aux orgueilleux.*

DANS un parc dessiné d'après les meilleurs plans,
Un Jet d'eau dans les airs se levoit sous l'ombrage,
Et retomboit, à travers le feuillage,
En perles, en rubis, en globules roulans.

Notre Jet d'eau s'oublie, ainsi que c'est l'usage;
(On a vu de tout temps des sots se prévaloir)
Il insulte, dans son langage,
L'onde obscure du Réservoir
Qui subvenoit à tout son étalage.
Vois, lui dit-il, ce pompeux appareil,
Si jusqu'à moi peut arriver ta vue;
Vois ces gerbes d'argent dont s'enrichit la nue,
Et que j'oppose aux rayons du Soleil:
A quoi sers-tu, misérable eau dormante?
Quand je m'élève aux cieux, à mes pieds tu croupis;
Ton voisinage me tourmente,
Et gâte bien souvent les lieux que j'embellis.
Comme il parloit, un des canaux se brise;
Au fond du Réservoir il s'entr'ouvre un chemin;
Et soudain
L'onde sourdit, décroît, coule & s'épuise:
Vous eussiez vu les rubis s'exhaler,
Toutes les gerbes disparoître,
Et les perles dégringoler.
Notre orgueilleux commence à se connoître;
Il baisse, il tombe, il ne peut plus aller,
Il est à sec. Vous devinez peut-être
De ma Fable quel est le sens:
Appauvrissez le peuple, adieu l'éclat des Grands.

M. Dorat.

N.° 1709.

JEU (les dangers du).

Les plaiſirs ſont amers, ſi-tôt qu'on en abuſe :
Il eſt bon de jouer un peu ;
Mais il faut ſeulement que le Jeu nous amuſe.
Un Joueur, d'un commun aveu,
N'a rien d'humain que l'apparence,
Et d'ailleurs, il n'eſt pas ſi facile qu'on penſe
D'être fort honnête homme, & de jouer gros jeu :
Le déſir de gagner, qui nuit & jour occupe,
Eſt un dangereux aiguillon.
Souvent, quoique l'eſprit, quoique le cœur ſoit bon,
On commence par être dupe ;
On finit par être fripon.

Mme Deshoulières.

N.° 1710.

JEU (la paſſion du) *cauſée par l'intérêt.*

Quels pâles & ſombres Miniſtres
Dans ce Temple ſecret viennent de pénétrer ?
Autour de ces flambeaux, quels myſtères ſiniſtres
S'empreſſent-ils de célébrer ?

A l'aspect des dons qu'ils présentent,
Des désirs ardens les tourmentent;
D'espérance & d'effroi leur cœur est agité.
Quel est ce culte impie? & quel Dieu peut se plaire
A l'encens toujours mercenaire,
Par une main avide offert & regretté?
Intérêt, père des grands crimes,
Puis-je te méconnoître à ces traits odieux?
Toi, qui des vils Mortels, tes Prêtres, tes victimes,
Promènes la honte en tous lieux:
Pour déchirer leur sein avare,
Ta voix évoqua du TÉNARE
Le Jeu, de leur fureur éternel châtiment.
Ils accourent, guidés par une main cruelle;
Mais du monstre qui les appelle,
Eux-mêmes sont bientôt la proie & l'aliment.
Un Sacrificateur déploie
Du sort, sur un Autel, les décrets souverains.
Quel silence! quels vœux! La douleur & la joie
Tour-à-tour naissent de ses mains:
La troupe, inquiète & tremblante,
Fixe sa vue impatiente
Sur un livre bizarre, arbitre du combat.
De ses adorateurs la Fortune se joue;
L'instant qui voit tourner sa roue,
Les élève cent fois, & cent fois les abat.

Déeſſe aveugle, tu décides;
Ton caprice, à ſon gré, décerne enfin le prix:
Sur les infortunés frappant des coups rapides,
Tu couronnes tes favoris.
Soudain, ô déſeſpoir horrible!
L'œil étincelant, l'air terrible,
L'un dévore le livre où ſon ſort eſt écrit,
L'autre briſe l'Autel; &, dans ſa rage extrême,
Tournant ſon bras contre lui-même,
Se punit d'un penchant qu'il déteſte & chérit.
MINOS, dans ſon urne effrayante,
Roule-t-il parmi nous les arrêts du Deſtin?
Quoi! l'ivoire, échappé de ſa priſon bruyante,
Va fixer le ſort incertain!
Le cube vagabond héſite;
Il menace, il flatte, il agite
Tous les yeux, tous les cœurs dans ſa route entraînés.
Il s'arrête: les airs de clameurs retentiſſent;
Les proſcrits éperdus maudiſſent
L'irrévocable loi qui les a condamnés.
Dans le gouffre qui les dévore,
Un téméraire en vain voit périr ſes tréſors;
Pour les renouveller, pour les y perdre encore,
Il tente les derniers efforts.
Inſenſé! quel Démon te guide?
Connois ta fureur parricide;

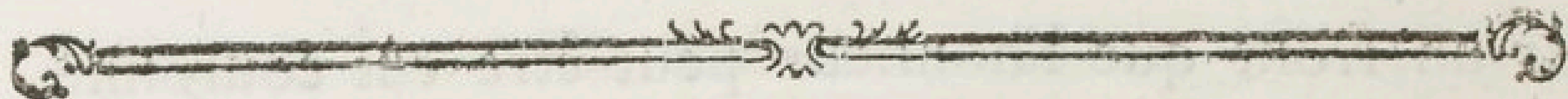
Vois ton épouse en pleurs de ses maux t'accuser;
Vois tes fils languissans, privés de nourriture;
Entends les cris de la Nature:
Barbare! c'est leur sang que tu vas épuiser.
A leur sort cruel peu sensible,
Il revole au combat, & le Ciel le punit:
Il fuit, & pour jamais, par un serment terrible,
Du cirque affreux il se bannit:
Vain serment, l'espoir le ramène
A la voix de cette Sirène;
Plus ardent, il se livre à des périls nouveaux.
Tel le Pilote, à peine échappé du naufrage,
Oubliant ses vœux & l'orage,
Au cri de l'Intérêt s'élance sur les eaux.
La Fortune, enfin adoucie,
A l'avide Joueur prodigue ses présens:
De son cœur affamé l'ardeur se rassasie;
Le succès égare ses sens.
Du bonheur, ô trompeuse image!
O songe enchanteur & volage
Qu'un réveil désolant va bientôt dissiper!
Déesse, sous des fleurs tu lui caches l abyme;
C'est pour mieux parer ta victime,
Que ta fureur secrète est lente à la frapper.
Sans doute, au milieu des richesses,
Il goûte les plaisirs d'un jour pur & serein;

Il eſt heureux. Non, non, ces perfides careſſes
Sèment le trouble dans ſon ſein.
Avec le gain ſa ſoif augmente ;
Le retour du ſort l'épouvante :
Il projette, il calcule, il pouſſe des ſoupirs ;
Un funeſte poiſon ſe gliſſe dans ſes veines,
L'enivre d'eſpérances vaines,
Et nourrit dans ſon cœur l'hydre de ſes déſirs.
Les revers en foule renaiſſent,
Sa moiſſon eſt en butte à de fougueux torrens ;
Il s'obſtine, & bientôt ſes tréſors diſparoiſſent,
Changés en remords dévorans.
Enfin l'indigence cruelle,
Traînant tous les maux avec elle,
Diſſipe, mais trop tard, l'erreur qui l'a ſéduit :
Sans aſile, rebut du monde qui l'abhorre,
O Mort ! il t'appelle, il t'implore ;
Tu ſerois un bienfait dans l'horreur qui le ſuit.
Du coup rigoureux qui l'opprime,
Heureux s'il peut du moins ſauver ſa probité !
Mais trop ſouvent alors dans les ſentiers du crime
Par l'orage il eſt emporté :
Du ſort enchaînant les caprices,
Sa main, féconde en artifices,
Dépouille des rivaux dont l'œil eſt faſciné.
Fatal excès d'un cœur que l'intérêt ſurmonte !

Il grave les traits de la honte
Sur un front que l'honneur peut-être eût couronné.
Fuyez ; à tant de barbaries,
O Graces ! gardez-vous de vous aſſocier.
Eh quoi ! mères des Ris, ſur l'Autel des Furies
Vous avez pu ſacrifier !
A d'indignes tourmens livrées,
De la perte déſeſpérées,
Vous ne connoiſſez plus ni repos, ni douceurs ;
L'Amour, en ſoupirant, voit les ſombres alarmes
Obſcurcir l'éclat de vos charmes,
Et lui ravir un trône où voloient tous les cœurs.
Mais, ô Ciel ! quelle horreur nouvelle,
Parmi ces noirs tranſports, vient de frapper mes yeux ?
La colère qu'enfante une injure cruelle,
Arme les bras d'un furieux ;
Rien ne peut arrêter ſa rage ;
L'orgueil, ſous les traits du courage,
Dans le ſang qu'il pourſuit plonge un glaive vengeur.
FRANCE, bénis ton Roi ; ſa bonté, qui l'éclaire,
Lui dicte une loi ſalutaire,
Qui, proſcrivant le jeu, cimente ton bonheur.

Le Chevalier de Laurès.





N.° 1711.

JEU (ſortie contre le).

VOUS trouvez mauvais que je ſorte,
Ou veuille au moins garder la porte,
Quand, par exemple, chez IRIS,
Ou chez CLIMÈNE, ou chez CLORIS,
J'arrive, & trouve la cohue
De quatre ou cinq tables de Jeu,
Dont me déplaît autant la vue,
Que ma préſence leur plaît peu.
Vous répondez : Soit ; on vous paſſe
Que le jeu, ſans lui faire grace,
Soit pour vous objet ennuyeux :
Mais vous, croyez-vous faire mieux
En demandant, comme vous faites,
Qu'eſt celui-ci ? qu'eſt celui-là ?
Eſt-ce un Bourgeois ? a-t-il des dettes ?
A quoi monte le bien qu'il a ?
Ces queſtions de vous font rire,
Autant que le Jeu vous inſpire
D'averſion & de mépris.
Le beau turlu qui vous a pris !

Or,

Or, ſachez donc, par parenthèſe,
Qu'ici chacun a ſon défaut.
Mais du Jeu reprenons la thèſe;
Et parlons-en, puiſqu'il le faut.

Rien, dites-vous, n'eſt moins ſortable,
Que de ficher contre une table,
Et d'y brider, comme un oiſon,
Un homme doué de raiſon;
Et là, d'un air preſque ſtupide,
Lui faire, ſans jamais penſer
Rien d'important, rien de ſolide,
Paſſer ſon temps, pour le paſſer.

D'accord; mais puiſque c'eſt l'uſage
Suivi du fou, ſouffert du ſage,
Pourquoi ſeul vous en excuſer,
Et ſuperbement refuſer
La carte que ceux qu'on viſite
Courent d'abord vous préſenter?
Pourquoi ſeul vous faire un mérite
De bruſquement la rejeter?

C'eſt à cet uſage commode
Que notre ſiècle doit la mode
Propre aux muets, utile aux ſourds,
De choiſir, de prendre ſes jours:
Jours, où tour-à-tour on s'aſſemble,
Et l'on trouve l'invention

De converſer toujours enſemble,
Sans nulle converſation.
  Tout entretien ſeroit étique,
Si l'on propoſoit, à l'antique,
De s'entretenir en parlant.
Et dans quel état violent
Seroit-on, ne ſachant que dire,
Et n'ayant pas même toujours
De ſes voiſins lieu de médire,
S'il falloit fournir aux diſcours ?
  Vous le ſavez, ſans qu'on le diſe,
Dans les maiſons où l'on s'aviſe
De croire encor, comme autrefois
S'imaginoient nos bons GAULOIS,
Que la parole ſoit donnée
Pour s'en ſervir dans l'entretien,
La compagnie eſt étonnée,
S'entre-regarde, & ne dit rien.
  Ou ſi, rebelle à la coutume,
Par trop d'audace elle préſume
Qu'on pourroit encor maintenant
Se parler en s'entretenant,
Doit-on compter pour des paroles
Et pour véritables diſcours,
Le ſon de ces diſcours frivoles
Auxquels il faut avoir recours ?

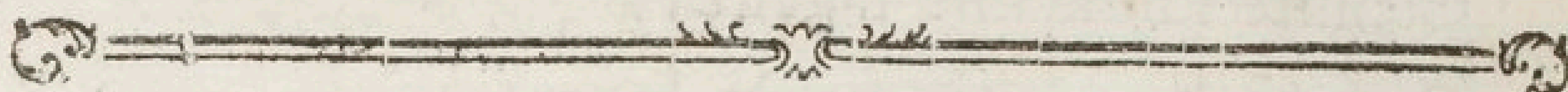
Après avoir dit des nouvelles,
Parlé d'étoffes, de dentelles,
Loué d'abord, puis condamné
Toupet en barbet tignoné,
Sur le beau temps, ou ſur la pluie,
On ſe jette à travers les choux;
Puis on bâille, puis on s'ennuie,
Et chacun dit: Que dirons nous?
Si par haſard quelqu'un, capable
D'un entretien plus raiſonnable,
Se mêle à ſon tour de parler;
L'un ne penſe qu'à s'en aller;
L'autre, diſant : Suis-je à l'école,
Pour m'entretenir en Pédant?
Se lève, & coupe la parole
Au beau diſcoureur imprudent.
Graces au Jeu, chacun à l'aiſe,
Dans ſon fauteuil ou ſur ſa chaiſe,
Converſe ſans tant d'embarras;
Pourvu qu'il ſache, en certain cas,
Nommer carreau, cœur, trefle, ou pique,
Et demander, a-t-on paſſé?
Ceſt-là toute la rhétorique
De l'homme au Jeu le plus ſenſé.
Jamais commodité plus grande,
Qu'un entretien qui ne demande

Aux gens d'eſprit, non plus qu'aux ſots
Par-ci, par-là, que quelques mots;
Où, quand ſeroit pure bêtiſe,
Le profond ſilence gardé,
Comme vertu, ſageſſe exquiſe,
Et vrai mérite, eſt regardé.
Où le refus & l'imprudence
Se permettent ſans conſéquence;
Où chacun ſe fait une loi
De ne s'intéreſſer qu'à ſoi,
Et de ſon mieux hâte & procure
L'infortune de ſon prochain,
Et ſur ſes dépouilles aſſure
L'eſpoir du profit & du gain.
Aſile ouvert à la molleſſe,
Reſſource honnête de pareſſe,
Sûr garant de la liberté,
Doux emploi de l'oiſiveté,
Art de bannir de la mémoire
Tous ſouvenirs inquiétans,
Et de mourir avec la gloire
D'avoir bien ſu tuer le temps.
Avouez que l'homme eſt louable
De pouvoir, quand l'ennui l'accable,
De ſon ennui ſe faire un Jeu.
C'eſt en quoi, d'un commun aveu,

Consiste l'humaine sagesse;
On n'a donc lieu que de louer
Celui qui, jusqu'à la vieillesse,
Et demande & donne à jouer.
  Ainsi, mon illustre voisine,
Sur le Jeu votre esprit badine,
Et peut-être le combat mieux
Que quand j'ose, plus sérieux,
Soutenir qu'en bonne morale
Est défendu trop de loisir,
Et que la défense est égale
De perdre son temps à plaisir.
  Tout ce qu'au reste je puis dire
Des questions dont j'ai fait rire,
C'est d'avouer qu'on eut raison,
Et qu'enfin, sans comparaison,
Toujours vaut mieux, je vous l'accorde,
Se taire comme j'aurois dû,
Que risquer de parler de corde
Dans la famille d'un pendu.

M. ***.





N.° 1711 *a*.

JEU (le) *découvre l'humeur & le caractère.*

Pour connoître l'humeur d'un homme,
On n'a qu'à le faire jouer.
L'Avare crie à s'enrouer,
Si-tôt qu'il perd la plus petite ſomme;
Le Libéral, au gain foiblement attaché,
Des coups les plus cruels ne paroît point touché;
Le Tracaſſier toujours conteſte;
Le Têtu ne veut rien céder:
Bref, on a beau vouloir ſe poſſéder,
Le naturel au Jeu toujours ſe manifeſte.

*M.****



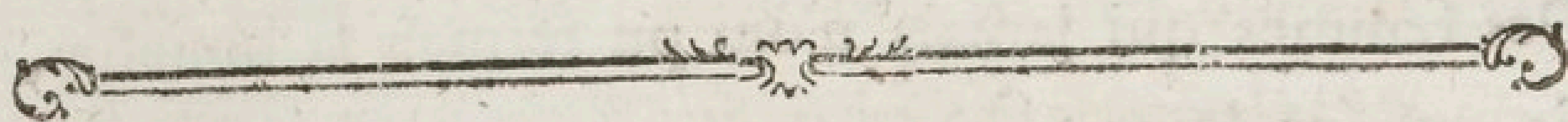
N.° 1712.

JEU (contre l'excès du).

Déguiser d'un beau nom ſon ardente avarice;
Par un plaiſir trompeur accroître ſes ennuis;
Paſſer dans le déſordre & les jours & les nuits;
S'emporter ſans reſpect ſur le moindre caprice;

Entrer dans la fureur presque à tous les momens;
Mêler à chaque mot les plus affreux sermens;
Invoquer des Démons la puissance infernale;
Avoir le cœur en trouble & le visage en feu;
Hasarder son salut par une ardeur brutale :
Voilà ce qu'aujourd'hui le Monde appelle Jeu.

Arnaud d'Andilly.



N.° 1713.

JEU (le) *réunit tous les états.*

LE Jeu rassemble tout : il unit à la fois
Le turbulent Marquis, le paisible Bourgeois;
La femme du Banquier, dorée & triomphante,
Coupe orgueilleusement la Duchesse indigente.
Là, sans distinction, on voit aller de pair
Le laquais d'un Commis avec un Duc & Pair;
Et, quoiqu'un sort jaloux nous ait fait d'injustices,
De sa naissance ainsi l'on venge les caprices.

Regnard.





N.° 1713 *a*.

JEU (le coup d'œil des Académies de).

LA porte, à votre aſpect, s'ouvre à deux grands battans;
Là, vous trouvez toujours des gens divertiſſans,
Des femmes qui jamais n'ont pu fermer la bouche,
Et qui ſur le prochain vous tirent à cartouche;
Des oiſifs de métier, & qui toujours ſur eux
Portent de tout PARIS le lardon ſcandaleux;
Des LUCRÉCES du temps: là, de ces filles veuves,
Qui veulent impoſer & ſe donner pour neuves;
De vieux Seigneurs toujours prêts à vous cajoler,
Des plaiſans qui font rire avant que de parler.

Regnard.

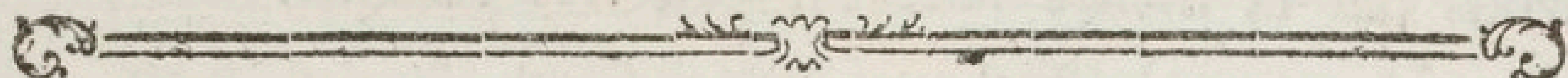


N.° 1714.

JEUNES GENS (ſortie contre les).

QU'EST-CE, depuis un temps, qu'un jeune homme en effet?
Un petit monſtre vain, peu civil, indiſcret,
Sans choix, ſans goût, ſans ame, & tel que d'ordinaire
La débauche à vingt ans le rend ſexagénaire.

De Voltaire.

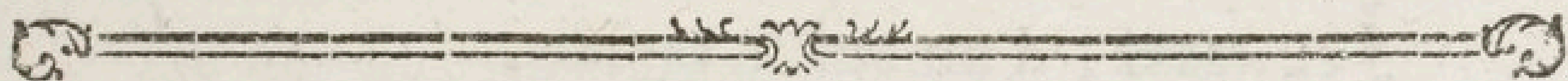


N.° 1715.

JEUNES GENS (déclamation d'une femme contre des).

Qu'est-ce donc qu'un jeune homme? Un jaſeur importun,
Un petit freluquet, vide de ſens commun,
Qui court, ſaute, trépigne, & met toute ſa gloire
A paſſer & les jours & les nuits à bien boire;
Sans goût, ſans politeſſe, étourdi, diſſipé,
Qui de la bagatelle eſt toujours occupé;
Eſclave plus que nous d'une mode nouvelle,
Ami très-indiſcret, Amant très-infidèle;
Qui jure, qui médit, qui prodigue ſon bien,
Qui n'a nuls ſentimens, qui ne s'applique à rien,
Qui ne ſait obſerver ni raiſon, ni meſure,
Et qui de l'homme enfin n'a plus que la figure.

Deſtouches.



N.° 1716.

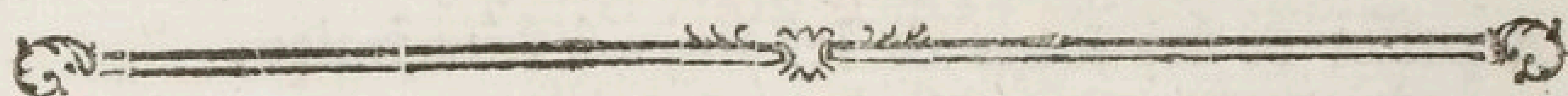
JEUNES GENS (aux).

. . . .

Les bienfaits ſont à ceux qui les ont mérités;
Les graces ne ſont point des biens héréditaires;
Nous n'en ſommes jamais que les dépoſitaires:

Mais par la même voie on peut les obtenir.
Nos pères ont laissé leur nom à soutenir,
Leur vertu, leur exemple, & leur carrière à suivre;
Voilà ce qu'après eux il faut faire revivre,
Et dont nous nous devons mettre en possession :
Tout le reste n'est point de leur succession.

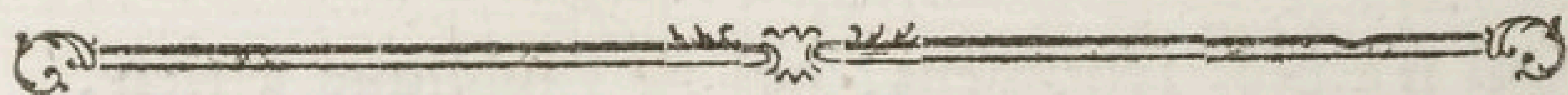
La Chaussée.



N.° 1717.

JEUNESSE (la). *V.* la lettre A. N.° 30.

Rousseau.



N.° 1717 *a.*

JEUNESSE (la) *est suivie d'amertumes & de regrets.*

JEUNESSE, d'un vol si rapide,
Eh quoi! veux-tu m'abandonner?
Si tout me devient insipide,
Pourrai-je te le pardonner?
Hélas! lorsque ta main volage
Nous met sur un trône de fleurs,
Croit-on qu'au delà du bel âge
Tu nous coûteras tant de pleurs?

On cueille ces fleurs ſéduiſantes,
Dont l'éclat dérobe à nos yeux
Les douleurs vives & cuiſantes
D'un avenir injurieux.
A ta douceur on s'abandonne,
On chérit tout ce qu'elle donne,
On s'enivre de voluptés.
Vains plaiſirs ! Un ſi doux empire
Commence à peine, qu'il expire
Et fait place à tes cruautés.
Banquet trompeur, mais délectable,
Que ta malignité nous ſert !
L'eſpérance nous met à table,
L'ennui nous attend au deſſert.
Déjà tout ce qui m'environne
Me dit que tu fuis pour toujours ;
Déjà je fane la couronne
Que je portois dans mes beaux jours.
De ces guirlandes paſſagères,
Dont me paroient tes mains légères,
Le Temps vient de couper le fil ;
Et, dans les yeux de nos Bergères,
Je lis l'arrêt de mon exil.

Peſſelier.





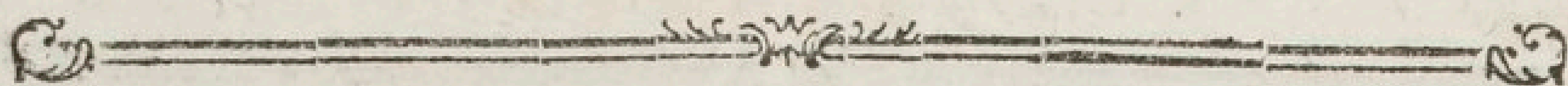
N.° 1718.

JEUNESSE (les égaremens de la).

INSENSIBLE aux leçons, aux cris de la ſageſſe,
La Jeuneſſe ſe livre au vainqueur qui la bleſſe;
Alors de faute en faute, & d'erreur en erreur,
En épuiſant le crime, elle accroît ſon ardeur:
Du poids de la raiſon ſon ame délivrée,
Au torrent des amours s'abandonne enivrée.
Loix, ſageſſe, pudeur, mœurs, principes, vertus,
A l'aſpect du plaiſir qu'êtes-vous devenus?
Le Temps ſuit la Jeuneſſe; il la preſſe, il l'arrête,
Et blanchit les tréſors qui couronnoient ſa tête.
Le plaiſir eſt détruit, l'amour n'a plus de traits;
Mais l'habitude reſte au défaut des attraits:
Le mépris, le dégoût, rempliſſent ſur ſes traces
L'eſpace qu'occupoient les talens & les graces;
Et la mort tranche enfin des jours infortunés,
Dans le ſein des amours ſi long-temps profanés.

Piron.





N.° 1718 *a*.

JEUNESSE (les excès de la).

QUAND le poil follet vient à croître,
Qu'on a la bride ſur le cou,
Que l'on veut vivre en Petit-Maître,
Qu'on devient indiſcret & fou,
Et qu'on ſe fait honneur de l'être,
En proie aux violens accès
Du libertinage & du vice,
On le pouſſe aux derniers excès,
Pour n'y paroître plus novice.

Le P. du Cerceau.



N.° 1719.

JEUNESSE (avis à la).

RÉSISTEZ à l'Amour dès ſon commencement;
Un peu d'eau peut éteindre une flamme naiſſante;
Mais quand elle a produit un grand embraſement,
Rien ne peut ralentir ſa fureur dévorante,
Et contre les progrès du terrible élément
L'eau de tout l'OCÉAN ſeroit inſuffiſante.

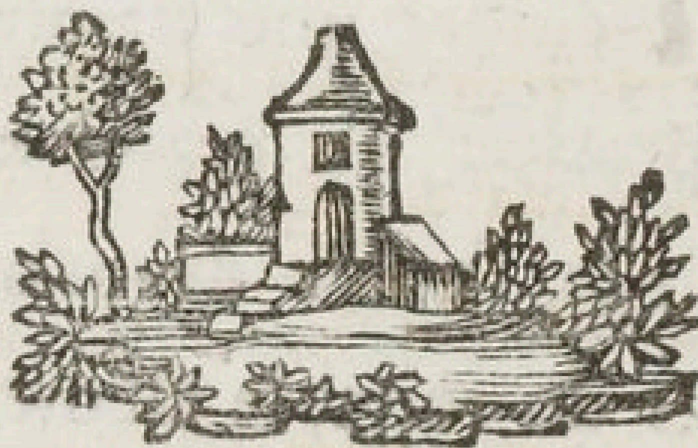
De Coulange.

N.° 1719 *a*.

JOB (ſouffrances de).

JOB, de mille tourmens atteint,
Vous rendra ſa douleur connue;
Mais raiſonnablement il craint
Que vous n'en ſoyez pas émue.
Vous verrez ſa misère nue;
Il s'eſt lui-même ici dépeint:
Accoutumez-vous à la vue
D'un homme qui ſouffre & ſe plaint.
Bien qu'il eût d'extrêmes ſouffrances,
On voit aller des patiences
Plus loin que la ſienne n'alla.
S'il ſouffrit des maux incroyables,
Il s'en plaignit, il en parla:
J'en connois de plus miſérables.

Benſerade.



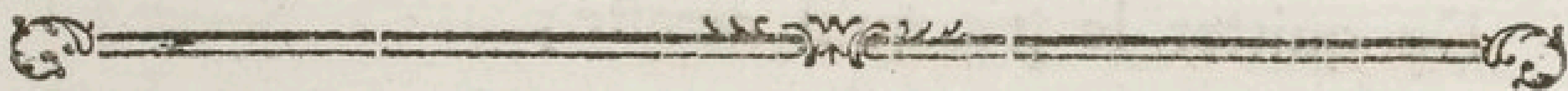


N.° 1720.

JOIE (la) *prend ſa ſource dans la vertu.*

LA joie eſt naturelle aux ames innocentes,
Autant que la triſteſſe aux ames mal-faiſantes;
Un méchant n'eſt jamais aſſuré, ni content;
L'homme de bien eſt gai, quoiqu'il ſoit pénitent;
Le calme de ſon cœur paroît ſur ſon viſage;
Rien ne le peut troubler, rien ne lui fait outrage;
Il ſait rendre le bien pour le mal qu'on lui fait;
De tout il eſt content, & même ſatisfait.

*M.****



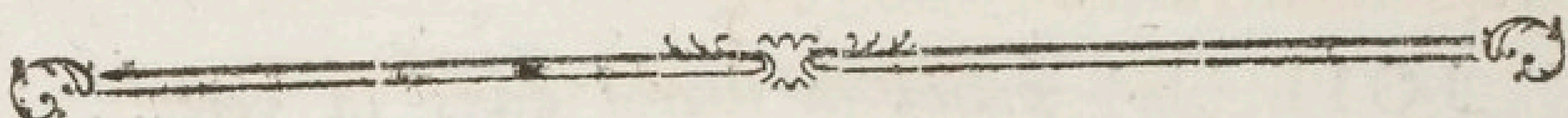
N.° 1721.

JOUEUR (à ceux qui veulent s'acquitter du rôle de).

LE rôle du Joueur veut une ame brûlante;
Que toujours l'action y ſoit vive & ſaillante.
Paroiſſez ſur la Scène, égaré, furieux,
Pâle, défiguré, le chapeau ſur les yeux;
Renverſez ces fauteuils, que vous voyez complices;
ROLAND du lanſquenet, ébranlez les couliſſes.

Au ſeul nom de TRICTRAC, frémiſſez de courroux ;
Le dez fatal vous ſuit, & roule encor pour vous.

M. Dorat.



N.° 1722.

JOUEUR (il ne faut jamais compter ſur les promeſſes d'un).

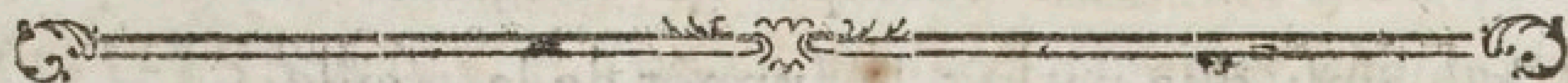
*CE lâche qu'un penchant extrême
Aſſervit au Démon du jeu,
Maudit le ſort, le Ciel, ſoi-même,
Roule, étonné, des yeux en feu.
Le ſoir l'infortuné proteſte
De quitter le jeu qu'il déteſte ;
Serment par la fureur dicté !
Le jeu qu'il hait & qu'il adore,
Demain voit ſes Autels encore
Fumer d'un encens infecté.

Ses pertes ſans ceſſe entaſſées,
Comme en des abymes profonds,
Des terres par les ſiens laiſſées,
Engloutiſſent bientôt les fonds.
Il prend par-tout à triple uſure,
Epuiſe un vaſſal qui murmure,

D'un

D'un ſang dont il eſt altéré;
Tant qu'enfin, vendant ſon domaine,
En proie au Démon qui l'entraîne,
Il meurt pauvre & déſeſpéré.

Mlle Malcrais de la Vigne.



N.° 1722 *a.*

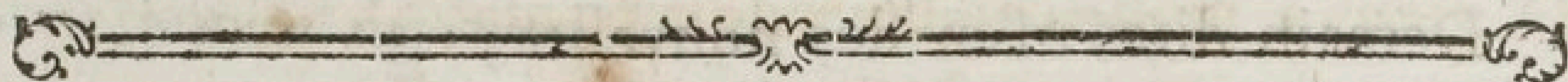
JOUEUR (le), *l'Amant & l'Ivrogne.*
L'art d'uſer des plaiſirs.

UN pilier de Baſſette, & GRÉGOIRE l'Ivrogne,
Dans un même logis exerçoient leurs talens;
L'un, de vins des plus excellens
Travailloit nuit & jour à ſe rougir la trogne;
L'autre, à jouer paſſoit le temps:
Lequel vaut mieux, jouer ou boire?
Ma foi, vive BACCHUS, il rend le cœur joyeux;
Un Joueur eſt toujours d'une humeur ſombre & noire,
Dupe ou fripon; c'eſt l'un des deux.
Celui-ci tête à tête un jour tenant Grégoire,
Lui dit: Comment fais-tu, mon bienheureux voiſin,
Pour conſerver toujours un viſage ſerein
Et cette paix inaltérable,
Tandis qu'un noir ſouci me dévore & m'accable?
Je ſuis jaloux de ton deſtin.

Eh ! qui t'empêche, Ami, reprit l'autre ſoudain
De t'en procurer un ſemblable ?
Quitte ce traître jeu, qui te rend miſérable,
Et viens à mon écot boire ſoir & matin ;
Les momens que l'on paſſe à table
Sont les ſeuls exempts de chagrin.
C'eſt ainſi que parloit le ſuppôt de la treille.
Notre Joueur le crut ; pour cimenter l'accord,
Tous d'eux, s'armant d'un rouge bord,
S'eſcriment en couchant bouteille ſur bouteille :
Tandis qu'ils s'y portoient d'une égale vigueur,
Survint un tiers Ami, pétri d'une autre humeur,
Amoureux, mais toujours volage,
Et qui, friand, dit-on, des plaiſirs délicats,
Savoit, dans les tendres ébats,
Raffiner ſur le badinage.
Quoi ! dit-il en entrant, toujours le verre en main ?
Bref, il ſe déchaîna contre le Dieu du vin,
Soutint qu'à l'Amour ſeul on doit rendre les armes.
Mais ne faire qu'aimer pour tout amuſement ;
Je penſerois différemment :
L'Amour a des appas, la Bouteille a des charmes ;
Et voici mon raiſonnement :
Tous les plaiſirs ſont bons, pourvu qu'on les ménage ;
C'eſt l'excès & l'emportement
Qui ſeuls en corrompent l'uſage ;

N'en prenez que modérément,
Vous les goûterez davantage.

*M.****



N.° 1723.

JOUISSANCE (une) *modérée de toutes choſes doit faire le bonheur de l'homme.*

» MORTEL ſenſé, jouis, & fais jouir «,
Dit la raiſon : jouir, c'eſt être ſage.
Sans s'écarter de l'ordre & de la paix,
Dons précieux & ſurcroît de bienfaits,
Des doux plaiſirs faire un modeſte uſage,
Sans défiance en goûter l'avantage,
C'eſt honorer celui qui les a faits ;
Notre bonheur eſt le plus pur hommage
Dont ſa bonté nous impoſe les loix.

*M.****



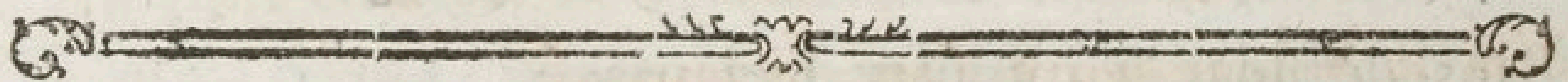
N.° 1723 *a.*

JOUISSANCE (la) *des biens en diminue le prix.*

PAUVRES Mortels, où ſont donc vos beaux jours ?
Gens de déſirs & d'eſpérance,
Vous ſoupirez long-temps après la Jouiſſance :
Jouiſſez-vous ? vous vous plaignez toujours ;

Mille & mille projets roulent dans vos cervelles.
Quand ferai-je ceci? Quand aurai-je cela?
JUPITER vous dit: Le voilà.
Demain dites-m'en des nouvelles;
Jouiſſez, je vous attends-là.
Ne vous y trompez pas, toute choſe a deux faces,
Moitié défauts & moitié graces.
Que cet objet eſt beau! vous en êtes tenté:
Qu'il ſera laid, s'il devient vôtre!
Ce qu'on ſouhaite eſt vu du bon côté,
Ce qu'on poſsède eſt vu de l'autre.

La Motte.



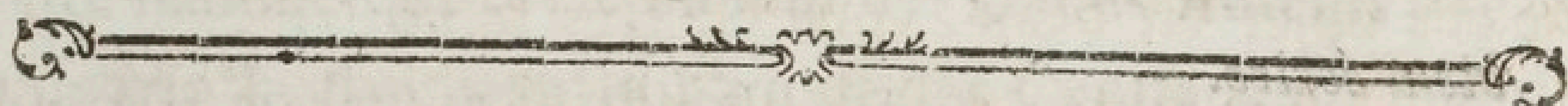
N.° 1724.

JOUISSANCE (on n'éprouve les plaiſirs de la) *que dans la poſſeſſion.*

UN petit aſile champêtre,
Un pouce de terre, un étui,
Si court, ſi ſerré qu'il puiſſe être,
Plaît toujours aux yeux de ſon maître;
Rien ne le flatte tant que lui.
Lorſque l'on ſe promène, il eſt bien doux de dire:
Je marche en ce moment ſur quelque choſe à moi;
Ce ruiſſeau dont le frais m'attire,

Ce tilleul, cet ormeau qu'agite le Zéphyre,
Cette fleur que je ſens, cette autre que je voi,
Sont autant de ſujets à qui je fais la loi.
    Tout rit où l'on a de l'empire,
    Tout eſt charmant où l'on eſt Roi.

Pannard.



N.° 1724 *a*.

JOUR (le point du).

DÉJA le Voyageur quitte l'ombre & les bois;
Et déjà le Soldat gémit ſous le harnois.
Le Laboureur diſpos, à ſon joug qu'il attèle,
De ſes bœufs pareſſeux met le couple fidèle;
Le Pâtre à ſes troupeaux fait fouler ſes guérets
Tout prêts à recevoir les tréſors de CÉRÈS;
Le petit Ecolier, que le Pédant étonne,
Sous ſa terrible voix déjà tremble & friſſonne;
Et le nouvel Epoux, mal ſorti du combat,
Contre un juſte reproche inſtruit ſon Avocat.
L'Avocat qui poſtule, & celui qui conſulte,
De leurs Cliens preſſés entendent le tumulte;
Et ce ſexe ſi fier, qui nous donne des loix,
Reprend déjà la laine & l'aiguille en ſes doigts.

M. Nicole.



N.° 1725.

JOURNALISTE (pour être un excellent), *il faut être né avec le don de bien juger, comme avec celui de bien écrire.*

IL eſt ſur l'HÉLICON deux ſommets différens,
Où chacun à l'envi brigue les premiers rangs;
L'un, courageux Auteur, prétend, par ſes Ouvrages,
Du Public dédaigneux entraîner les ſuffrages;
Et l'autre, du bon goût rigide défenſeur,
Réforme le PARNASSE, & s'érige en Cenſeur.
Qui des deux riſque plus ? & qui pourroit me dire,
S'il eſt plus dangereux de juger, que d'écrire ?
Mais ſi le froid Auteur eſt toujours ennuyeux,
Un injuſte Critique eſt-il moins odieux ?
Je pardonne ſans peine à l'Ecrivain vulgaire
Dont la Muſe m'endort en cherchant à me plaire;
Mais ce guide trompeur, qui, prompt à cenſurer,
Après de longs détours ne fait que m'égarer,
Je le hais d'autant plus, qu'il me commande en maître.
Tout n'eſt pas DESPRÉAUX, & chacun prétend l'être;
Chacun, content de ſoi, ſuit ſa foible raiſon,
Et des Arts qu'il ignore oſe donner leçon.

Cet âge, si fécond en Pédans didactiques,
A moins de sots Auteurs, que d'ignorans Critiques.
Le jugement, le goût, grands mots mal entendus,
Sont par-tout prononcés & par-tout confondus;
Mais ce goût, cet instinct, cette lumière sûre
Que l'Art ingénieux puise dans la Nature,
Cette flamme qui brûle au sein des grands Auteurs,
Doit être le flambeau qui guide les Censeurs:
Il faut également que le Ciel les inspire,
Les uns pour critiquer, les autres pour écrire.
  L'homme le plus grossier n'est point sans jugement;
Il discerne le vrai, du moins par sentiment;
Dans l'esprit le moins clair l'équitable Nature
Répand avec bonté quelque lumière obscure,
Y grave d'heureux traits quoiqu'à demi touchés:
Tels sont de Raphaël les desseins ébauchés.
Mais irai-je altérer leurs empreintes légères
Par un amas confus de couleurs étrangères,
Charger mon foible sens du poids d'un faux savoir,
Etouffer ma raison, m'aveugler pour mieux voir?
Tel est devenu fat à force de lecture,
Qui n'eût été que sot, en suivant la Nature.
Ceux-ci, du merveilleux insensés partisans,
Pour courir à l'esprit, s'écartent du bon sens;
Mais, lassés d'être en butte aux traits des Satyriques,
L'espoir de se venger les transforme en Critiques:

Trop foibles pour jamais égaler leurs rivaux,
Aſſez forts pour ternir l'éclat de leurs travaux;
Quelques-uns, dévorés d'une impuiſſante envie,
A rimer pour eux ſeuls paſſent leur triſte vie.
Qu'en dépit d'APOLLON MÆVIUS ait écrit,
S'il compoſe ſans verve, ils jugent ſans eſprit.
D'autres, à la faveur de quelques Chanſonnettes,
Paſſent pour Beaux-Eſprits, & bientôt pour Poëtes;
Le beau ſexe ſur eux forme ſes jugemens,
Et les voit comme Amis, & ſouvent comme Amans.
Montrent-ils au grand jour leurs frivoles remarques?
On rit du foible orgueil de ces faux ARISTARQUES.
Que ces demi-Savans ſont communs parmi nous!
Telle on voit près du Nil, dans un temps calme & doux,
D'inſectes mal formés une engeance inutile
Couvrir de leurs eſſaims la campagne fertile:
Oubli de la Nature, animaux imparfaits,
Ils n'ont point de vrais noms, n'ayant point de vrais traits.
Pour les déſigner tous, il me faudroit vingt pages;
Et j'ennuierois peut-être autant que leurs Ouvrages.

Vous donc qui, de Critique oſant porter le nom,
Voulez, plein d'un beau feu que guide la raiſon,
Donner & mériter une gloire ſuprême,
Connoiſſez vos talens, connoiſſez-vous vous-même:
En vain en croyons-nous une ſotte fierté,
Le plus vaſte génie eſt toujours limité.

Tous n'ont pas obtenu tous les dons en partage ;
Mais chacun a le ſien : qui le connoît, eſt ſage.
Quand la mer ſur nos bords ſe répand à grands flots,
Le rivage oppoſé voit décroître ſes eaux.
Si d'un Savant altier la mémoire fidelle
Obéit à l'inſtant que ſon orgueil l'appelle,
Son eſprit, ſurchargé d'un immenſe tréſor,
Eſt pauvre en ſa richeſſe, & prend en vain l'eſſor.
Si, prompte à s'enflammer, trop vive, ou trop féconde,
L'imagination en mille objets abonde,
Le jugement languit, & ſe laiſſe emporter
Par un torrent fougueux qu'il ne peut arrêter.
  Préſomptueux Mortels ! une ſeule ſcience
Epuiſe votre vie & votre intelligence ;
Tant l'art eſt étendu, tant l'eſprit eſt borné !
Le ſublime Damon, pour le tragique né,
A vu ſur le comique expirer ſon génie.
N'allez pas imiter la funeſte manie
De ces Rois qui, jaloux d'agrandir leurs Etats,
Perdent en un ſeul jour le fruit de cent combats.
Pourquoi courir après une gloire étrangère,
Tandis que vous pouvez régner en votre ſphère ?
  Des aveugles humains éternel ſéducteur,
L'orgueil, ce conſolant, mais dangereux flatteur,
Eſt des petits eſprits le vice inſéparable.
Inégale en ſes dons, la Nature équitable,

Pour faire, à peu de frais, tous les Hommes contens,
Leur rend en vanité ce qu'elle ôte en talens;
De même, dans les corps qui manquent de ſubſtance,
Du ſang & des eſprits le vent remplit l'abſence;
Des ſentimens d'orgueil, ſans ceſſe renaiſſans,
Occupent chez les ſots la place du bon ſens;
Mais, au premier inſtant qu'à travers ce nuage
La pure Vérité peut s'ouvrir un paſſage,
L'Orgueil jette le maſque, & fuit à ſon aſpect.
Tout Auteur pour ſoi-même eſt un juge ſuſpect.
En vain ſur vos défauts un ami vous éclaire;
Un ennemi jaloux eſt un mal néceſſaire.
C'eſt peu d'être ſavant, ſi vous n'êtes *profond*;
Renoncez aux Beaux-Arts, ou ſachez-les à fond.
Qu'un déſir paſſager jamais ne vous entraîne
Sur les bords dangereux qu'arroſe l'Hipocrène:
De ſubtiles vapeurs enivrent le cerveau;
Mais la raiſon revient quand on boit en pleine eau.
Dans les premiers tranſports d'une vive jeuneſſe,
Ebloui par l'éclat des Nymphes du PERMESSE,
Et flatté par l'eſpoir d'attirer leurs regards,
On ſe livre ſans crainte au plus noble des Arts;
Sa grandeur le dérobe à notre foible vue,
L'eſprit eſt trop borné pour ſa vaſte étendue:
Après de longs travaux, on eſt ſurpris de voir
Que plus on ſait, & plus il en reſte à ſavoir.

Sans craindre leur hauteur, & plein de confiance,
Vers les ALPES ainſi le Voyageur s'avance.
Les cieux ſemblent d'abord s'abaiſſer ſous ſes pas.
Mais quels lointains affreux! Des neiges! des frimas!
Des rochers eſcarpés! ſes yeux confus ſe troublent;
Et les monts entaſſés ſur les monts ſe redoublent.

La même en tous les temps, toujours brillante aux yeux,
La Nature répand un éclat radieux:
C'eſt de nos jugemens la ſeule règle ſûre;
Pour qui ſait l'écouter, ſa voix n'eſt pas obſcure:
C'eſt la règle, la fin, le principe de l'Art;
Sans elle tout eſt faux, tout brillant n'eſt que fard.
Point de génie heureux que celui qu'elle inſpire;
Avec elle tout plaît, tout vit, & tout reſpire.
L'Art dans ce riche fonds a droit de s'aſſortir;
Il ordonne, il fait tout ſans ſe faire ſentir;
Il ſe cache toujours, & toujours il domine:
Telle, dans un beau corps, cette flamme divine
Lance en ſecret, fournit les eſprits, la chaleur,
Forme les mouvemens, donne aux nerfs leur vigueur;
Sans paroître au dehors par ſes effets ſenſible,
Aux ſeuls yeux de l'eſprit elle ſe rend viſible.

Loin d'ici tout Auteur qui, ſur ſes vains Ecrits,
Prétend fixer le goût & régler les eſprits;
La plus commune route eſt toujours la plus ſûre;
Les préceptes de l'Art ſont ceux de la Nature;

Son pouvoir abſolu, comme celui des Rois,
Ne peut être reſtreint que par ſes propres loix :
La GRÈCE pour les Arts fut du Ciel inſpirée ;
Par ſes doctes leçons votre Muſe éclairée,
Saura quand il convient de voler juſqu'aux cieux,
Quand il faut ralentir ce vol ambitieux.
Sur les endroits choiſis, des plus fameux modèles,
Sa ſageſſe forma ſes règles immortelles,
Et pour guide aſſuré dans le ſacré vallon,
Envoya la Critique aux enfans d'Apollon :
Elle y rétablit l'ordre, en bannit le caprice,
Et dans leur jugement fit régner la Juſtice.
La Muſe, par ſes ſoins, vit croître ſa beauté,
Et ne ſe para plus d'un éclat emprunté.
Dans les ſiècles ſuivans des hommes ſans génie,
Qu'agitoit à rimer l'incurable manie,
Piqués de voir la Muſe inſenſible à leurs feux,
A la Critique enfin adreſsèrent leurs vœux :
Dès-lors, pour aſſouvir leurs vengeances ſecrètes,
Ils s'unirent entr'eux pour perdre les Poëtes ;
Et de l'abeille active indignement jaloux,
L'inutile frêlon lui fit ſentir ſes coups.
Qu'on ne s'étonne plus ſi le nom de Critique
Eſt aujourd'hui l'objet de la haine publique ;
C'eſt la faute de l'homme, & non celle de l'Art :
C'eſt que, loin de le ſuivre, on décide au haſard.

O! combien de Cenſeurs, conduits par le caprice,
Paroîtroient ſans eſprit, s'ils étoient ſans malice!
Sur le vrai, ſur le faux, ſouvent indifférens,
Scrupuleux & chagrins, plutôt que pénétrans,
Habiles à railler, incapables d'inſtruire,
Ils n'établiſſent rien; leur but eſt de détruire.
Les uns, aux Anciens prêtent des tours nouveaux,
Et, pour les corriger, les mettent en lambeaux:
C'eſt en vain que le temps reſpecte leurs ouvrages;
Leurs ſacrilèges mains en mutilent les pages.
D'autres, ſans ſe connoître en nobles fictions,
Débitent sèchement leurs froides viſions,
Et du Poëme Epique enſeignent la *recette:*
Ceux-ci, pour étaler leur ſcience indiſcrète,
Par un vain commentaire énervent un Auteur,
Et le font méconnoître à l'habile Lecteur;
De préjugés confus leurs ames poſſédées,
Ne ſe forment jamais que d'injuſtes idées.
Critiques, ſelon eux, c'eſt ne pardonner rien,
Groſſir toujours le mal, & déguiſer le bien.
Vous qui, ſur cette mer ſi fameuſe en orage,
Redoutez ſagement la honte du naufrage,
De ces premiers Auteurs qu'admire l'Univers
Connoiſſez le génie & les talens divers,
Leur fable, leur ſujet, & les mœurs de leur âge,
Leur culte, leur pays, mais ſur-tout leur langage.

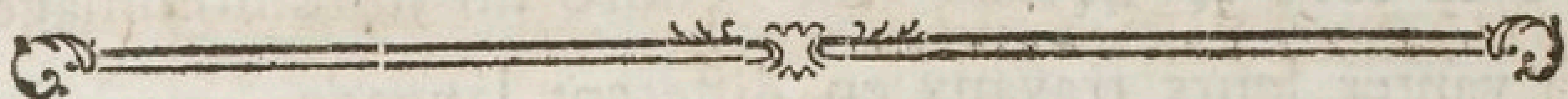
Si de vos jeunes ans les travaux journaliers
Ne vous ont point rendu ces objets familiers,
Vous m'égayez en vain par vos traits ſatyriques;
Non, je ne vous mets point au rang des vrais Critiques.

Concevez pour HOMÈRE un véritable amour;
Méditez-le la nuit; liſez-le tout le jour;
Lui ſeul peut vous conduire à ces grottes ſacrées,
Où ſont, loin des Mortels, les Muſes retirées:
Quand on ſait bien l'entendre, on ſait bien l'admirer;
Lui-même avec lui-même il faut le comparer,
Et que le ſeul VIRGILE en ſoit le Commentaire.
Un jour qu'il prétendit, en jeune téméraire,
Chanter d'un ton pompeux les Rois & leurs combats,
APOLLON l'avertit de prendre un ton plus bas;
Sans le ſecours de l'Art, guidé par la Nature,
Il vouloit que l'eſprit lui tînt lieu de lecture:
Mais enfin, plus inſtruit, & moins ambitieux,
Il vit, quand la raiſon eut deſſillé ſes yeux,
Qu'HOMÈRE & la Nature étoient la même choſe.
Jaloux de l'imiter, d'abord il ſe propoſe
De former ſur ſon goût ſes durables Ecrits;
Bientôt il oſera leur diſputer le prix.
Suivre les Anciens, c'eſt ſuivre la Nature:
Qui reſpecte leurs Loix, ne craint point la cenſure.
Voyez ſur leurs Autels les lauriers encor verds
Braver également l'envie & les hivers;

Voyez tous les Savans leur rendre un juste hommage,
Et vanter leurs travaux en différent langage.
Que leurs vains ennemis, à leur char enchaînés,
Soumettent à leurs loix leurs esprits obstinés !
Héritiers immortels d'une gloire constante,
Poëtes triomphans, souffrez que je vous chante;
Esprits grands & divins, nés dans les meilleurs temps,
Le respect qu'on vous doit s'augmente avec les ans :
Comme on voit les ruisseaux, dans une longue course,
S'étendre & se grossir en fuyant de leur source,
Des Nations à naître & des Mondes nouveaux
Célébreront un jour vos noms & vos travaux.
De votre feu divin qu'une seule étincelle
M'inspire tout-à-coup une force nouvelle !
Sans redouter les traits de mille vains Esprits,
Je combattrois pour vous, armé de vos Ecrits;
Et, réduisant l'orgueil à garder le silence,
Je préviendrois du goût l'entière décadence.

L'Abbé du-Resnel.



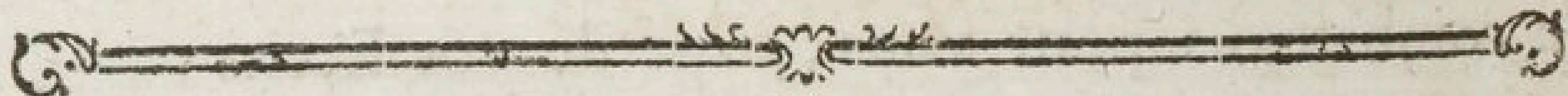


N° 1726.

JOURNALISTES (aux mauvais).

Petits Auteurs d'un fort mauvais Journal,
Qui d'Apollon vous croyez les Apôtres,
Pour Dieu, tâchez d'écrire un peu moins mal,
Ou taisez-vous sur les Écrits des autres :
Vous vous tuez à chercher dans les nôtres
De quoi blâmer, & l'y trouvez très-bien.
Nous, au rebours, nous cherchons dans les vôtres
De quoi louer, & nous n'y trouvons rien.

Rousseau.



N.° 1726 *a*.

JUGE (épitaphe d'un) *intéressé*.

Si vous lisez, dans l'Epitaphe
De Fabrice, qu'il fut toujours homme de bien,
C'est une faute d'ortographe :
Passant, lisez homme de rien.
Si vous lisez qu'il aima la justice,
Qu'à tout le monde il la rendit,

C'est

C'eſt une faute encor ; je connoiſſois Fabrice :
Liſez, Paſſant, liſez vendit.

Le Brun.

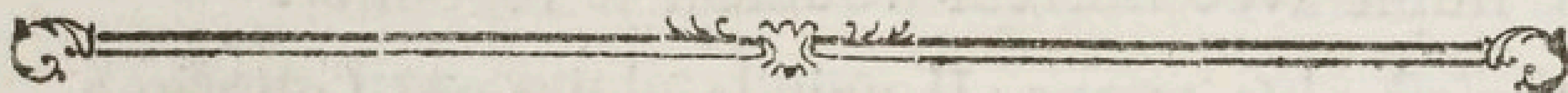


N.° 1727.

JUGEMENT (le) *véridique.*

CELUI qui, ſans diſcernement,
Adreſſe à tout venant les louanges qu'il donne,
Fait grand tort à ſon jugement,
Et ne fait honneur à perſonne.

Pavillon.



N.° 1728.

JUGEMENT (le) *dernier.*

IL viendra ce grand jour tant de fois annoncé,
Ce jour dont l'Univers fut toujours menacé,
Ce jour que la Nature a craint dès ſa naiſſance :
Déjà je crois le voir, j'en frémis par avance ;
Déjà j'entends des mers mugir les flots troublés ;
Déjà je vois pâlir les aſtres ébranlés ;
Le feu vengeur s'allume, & le ſon des trompettes
Va réveiller les morts dans leurs ſombres retraites.

Ce jour eſt le dernier des jours de l'Univers.
Dieu cite devant lui tous les peuples divers ;
Et pour en ſéparer les Saints, ſon héritage,
De la Religion vient conſommer l'ouvrage.
La Terre, le Soleil, le Temps, tout va périr,
Et de l'Eternité les portes vont s'ouvrir.
Elles s'ouvrent. Le Dieu ſi long-temps inviſible
S'avance, précédé de ſa grandeur terrible.
Entouré de la foudre, au milieu des éclairs,
Son trône étincelant s'élève dans les airs.
Le grand rideau ſe tire, & ce Dieu vient en Maître.
Malheureux qui pour lors commence à le connaître !
Ebloui des rayons dont il ſe ſent percer,
L'Impie avec horreur voudroit le repouſſer.
Il n'eſt plus temps. Il voit la gloire qui l'opprime,
Et tombe enſeveli dans l'éternel abyme;
Et loin des voluptés qui captivoient ſon cœur,
Ne trouve devant lui que la rage & l'horreur.
Le vrai Chrétien lui ſeul ne voit rien qui l'étonne;
Et ſur ce Tribunal que la foudre environne,
Il voit le même Dieu qu'il a cru ſans le voir,
L'objet de ſon amour, la fin de ſon eſpoir.
Mais il n'a plus beſoin de foi, ni d'eſpérance ;
Un éternel amour en eſt la récompenſe.

Louis Racine.

N.° 1729.

JUGEMENT (le) *dernier.*

Quel ſpectacle ſe découvre
A mes timides regards !
La voûte céleſte s'ouvre :
Qu'entends-je de toutes parts ?
Les vents ſifflent, les mers grondent,
Les élémens ſe confondent
Par des mouvemens divers ;
Et, briſant enfin leur digue,
Font une funeſte ligue
Pour détruire l'Univers.

Le père du jour expire ;
L'horreur, le trouble, la nuit,
Etabliſſent leur empire ;
La lune s'éclipſe & fuit ;
Les feux du Ciel ſe conſument,
Et des feux nouveaux s'allument,
Dont la lugubre clarté
Eſt le terrible préſage
De cet inſtant qui partage
Le Temps & l'Eternité.

Un ſon égal au tonnerre
Anime l'airain fatal
Qui donne à toute la terre
Le redoutable ſignal.
A cette voix menaçante,
La Mort même obéiſſante
Ouvre ſon avare ſein;
Et je vois par-tout le monde,
D'une pouſſière féconde
Renaître le genre humain.

Parmi cet immenſe nombre
De morts tremblans, éperdus,
Règne une triſteſſe ſombre;
Tous les rangs ſont confondus.
Déchus de leurs avantages,
Les Rois, les Héros, les Sages,
Reconnoiſſent aujourd'hui,
Qu'eſclaves du même Maître,
Au moment qu'il veut paraître,
Tout s'éclipſe devant lui.

Pour annoncer ſa venue,
Le Ciel s'embraſe d'éclairs;
Je l'apperçois dans la nue
Aſſis au milieu des airs.
Sa ſainteté le couronne,
Sa majeſté l'environne;

La foudre part de ſes yeux,
Et ſur ſon front la Juſtice
Menace d'un prompt ſupplice
Les Mortels audacieux.
Quels effroyables ſymptômes
Cauſe ce nouveau Soleil,
En détruiſant les fantômes
Produits par un long ſommeil!
Saiſi d'une peur ſoudaine,
Le Juſte ſe croit à peine
A couvert de ſon courroux;
Et l'on entend les coupables
Pouſſer ces cris lamentables:
» Montagnes, tombez ſur nous «.
Un Livre affreux ſe déplie,
Où, par des traits éclatans,
Le doigt du Seigneur publie
L'hiſtoire de tous les temps.
En vain l'heureux artifice
Auroit ſu peindre le vice
Des couleurs de la vertu:
La vérité ſouveraine
Détruit l'apparence vaine
Dont il étoit revêtu.
Sévère Juge, & bon Père,
Dieu ſépare, ſans retour,

Les objets de sa colère,
Des objets de son amour;
Son implacable vengeance
Et sa divine clémence
Rendent, par un juste accord,
L'arrêt de mort ou de vie
Qui du Saint & de l'Impie
Fixe pour jamais le sort.
Il commande; & les abymes,
A sa parole s'ouvrant,
Engloutissent les victimes
Qu'il livre au feu dévorant;
Et du séjour de la joie
Lui-même traçant la voie,
Les Elus vont triomphans
Jouir du riche héritage
Qu'il a promis pour partage
A ses fidèles enfans.

Le P. Campistron.



N.° 1730.

JUGEMENT (le) *dernier.*

PEUPLES, élevez vos concerts,
Pouſſez des cris de joie & des chants de victoire;
Voici le Roi de l'Univers
Qui vient faire éclater ſon triomphe & ſa gloire.
La Juſtice & la Vérité
Servent de fondemens à ſon Trône terrible:
Une profonde obſcurité
Aux regards des Humains le rend inacceſſible.
Les éclairs, les feux dévorans,
Font luire devant lui leur flamme étincelante,
Et ſes ennemis expirans
Tombent de toutes parts ſous ſa foudre brûlante.
Pleine d'horreur & de reſpect,
La terre a treſſailli ſur ſes voûtes briſées;
Les monts, fondus à ſon aſpect,
S'écoulent dans le ſein des ondes embraſées.
De ſes Jugemens redoutés
La trompette céleſte a porté le meſſage;
Et dans les airs épouvantés,
En ces terribles mots ſa voix s'ouvre un paſſage:

» Soyez à jamais confondus,
Adorateurs impurs de profanes Idoles,
Vous qui, par des vœux défendus,
Invoquez de vos mains les ouvrages frivoles.
Miniſtres de mes volontés,
Anges, ſervez contre eux ma fureur vengereſſe.
Vous, Mortels que j'ai rachetés,
Redoublez à ma voix vos concerts d'alégreſſe.
C'eſt moi qui, du plus haut des Cieux,
Du Monde que j'ai fait règle les deſtinées;
C'eſt moi qui briſe ſes faux Dieux,
Miſérables jouets des vents & des années.
Par ma préſence raffermis,
Mépriſez du méchant la haine & l'artifice;
L'ennemi de vos ennemis
A détourné ſur eux les traits de leur malice.
Conduits par mes vives clartés,
Vous n'avez écouté que mes loix adorables;
Jouiſſez des félicités
Qu'ont mérité pour vous mes bontés ſecourables.
Venez donc, venez en ce jour
Signaler de vos cœurs l'humble reconnoiſſance;
Et, par un reſpect plein d'amour,
Sanctifiez en moi votre réjouiſſance «.

Rouſſeau.



N.° 1731.

JUGEMENT (le) *dernier.*

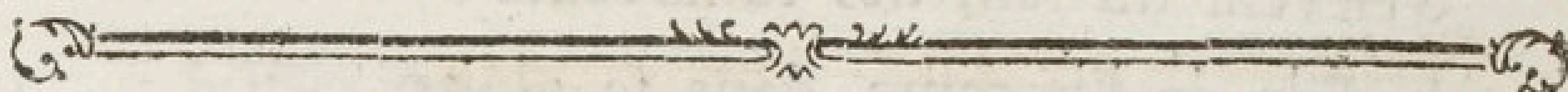
TERRE, Cieux, rentrez dans la nuit,
Les décrets divins s'accompliſſent;
Le Seigneur vient, le temps s'enfuit,
L'Eternité commence, & les ſiècles finiſſent.
L'auſtère vengeance de Dieu
Par les torrens du Ciel purifia le Monde;
Mais l'ouvrage imparfait de l'onde
Doit être achevé par le feu.
De la Nature entière
Les reſſorts ne ſont plus liés
Par leur chaîne première;
Les Anges effrayés
Quittent les globes de lumière
A leur ſoin confiés.
Les monts ſe renverſent
Dans le ſein des flots;
Les vents ſe diſperſent
Sur les vaſtes eaux;
Les ondes ſe percent
Des chemins nouveaux;

Les tonnerres grondent :
Quels embrasemens !
Les Cieux dissous fondent ;
Leurs écoulemens
Allument, confondent
Tous les élémens.
Au Monde entier Dieu fait la guerre :
Sur la foudre & les vents son char parcourt les airs ;
Après un déluge d'éclairs,
Il ensevelit son tonnerre
Dans les débris de l'Univers
Et dans les cendres de la terre.
Quel silence ! quelle terreur !
La Nature n'est plus qu'un spectacle d'horreur.
Mais déjà la trompette sonne ;
La Mort accourt au Tribunal :
Tout tremble à cet affreux signal,
Et le Juste même en frissonne.
Sortez des bras de la mort,
Ranimez-vous, cendres éteintes ;
Ce jour d'alégresse & de plaintes
Confirme enfin votre sort.
Quels soudains rayons de lumière !
Quel bruit ! quels prodiges nouveaux !
Les morts dépouillent leurs lambeaux ;
Les ossemens & la poussière

S'élèvent du ſein des tombeaux.
Le Fils de l'homme, dans ſa gloire,
Briſe les chaînes du trépas;
Gage auguſte de ſa victoire,
La Croix brille devant ſes pas.
Tombez, grandeurs paſſagères,
Diſparoiſſez, titres vains;
Conquérans & Souverains,
Renoncez à vos chimères;
Rentrez, tyrans de vos frères,
Dans la foule des Humains.
Triſte éternité des ſupplices,
Tu vas donc commencer ton cours.
Bonheur des Saints, pures délices,
Commencez, pour durer toujours.
Triomphez, Puiſſance éternelle,
Un monde plus parfait ſort des mains du Seigneur,
Un plus beau ciel éclaire une terre plus belle;
Habitons à jamais la demeure nouvelle
De la juſtice & du bonheur.

M. de Pompignan.





N.° 1732.

JUGEMENT (le) *dernier*.

OU vole, où s'élève mon ame ?
D'où part ce rayon lumineux ?
Ah ! c'eſt du buiſſon dont la flamme
Eclaira le Chef des HÉBREUX !
Oui, j'ai, loin de la multitude,
D'HOREB atteint la ſolitude.
Peuples, Rois, Terre, écoutez-moi :
Que le Juſte ſe réjouiſſe ;
Que l'Impie étonné frémiſſe !
Je porte l'eſpoir & l'effroi.
  Au delà du temps qui s'écoule
La foi porte mes yeux ouverts ;
La terre s'entr'ouvre & s'écroule,
Le feu conſume l'Univers.
Siècles obſcurs, ſiècles célèbres,
Tout retombe dans les ténèbres ;
Le Ciel en eſt lui-même atteint :
Enveloppé dans nos déſaſtres,
Il voit diſparoître les aſtres
Avec le ſoleil qui s'éteint.

O vous ! Héros imaginaires,
Guerriers qui d'un titre si vain,
Fruits de vos exploits sanguinaires,
Chargeâtes le marbre & l'airain ;
Et vous dont les plumes savantes,
Par des routes plus innocentes,
Crurent tromper les temps jaloux,
Que ne me pouvez-vous entendre !
Ces temps ne sont plus ; tout est cendre :
A quelle gloire aspiriez-vous ?

Mais, tandis que dans la carrière
Je vois le soleil s'éclipser,
L'Auteur divin de la lumière
Vient lui-même le remplacer ;
Dieu paroit. O Majesté sainte !
Devant toi d'une juste crainte
Tout l'Univers est assailli ;
Les mers rentrent dans leurs abymes,
Les montagnes courbent leurs cimes,
Et les rochers ont tressailli.

En ce jour de pleurs & de joie,
Finit l'empire de la Mort ;
Tu lui dis de lâcher sa proie :
Le tombeau s'ouvre, & l'Homme en sort.
Tout ressuscite. Quel spectacle
Succède à ce dernier miracle !

D'un côté, tout le genre humain;
De l'autre, un Dieu doux & terrible,
Tendre Père & Juge inflexible,
La palme & la foudre à la main.
Des rangs la vanité foulée
Voit confondre, dans ce grand jour,
La dépouille du mausolée
Et la pâture du vautour.
Du mal & du bien l'évidence
Ne laisse plus de différence
Qu'entre le juste & le pervers.
Enfin, l'homme à l'homme est visible;
Le fond des ames est lisible,
Et ses replis sont découverts.
O foudre! qui sur nous t'apprêtes,
Tombe, ne retiens plus tes coups!
Montagnes, écrasez nos têtes!
O mer! ô terre! engloutis-nous!
Cris affreux de ceux que surmonte
L'effroi, le remords, & la honte,
A l'aspect du Juge irrité!
Cris mêlés des chants d'allégresse
De ceux que, suivant sa promesse,
Dieu comble de félicité!
Gloire au Roi doux & pacifique!
Malheur à toi, Prince orgueilleux,

Dont la barbare politique
Fit mille & mille malheureux!
Du périssable diadême,
Devant la Puissance suprême,
Ton front superbe est dépouillé;
Et, rougissant de tes maximes,
Il n'est plus couvert que des crimes
Dont tu fus & restes souillé.

Frémis à la liste effrayante
Que le miroir injurieux
De la vérité foudroyante
Présente sans cesse à tes yeux.
Triste objet du courroux céleste!
Quel fut, quel est le prix funeste
De tes laborieux forfaits?
Vivant, tu n'eus repos ni gloire;
Mort, on t'a flétri dans l'Histoire;
Tu revis & meurs à jamais.

Des Rois armés d'un vain tonnerre,
On n'apprécia que le cœur;
Bons, c'étoient les Dieux de la terre;
Méchans, ils en étoient l'horreur.
Du sang d'un Prince magnanime,
L'honneur & l'amour de SOLIME,
Se daigna former l'Eternel;
Et, dans les plaines de SYRIE,

Les chiens burent le ſang impie
Du lâche époux de JÉZABEL.

J'apperçois un autre coupable
Qui fuit devant la Piété,
Et qui du jour inſupportable
Voudroit éviter la clarté.
Mais c'eſt en vain ; nul ne l'évite :
Moins que tout autre, l'Hypocrite,
Dont le maſque tombe à nos yeux ;
Notre vue ici deſſillée,
De ſon ame enfin dévoilée
Perce les replis odieux.

Là, régnoient la Haine traîtreſſe,
Couverte du modeſte Accueil,
L'Inhumanité, la Molleſſe,
L'Intérêt ſordide & l'Orgueil.
Dieu juſte, ces cœurs ſacriléges
Ont, ſous ton nom, dreſſé des piéges
A la ſimple Crédulité ;
Sévis ! leur funeſte malice
Rendit ce divin nom complice
De leur heureuſe iniquité.

Et toi, d'un ſommeil volontaire,
Avant le jour vengeur qui luit,
Mondain charnel & téméraire,
Que n'as-tu diſſipé la nuit ?

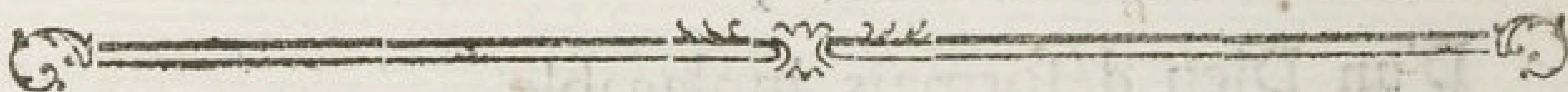
Tu l'as pu; mais, par indolence,
Contre une commode ignorance
Tu n'as jamais bien combattu;
Des passions folle victime,
Qui, de peur de haïr le crime,
N'osoit connoître la vertu.

Séjour de la mort éternelle,
Enfer, j'ordonne; obéissez.
Sous cette race ctiminelle
Ouvrez-vous, & l'engloutissez.
A cet arrêt irrévocable,
D'un Dieu désormais inplacable
Partent mille cris douloureux:
Mais ils percent en vain la nue;
Je vois, sous la foudre éperdue,
S'ouvrir l'abyme ténebreux.

J'y vois précipter l'Avare,
Que la soif de l'or dévora;
Ce Grand, qu'une fierté barbare
Rendit sourd à qui l'implora;
Le faux Délateur, l'Homicide,
Le cœur ingrat, l'Ami perfide,
L'Envieux cruel & malin,
Le Juge fourbe & mercenaire,
Infidèle dépositaire
Des droits sacrés de l'orphelin.

Abominable BABYLONE,
Ton ſceptre eſt donc enfin briſé!
Le Dieu de JUDA, ſur ſon Trône,
Venge le foible mépriſé.
Tombe avec l'orgueilleuſe troupe
Qu'abreuve ta funeſte coupe!
Elle a régné; ſon temps n'eſt plus:
Tombe! & que, pour premiers ſupplices,
Tes yeux contemplent les délices
Que Dieu fait goûter aux Elus.

Piron.



N.° 1733.

JUGEMENT (le) *dernier* (1).

LOIN de moi le Démon lyrique,
Au vain menſonge accoutumé;
D'un feu profane & chimérique
Je ne me ſens point animé:
Mais la vertu brillante & claire
M'inſpire, me frappe, m'éclaire;
Peuples, Rois, Terre, écoutez-moi:
Que le Juſte ſe réjouiſſe;

(1) On trouvera beaucoup de reſſemblance dans ce morceau avec celui qui précède; mais il y a des ſtrophes & des tournures différentes, ſur-tout dans le commencement; & par cette raiſon, j'ai cru devoir le laiſſer ſubſiſter.

Que l'Impie étonné frémiſſe ;
Je porte l'eſpoir & l'effroi.
L'eſprit de la foi me transfère
Au delà du temps paſſager ;
Je vois, égaré de la ſphère,
Le feu prêt à tout ravager.
Siècles obſcurs, ſiècles célèbres,
Tout eſt tombé dans les ténèbres ;
Le Ciel en eſt lui-même atteint ;
Et, compagnon de nos déſaſtres,
Il voit diſparoître les aſtres
Avec le ſoleil qui s'éteint.
O vous, Héros imaginaires !
Guerriers qui d'un titre ſi vain,
Fruits de vos exploits ſanguinaires,
Chargeâtes le marbre & l'airain ;
Et vous dont les plumes ſavantes,
Par des routes plus innocentes,
Crurent vaincre les temps jaloux,
Que ne pouvez-vous nous entendre ?
Ces temps ne ſont plus ; tout eſt cendre :
A quelle gloire aſpirez-vous ?
Mais celui qui de la lumière
Que je viens de voir éclipſer,
Ouvrit & ferma la carrière,
Vient lui-même la remplacer ;

Dieu paroît.... O Majesté sainte!
Devant toi d'une juste crainte
Tout l'Univers est assailli;
Les mers rentrent dans leurs abymes,
Les montagnes courbent leurs cimes,
Et les rochers ont tressailli.
  Que vois-je? La Mort interdite
Ne retient plus rien dans ses fers;
Il a dit: Que tout ressuscite;
Et les monumens sont ouverts.
Spectacle digne de la vue
Des Anges assis sur la nue....
D'un côté, tout le genre humain;
De l'autre, un Dieu doux & terrible,
Tendre Père & Juge inflexible,
Le glaive & la balance en main.
  Des rangs la vanité foulée
Voit confondre, dans ce grand jour,
La dépouille du mausolée
Et la pâture du vautour.
Le Très-Haut ne voit de distance
Qu'entre le crime & l'innocence;
Enfin sa justice a vaincu:
L'homme de tout rang, de tout âge,
L'ame peinte sur le visage,
Montre à tous comme il a vécu....

Là, germoit la Haine traîtreſſe,
Couverte d'un modeſte Accueil;
Là, régnoit l'oiſive Molleſſe,
L'Intérêt ſordide, & l'Orgueil.
Dieu juſte, ces cœurs ſacriléges
Ont, ſous ton nom, dreſſé des piéges
A la ſimple Crédulité:
Venge ta majeſté ſuprême;
Ils te faiſoient ſervir toi-même
A leur heureuſe iniquité.

O foudre! qui ſur nous t'apprêtes,
Tombe, ne retiens plus tes coups!
O montagnes! écraſez nos têtes!
O mer! ô terre! engloutis nous!
Cris affreux de ceux que ſurmonte
Le remords, la crainte, la honte,
A l'aſpect d'un Juge irrité!
Cris mêlés de chants d'alégreſſe
De ceux que, ſuivant ſa promeſſe,
Dieu comble de félicité!

Pourquoi, malheureux incrédule,
Avant le jour vengeur qui luit,
D'un aveuglement ridicule
N'avoir pas diſſipé la nuit?
Tu l'as pu; mais, par indolence,
Contre une commode ignorance

Tu n'as jamais bien combattu ;
Des passions folle victime,
Qui, de peur de haïr le crime,
N'osoit connoître la vertu.

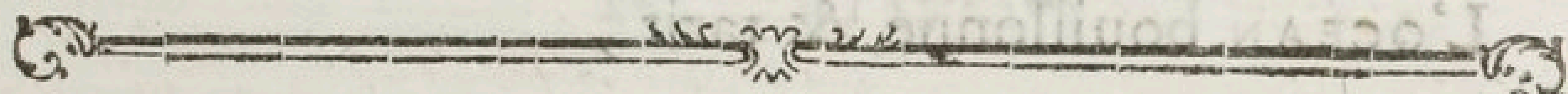
Volez, Démons, Dieu vous appelle ;
Sa voix s'est fait entendre à vous :
Traînez la race criminelle
Où l'orgueil vous entraîna tous.
Devant les Anges de ténèbres,
Qu'annoncent mille cris funèbres,
Marchent la rage & la terreur :
L'œil épouvanté les découvre....
L'air se noircit.... le gouffre s'ouvre....
Voilà le séjour de l'horreur.

Précipitez-y cet Avare,
Que la soif de l'or dévora ;
Ce Grand, qu'une fierté barbare
Rendit sourd à qui l'implora ;
Le Meurtrier, de sang avide ;
Le Fils ingrat, l'Ami perfide,
L'Envieux au désir malin ;
Le Juge fourbe & mercenaire,
L'infidèle dépositaire
Des droits sacrés de l'orphelin.

Abominable BABYLONE,
Ton sceptre est donc enfin brisé ?

Le Dieu de JUDA, ſur ſon Trône,
Venge le foible mépriſé.
Tombe avec l'orgueilleuſe troupe
Qu'abreuvoit la funeſte coupe!
Elle a régné; ſon temps n'eſt plus:
Tombe! & que, pour premiers ſupplices,
Tes yeux contemplent les délices
Que Dieu fait goûter aux Elus.

Piron.



N.° 1734.

JUGEMENT (le) *dernier.*

TOMBEZ... l'Eternel va paroître.
Malheureux! pourquoi vous cacher?
Celui qui put vous donner l'être,
Des aſtres peut vous arracher.
O vous! qui braviez le tonnerre,
Philoſophes, Grands de la terre,
Qu'à ſes yeux vous êtes petits!
Vos diſcours, vos grandeurs ſuprêmes,
Vos titres & vos vains ſyſtêmes
Sont pour jamais anéantis.

. . . .

Quels prodiges mon œil découvre!
Les temps ſeroient-ils accomplis?

Nations !... la terre s'entr'ouvre...
Hélas ! nos destins sont remplis.
Enfant & destructeur du crime,
Un monstre a le sort de l'abyme
Pour détruire cet Univers.
Dans le calice amer trempée,
Je vois sa flamboyante épée,
En frappant, allumer les airs.
Les forêts, les villes s'embrasent,
L'OCÉAN bouillonne & tarit,
Les rochers se fendent, s'écrasent;
Tout se consume, tout périt.
Vainement, pour fuir ces ravages,
Les humains cherchent des rivages:
L'onde roule des flots de feux;
Ses gouffres sont leur sépulture,
Et bientôt l'aride Nature
N'offre plus qu'un désert affreux.

Feutry.



N.° 1735.

JUGEMENT (le) *hasardé.* *V.* la lettre M. N.° 1848.

D'Ardenne.

N.° 1736.

JUGEMENT (le) *extravagant. V.* la lettre F. N.° 1276.

La Fontaine.

N.° 1736. *a.*

JUGEMENT (les effets d'un bon).

JE le vois diſſiper d'anciennes erreurs,
Proſcrire les abus, & réformer les mœurs;
D'un Cenſeur trop ſévère écartant les rudeſſes,
Il blâme, ſans aigreur, les travers, les foibleſſes,
Du cœur & de l'eſprit le triſte aveuglement,
Tout ce que la raiſon déſavoue & dément:
O combien de faveurs! A l'homme qui s'égare,
Son utile flambeau ſert de guide & de phare.
Par ſon heureux ſecours, que d'écueils évités,
D'orages prévenus, de périls écartés!
La vie eſt une mer ſans relâche agitée;
Notre nef par les flots eſt ſouvent emportée;
Le jugement la guide, &, malgré leur effort,
Ce Pilote prudent la conduit dans le port.

Trop heureux les Mortels, s'ils n'étoient point rebelles
A ſes ſages leçons, à ſes avis fidèles !
Mais, plus fort que ſa voix, un penchant trop fatal
Les ſéduit, les maîtriſe, & les entraîne au mal ;
Tel eſt même ſouvent leur aveugle délire,
Qu'approbateurs du bon, ils préfèrent le pire.

Dulard.

N.° 1737.

JUGEMENT (le) *bien rendu*. *V.* la lettre L. N.° 1806.

Le Brun.

N.° 1738.

JUGEMENT (le manque de). *V.* la lettre O. N.° 2133.

Richer.

N.° 1739.

JUGEMENT (le faux). *V.* la lettre D. N.° 874.

La Fontaine.

N.° 1740.

JUGEMENT (le) *de Tiréſias* (1).

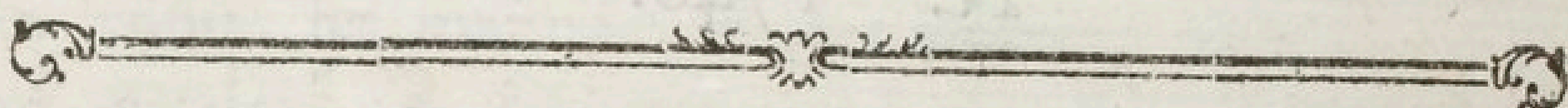
Des deux côtés là-haut, chacun ſa chaiſe,
Au ſérieux préférant la fadaiſe,
Etoient aſſis JUPITER & JUNON,
Pleins de nectar, diſputant d'un doux ton,
Savoir lequel étoit plus à ſon aiſe.
C'eſt vous, dit-il, mon cœur, quand je vous baiſe.
C'eſt vous, dit-elle en faiſant la niaiſe.
Pour décider, TIRÉSIAS fut bon
Des deux côtés.
Par cet expert la diſpute s'appaiſe.
Il prononça ſur la naïve thèſe:
Au gré de l'un il parla, ce dit-on;
Mais, par malheur, au gré de l'autre, non.

---

(1) Jupiter & Junon, un peu plus gais que de coutume, furent en diſpute pour ſavoir qui de l'homme ou de la femme étoit le plus heureux dans le mariage; lui, diſant que c'étoit la femme; elle, ſoutenant le contraire. Tiréſias, qui avoit été l'un & l'autre, fut pris pour Juge, & ne prononça pas au gré de Junon. Junon le rendit aveugle ſur le champ, pour le punir d'avoir jugé à ſon déſavantage; & Jupiter le fit Devin.

En bien jugeant, le moyen que l'on plaiſe
Des deux côtés !

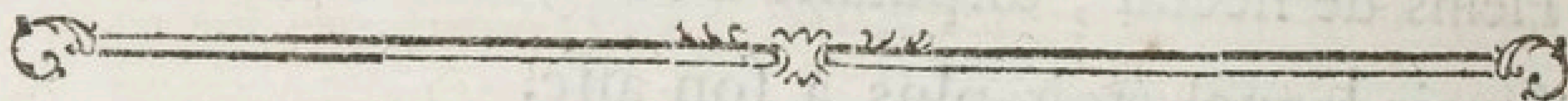
Benſerade.



N.° 1740 *a.*

JUGEMENT *ſur différens Auteurs.* *V.* la lettre E. N.° 1148.

M. Marmontel.



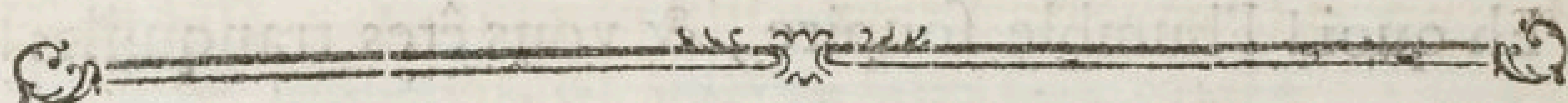
N.° 1741.

JUGES (contre les mauvais).

JUGES, ouvrez les yeux, tremblez, Dieux de la terre,
Le Dieu du Ciel arrive armé de ſon tonnerre;
Nos ſoupirs vers lui ſont montés.
Ce Dieu prête l'oreille à tous tant que nous ſommes;
Ce Dieu juge à ſon tour ceux qui jugent les hommes;
Il vient, il vous parle : écoutez.
Serez-vous donc toujours vendus à l'injuſtice
De votre ambition & de votre avarice ?
Quand faut-il eſpérer la fin ?
Que fait auprès de vous ce riche mépriſable?
Pourquoi n'y vois-je point l'indigent qu'il accable ?
Jugez le pauvre & l'orphelin.

Eh quoi ! l'humble ſoupire, & vous êtes tranquilles !
Quoi ! de vos tribunaux, ſes plus ſacrés aſiles,
L'innocent ne peut approcher !
S'il gémit ſous les mains du méchant qui l'opprime,
S'il y périt, ſa mort deviendra votre crime :
C'eſt à vous de l'en arracher.
Que lui répondront-ils ? Hélas ! pour lui répondre,
Que dis-je ? pour l'entendre & ſe ſentir confondre,
Leurs eſprits ſont trop aveuglés.
Ils ſe taiſent ; ô honte ! ô ſtupide ignorance !
O terre ! déſormais tu n'as plus d'eſpérance ;
Tes fondemens ſont ébranlés.
Vous, que j'ai nommés Dieux, rentrez dans la pouſſière.
En vain celui qui craint votre puiſſance altière
Vous porte ſon encens flatteur ;
Au tombeau, comme lui, vous devez tous deſcendre ;
La mort réunira, dans une même cendre,
Et l'Idole & l'Adorateur.
Et toi, qui vois les maux que ſouffre l'innocence,
Lève-toi donc, Seigneur, prends en main ſa défenſe ;
Elle attend ſon ſecours de toi ;
Ta préſence peut ſeule adoucir ſon martyre :
Nous ſommes tes ſujets, la terre eſt ton empire ;
Viens toi-même y donner la loi.

Louis Racine.



N.° 1742.

JUIFS (réprobation des). *Jérusalem détruite. Vocation des Gentils.*

EN quel funeste état te découvrent mes yeux,
Ville, jadis si belle? O Peuple ami des cieux!
Qu'as-tu fait à ton Dieu? Sa vengeance est certaine.
Comment à tant d'amour succède tant de haine?
Son bras de jour en jour s'appesantit sur toi,
Et tu ne fus jamais plus zélé pour sa loi.
Combien d'avant-coureurs annoncent ta ruine!
Et la guerre étrangère, & la guerre intestine,
Et les embrasemens, & la peste, & la faim;
Que de maux rassemblés! L'orage éclate enfin,
Le nuage est crevé; je vois partir la foudre.
JÉRUSALEM n'est plus, & le Temple est en poudre;
Les feux, malgré TITUS, prompts à le consumer,
Ces feux vengeurs, le Ciel saura les rallumer,
Quand des audacieux oseront entreprendre
De relever encor ce Temple de sa cendre.
„ O Peuples que je plains! ton vainqueur est-ce moi?
„ C'est ton Dieu, dit Titus, qui se venge de toi:
„ Oui, sans doute, le Ciel les punit d'une offense;
„ Je n'ai fait que prêter mon bras à sa vengeance".

Ils l'ont bien mérité ce châtiment affreux.
Le sang de leur victime est retombé sur eux;
Le père a pour long-temps proscrit ses fils rebelles;
Le Maître a retranché les branches infidelles:
Il n'a point toutefois arraché l'arbre ingrat;
Mais un nouveau prodige en a changé l'éclat.
Sur cet arbre étonné que de branches nouvelles,
Sauvages autrefois, aujourd'hui naturelles!
Que vois-je? L'étranger dépouille l'héritier,
Et le fils adopté succède le premier.

De ces nouveaux enfans que la mère est feconde!
Ils ne font que de naître, & remplissent le Monde.
Les Maîtres des pays par le Nil arrosés,
D'une antique sagesse enfin désabusés,
Ont déjà de la Croix embrassé la folie.
A l'aspect d'un bois vil le PARTHE s'humilie:
Et, réunis entr'eux pour la première fois,
Les SCYTHES vagabonds reconnoissent des loix.
A l'Auteur du soleil le PERSE offre un hommage
Que l'erreur si long-temps lui fit rendre à l'ouvrage.
Des déserts Lybiens le farouche habitant,
Le SARMATE indocile, & l'ARABE inconstant,
De ses sauvages mœurs adoucit la rudesse.
CORINTHE se réveille & sort de la mollesse;
ATHÈNE, ouvrant les yeux, reconnoît le pouvoir
Du Dieu qu'elle adora long-temps sans le savoir.

Mieux instruite aujourd'hui, cet Autel qu'elle honore,
N'est plus enfin l'Autel du Maître qu'elle ignore.
Il est trouvé ce Dieu tant cherché par PLATON;
L'ARÉOPAGE entier retentit de son nom.
Les GAULOIS, détestant les horreurs homicides
Qu'offre à leurs Dieux cruels le fer de leurs Druïdes,
Apprennent que pour nous le Ciel moins rigoureux
Ne demande jamais le sang d'un malheureux,
Et qu'un cœur, qu'a brisé le repentir du crime,
Est, aux yeux d'un Dieu saint, la plus sainte victime.
Tes illustres Martyrs sont tes premiers trésors,
Opulente cité, la gloire de ces bords,
Où la SAONE enchantée à pas lents se promène,
N'arrivant qu'à regret au RHONE qui l'entraîne.
Toi que la SEINE embrasse, & qui dois, à ton tour,
L'enfermer dans le sein de ton vaste contour,
Ville heureuse, sur toi brille la foi naissante.
Qu'un jour tes sages Rois la rendront florissante!
Sur vos têtes aussi luit cet Astre divin,
Vous que baignent les flots du DANUBE & du RHIN;
Vous qui buvez les eaux du TAGE & de l'IBÈRE;
Vous que dans vos forêts le jour à peine éclaire:
Et vous que, séparant du reste des Humains,
Les mers avoient sauvés des fureurs des Romains;
Lieux où ne put voler leur Aigle ambitieuse,
Je vois dans vos climats la foi victorieuse.

Au

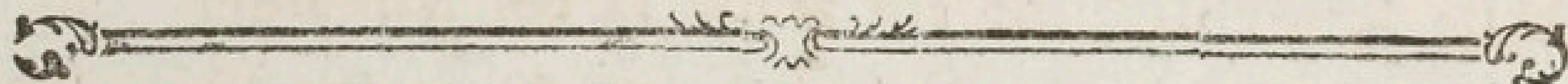
Au grand nom qui du Monde a couru les deux bouts,
De l'INDE à la TAMISE on fléchit le genoux.
La Croix a tout conquis ; & l'Eglise s'écrie :
Comment à tant d'enfans ai-je donné la vie ?
Sur les rives du TIBRE éclate sa splendeur ;
Là, de son règne saint s'élève la grandeur,
Et dans ROME est fondé son Trône inébranlable,
A tout ambitieux Trône peu désirable ;
Sur ses dégrés sanglans je ne vois que des morts.
. . . .

Racine.
Poëme de la Religion.



N.° 1742 *a.*

JUIFS (les) *délivrés de Babylone.* *V.* la lettre C. N.° 583.



N.° 1743.

JULIE A OVIDE, ou *la Grandeur d'ame.*

AH ! je suis libre enfin ; &, d'une main tremblante,
J'ose tracer ces traits.... ils sont de ton Amante.
Mon trouble, ma douleur, s'y font connoître assez,
Et mes pleurs, tu le vois, les ont presque effacés.
OVIDE, que fais-tu ? quelle est ta destinée ?
Ecris-moi, réponds-moi... Que dis-je, infortunée ?

Et quel est mon espoir? Peut-être en ces momens
Le vaisseau qui te porte est brisé par les vents;
Peut-être mon Amant, sur un lointain rivage,
Défiguré, sanglant, est jeté par l'orage.
Mais si tu vois ces bords, ces climats détestés,
Effroyables déserts par le GÊTE habités,
Dis, en lisant ces traits dictés par l'Amour même:
Dans l'Univers encore il est un cœur qui m'aime.
Oui, je brûle pour toi; ton exil rigoureux,
Ton absence, tes maux, ont redoublé mes feux.
Je t'aimerai toujours.... tout mon cœur te le jure;
Tu sais jusqu'à présent s'il connut l'imposture:
Je t'aimerai toujours, & ne te verrai plus!
AUGUSTE ainsi l'ordonne.... Ah! regrets superflus!
Quel exil! quel départ! J'en frémis... Nuit affreuse!
O nuit pour une Amante à jamais douloureuse!
  Accusant & mon père, & le sort, & les Dieux,
A peine il me fallut recevoir tes adieux;
Je te sentis à peine, ô moment que j'abhorre!
T'arracher de mes bras qui te pressoient encore!
Du trépas à l'instant la funeste langueur
Enchaîna tous mes sens & passa dans mon cœur.
Je ne voyois plus rien: mourante, évanouie,
En perdant mon Amant, j'avois perdu la vie.
Mais je renais, hélas! C'est toi, cruel Amour,
Qui, pour mieux m'accabler, voulus me rendre au jour.

Ciel! que devins-je alors? Muette, confondue,
J'interroge des yeux une foule éperdue,
Je te demande encore, & les vents furieux,
Sans espoir de retour, t'éloignent de ces lieux....
Rien ne me retient plus à cette horrible image;
Je m'échappe, je vole, & j'atteins le rivage;
Je le fais retentir de mes tristes sanglots:
Mes yeux baignés de pleurs, attachés sur les flots,
Et cherchant ton vaisseau sur cet immense espace,
Croyoient, dans le lointain, en découvrir la trace;
Je croyois voir tes pas sur le sable imprimés,
De ton fatal départ témoins inanimés;
Et je voulois, en proie à ma douleur profonde,
Tromper mes surveillans & m'élancer dans l'onde.
Puissent les mers, disois-je, au gré de mes transports,
Me porter, cher Amant, sur tes sauvages bords!
Puisses-tu, parcourant cette rive effrayante,
Y retrouver encor ta malheureuse Amante!
Et, chérissant en moi jusqu'aux traits du trépas,
Pour la dernière fois me serrer dans tes bras!
On me ramène enfin, pour comble de misère!
J'entre dans le Palais, & j'y trouve mon père,
Ou plutôt mon tyran & mon persécuteur,
De tes malheurs, des miens impitoyable auteur,
Qui brave mes soupirs, qui méprise mes larmes,
Et dans mon désespoir semble trouver des charmes.

De quel droit ose-t-il, forçant mes sentimens,
Ainsi que ses Romains, maîtriser mes penchans ?
Ah ! qu'il règne, qu'il fasse ou la paix ou la guerre,
Qu'il décide à son gré des destins de la terre :
Je ne voulois qu'un cœur ; je régnois sur le tien ;
Qu'il garde son Empire, & me laisse le mien.
Les Romains, désormais vils esclaves du Trône,
Ne pourroient-ils aimer sans qu'un Maître l'ordonne ?
Pourquoi l'exile-t-on ? O dépit ! ô fureurs !
Frémis, père cruel, frémis de mes douleurs :
Ne viens pas d'un Amant m'opposer la naissance ;
Entre des Citoyens il n'est point de distance.
Je l'adore, il suffit ; il est digne de moi.
Est-ce un crime si grand d'être haï de toi ?
Mais dans un rang obscur le Ciel l'eût-il fait naître,
Sa gloire, ses talens, l'approchent de son maître.
Les favoris des Arts, dignes enfans des Dieux,
Ont-ils besoin d'un nom transmis par des aïeux ?
Oui, quel que soit ton rang & ton pouvoir suprême,
Le génie ennoblit autant qu'un Diadême :
Toi-même, tu le sais, tu sais qu'un feu si beau
Peut seul te dérober à la nuit du tombeau.
HOMÈRE, plus qu'HECTOR, immortalise ACHILLE ;
Et que ne dois-tu point au pinceau de VIRGILE ?
OVIDE, c'est ainsi que, fier de t'adorer,
Mon cœur à l'Univers aime à te préférer.

De tes rivaux altiers la foule en vain s'empresse
A demander ce cœur, à briguer ma tendresse :
Va, ta triste JULIE est loin d'y consentir ;
Je t'aime trop, hélas ! pour ne les point haïr....
Je cours, je vais, je viens, incertaine, égarée ;
Rien ne peut consoler ton Amante éplorée :
Le jour à peine luit, j'en souhaite la fin ;
Sans ordre mes cheveux sont épars sur mon sein ;
Tout ornement me pese, &, dans mon infortune,
Je déteste l'éclat d'une pompe importune.
Je te dirai bien plus ; mes yeux sont satisfaits,
Quand les larmes enfin ont obscurci mes traits.
Quelle parure, hélas ! m'est encor nécessaire ?
Je ne vois plus l'Amant à qui je voulois plaire ;
Je cherche les rochers & les antres déserts,
Asiles ténébreux à ma douleur offerts :
Là, de tes traits, de toi profondément remplie,
Dans un sombre plaisir je reste ensevelie.
J'entends avec transport les Aquilons fougueux
Frémir, se déchaîner sous un ciel orageux ;
Je crois que tout prend part au tourment que j'endure,
Et que mon deuil s'étend sur toute la Nature.
  Cette image me flatte, & plaît à mes ennuis ;
Je lis dans ces momens, sans cesse je relis
Ces vers voluptueux, enfans de la tendresse,
Gages de ton bonheur, & nés de notre ivresse.

Cet Art que je t'appris, cet Ecrit enflammé,
Dont j'offrois le modèle à ton esprit charmé,
Des pleurs, en le lisant, inondent mon visage;
Ne pouvant rien de plus, je baise ton Ouvrage;
Cet Ouvrage immortel, où, guidant tes pinceaux,
VÉNUS se reconnoît au feu de tes tableaux.
O vous! qui le lirez, ô vous! races futures,
De ce Livre enchanteur dévorez les peintures.
Non, d'un Génie oisif ce ne sont point les jeux;
C'est le fruit de l'amour, & de l'amour heureux.
Amans, c'est un Amant qui cherche à vous instruire;
Il vous dicte les loix de celle qui l'inspire.
Seule je l'inspirai; je ne m'en défends pas:
Les leçons qu'il vous donne, il les prit dans mes bras.
Pardonne cet orgueil, cet aveu qui te flatte;
Il faut avec le tien que mon triomphe éclate.
Si quelquefois l'Amour de fleurs t'a couronné,
De myrthe par mes mains si ton front fut orné,
Laisse, laisse, ta gloire en sera plus brillante,
Tomber quelques lauriers sur le front d'une Amante:
J'exige cet hommage, & je l'ai mérité;
Ta Maîtresse a des droits à l'immortalité.
Ne te souviens-tu pas que la tendre Julie,
S'enflammant elle-même au feu de ton génie,
Par ses vers amoureux t'exprimoit ses désirs,
Se joignoit à ta voix, & chantoit ses plaisirs;

Dans ces rians jardins où bien ſouvent l'Aurore,
En ramenant le jour, nous retrouvoit encore....
Ah ! je les ai revus ces jardins, ces beaux lieux,
Aſiles fortunés, confidens de nos feux.
Quel changement, ô Ciel ! & quelle différence !
Ce n'eſt plus ce ſéjour qu'animoit ta préſence ;
Déjà l'on n'y voit plus tes jeunes arbriſſeaux
Unir, entrelacer leurs dociles rameaux ;
On n'y voit plus des fleurs la tige renaiſſante
Se diſputer l'honneur d'embellir ton Amante ;
Les oiſeaux n'y font plus entendre leurs concerts ;
Et PHILOMÈLE ſeule y trouble encor les airs.
Que dis-je ? ô ſouvenir !... ô mortelles alarmes ;
Je ne puis retenir mes ſoupirs & mes larmes.
Un ſonge, en ce lieu même, un ſonge plein d'horreur
Dans mes ſens éperdus a jeté la terreur.
  J'ai cru qu'on me portoit dans une iſle écartée,
Qui par un Dieu vengeur me parut habitée ;
Le jour n'y répandoit que des rayons mourans,
Et ne me découvroit que des monſtres errans.
J'entends autour de moi des cris, des voix plaintives,
Les flots, en gémiſſant, ſe briſent ſur les rives ;
La terre au loin mugit : je friſſonne, & je croi
Que tout va dans l'inſtant s'engloutir avec moi ;
Je ſuccombe, je meurs... Tout change, l'horreur ceſſe ;
Le jour luit, je n'entends que des chants d'alégreſſe ;

J'apperçois des bosquets de roses couronnés,
Des gazons, des berceaux à l'Amour destinés;
Et la mer à mes yeux semble un canal tranquille
Qui promène ses eaux dans un riant asile:
J'admire, je renais, je sens en ce moment
S'élever dans mon cœur un doux frémissement.
Alors je vois de loin un Mortel qui s'avance;
Une jeune Beauté l'accompagne en silence...
Dieux! quel maintien! quels traits! Je m'approche sans bruit....
Ce Mortel, c'étoit toi.... Ton Amante te suit.
Au fond d'un bois épais je te vois la conduire;
Je te vois lui parler, l'embrasser, lui sourire;
Je te vois... &, les yeux de rage étincelans,
Je cours me présenter à tes regards tremblans.
Tu fuis, je te retiens; tu rougis, je soupire:
Mais la vengeance enfin reprenant son empire,
Je saisis ma rivale, & déjà sur son sein
Je lève avec fureur une sanglante main...
Je m'éveille à l'instant. Ah! rassure ma flamme,
Et détruis ce soupçon qui déchire mon ame.
Ovide, est-il bien vrai que ton cœur me trahit?
Dois-je en croire, Grands Dieux! ce qu'un songe me dit?
Non, l'Amant que j'adore est sensible à mes peines;
A-t-il pu m'oublier & former d'autres chaînes?

Eſt-il quelques beautés, dans ton exil affreux,
Dignes de m'alarmer & de plaire à tes yeux?
Il me ſemble les voir ces ſauvages Mortelles
Qui reſſentent l'amour, ſans en être plus belles;
Dans leur cœur, cet attrait, cet aimable penchant,
Eſt un farouche inſtinct, plutôt qu'un ſentiment.
Sans décence, ſans frein, leur groſſière impoſture,
Même en ſuivant ſes loix, avilit la Nature....
Que j'aime à m'abuſer! foible raiſon! hélas!
Tu peux en lieux charmans transformer ces climats.
A ces triſtes beautés, qui te plairont peut-être,
Tu peux, ſi tu le veux, donner un nouvel être;
Chaque jour tu verras, ſans t'occuper de moi,
Leurs appas ſe former & s'embellir pour toi;
Et, fier de leurs progrès, jaloux de leur hommage,
Tu finiras, cruel, par chérir ton ouvrage.
  Ah! ſi je le croyois, je franchirois les mers,
J'irois, n'en doute pas, au fond de tes déſerts,
Furieuſe, prenant la vengeance pour guide,
Un poignard à la main, immoler un perfide...
Pardonne; tu connois mes tranſports violens,
Tu connois mon amour, mes malheurs, mes tourmens.
Je t'aime avec fureur; & ſi j'étois trahie,
Oui, je voudrois troubler le bonheur de ta vie.
  Vois ta Julie en proie aux regards d'une Cour
Qui, pour flatter Auguſte, inſulte à mon amour.

Vois-moi toujours ſenſible en cet état funeſte ;
Et, ſi tu me trahis, vois quel eſpoir me reſte.
Je n'ai d'autre ſoutien qu'un père rigoureux,
Auteur de ton exil, contraire à tous mes vœux,
Qui voudroit, ſous le joug d'un fatal hyménée,
Enchaîner à jamais ma triſte deſtinée,
Et qui, de ſa grandeur follement enivré,
Croit toujours qu'en t'aimant je l'ai déshonoré.

Puiſſe un jour mon exil à ſes yeux me ſouſtraire !
Puiſſe être mon bonheur un don de ſa colère !
C'eſt alors que, briſant de ſi cruels liens,
A l'abri de mes maux, j'irai finir les tiens.
Sur ces horribles bords qu'embellit ta préſence,
J'irai te conſoler d'une ſi longue abſence.
Là, ſéparés des Cours, & loin d'un joug pompeux,
Nous vivrons pour nous ſeuls, & nous vivrons heureux.
D'un Tyran abſolu l'orgueilleuſe tendreſſe
Ne me troublera plus au ſein de mon ivreſſe ;
Je ne verrai que toi : contente de mes fers,
J'oublierai, dans tes bras, & ROME & l'Univers.

M. Dorat.



N.° 1743 *a.*

JURER (il ne faut) *de rien.*

Souvent je me ſuis dit, en reliſant Homère :
Ménélas & Paris étoient bien fous tous deux
D'armer tant de bras généreux
Pour la poſſeſſion d'une Beauté légère.
Églé, dès que j'ai pu vous entendre & vous voir ;
Ils ont ceſſé de me ſurprendre.
Si j'étois Ménélas, je voudrois vous ravoir ;
Et, ſi j'étois Pâris, je ne pourrois vous rendre.

Deſmahis.

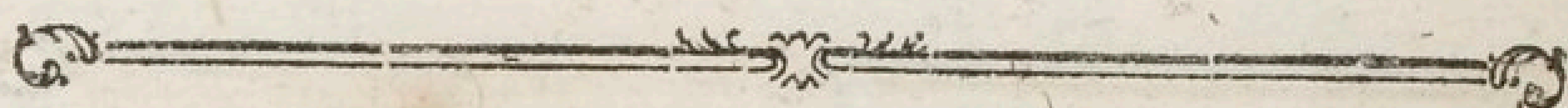
N.° 1744.

JUPITER, APOLLON, ET MOMUS.

Leçon allégorique à ceux qui veulent tout faire.

Jupiter ſe vanta de tirer auſſi droit
Qu'Apollon, qui pour lors étoit bien plus adroit :
Ah ! s'écria Momus, qui n'épargnoit perſonne,
Que l'un tire, & que l'autre tonne.

Benſerade.



N.° 1744 *a*.

JUPITER EN TAUREAU (1). *La beauté est presque toujours dangereuse.*

QUAND on est belle, on fait bien du fracas.
La jeune EUROPE avoit beaucoup d'appas,
Et JUPITER, de qui l'ame étoit tendre,
Se voit contraint pour elle de descendre
En Taureau blanc qui la suit pas à pas.
Elle s'y joue, elle y prend ses ébats,
Et met sur lui ses membres délicats :
Tout sied fort bien, quoi qu'on veuille entreprendre,
Quand on est belle.
Avec sa charge, & sans qu'il en soit las,
De la mer vaste il passe à nage un bras :
Il ne faut plus songer à se défendre ;
Il n'est plus temps de penser qu'à se rendre.
Quelle fortune aussi ne court-on pas,
Quand on est belle.

Benserade.

(1) Jupiter se transforme en Taureau, pour enlever Europe, dont il étoit amoureux.



N.° 1744 *b*.

JUSTE (l'homme) *vit & meurt tranquillement.*

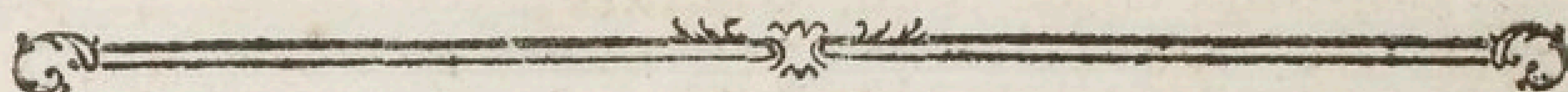
JE ne crains point qu'un Dieu, dans sa colère,
Me demande les biens ou le sang de mon frère,
Me reproche la veuve ou l'orphelin pillé,
Le pauvre par ma main de son champ dépouillé,
Le viol du dépôt, ou l'amitié trahie,
Ou par quelques forfaits la fortune envahie:
Ainsi, dans ce moment qui finira mes jours,
Rempli d'une douce espérance,
Je mourrai dans la confiance
De trouver, au sortir de ce funeste lieu,
Un asile assuré dans le sein de mon Dieu.

Chaulieu.

N.° 1745.

JUSTE (le). *V.* la lettre P.
N.° 2377.

De la Motte.



N.° 1746.

JUSTES (le bonheur des); *le malheur des Réprouvés.*

HEUREUX, qui de la ſageſſe
Attendant tous les ſecours,
N'a point mis en la richeſſe
L'eſpoir de ſes derniers jours!
La mort n'a rien qui l'étonne;
Et, dès que ſon Dieu l'ordonne,
Son ame, prenant l'eſſor,
S'élève d'un vol rapide
Vers la demeure où réſide
Son véritable tréſor.

De quelle douleur profonde
Seront un jour pénétrés
Ces inſenſés qui du monde,
Seigneur, vivent enivrés!
Quand, par une fin ſoudaine,
Détrompés d'une ombre vaine,
Qui paſſe & ne revient plus,
Leurs yeux, du fond de l'abyme,
Près de ton Trône ſublime,
Verront briller tes Elus.

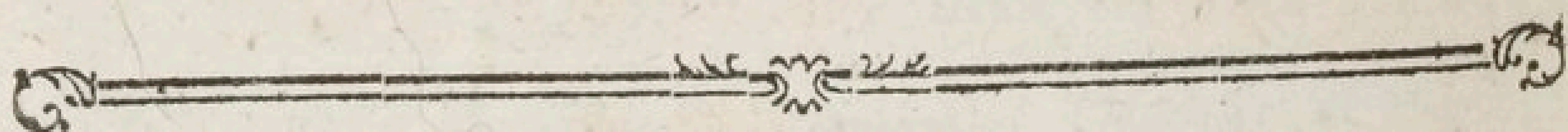
Infortunés que nous ſommes !
Où s'égaroient nos eſprits ?
Voilà, diſoient-ils, ces hommes,
Vils objets de nos mépris !
Leur ſainte & pénible vie
Nous parut une folie ;
Mais aujourd'hui triomphans,
Le Ciel chante leur louange,
Et Dieu lui-même les range
Au nombre de ſes enfans.

Pour trouver un bien fragile,
Qui nous vient d'être arraché,
Par quel chemin difficile,
Hélas ! nous avons marché ?
Dans une route inſenſée
Notre ame en vain s'eſt laſſée,
Sans ſe repoſer jamais,
Fermant l'œil à la lumière
Qui nous montroit la carrière
De la bienheureuſe paix.

De nos attentats injuſtes
Quel fruit nous eſt-il reſté ?
Où ſont ces titres auguſtes
Dont notre orgueil s'eſt flatté ?
Sans amis & ſans défenſe,
Au Trône de la vengeance

Appelés en jugement,
Foibles & tristes victimes,
Nous y venons de nos crimes
Accompagnés seulement.
Ainsi, d'une voix plaintive,
Exprimera ses remords
La pénitence tardive
Des inconsolables morts;
Ce qui faisoit leurs délices,
Seigneur, fera leurs supplices;
Et, par une égale loi,
Tes Saints trouveront des charmes
Dans le souvenir des larmes
Qu'ils versoient ici pour toi.

J. Racine.



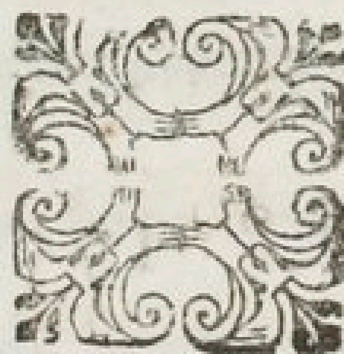
N.° 1747.

JUSTES (le bonheur des), *& le malheur des méchans.*

MONDE, séjour du crime, heureux qui te déteste,
Et ne s'est point assis dans la chaire funeste
Où préside l'Impie avec un ris moqueur!
Heureux qui, pour Dieu seul plein d'amour & de crainte,
Loin

Loin de toi, nuit & jour médite la Loi ſainte,
Délices de ſon cœur !
Tel un arbre qu'arroſe une onde toujours pure,
Ornement du rivage, amour de la Nature,
Fait eſpérer les fruits qu'il donne dans leur temps :
Sa promeſſe eſt certaine, & ſa feuille immortelle
N'a rien à redouter de la rage cruelle
Des hivers & des vents.
Il n'en eſt pas ainſi de la race coupable ;
Il n'en eſt pas ainſi de l'éclat peu durable
Qu'à nos yeux éblouis font briller les méchans :
Le temps diſſipera cette grandeur ſi fière,
Comme le tourbillon diſſipe la pouſſière
Qui vole dans nos champs.
Eh ! que deviendront-ils ? quel ſera leur refuge
Au dernier jour du Monde, où le ſouverain Juge,
Ainſi que nos vertus, doit compter nos forfaits ?
Lorſqu'il viendra des cœurs percer le ſombre abyme,
Les Juſtes brilleront, & les enfans du crime
Périront pour jamais.

Racine.



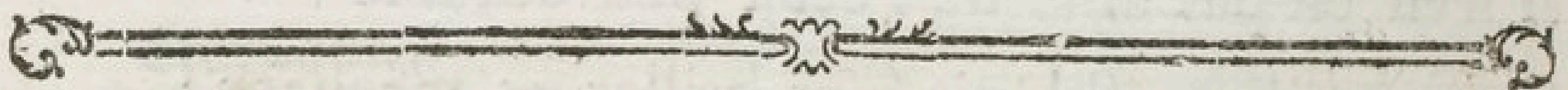


N.° 1748.

JUSTICE (la).

LA Justice est des Rois le plus noble partage,
Elle est de leur grandeur le plus noble soutien;
Par elle ils sont de Dieu la véritable image,
Et leurs autres vertus sans elle ne sont rien.

Malherbe.



N.° 1749.

JUSTICE (la) *mal rendue.* *V.* la lettre F. N.° 1313.

De la Motte.



N.° 1750.

JUSTICE (la) *en contestation de puissance avec l'Amour.* *V.* la lettre T. N.° 2975.

*M.****



N.° 1751.

JUSTICE (la). *V.* la lettre T. N.° 2977.

De la Motte.

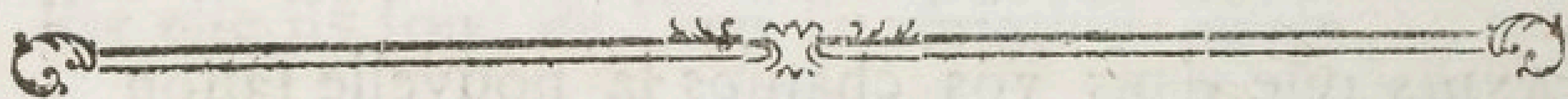
N.° 1752.

LABOURAGE (le temps du).

TANDIS que dans vos champs la nouvelle ſaiſon
Des premiers grains ſemés prépare la moiſſon,
A porter le froment la terre deſtinée,
Sans culture & ſans ſoins doit être abandonnée;
Laiſſez-la reſpirer, dans ſon oiſiveté,
La fraîcheur du printemps & les feux de l'été.
Si vous l'ouvrez alors, une chaleur funeſte
Des ſels prêts à périr dévorera le reſte:
Mais quand l'Aſtre du jour partage en temps égaux
Les heures du ſommeil & celles des travaux,
Qu'un troiſième ſillon précède la ſemence,
Et des ſucs de la terre anime la ſubſtance,
Sans tarder, s'il le faut, aſſemblez vos taureaux,
Et croiſez vos ſillons par des ſillons nouveaux.
Vainement vos guérets recevroient la culture,
Si d'un engrais puiſſant la forte nourriture
Ne reproduiſoit pas les ſucs épanouis
Et ceux qu'ont dévorés les avides épis:
Que de votre terroir les beſoins, la nature,
Règlent de ces préſens le genre & la meſure.

La terre que pénètre un trop fort aliment,
Par ſa vigueur cruelle étouffe le froment ;
Et, d'un feuillage vain nourrice malheureuſe,
N'enfante, au lieu de bled, qu'une paille trompeuſe.

M. de Roſſet.



N.° 1753.

LABOUREUR (le) *& la Terre. Moralité allégorique.*

UN Laboureur, courbé ſous le travail & l'âge,
Recueillant peu de fruits du ſoin de ſes guérets,
Las de ſe conſumer au culte de CÉRÈS,
Un jour enfin perdit courage.
Cet homme, abandonnant & charrue & chevaux,
Les laiſſe errer à l'aventure,
Va s'aſſeoir ſous un arbre, &, par un vain murmure,
A la Terre, en pleurant, il reproche ſes maux.
Ingrate, lui dit-il, c'eſt pour toi que j'endure,
Depuis quarante hivers, la rigueur des ſaiſons ;
En ai-je eu pour cela de plus riches moiſſons ?
Eſt-il quelqu'un dans la Nature
Qui profite moins de tes dons ?
Acheve ; mes deſtins n'ont été que trop longs ;
Reprends des triſtes jours que je te ſacrifie :

Je ne puis plus porter le fardeau de la vie.
Sous mes membres brisés, ô Terre, entr'ouvre-toi!
Dans ton avide sein, ô Terre, reçois-moi!
Mourir est mon unique envie.
La Terre s'entr'ouvrant, lui fait voir son tombeau:
Notre homme avec horreur détourne alors la vue,
Se lève, &, reprenant un courage nouveau,
Retourne vîte à sa charrue.

M. l'Abbé Aubert.



N.° 1754.

LABOUREUR (description de la vie, des travaux, & des plaisirs du).

Tel vit le Laboureur dans son réduit champêtre;
Borné dans ses desirs, heureux, digne de l'être,
Les fières passions qui maîtrisent les Grands,
Feroient, pour l'asservir, des efforts impuissans.
Il laisse à l'homme avide affronter les orages
Pour ravir les trésors des plus lointains rivages;
Au Guerrier par la gloire aux périls exposé,
Il laisse un vain laurier de son sang arrosé;
Il voit avec mépris cette foule importune
D'esclaves attachés au char de la Fortune,

Rampant aux pieds du trône, &, vils adulateurs,
Prodiguant un encens que démentent les cœurs.
Lui, ſans cupidité, né libre, & fier de l'être,
L'honneur eſt ſon tréſor, & les loix ſon ſeul maître.
Ce faſte qu'on étale avec tant de fierté,
Des pleurs des malheureux ſi ſouvent cimenté,
Ce cortége nombreux, cette vaſte opulence,
Sont un faix plus peſant que ſa noble indigence.
Frugal, au dur travail dès l'aurore attaché,
En lui de mille maux le germe eſt arraché;
Et du riche vieilli compagne meurtrière,
La fille du Plaiſir reſpecte ſa chaumière;
A de paiſibles nuits ſuccèdent d'heureux jours.
  Il donne à ſes guérets les différens labours;
Ses bœufs d'un ſoc tranchant ſillonnent ſon domaine,
Puis d'un grain qui renaît ſa main couvre la plaine.
Ici, preſſant du pied les tréſors de BACCHUS,
Il en tire à grands flots un délectable jus;
Il cueille des vergers les richeſſes brillantes:
Là, pour déſaltérer ſes légumes, ſes plantes,
D'un ruiſſeau qui murmure il détourne le cours,
Et l'amène à leur pied par différens détours.
Il ente un arbriſſeau trop long-temps infertile,
Ou plie en eſpalier ſon branchage docile.
Enfin, quand du lion les feux étincelans
De CÉRÈS, dans la plaine, ont forcé les préſens,

Les épis à monceaux tombent ſous ſa faucille,
Et l'abondance règne au ſein de ſa famille.
On l'aime, on le reſpecte, & ſes nombreux enfans
Font ſa joie ; ils ſeront l'appui de ſes vieux ans.
Quelquefois il s'endort au bruit d'une onde pure
Qui coule ſur des lits de mouſſe & de verdure ;
Et cette eau qu'il reçoit dans le creux de ſa main,
Calme l'ardente ſoif allumée en ſon ſein.
Aſſis ſur le gazon, ſous un épais feuillage,
Le ſon de ſa muſette anime le bocage.
Souvent dans les vallons, ſur les rians côteaux,
Il ſe plaît à voir paître & bondir ſes agneaux.
Il aſſiſte joyeux à ces fêtes champêtres
Qu'au doux ſon du hautbois on forme ſous les hêtres ;
Une chaſſe amuſante occupe ſes loiſirs ;
Il coule ainſi ſa vie au ſein des vrais plaiſirs ;
Retraçant les vertus du Monde en ſon enfance,
Il reſpire la paix, la candeur, l'innocence.
Enfin, la mort approche, & ſans crainte il l'attend ;
Ferme & tranquille, il touche à ſon dernier inſtant ;
Et, terminant des jours auſſi longs que proſpères,
Il meurt au même lit où moururent ſes pères,
De l'épouſe & des fils ſincèrement pleuré,
Long-temps après ſa mort de regrets honoré.

Dulard.

N.° 1754 *a*.

LABOUREUR (le) & *son Chien. Un mauvais traitement, & de plus inattendu, doit nous faire prendre des précautions pour éviter qu'il ne soit renouvelé.*

MAITRE ANDRÉ, Laboureur, & son chien CARILLON,
Etoient, pour l'amitié, l'exemple du village;
Seuls dans leur petit hermitage,
Travaillant de bonne union
Pour le bien commun du ménage.
Tandis que Maître André vaquoit au labourage,
L'autre veilloit à la maison,
Ecoutoit les filoux, prévenoit le dommage,
Rapportoit la provision,
Le Dimanche, par fois, tournoit aussi la broche,
Se montrant, en toute façon,
Un Chien d'honneur & sans reproche;
C'étoit merveille enfin: mais le vin gâta tout.
Le Laboureur un jour ayant trop bu d'un coup,
Ne revint que le soir au gîte:
Carillon, dès qu'il entre, accourt tout au plus vîte
Faire fête au Patron; mais, je ne sais comment,
Entre ses jambes s'embarrasse,

Et le fait malheureuſement
Tomber de ſon long ſur la place.
Il accroche une table où lui-même, en ſortant,
A dépoſé ſa fricaſſée,
Et, par un ſecond accident,
Son écuelle fut renverſée :
Contre ſon pauvre Chien, qu'il ſaiſit au collet,
Le voilà furieux. Il périra le traître.
(Ce n'eſt pas le premier Valet
Qui pâtit des fautes du Maître.)
Le bâton s'en mêlant, l'Ivrogne, ſans pitié,
D'un coup qu'il déchargea, tua plus d'à moitié
Son pauvre aſſocié de biens & de demeure :
L'autre, n'étant pas fait encore à ce ton-là,
Sans lui rien répartir déménagea ſur l'heure,
Et que bien que mal ſe ſauva.
Mais la chaleur du vin paſſée,
André, qui reconnoît ſon tort,
A l'affaire la plus preſſée
Songe à remédier d'abord.
L'air contrit, & d'un pas agile,
Il courut, ſans tarder, au lieu que Carillon,
Son fidèle & cher compagnon,
Avoit choiſi pour ſon aſile,
Le trouva tout en ſang, preſque mort de langueur ;
Ce fut pour le pauvre homme un ſurcroît de douleur.

Après mainte excuſe inutile,
Sur l'eſpoir d'un doux avenir,
Dans ſon ancien domicile
Il le preſſa de revenir:
Mais de le ramener c'eſt en vain qu'il s'efforce;
Carillon, ſourd au compliment,
Sanglant, moulu de coups, retrouve aſſez de force
Pour s'enfuir, & fit ſagement.
Quand c'eſt un danger qu'on ignore,
Le plus habile y peut tomber;
Mais, une fois ſauvé, d'y retourner encore,
C'eſt mériter de ſuccomber.

Fleury.



N.° 1755.

LABOUREURS (les) *ſont bien eloignés du bonheur que les Mondains leur ſuppoſent.*

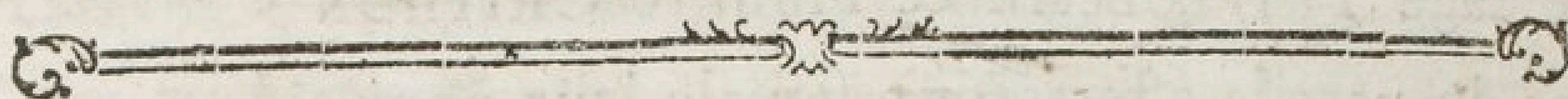
Privés de tous les biens que leur main nous diſpenſe,
Les triſtes Laboureurs vivent dans l'indigence;
Deſtinés, en naiſſant, aux plus rudes travaux,
Ils n'éprouvent jamais ni plaiſir, ni repos.
En vain la Poéſie a fait de leurs aſiles
Le ſéjour fortuné des voluptés tranquilles;

En vain elle nous peint les jeux & les plaiſirs
Voltigeant dans les champs ſur l'aile des Zéphyrs,
Les fleurs de leur émail décorant les campagnes,
Et les ſombres forêts ombrageant les montagnes :
Ces portraits enchanteurs, faits pour nous éblouir,
N'offrent des biens réels qu'à qui peut en jouir.
Hélas ! le peuvent-ils ? A peine la lumière
Ouvre au Soleil naiſſant ſa brillante carrière,
Le travail les appelle; il faut, par mille efforts,
Forcer la terre ingrate à livrer ſes tréſors ;
Elle vend à leurs bras les fruits qu'elle prodigue :
La nuit, la ſeule nuit termine leur fatigue.
Quel eſt donc le bonheur que chacun vante en eux?
Mortels trop mépriſés, vous êtes vertueux:
Ces travaux, ces ſueurs, qui font votre ſupplice,
Ecartent loin de vous les erreurs & le vice.
Jamais dans vos climats l'infame volupté
N'oſa ſouiller l'hymen de ſon ſouffle empeſté;
Jamais on n'y connut la noire perfidie,
L'orgueil, l'ambition funeſte à la Patrie.
La Fortune & ſes dons tenteroient-ils vos cœurs?
Qui ne déſire rien, mépriſe ſes faveurs :
Trop funeſtes faveurs ! c'eſt de leur ſein perfide
Que naiſſent la molleſſe & le luxe homicide,
Le plaiſir corrupteur que ſuit l'infirmité,
Souvent même le crime & ſon impunité.

Périſſent à jamais le faſte & l'opulence!
Tous les biens d'ici-bas valent-ils l'innocence?
Autant que les hivers cèdent au doux printemps,
Les horreurs de l'orage aux charmes du beau temps,
Autant nos lâches mœurs doivent céder aux vôtres;
Les mœurs ſont les vrais biens, n'en déſirez point d'autres.
Votre nom, il eſt vrai, ſur la terre ignoré,
Ne vit point après vous, & n'eſt point honoré:
Mais que ſervent, hélas! quand on a ceſſé d'être,
Ce haut rang, ces grandeurs qui nous ont fait connoître?
Sans être, comme nous, parés de titres vains,
En méritez-vous moins l'eſtime des Humains?
Utiles à l'Etat, dans la paix, dans la guerre,
Vous ſervez en tout temps les Maîtres de la terre.
LOUIS eſt-il forcé de voler aux combats?
Vos champs, pour le venger, enfantent des Soldats!
Le champ qu'offre la Fable, & les promptes armées
Naiſſent près de COLCHOS de mille dents ſemées,
C'eſt vous, c'eſt vos hameaux fertiles en Guerriers;
Les Héros par vos mains moiſſonnent leurs lauriers.
Qu'on ne me vante plus ces Arts que je déteſte,
Brillans fléaux, préſens de la haine céleſte;
Ils ſervent nos déſirs, vous ſervez nos beſoins;
Pour rendre l'Homme heureux, il ſuffit de vos ſoins;
Vos mains tirent du ſein de la terre féconde
Les tréſors ſeuls réels, ſeuls utiles au Monde.

Le ſage TRIPTOLÈME & l'illuſtre CRITHON
Par de pareils efforts ont ſignalé leur nom.
Et toi, fameux Héros, que ROME ſecourue
Vit, après mille exploits, reprendre la charrue ;
Hélas ! pourquoi faut-il qu'un injuſte mépris
Des bienfaiteurs du Monde aujourd'hui ſoit le prix ?
Ah ! ſi pour nous punir d'une telle injuſtice,
Mortels, vous retiriez votre main protectrice,
Bientôt, malgré le luxe où nous ſommes plongés,
Regrettant les moiſſons de nos champs négligés,
Au milieu des tréſors, privés de nourriture,
Nous ſentirions le joug d'une pauvreté ſûre ;
Et le riche orgueilleux, par ſes malheurs inſtruit,
Apprendroit à chérir la main qui le nourrit.
Mais non, n'écoutez pas la voix de la vengeance :
Mortels, vous le ſavez, la ſage Providence
Veut qu'ici divers rangs diſtinguent les Humains ;
Juſques dans vos malheurs adorez ſes deſſeins.
Aſſez, ſans vous, la mort, nous prenant pour victimes,
Vengera votre injure & punira nos crimes.
Ces Mortels faſtueux, de leur rang ſi jaloux,
Seront dans le tombeau confondus avec vous.
Lorſqu'avec tant d'effort vous déchirez la terre,
Dites : Le Maître ingrat qui nous livre la guerre,
Bientôt, ainſi que nous, dans ſon ſein rejeté,
Lui rendra le limon qu'elle nous a prêté.

*M.****



N.° 1756.

LABOUREURS (les mœurs des); *combien il est facile de les rendre heureux.*

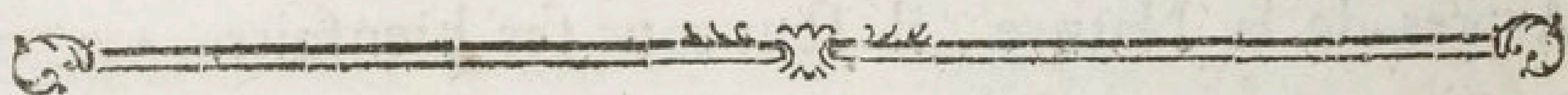
Sénat d'un Peuple-Roi qui mit le monde aux fers,
Conseil de demi-Dieux qu'adora l'Univers,
Cérès avec Bellone a formé ton génie.
Des hameaux dispersés sur les monts d'Ausonie,
Des vallons consacrés par les pas des Catons,
Du champ des Régulus, du toit des Scipions,
S'élançoit au printemps ton Aigle déchaînée
Pour annoncer la foudre à la terre étonnée.
Au retour des combats, tes vertueux Guerriers
Au Temple de Cérès appendoient leurs lauriers.
Les arbres émondés par le fer des Emiles,
Les champs sollicités par les mains des Camilles,
De leurs dons à l'envi combloient leurs possesseurs,
Et les fruits du travail n'altéroient point les mœurs.
Peuple qui, des rochers de la Scadinavie,
Descendis en vainqueur sur l'Europe asservie,
Tu maintiens sur tes bords les vertus des Héros;
Mais tu sais respecter l'habitant des hameaux:
Et du vil Publicain, du Noble tyrannique,
Il n'a point à nourrir le faste Asiatique;

Il prend place au Conseil près du trône des Rois,
Sait penser, obéir, suivre & donner des loix.
Hélas! le malheureux qui rend nos champs fertiles
Est immolé sans cesse aux habitans des villes;
Et, dédaignant ses soins, son état, ses vertus,
Nous honorons ici les talens superflus,
Un vain faste, des noms, un frivole art de plaire.
O toi, par qui fleurit l'Art le plus nécessaire!
Ami de l'innocence, honnête Agriculteur,
Qu'il est facile & doux de faire ton bonheur!
Ah! s'il n'a point à craindre une injuste puissance,
Un tyran subalterne, ou l'avide finance,
Si la loi le protège, il est heureux sans frais;
Auprès de la Nature, il sent tous ses bienfaits.
Le luxe ne vient point lui montrer ses misères:
Content de ses plaisirs, de l'état de ses pères,
Il peut aimer demain ce qu'il aime aujourd'hui,
Et la paix de son cœur n'est jamais de l'ennui.
Vous le rendez heureux, volupté douce & pure,
Attachée à l'hymen, aux nœuds de la Nature:
L'épouse qu'il choisit partage ses travaux;
De l'ami de son cœur elle adoucit les maux.
Ses enfans sont sa joie; ils seront sa richesse;
Il verra leurs enfans appuyer sa vieillesse,
Et, sur son front ridé rappelant la gaieté,
Prêter encore un charme à sa caducité.

Qu'il revient avec joie à ſon humble chaumière ;
Dès que l'Aſtre du jour a fini ſa carrière !
Qu'il trouve de faveur aux mets ſimples & ſains
Qu'avec ſoin ſon épouſe apprêta de ſes mains !
La paix, la complaiſance, & le doux badinage,
Aimables compagnons de ſon heureux ménage,
Entourent avec lui la table du feſtin :
Réveillé par l'Amour, inſpiré par le vin,
Verſant à ſes enfans le doux jus de l'automne ;
Il chante ſes plaiſirs & le Dieu qui les donne ;
Sa fille, en ſouriant, répète ſes chanſons.

. . . .

M. de Saint Lambert.



N.° 1757.

LABOUREURS (obſervation aux) *ſur les progrès trop précipités des grains enſemencés.*

Aussi-tôt que vers nous revole l'Hirondelle,
Du printemps attendu, meſſagère fidelle,
Si l'herbe des épis fait paroître à vos yeux
De ſes vains ornemens le luxe ambitieux,
Craignez de vos moiſſons l'abondance ſtérile,
Et livrez aux agneaux tout ce luxe inutile.

M. de Roſſet.

N.° 1758.

N.° 1758.

LABOUREURS (observation aux) *contre le brouillard.*

*LORSQU'UN brouillard infect, devançant la clarté,
Les couvre, au jour naissant, d'un nitre redouté;
Si le vent ne leur porte un souffle salutaire,
Sur eux, en se levant, l'Astre qui nous éclaire
Lance un regard funeste, & les grains pénétrés
Sont d'un affreux poison noircis & dévorés.
Que par deux Laboureurs une corde tendue,
Du champ rapidement parcoure l'étendue,
Agite les épis, supplée aux vents muets,
Avant que le soleil les perce de ses traits.

M. de Rosset.

N.° 1759.

LABOUREURS (leçon aux) *sur l'art & le temps d'ensemencer.*

QUAND la neige au printemps s'écoule des montagnes,
Dès que le doux Zéphyr amollit les campagnes,
Que j'entende le bœuf gémir sous l'aiguillon,
Qu'un soc long-temps rouillé brille dans le sillon.

Veux-tu voir les guérets combler tes vœux avides ?
Par les ſoleils brûlans, par les frimas humides,
Qu'ils ſoient deux-fois mûris & deux fois engraiſſés,
Tes greniers crouleront ſous tes grains entaſſés.
  Toutefois dans le ſein d'une terre inconnue
Ne va point vainement enfoncer la charrue :
Obſerve le climat, connois l'aſpect des cieux,
L'influence des vents, la nature des lieux,
Des anciens Laboureurs l'uſage héréditaire,
Et les biens que prodigue ou refuſe une terre.
Dans ces riches vallons la moiſſon jaunira,
Sur ces côteaux rians la grappe noircira.
Ici, ſont des vergers qu'enrichit la culture ;
Là, règne un verd gazon qu'entretient la Nature.
Le TMOLE eſt parfumé d'un ſafran précieux ;
Dans les champs de SABA l'encens croît pour les Dieux ;
L'EUXIN voit le caſtor ſe jouer dans ſes ondes ;
Le PONT s'enorgueillit de ſes mines fécondes ;
L'INDE produit l'ivoire, &, dans ſes champs guerriers,
L'EPIRE pour l'ELIDE exerce ſes courſiers.
  Ainſi jadis le Ciel partagea ſes largeſſes,
Lorſqu'un Mortel, ſauvé des ondes vengereſſes,
De fertiles cailloux ſemant d'affreux déſerts,
D'hommes laborieux repeupla l'Univers.
Connois donc la Nature, & règle-toi ſur elle.
Si ton terrain eſt gras, dès la ſaiſon nouvelle,

Qu'on y plonge le ſoc, & que l'été poudreux
Mûriſſe les ſillons embraſés par ſes feux ;
Mais ſi ton ſol ingrat n'eſt qu'une foible arène,
Ainſi l'un perd l'excès de ſa fécondité ;
L'autre de quelque ſuc eſt encore humecté.

M. l'Abbé de Lille.

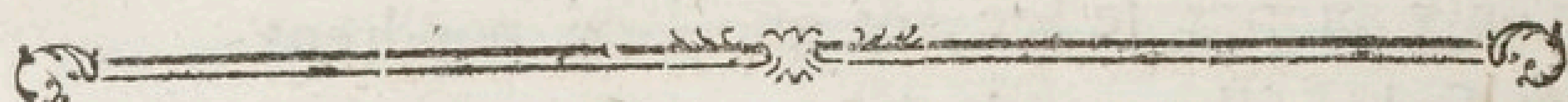


N° 1760.

LABOUREURS (obſervation aux) *contre les inſectes.*

UN peuple de fourmis, ſorti de ſes terriers,
Inveſtit à ſon tour votre aire & vos greniers ;
Dans un ſentier étroit marche une longue armée :
Au tranſport du butin la cohorte animée,
Porte le grain peſant, traîne de longs tuyaux ;
D'autres règlent la marche & preſſent les travaux.
Imitez de leurs loix la prudente ſageſſe ;
Que leur exemple en vous corrige la pareſſe ;
Mais à leurs légions fermez vos magaſins,
Et comblez les détours de tous leurs ſouterrains.
Il eſt, pour les détruire, un moyen plus facile :
Verſez une eau bouillante au fond de leur aſile,
Sous leurs toits inondés ſurprenez les fourmis,
Et dans les flots brûlans noyez vos ennemis.

M. de Roſſet.



N.° 1761.

LABOUREURS (obſervation aux) *ſur le choix des greniers qui doivent renfermer leurs grains ; inſtruction pour détruire les inſectes qui en approchent.*

*Fermiers, allez choiſir des greniers favorables;
Aux chaleurs, aux frimas qu'ils ſoient impénétrables;
Ouverts aux Aquilons, de leur ſouffle contens,
Qu'ils préſervent le bled des humides autans;
Que des yeux attentifs avec ſoin le viſitent,
Que de robuſtes mains l'étendent & l'agitent.
Des extrêmes ardeurs redoutez la ſaiſon;
C'eſt alors que paroît le cruel charençon;
Dangereux ennemi, contagieux inſecte,
Il perce le froment, le dévore, ou l'infecte.
Vous l'ignorez encore; & déjà ſes eſſains
Sont égaux, par leur nombre, au nombre de vos grains:
Si vous ne détruiſez leur race meurtrière,
Tous ces grains dévorés ne ſont plus que pouſſière.
L'odeur forte du vin, des plantes & des fleurs,
L'ail, ce mets importun, ſi cher aux Laboureurs,
L'huile dont un rocher verſe la ſource pure,
Sont des poiſons heureux que fournit la Nature.

M. de Roſſet.

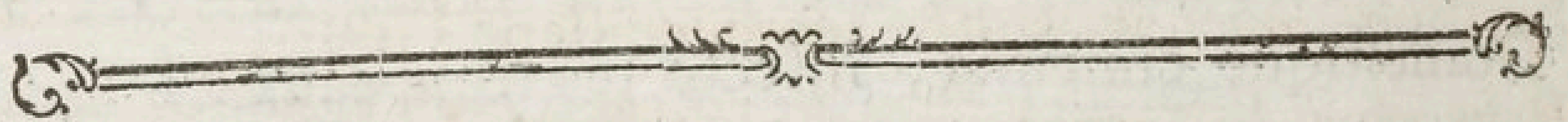
N.° 1762.

LABOUREURS (observation aux), *pour détruire les serpens qui approchent du bercail.*

Sur-tout que le bercail soit purgé des serpens ;
Poursuis, la flamme en main, tous ces hôtes rampans.
Quelquefois sous la crêche une affreuse vipère
Loin du jour importun a choisi son repaire ;
Et souvent la couleuvre y roulant ses anneaux,
Domestique ennemie, infecte tes troupeaux :
Dès que tu la verras s'agiter sur la terre,
Va, cours, soulève un tronc, saisis-toi d'une pierre ;
Malgré ses sifflemens, malgré son fier courroux,
Frappe ; déjà sa tête est cachée à tes coups,
Tandis que de son corps déchiré sur l'arène
Les cercles déroulés la suivent avec peine.
Plus terrible cent fois, le serpent écaillé,
Qui rampe fièrement sur son ventre émaillé,
Qui, dressant dans les airs une crête superbe,
Glisse assis sur sa croupe, & se roule sur l'herbe :
Quand le printemps humide & l'autan orageux
Gonflent les noirs torrens, mouillent les champs fangeux,
Il habite des lacs les retraites profondes,
Engloutit les poissons, & dépeuple les ondes.

L'été fend-il les champs? a-t-il tari les eaux?
Furieux, il bondit du fond de ſes roſeaux,
Et, les yeux enflammés & la gueule béante,
De ſa queue à grand bruit bat la terre brûlante.
Me préſervent les Dieux d'aller dans les forêts
Goûter le doux ſommeil, ou reſpirer le frais,
Lorſqu'oubliant ſes œufs ou ſa jeune famille,
Ce monſtre, enorgueilli de l'éclat dont il brille,
Sous ſa nouvelle peau, jeune, agile, & vermeil,
Darde une triple langue, & s'étale au ſoleil!

M. l'Abbé de Lille.



N.° 1762 *a.*

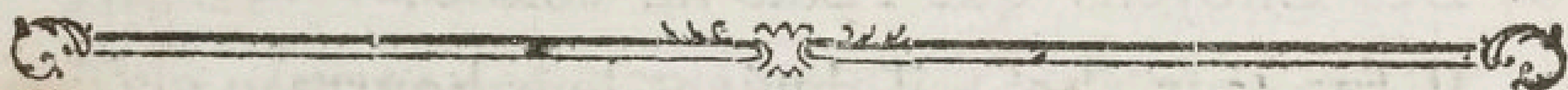
LABYRINTHE *de l'Iſle de Crète.*

IL (1) voit avec horreur l'opprobre (2) de ſa race
Augmenter chaque jour ſa furieuſe audace;
Elle n'a plus de borne, &, pour le réprimer,
Confus d'un pareil monſtre, il le veut enfermer.
DÉDALE, à qui le Ciel, ſur tous ceux de ſon âge,
Dans l'art de bien bâtir donna tant d'avange,
D'une vaſte priſon inventant les détours,
Des malheurs qu'il cauſoit rompit le triſte cours.
Mille chemins divers, avec tant d'artifice,
Coupoient de tous côtés ce fameux édifice,

(1) Minos. (2) Le Minotaure.

Que qui, pour en ſortir, croyoit les éviter,
Rentroit dans les ſentiers qu'il venoit de quitter.
Ainſi, comme incertain du chemin qu'il faut prendre,
Serpente avec ſes eaux le ſinueux MÉANDRE;
On diroit, à le voir deſcendre & retourner,
Qu'au devant de lui-même il cherche à les mener.
A peine a-t-il coulé vers la mer qui l'appelle,
Qu'amoureux de ſa ſource, il remonte vers elle,
Et rompt en tant de lieux ſon cours mal aſſuré,
Qu'il ſemble, en tournoyant, qu'il ſe ſoit égaré.
L'ingénieux Dédale eut ce modèle en vue,
Lorſque, du Labyrinthe embarraſſant l'iſſue,
Il fit tant de ſentiers, qu'en ceſſant de bâtir,
De leurs détours lui-même il eut peine à ſortir.

Thomas Corneille.



N.° 1762 *b*.

LA FAYETTE (éloge de M. le Marquis de).

FIER rejeton de la Chevalerie,
Jeune François, honneur de la Patrie,
Heureux les lieux où tu reçus le jour!
Heureux le cœur où tu vis par l'Amour!
Heureux qui peut te voir & te connaître!
Tout vrai François s'enorgueillit de l'être,

Quand ſur nos bords la Déeſſe aux cent voix,
Dans ſes récits de périls & d'exploits,
De toutes parts fait entendre & répète
Ce nom chéri, le nom de la FAYETTE.
» Fortune & rang, nom antique & fameux,
» Te diſoit-on ; tu reçus tout des Cieux.
» Ces biens, ces droits, ces honneurs qu'on encenſe,
» Sont-ils trop peu pour ta haute eſpérance ?
» Dans ton printemps, que te faut-il de plus « ?
Tu t'écriois : » des exploits, des vertus.
» Puiſque le rang, dans le ſiècle où nous ſommes,
» Donne le droit de commander aux hommes,
» Dois-je imiter ce Guerrier indolent,
» Qui, ſans étude ainſi que ſans talent,
» Oſe expoſer & l'honneur & la vie
» Des Citoyens que l'Etat lui confie ?
» Il fut leur chef ; il devient leur bourreau :
» L'affreux remords l'accompagne au tombeau.
» Etoit-ce ainſi que nos braves ancêtres
» Servoient la Gloire, & la FRANCE, & leurs Maîtres ?
» Qui peut compter cent illuſtres aïeux,
» Doit en rougir, s'il n'eſt auſſi grand qu'eux «.
Voilà, voilà les élans de ton ame,
Lorſqu'au devoir, qui t'anime & t'enflamme,
L'honneur ſe joint, dirige tes déſirs,
Et rompt ces nœuds dont la main des plaiſirs

Environnoit ta brillante jeuneſſe.
Devant toi fuit leur troupe enchantereſſe.
Mais un obſtacle & plus fort & plus doux
Pouvoit encor t'arrêter parmi nous :
Tu l'as prévu. De ton épouſe en larmes
Tu redoutois la tendreſſe & les charmes.
Eh bien ! tu crois, par la Gloire enchanté,
Devoir tromper l'Amour & la Beauté.
Dans quel moment ! quand ton ame enchaînée
Attend un fruit du plus tendre hyménée.
Sublime effort ! Ah ! pardonne à mon cœur
D'avoir ici réveillé ta douleur.
  Tels autrefois, pour venger l'innocence,
Prompts à quitter les rives de la France,
Ces fiers Guerriers, ces vaillans Paladins,
Alloient combattre en des climats lointains;
Tels, ſur ta nef par l'honneur même acquiſe,
Les compagnons de ta noble entrepriſe
Courent te joindre ; & l'agile vaiſſeau
Vous porte enfin dans un monde nouveau.
De quels tranſports retentit le rivage !
Que de Guerriers, dont tu reçois l'hommage,
Guident tes pas vers ce nouveau Sénat,
Effroi du Trône & ſoutien d'un Etat !
Là, fièrement ſiége l'indépendance ;
Et la valeur, la force, la prudence,

Le casque au front, debout à ses côtés,
Pour les remplir, pesent ses volontés,
Quand sur les bords d'Albion éperdue,
S'armant en vain de sa hache rompue,
Le despotisme à ses complots cruels
Voit s'opposer de généreux Mortels.
Mais quoi ! ton sang, si cher à la Patrie,
Coule déjà pour la PENSILVANIE,
Et rien ne peut t'arracher au combat,
Qui, tour-à-tour, t'offre Chef & Soldat !
Que n'as-tu pu préparer la journée (1)
Où de l'HUDSON la Nymphe couronnée
Voit, de son char, gémir vingt bataillons,
Et sous le joug humilier leurs fronts !

Preux Chevalier que contemple la terre,
D'un FABIUS apprends l'art de la guerre.
Le Dictateur renaît dans WASINGTON;
Apprends de lui, moderne SCIPION,
A subjuguer la CARTHAGE nouvelle,
Si vers ses murs la vengeance t'appelle.

Quitter l'Amour & nos riants climats;
Pour affronter les périls, le trépas,

(1) Peu après le combat dont on vient de parler, une armée Angloise mit bas les armes près de la rivière d'Hudson.

Pour arracher un Peuple à l'esclavage,
C'est réunir le Héros & le Sage.
  Poursuis; achève: heureux & triomphant,
Reviens cueillir la palme qui t'attend.
Non; il n'est point de rival qui gémisse,
De légion dont l'orgueil n'applaudisse,
Si tu reçois l'honneur de la guider.
Qui veut s'instruire, est né pour commander.
  Tu trouveras (un François doit le croire)
Dans tous les cœurs le vrai prix de la gloire,
Et la Beauté que parent tes lauriers,
Osera dire à nos jeunes Guerriers:
» Voilà l'objet dont mon ame est charmée,
» Par un Héros, qu'il est doux d'être aimée!

M. le Marquis de Saint-Marc.



N.° 1763.

LA FONTAINE (épitaphe de).

» JEAN s'en alla comme il étoit venu,
» Mangeant son bien avec son revenu,
» Crut les trésors chose peu nécessaire.
» Quant à son temps bien le sut dispenser;
» Deux parts en fit, dont il souloit passer
» L'une à dormir, & l'autre à ne rien faire «.

La Fontaine.



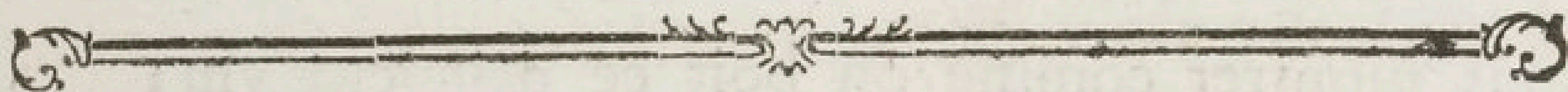
N.° 1763 *a*.

LA FONTAINE (hommage à).

D'ATHÈNES & de ROME
Que l'on vante les Beaux-Esprits
Et leurs charmans Ecrits;
Pour moi j'aime bien mieux les Fables du bon homme;
L'antiquité n'a rien d'un plus haut prix.
Le beau, le vrai, Maître JEAN a tout pris,
Tout : ses crayons au Goût, ses fleurs à la Nature,
Son livre à la Raison, à VÉNUS sa ceinture,
A l'Esprit rien : chez-lui tout part du cœur,
C'est le cœur qui l'inspire;
Le seul génie a fait l'Auteur.
Comme ses vers naïfs coulent avec douceur!
Son ame ingénue y respire :
A l'heureux don de plaire, il joint celui d'instruire.
Toujours plus amoureux de son style enchanteur,
Je le relis cent fois, & cent fois je l'admire.
--Mais, il est négligé, peu correct, inégal.
--Inégal! ah! plutôt, disons original,
Peintre délicieux, Poëte inimitable,
Auteur de tous les temps, génie incomparable,

Sublime enfin ſans art, & parfait ſans travail.
Médite ſes leçons, indocile jeuneſſe :
De bon ſens, de ſageſſe,
Maître Jean tient école au milieu d'un bercail.
Qui ne l'adore pas, n'eſt pas fait pour le lire.
A combien d'arbres nains ce Fablier a nui !
Quelles fleurs maintenant, quels fruits peut-on produire ?
La FONTAINE a tout dit : que reſte-t-il à dire ?
Malheur à qui vient après lui !

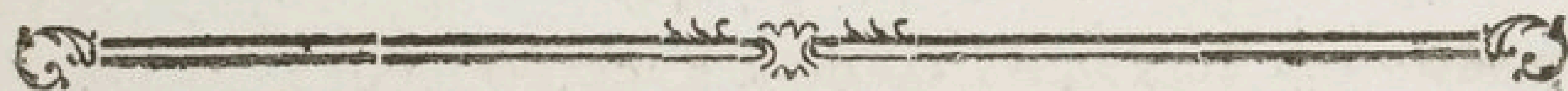
M. l'Abbé de Reyrac.



N.° 1764.

LAIDS (pour les enfans qui ſont). *V.* la lettre F. N.° 1311.

De Rivery.

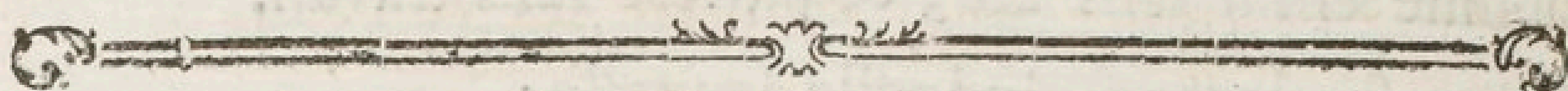


N.° 1765.

LAIDEUR (la). *V.* la lettre A. N.° 39.

La Fontaine.



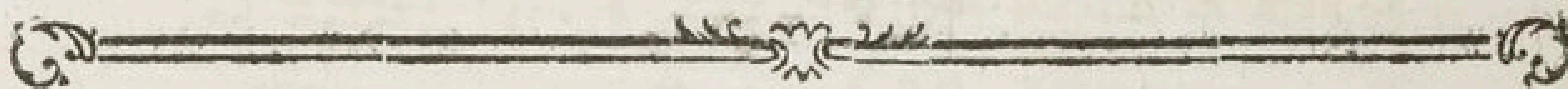


N.° 1765 *a*.

LAINEZ (gaieté de).

CHARMANT ſallon, vue agréable (1),
Vous m'offrez, ſans ſoin, ſans ſouci,
Tous mes meilleurs amis à table.
Plaiſirs, accourez tous ici!
Qu'une Muſe badine
Vienne, le verre en main,
Nous montrer comme on boit ce délicieux vin;
Et vous, Raiſon chagrine,
Adieu juſqu'à demain.

Lainez.



N.° 1766.

LAIT (la manière de faire du bon).

LE laitage à tes yeux eſt-il d'un plus grand prix?
Engraiſſe les troupeaux de cythiſes fleuris;
Seme d'un ſel piquant l'herbage qu'on leur donne;
Il répand dans leur lait un ſuc qui l'aſſaiſonne,

(1) Notre Poëte fut conduit, par pluſieurs de ſes amis, dans une maiſon ſur le quai de Conti. Un ſallon qui en dépend, & dont la vue eſt très-belle, lui donna occaſion de faire ces vers.

Et leur ſoif plus ardente épuiſant les ruiſſeaux,
En des flots de nectar ils transforment ces eaux.
Pluſieurs, pour conſerver ce nectar ſalutaire,
Défendent aux enfans l'approche de leur mère.
Les laitages nouveaux du matin ou du jour,
On les fait épaiſſir quand l'ombre eſt de retour:
Ceux du ſoir, dans des joncs treſſés pour cet uſage,
La ville, au point du jour, les reçoit du village,
Ou, le ſel les ſauvant des atteintes de l'air,
Dans un repas frugal on s'en nourrit l'hiver.

M. l'abbé de Lille.



N.° 1767.

LAITERIE (de la). *V.* la lettre G. N.° 1348.

M. de Roſſet.



N.° 1768.

LA MOTTE (éloge de), *devenu aveugle.*

LA MOTTE, par l'effort de ton vaſte génie,
Tu répares du ſort l'injuſte tyrannie:
Ce n'eſt pas par les yeux que l'eſprit vient à bout
De bien connoître la Nature;

ARGUS, avec cent yeux, ne connut point MERCURE.
HOMÈRE sans yeux voyoit tout.

*M.****



N.° 1768 *a.*

LANCE (la) *d'Achille.*

AJAX & les TROYENS, que son bras seul arrête,
De ce navire encor disputoient la conquête.
PATROCLE vers ACHILLE avance en gémissant;
Le Héros, d'un coup d'œil fier & compatissant,
Le mesure; & soudain : Que vois-je ? ame débile!
Des larmes dans les yeux du compagnon d'ACHILLE!
Quelle crainte honteuse a pu, dans un instant,
D'un superbe Guerrier faire un timide enfant?
C'est ainsi que gémit l'imbécille foiblesse
Du nourrisson plaintif que sa mère délaisse,
Et qui, tendant vers elle une tremblante main,
L'arrête & sollicite un asile en son sein.
Mais PATROCLE pleurer! quelle triste nouvelle
Pour moi, pour mes Soldats, alarme votre zèle?
Auroit-on déposé, ménageant ma douleur,
Au sein de mon ami quelque secret malheur?
Ces larmes, ces tributs d'une tristesse amère
Ne doivent se payer qu'à la cendre d'un père.

Cependant

Cependant on bénit les jours du fils d'ACTOR ;
Chéri dans ses états, PÉLÉE y règne encor.
Plaindriez-vous les GRECS ? O Ciel ! de leur supplice
Faut-il que mon ami, que Patrocle gémisse ?
Parlez.... Ah ! dit Patrocle inondé de ses pleurs,
Ne vous offensez pas de mes justes douleurs ;
Voyez à quel excès le destin nous oppresse :
L'élite, les soutiens, les vengeurs de la Grèce,
De nos Dieux protecteurs éprouvent l'abandon.
DIOMÈDE, EURYPILE, ULYSSE, AGAMEMNON,
Tous du fer ennemi ressentent les atteintes,
Les vains secours de l'art ne calment point nos craintes ;
Et, lorsqu'en ce danger nous n'avons plus que vous,
Vous nourrissez le fiel d'un éternel courroux.
Grand Dieu ! loin de mon cœur ce sentiment pénible !
Vous croyez-vous plus grand de rester inflexible ?
Eh ! qui de votre bras obtiendra le secours,
Si vous pouvez aux Grecs le refuser toujours ?
Cruel ! & c'est THÉTIS à qui vous devez l'être !
Non, Thétis pour son fils ne peut vous reconnoître ;
L'OCÉAN dans ses rocs a formé votre cœur,
Et vous a de son sein vomi dans sa fureur.
Les frayeurs d'une mère, ou quelque vain présage,
Ont-ils, au nom des Dieux, glacé votre courage ?
Eh bien ! laissez-moi seul, au milieu des combats,
Voler à la victoire en guidant vos soldats ;

Sans craindre que jamais votre gloire en murmure,
Mon triomphe eſt certain, livrez-moi votre armure;
Je veux que les TROYENS, dignement abuſés,
Tremblans, & dans leurs murs l'un ſur l'autre écraſés,
Prouvent, en ſuccombant par cette erreur utile,
Ce que peut ſeulement le fantôme d'ACHILLE.

Infortuné Patrocle, hélas! il ne ſait pas
Qu'implorant cette grace, il cherche le trépas.

Non, non, répond Achille, un vain bruit, un oracle,
Jamais à ma valeur ne ſaura mettre obſtacle;
L'obſtacle eſt dans mon cœur, dans mon cœur ulcéré
De l'orgueil inſultant qu'un égal m'a montré.
Quoi donc! Roi comme lui, quand j'ai daigné moi-même
Céder, pour le ſervir, l'honneur du rang ſuprême,
Croit-il dans ce bienfait avoir trouvé des droits,
L'ingrat, pour me ravir le prix de mes exploits?
Ce n'eſt qu'avec fureur qu'on ſouffre un tel outrage.
O toi dont à LIRNESSE on paya mon courage;
Toi qu'a ſu mériter mon bras victorieux,
Comme au plus vil Mortel on t'enlève à mes feux!....
Mais l'ennemi triomphe: oublions ma colère.
J'attendois, pour céder, le malheur qui m'éclaire:
Prends mes armes, Patrocle, & conduis mes Soldats
A la gloire, aux dangers qu'ils ne redoutent pas.
Déjà, fier d'un ſuccès, chaque habitant de TROYE
Croit tenir ſa victime & dévorer ſa proie.

Preſſés, enveloppés, pouſſés dans leurs vaiſſeaux,
Nos Grecs ont à braver le fer, le feu, les eaux :
Que des malheurs qu'il cauſe Agamemnon gémiſſe ;
Voilà comme des Rois on punit l'injuſtice.
Si mon caſque terrible éclatoit ſur mon front,
Que de ſang répandu vengeroit ſon affront !
Où Diomède eſt-il ? Sa lance menaçante
Dans vos calamités devient-elle impuiſſante ?
Quoi ! ces jours de dangers, les plus beaux jours des Rois,
De l'odieux ATRIDE ont étouffé la voix !
Je ne reconnois plus ſa bruyante arrogance :
Ne ſait-il qu'inſulter ou garder le ſilence ?
D'HECTOR victorieux j'entends par-tout les cris ;
Comme un foible troupeau de malheureux proſcrits,
Nos Soldats devant lui tombent ſans réſiſtance,
Et laiſſent, en fuyant, nos vaiſſeaux ſans défenſe.
Parois ; que ton aſpect ſerve à les protéger ;
Du feu qui les menace écarte le danger ;
Et ſi l'on peut ſurvivre à ſa gloire flétrie,
Et reporter ſa honte au ſein de ſa patrie,
Aſſure-nous vers elle, en ce jour deſtructeur,
D'un retour déſiré l'eſpoir conſolateur :
Mais ſur-tout, ſi ma gloire aujourd'hui t'intéreſſe,
Si tu veux qu'à mes pieds je ramène la Grèce,
Et qu'elle joigne enfin, pour venger mes affronts,
Ma charmante captive à de ſuperbes dons,

Il faut qu'à mes conſeils ta valeur ſe ſoumette ;
Nos vaiſſeaux délivrés, j'exige ta retraite.
Je connois trop les Grecs ; ils ont beſoin d'effroi.
Renonce à des lauriers moiſſonnés loin de moi ;
Suſpends la noble ardeur que donne la victoire :
Je tremble qu'un ami n'obtienne trop de gloire.
Hélas ! Si des Troyens quelque Dieu protecteur
lloit, dans ſon triomphe, immoler le vainqueur !
e frémis des dangers que le ſort te réſerve.
O puiſſant JUPITER, Dieu de DÉLOS, MINERVE !
Aux Troyens comme aux Grecs offrez le même ſort,
L'un par l'autre frappés, livrez-les à la mort,
Qu'ILION pour eux tous ſoit un champ de carnage,
Et réſervez ſa chute à notre ſeul courage.
C'eſt en ces mots qu'ACHILLE exhaloit ſon courroux.
Cependant tout périt ; foible & ſeul contre tous,
Ne réſiſtant qu'à peine au nombre qui l'accable,
AJAX, en ſuccombant, eſt encore indomptable ;
Il frémit de céder, & devient plus ardent.
Mais du Maître des Dieux le terrible aſcendant,
En faveur des Troyens contre lui ſe déclare,
Et déjà de leur cœur un feu divin s'empare.
Pour triompher d'Ajax, il falloit cet appui.
Tous les yeux, tour les dards ſont dirigés vers lui ;
Du choc de mille traits tout ſon caſque étincelle ;
Sous ſon lourd bouclier déjà ſon bras chancelle,

Et, laſſé d'un tel poids, va trahir ſa valeur.
Mais en vain les Troyens raniment leur fureur;
Rien n'intimide Ajax; certain de ſon courage,
Sans reculer d'un pas, il fait tête à l'orage;
Il commande; la mort obéit à ſes loix:
De ſueur inondé, ſans haleine, ſans voix,
Seul, il ſe multiplie, & combattant ſans trouble,
Quand le péril accroît, ſon audace redouble.
  Muſes, qui pénétrez juſqu'au Palais des Dieux,
Deſcendez, dites-nous quel bras audacieux
Sur la flotte des Grecs apporta l'incendie.
  Indigné qu'un rival ſuſpende ſa furie,
Hector fond ſur Ajax, &, plus prompt que l'éclair,
De ſa lance qu'il frappe il détache le fer;
Le fer vole en éclats. Fardeau trop inutile,
Sa lance dans ſes mains n'eſt plus qu'un bois fragile.
Ajax, dans la douleur d'un impuiſſant courroux,
Cède au Dieu qui l'opprime, & reconnoît ſes coups:
Loin des traits ennemis ſon déſeſpoir l'entraîne,
Et laiſſe un libre cours à la fougue Troyenne.
Déjà ſur le vaiſſeau la flamme ſe répand,
Et dévore en ſon cours tout ce qui le ſuſpend.
Achille voit ſes feux dont le Ciel ſe colore:
Dieux! ſauvez nos vaiſſeaux que la flamme dévore;
Allez, volez, Patrocle, & que le ſein des mers
Nous épargne du moins le comble des revers;

Hâtez-vous, hâtez-vous, pour vaincre à votre ſuite,
De mes THESSALIENS je vais armer l'élite.
A peine il achevoit : Patrocle, impatient,
De l'armure divine eſt couvert à l'inſtant ;
Du Vainqueur de LESBOS il reſpire l'audace :
Armé du bouclier, chargé de la cuiraſſe,
Déjà le fer d'Achille éclate à ſon côté ;
D'un panache flottant, fièrement ſurmonté,
Le caſque menaçant brille au loin ſur ſa tête ;
Le carquois retentit. Mais quel fardeau l'arrête ?
La lance du Héros, ſaiſie avec tranſport,
Se refuſe à ſon bras & trompe ſon effort.
Il faut le bras d'Achille : Achille ſeul balance
Ce préſent de CHIRON, cette arme de vengeance
Que le trépas d'Hector un jour doit ſignaler.
Patrocle au même joug ordonne d'aſſembler
Ces courſiers immortels que l'Océan vit naître,
Auſſi prompts que les vents dont ils ont reçu l'être,
XANTUS & BALIUS. Le brave AUTOMÉDON,
Des périls d'un ami fidèle compagnon,
Doit les ſoumettre au frein d'une main courageuſe,
Et guider aux combats leur fougue belliqueuſe ;
Né d'un moins noble ſang, mais auſſi valeureux,
PÉDASE a mérité qu'on le joigne avec eux.
Achille cependant vole à ſon camp, s'empreſſe ;
Il arme ſes Soldats, les exhorte, les preſſe.

Tels, la gueule béante & les yeux enflammés,
Des loups couverts de sang, au carnage animés,
Emportent, en hurlant, vers les ondes lointaines
La dévorante soif qui dessèche leurs veines;
Ils fondent par troupeaux; &, s'il est arrêté,
Leur féroce courage en est plus irrité.
Tels ces vaillans guerriers, que Patrocle rassemble,
Brûlent, en combattant, de s'illustrer ensemble;
Comme Achille, indignés, honteux d'un long repos,
Tous ont pris la fureur & l'ame du Héros.

M. le Chevalier de Langeac.



N.° 1768 *b.*

LANGAGE (la science du) *des yeux.*

Vous le savez, Philis, oui, je veux vous apprendre
Ce que nous appelons le langage des yeux,
Et de plus, je m'oblige à vous le faire entendre,
Jusqu'à me disputer à qui l'entendra mieux.
Je puis, sans me flatter, dire à mon avantage
Qu'on ne peut mieux parler cet amoureux langage,
Et que, si vous voulez pratiquer ma leçon,
Vous apprendrez bientôt cet aimable jargon.
Vous riez? Que cela ne vous fasse point rire;
Oui, oui, vous le saurez, Philis, dans un moment,

Et vos yeux le pourront parler éloquemment,
Pourvu que vous fassiez ce que je vais vous dire.
Il vous faut.... (mais au moins j'y vais de bonne foi,
Ne prenez pas ceci pour quelque stratagême.)
Il vous faut donc, Philis, pour parler comme moi,
M'aimer autant que je vous aime.

*M.****



N.° 1769.

LAQUAIS (sortie contre un) *parvenu.*

CERTAIN faquin, enfant de l'ignorance,
Jadis Laquais, qui, grace à la beauté
De son épouse, entra dans la finance,
Vantoit un jour sa générosité,
Ses biens, ses mœurs, son esprit, son mérite,
Et se piquoit de n'avoir rien à lui.
Je le crois bien, lui répond HÉRACLITE,
Car votre bien n'est que celui d'autrui.

*M.****



N.° 1770.

LAQUAIS (sortie contre un) *parvenu.*

TANDIS qu'ALCIDOR fut Laquais,
Il fut soumis, humble & docile ;
Mais quand il eut fait force acquêts,
Il devint altier, difficile ;
On l'eût pris pour un Roitelet,
Tant l'orgueil le fit méconnaître.
Il est vrai que d'un bon Valet
On ne sauroit faire un bon Maître.

Furetière.

N.° 1770 *a*.

LA PLACE (éloge de M. de). *V.* la lettre P.
N.° 2402 *a*.

Pesselier.

N.° 1771.

LARMES (les avantages & les charmes des).

VIENS, Muse, t'embellir en répandant des *larmes* :
Je chante leur pouvoir, je célèbre leurs charmes ;
L'Aurore dans les cieux se pare de ses fleurs ;
Comme elle, en pourrois-tu faire éclore des fleurs ?

Je nais; & quel déluge inonde ma paupière !
Je viens en arroser ma pénible carrière.
Mais ne nous plaignons pas : la vengeance des cieux
Nous laissa par bonté ce secours précieux.
Voyez, dans un revers, la timide innocence
Du secours de ses pleurs appuyer sa défense;
La Pitié, qui les suit, un bandeau dans la main,
Pour entrer dans les cœurs, trouve un heureux chemin.
Des Mortels malheureux asile inviolable,
Les *larmes* ont rendu le malheur respectable;
C'est d'elles que nous vient ce langage vainqueur,
Qui, sans frapper l'oreille, est entendu du cœur,
Qui, mieux que la parole, exprimant la Nature,
Trace de ses transports la naïve peinture :
Quand elle veut s'orner de traits intéressans,
Elle emprunte des pleurs les appas innocens.

Mais que d'objets divers me présentent les *larmes* !
Quel prodige ! à mes yeux la douleur a des charmes;
Et si notre apanage est un sort rigoureux,
Par des pleurs nous devions paroître malheureux.
La Beauté que poursuit la rigueur des années,
Pleure, de son printemps voit les roses fanées;
Près d'elle la Nature accuse les Destins,
Qui détruisent si-tôt l'ouvrage de ses mains.

Là, MELPOMÈNE en pleurs ennoblit la tendresse,
Fait naître le plaisir du sein de la tristesse;

Le théatre leur doit ses plus beaux ornemens,
Et tous les cœurs émus les plus doux mouvemens.
A ses côtés je vois les Graces désolées
Pleurer près d'un Autel les Vertus (1) immolées.

Là, l'éloquente voix de l'Orateur Romain,
Souveraine, domine un Peuple souverain,
Moins puissante, d'éclairs & de foudres armée,
Que lorsque, toute en pleurs, elle vient, alarmée,
Redemander les jours d'un ami condamné (2),
Attendrir sur MILON (3) le Sénat étonné.

Ici, coulent les pleurs des Héros magnanimes,
Ces pleurs, d'une grande ame expressions sublimes.
Sous les murs de SION l'Univers voit TITUS (4)
Les donner pour garans des plus belles vertus.
D'un illustre ennemi pleurant la mort fatale,
CÉSAR (5) est à MEMPHIS plus héros qu'à PHARSALE.

Ici, c'est l'Amitié, qui, les cheveux épars,
Sur un tombeau funèbre attache ses regards:

---

(1) La fille de Jephté.

(2) Ligarius, que César avoit déjà proscrit. *Oraison pour Ligarius.*

(3) Oraison pour Milon, accusé du meurtre de Clodius.

(4) Titus, avant que de parvenir à l'Empire, fit le fameux siége de Jérusalem, & il donna des larmes à l'obstination des Juifs. *Josephe.*

(5) Jules César, qui, après la bataille de Pharsale, avoit poursuivi Pompée en Egypte, pleura la mort de ce Rival.

Elle pleure ; & c'eſt-là le tribut le plus tendre
Que reçoit d'un ami la précieuſe cendre.
Arthémise, fidelle au printemps de ſes jours,
A des manes chéris vient vouer ſes amours.
L'Hymen cauſe ſes pleurs, & ce Dieu qui l'immole,
Vainqueur tendre, la plaint, l'afflige, la conſole.
Quel eſt donc cet enfant qui, d'un œil ſatisfait,
Contemple autour de lui des malheureux qu'il fait?
Tous pleurent à ſes pieds ; & le barbare arroſe
Ses myrthes entaſſés, des *larmes* qu'il leur cauſe ;
Pour ce cruel emploi les jalouſes fureurs,
Les repentirs amers lui prodiguent des pleurs :
Fuis loin, perfide Amour, mes vertueuſes rimes,
En célébrant tes pleurs, célébreroient tes crimes.
Tu leur dois le ſuccès de coupables deſſeins,
Et tu peux moins, armé de tes traits aſſaſſins.

Mais que j'aime à chanter ces larmes fortunées (1)
Qui virent à leur char les haines enchaînées !
Quel ſpectacle ! des pleurs le charme triomphant
Donne à la mère un fils, donne à Rome un enfant.
Coriolan, ſenſible, adore ſa patrie,
Rend le premier éclat à ſa gloire flétrie.

---

(1) Les larmes de la mère & de l'épouſe de Coriolan, furent les dernières reſſources que Rome employa pour déſarmer la vengeance de ce Guerrier. *Tite-Live*, *Liv. I.*

Pourſuis, Muſe, pourſuis; les triomphes divers
Que nous devons aux pleurs, viennent parer tes vers.
Dans les plaines d'ARBELLE, au Vainqueur homicide
Succède le Héros que la clémence guide.
Une Reine (1) à ſes pieds étale ſes douleurs:
Il ſoupire, & ſa gloire eſt l'ouvrage des pleurs.
Dans le ſein des rochers le SCYTHE impitoyable
Connoît, ſent la Nature à ce langage aimable.
Tout-puiſſant, il fléchit, il déſarme les cieux,
Il abſout le coupable au Tribunal des Dieux:
Jadis il fut vainqueur; la palme triomphale
Devint le prix heureux des larmes d'EURYALE (2).

Le Père Lombard, Jéſuite.



N.° 1771 *a*.

LARMES (les) *ſuivies des éclats de rire.*

UNE très-docte Demoiſelle,
Et le fameux rimeur CHAPELLE,
Après avoir bien diſſerté
Sur la ſublime Poéſie

(1) Siſigambis, mère de Darius, avec ſa famille en pleurs, rendit Alexandre ſenſible à ſes malheurs. *Quinte-Curce.*

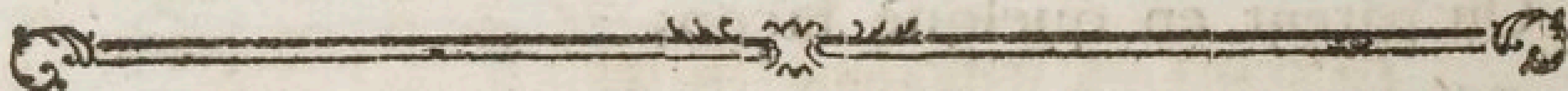
(2) Jeune Troyen qui avoit ſuivi Enée, dut à ſes larmes un des prix qu'Enée avoit propoſés.

De la charmante Antiquité,
Vuidoient un pot de malvoisie,
Pour éviter l'oisiveté ;
Quand par hasard, dit mon histoire,
Il lui revint dans la mémoire
Que, grace à certains Charlatans,
PINDARE étoit mort à trente ans.
Pindare, si plein d'harmonie !
Pindare, ce brillant génie !
Pindare qui pouvoit encor
Nous donner un volume d'or !
Et là-dessus le bon Chapelle
Et la savante Demoiselle,
Cédant à leurs vives douleurs,
Se mirent à verser des pleurs,
Maudissant la Parque barbare
Qui ravit au Monde Pindare...
Un Laquais qui pour lors entra,
En les voyant pleurer, pleura ;
Et nul n'ayant un cœur de roche,
Le deuil gagna de proche en proche.
Par un vieux Cocher désœuvré
Bientôt Pindare fut pleuré,
Et ne voulut la Cuisinière
Etre à le pleurer la dernière.
Il n'est pas jusqu'au Marmiton

Qui ne le pleurât tout de bon;
Tant c'étoit un combat bizarre,
A qui viendroit pleurer Pindare!
Et moi qui vous conte ceci,
Peu s'en faut que n'en pleure aussi.
Ne pleurons pourtant pas si vîte,
Et de l'Histoire voyez la suite....
Au bruit des douloureux accens,
Des hélas plaintifs & touchans
Qu'on entendoit du voisinage,
Accourut un Suisse, homme sage,
Qui, s'étant fait instruire en gros
Du sujet de tant de sanglots,
S'enquit si ce Monsieur Pindare,
De qui vient toute la bagarre,
Etoit ami de la maison,
Ou parent en quelque façon;
S'il fut au moins de la Paroisse,
Pour causer ainsi tant d'engoisse;
S'il étoit mort en bon Chrétien,
Ou, comme plusieurs, en Vaurien....
Et réponse ayant été faite,
Que c'étoit un fameux Poëte,
Un peu mécréant & payen,
D'ailleurs assez homme de bien,
Qui composa des chansonnettes,

Ou plutôt des Odes parfaites,
Et dans la GRÈCE trépassa
Près de trois mille ans en deçà....
Aussi-tôt, comme un vrai délire,
Le Suisse de rire, de rire,
De rire à s'en tenir les flancs;
Et vit-on, dans le même temps,
Rire de la même manière
Le Cocher & la Cuisinière,
Autant en fit le Laqueton,
Et le très-dolent Marmiton,
Et convint à Monsieur Chapelle
De rire, ainsi qu'à la Donzelle;
Et moi, qui vous conte ceci,
Trouvez-bon que je rie aussi.

*M.****



N.° 1772.

LARRON (le) & *l'Avare.*

UN jeune enfant, dont SYSIPHE fut père,
Et de qui la malice étoit héréditaire,
Au bord d'un puits se lamentoit un jour.
Certain passant, sans se douter du tour,
Attiré par sa voix traîtresse,
Lui dit: Mon fils, pourquoi cette tristesse?

Et

Et quel ſujet vous fait verſer des pleurs ?
Hélas ! répondit-il, le plus grand des malheurs
M'eſt arrivé ; je ſuis inconſolable :
J'avois un vaſe d'or, ouvrage le plus beau
Qui fût jamais ; il eſt tombé dans l'eau.
Au nom de ce métal, le paſſant charitable
Dépouille ſes habits, deſcend, pour le chercher,
Au fond du puits. Cet homme étoit avare ;
Telles gens pour un ſou deſcendroient au TÉNARE.
Il avoit bien deſſein de l'empocher ;
Mais ſon eſpérance fut vaine ;
Il perdit ſon temps & ſa peine.
Contraint de remonter ſans avoir rien trouvé ;
Voici bien pis encor ; notre Avare, arrivé
Au haut du puits, trouve la place nette ;
Le jeune Eſcroc a plié la toilette.
Combien de gens ſont, dans le même cas,
Artiſans de leur infortune !
Ils perdent ce qu'ils ont, cherchant ce qu'ils n'ont pas ;
Faute qui n'eſt que trop commune.

Richer.





N.° 1773.

LAURIER (le).

Sois noblement ſuperbe, arbuſte mémorable
Que par ſes fictions a conſacré la Fable,
Qui vis en tes rameaux transformer la Beauté
Dont le Dieu du PERMESSE eſſuya la fierté;
La foudre te reſpecte, & ta feuille couronne
Les Vainqueurs dans les champs qu'enſanglante BELLONE,
Les Chantres renommés, dont les nobles concerts
Eterniſent le nom & charment l'Univers.

Dulard.

Des Merveilles, & de la Grandeur de Dieu.



N.° 1774.

LAI (modèle du).

LA grandeur humaine
Eſt une ombre vaine
Qui fuit:
Une ame mondaine
A perte d'haleine
La ſuit,

Et pour cette Reine
Trop ſouvent ſe gêne
Sans fruit.

*M.****



N.° 1775.

LEÇON (la) *donnée à propos. Le Miniſtre peu connu.*

JADIS régnoit aux plaines d'HIÉMEN
Un Roi tyran, vain & colère,
Qui, ſans forme & ſans examen,
Faiſoit de ſang rougir la terre;
C'étoit un tigre, une panthère;
C'étoit pis: car le tigre au moins,
Pour déchirer ſa proie infortunée,
A la raiſon terrible des beſoins,
Et notre Roi n'avoit que ſa rage effrénée.
Pour un rien, ou pour ſon plaiſir,
Chaque jour d'un Sujet voyoit tomber la tête.
Comment apprivoiſer cette farouche bête?
Comment la calmer, l'adoucir?
C'eſt ce qu'oſa pourtant eſſayer ſon Viſir.
Un jour il propoſe à ſon Maître,
Pour l'amuſer, un jeu nouveau,

Jeu combiné dans ſon cerveau,
Et qui des fiers combats d'abord ne paroît être
Qu'un fidèle & noble tableau.
La guerre plaît aux cœurs féroces;
La guerre eſt le règne du ſang;
C'eſt le champ des ſcènes atroces:
Auſſi le jeu plut-il fort au Tyran.
On projette, on attaque, on pille,
On livre, on ſoutient le combat,
On échange, on mine, on abat,
Et ſouvent un ſimple ſoudrille,
Sans regret pour le Potentat,
Vous fait le Sire échec & mat.
C'étoit cela ſur-tout qu'il falloit faire entendre.
La leçon eſt triplée, & toujours le goujat
Triomphe avec le même éclat
Du Roi qui ne peut ſe défendre.
Le Tyran commence à comprendre;
Il réfléchit, ſe compare à ſon Roi;
Et dans le pion, dont l'adreſſe & l'audace
Ont cauſé ſon utile effroi,
Il voit un Sujet à ſa place.
Viſir, dit-il, j'ai ſenti ta menace:
Mes peuples n'auront plus rien à craindre de moi;
Raſſure-les; je vais devenir juſte,
Humain ſur-tout, je t'en donne ma foi.

Mais parle, ta leçon auguste
De quel prix la payer ? Que ferai-je pour toi ?
Notre Visir alors, pour toute récompense,
Demande un grain de bled qu'on doit multiplier
Par les cases de l'échiquier.
On l'accorde, on suppute, & le calcul immense
Prouve, après un long examen,
Que les riches moissons d'Eden
Ne peuvent consigner la quantité promise.
Prince, dit le Visir, pardonne à la surprise:
Je t'ai fait respecter le sang de tes Sujets;
Défends encor ton cœur du charme des bienfaits.
La générosité sied bien à la Couronne;
Mais permets-moi de te dire en deux mots,
Qu'il faut savoir ce que l'on donne,
Et toujours donner à propos.
S'il est quelques Tyrans encore
Qui dans la cruauté trouvent d'affreux plaisirs,
O Providence que j'implore!
Donne-leur de pareils Visirs.

M. Bret.



N.° 1776.

LECTEURS (remarque utile aux) *distraits.*

Aux frivoles Lecteurs l'Abeille fait la guerre :
Chaque Livre est comme un parterre
Où l'on s'amuse utilement :
Mais qui promène un œil rapide
Sur les fleurs & les fruits de ce jardin charmant,
Prive d'un miel aussi doux que solide
Et l'esprit & le sentiment.

Pesselier.

N.° 1776. *a.*

LÉGÈRETÉ (idée de la) *des femmes.*

Cœurs sensibles, donnez des pleurs
Aux tourmens de Robin, aux erreurs de Florette ;
Et puisse cette historiette
Ne point présager vos malheurs !
Florette, jeune & belle, & plus légère encore,
Captivoit un Bouvreuil qu'elle appeloit Robin :
Robin, je l'avouerai, n'avoit point l'air badin ;
Mais il disoit si bien : *Je t'aime, je t'adore* ;

Il le chantoit,
Le répétoit
Si tendrement, que notre Belle
Crut long-temps qu'il disoit toujours chose nouvelle :
Florette le trouvoit charmant,
En raffoloit, l'aimoit avec idolâtrie.
Né bon, sensible & bien constant,
Robin croyoit au bonheur de la vie,
Par le bonheur d'un seul instant.
Pauvres Amans ! c'est-là votre folie.
Vous me direz : Comment n'y croire pas
A cette erreur enchanteresse ?
Toujours auprès de sa Maîtresse,
Il becquetoit tous ses appas ;
Sur la bouche de sa Florette
Il vient partager un bonbon ;
Posé sur la fleur d'un pompon,
Il chante un air de serinette,
Et puis se tapit sous sa main ;
Quelquefois même dans son sein
L'heureux fripon trouve retraite.
Dans ces rapides jours de volupté parfaite,
Millet choisi, biscuits, baisers sur-tout ;
Il étoit seul, il avoit tout :
Ainsi coule pour lui le temps de la froidure.
Le printemps, couronné de fleurs & de verdure,

Revient charmer les cœurs à la tendresse ouverts;
Par-tout l'hymne d'amour retentit dans les airs ;
Fauvette va chantant de bocage en bocage.
Florette entend ses doux concerts ;
Soudain la tête en tourne, on veut l'avoir en cage.
Filets tendus.... voilà Fauvette en esclavage :
Soins partagés; partagés ! dis-je bien ?
La nouveauté partage-t-elle ?
Amour, Amour ! on dit qu'il n'en est rien.
Huit jours après, aux yeux de l'infidelle
Le Rossignol paroît ; brillant, leste, poli,
Il le dispute à la Fauvette :
A qui demeurera Florette ?
Voilà le concours établi.
A qui ? Vous êtes bon ! qu'importe ?
En attendant,
Un Moineau franc
Se présente, & l'emporte.
Mais cependant que devenoit Robin,
Robin jadis si cher à la volage ?
Las ! le dirai-je ? au printemps de son âge,
De jour en jour empiroit son destin.
C'est dommage ! il a l'ame bonne,
Robin Bouvreuil ! mais son chant, disoit-on,
Est trop plaintif, trop monotone ;
C'est toujours la même chanson ;

Toujours *je t'adore, je t'aime;*
Le Médecin prétendit même
Qu'il donnoit des vapeurs par ſes triſtes accens.
On auroit pu le renvoyer aux champs;
Mais on n'y penſa point; d'ailleurs l'Oiſeau ſenſible
Aimoit de bonne foi : comment eût-il pu fuir?
Sans pouvoir ni changer, ni plaire, ni haïr,
Il eſpéroit toujours poſſible
Qu'un regard de Florette, en lui rendant ſon cœur,
Le rendroit au bonheur.
Folle attente! vaine eſpérance!
Pas un coup-d'œil! l'indifférence
Méconnoît juſqu'à la pitié.
Tant d'amour & tant de conſtance
Ne méritoient-il pas au moins de l'amitié?
Qu'arriva-t-il? De Florette oublié,
Robin, en proie à ſa mélancolie,
Ne chantant plus, jeûnant toujours,
Touchoit au terme de ſes jours;
Il alloit bientôt voir l'Oiſeau cher à LESBIE,
Et cet immortel Perroquet
Qui lui fait là-bas compagnie
Près de CATULLE & de GRESSET,
C'eſt-à-dire qu'il ſe mouroit.
Sa ſenſibilité profonde
(Préſent cher & fatal) l'entraînoit au tombeau,

Lorſque la fuite du Moineau
Fit ſonger que Bouvreuil étoit encore au monde.
Ah ! mon pauvre Robin n'en eût pas fait autant,
S'écrie alors Florette. Hélas ! il m'aimoit tant !
Et j'ai pu cauſer ſon martyre !
Robin s'entend nommer... il voit ſes pleurs... ſoupire.
On court à lui.... Dieux ! il n'étoit plus temps ;
Elle a beau le placer dans le plus doux aſile,
Près de ſon cœur.... ah ! tout eſt inutile,
Larmes, regrets, ſoins careſſans.
Il lève ſes yeux languiſſans,
Rencontre les regards de Florette attendrie,
Et ſon ame, en quittant la vie,
S'ouvre encore au *bonheur* en y trouvant l'*Amour*,
Quand le cœur inconſtant de ſa volage amie
Perd l'un & l'autre ſans retour.

M. Béranger.

N.° 1776 *b.*

LÉGÈRETÉ (la) *des hommes. V.* la lettre Z. N.° 3182 *a.*

Fleury.

N.° 1776 *c.*

LÉGÈRETÉ (la), ou *le Caprice du Sexe.*
V. la lettre M. N.° 2068 *a.*

*M.****

N.° 1777.

LÉGISLATEUR (le) *& l'Araignée. Moralité.*

UN ancien Légiſlateur,
Continuel admirateur
Des merveilles de la Nature,
Obſervoit la manufacture
D'une Araignée. Il s'écria :
Quelle ouvrière eſt celle-là !
De ta délicate poitrine,
Dis-moi, ſœur de PROGNÉ, comment peux-tu tirer
Une tiſſure & ſi large & ſi fine ?
Par ton art, qu'on ne peut jamais trop admirer,
O combien notre adreſſe eſt-elle ſurpaſſée !
Dans le temps qu'il parloit ainſi,
Paſſe une mouche, un papillon auſſi
Des plus petits ; tous deux, tête baiſſée,

Donnèrent dans la toile, y furent arrêtés,
Et ſur le champ exécutés ;
Car la tapiſſière empreſſée
Courut ſur eux; leur ſang coula.
L'homme examinoit tout. A quelque temps de là,
Un papillon à grandes ailes,
Tout chamarré des couleurs les plus belles,
Voltigeant dans le même lieu,
Fond juſtement dans le milieu
De cette tenture élevée,
Paſſe à travers, emporte tout,
Et ne laiſſe qu'un petit bout
De la toile preſque achevée.
Notre contemplatif, qui n'avoit pas bougé,
Voyant le ſort de cette bête,
(C'eſt l'Araignée) en parut affligé.
Comme ſes loix toujours lui rouloient dans la tête,
Hélas ! dit-il, des loix voilà le ſort;
Elles arrêtent ſans effort
Le foible, le petit, l'homme dans l'indigence;
Mais pour le riche & pour le fort,
Ils éludent les loix, ou leur font violence.

D'Ardenne.



N.° 1777 *a*.

LÉGISLATEUR (le) *de Cythère*.

L'AMOUR, conseillé par sa Mère,
Voulut être Législateur,
Et donner un Code à CYTHÈRE:
Il faut des loix à notre cœur.

ARTICLE PREMIER.

On aimera pour l'Amour même,
Sans nul autre espoir étranger;
La colombe sera l'emblême
De ceux qui voudront s'engager.

II.

Chassé de l'amoureux Empire,
Que PLUTUS porte ailleurs son or;
Pour un cœur tendre qui soupire,
Un tendre cœur est un trésor.

III.

MARS, sous les lauriers de la Gloire,
Eclipsera tous ses rivaux;
On chérit, après la victoire,
L'Amour couché sous des drapeaux.

I V.

La Beauté ne ſera ſévère
Que pour exciter les déſirs :
L'Amant ſera toujours ſincère ;
Pour un cœur faux point de plaiſirs.

V.

Que le voile de la décence
Ne quitte jamais la Beauté :
On reſpectera l'innocence,
Même au ſein de la volupté.

V I.

L'Amour étudiera ſon rôle
A la toilette de CYPRIS ;
C'eſt là qu'Amour tient ſon école ;
Au boudoir il donne le prix.

V I I.

Il eſt des choſes qu'il faut taire ;
Amans heureux, ſoyez diſcrets :
L'Amour a beſoin du myſtère ;
De l'Amour gardez les ſecrets.

V I I I.

La conſtance, ſur une Belle
Donnera des droits à l'Amant :
L'Amant heureux ſera fidèle ;
Malheureux, il ſera conſtant.

I X.

Pendant l'abſence de ſa Mie,
Nuit & jour on s'occupera ;
Par-tout ſon image chérie
Aux yeux de l'Amant s'offrira.

X.

Aux volontés de ſa Maîtreſſe
On immolera ſes penchans,
Et l'on fondera ſa tendreſſe
Plus ſur le cœur que ſur les ſens.

X I.

On ne dira jamais *le vôtre* ;
Deux cœurs bien épris ne font qu'un :
Mais on dira toujours *le nôtre* ;
Entre Amans tout ſera commun.

X I I.

Pour guide on prendra la Nature ;
Pour offrande, une ſimple fleur ;
Pour autel, un lit de verdure ;
Et pour chant, le cri du bonheur.

M. Silvain-Maréchal.



N.° 1778.

LEIBNITZ (éloge de).

IL fut dans l'Univers connu par ses Ouvrages,
Et dans son pays même il se fit respecter :
Il instruisit les Rois, il éclaira les Sages ;
Plus sage qu'eux, il sut douter.

De Voltaire.

N.° 1778 *a.*

LE KAIN (épitaphe de).

IL est mort, ce sublime Acteur
Qui doit vivre à jamais chez la race future,
Qui fit long-temps combattre & l'Art & la Nature ;
Lutte pénible, où l'Art seul fut vainqueur.
De tes propres lauriers il couronna sa tête,
O MELPOMÈNE ! il arracha le prix
Qu'à tes Amans la Gloire apprête,
Et, malgré toi, ton sceptre en ses mains fut remis :
Si par droit de naissance il ne l'a point acquis,
Il l'obtint par droit de conquête.

*M.****

N.° 1778 *b*.

LEMNOS (les amours de).

. . . .

Sur leurs rochers fumans (1) Vénus n'a point d'Autels,
Et de ces cœurs grossiers la farouche rudesse
Craindroit de s'amollir en servant la Déesse.
Justement irritée, elle a puni cent fois
Leur orgueil dédaigneux, leur mépris pour ses loix:
Mais dans les châtimens ce peuple plus impie
Renouvelle son crime, & jamais ne l'expie.

Colardeau.

N.° 1778 *c*.

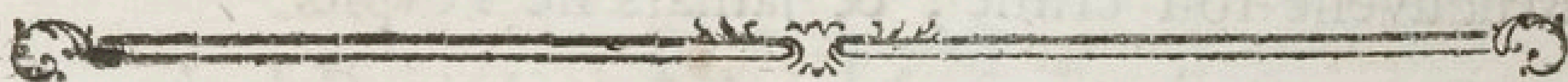
LENDEMAINS (les).

Philis, plus avare que tendre,
Ne gagnant rien à refuser,
Un jour exigea de Sylvandre
Trente moutons pour un baiser.
Le Lendemain nouvelle affaire:
Pour le Berger, le troc fut bon;

(1) On parle des Habitans de Lemnos.

Car il obtint de la Bergère
Trente baiſers pour un mouton.
Le Lendemain, Philis, plus tendre,
Craignant de déplaire au Berger,
Fut trop heureuſe de lui rendre
Trente moutons pour un baiſer.
Le Lendemain, Philis, peu ſage,
Auroit donné moutons & chien
Pour un baiſer que le volage
A LISETTE donnoit pour rien.

Dufreſnay.



N.° 1779.

LÉONIDAS (belles paroles de) *à Xercès.*

XERCÈS enviſageant ce Mortel ſi célèbre,
Le fier LÉONIDAS percé de mille coups,
Le couvrit de ſa pourpre, au lieu d'habit funèbre.
L'ombre de ce Héros apparut en courroux :
Vile armure d'un lâche, & non pas de BELLONE,
Dit-il, d'un bouclier couvrez-moi ſeulement,
Et que PLATON connoiſſe, à ce ſeul ornement,
Que je ſuis de Lacédémone.

*M.****

N.° 1779 a.

LESBOS (les amours de).

Aux femmes de cette Iſle elle ôte la pudeur,
L'agrément à leurs traits, l'innocence à leur cœur.
Ah ! laiſſe-les brûler d'une flamme plus pure,
Déeſſe ! que ton fils les rende à la Nature !
Lesbos de trop d'horreurs a ſouillé tes regards.
C'eſt-là que Mytilène élève ſes remparts:
Sapho de Mytilène eſt la honte & la gloire.
Cette immortelle ſœur des Filles de Mémoire
Abandonne ſon ame à de folles amours;
Elle abhorre ſon ſexe, & le cherche toujours.
Hélas ! combien de fois elle a maudit ſes charmes !
Combien de fois, réduite à répandre des larmes,
A-t-elle déteſté les penchans de ſon cœur !
» Amour, cruel enfant, tu ris de ma douleur,
» Diſoit-elle ; ah ! pourquoi mêles-tu tant de peines
» A d'impuiſſans déſirs, à des flammes ſi vaines ?
» Venge-toi, punis-moi de mes coupables feux;
» Oui, frappe, je crains moins ton courroux que tes feux «.

Colardeau.

N.° 1779 *b*.

LE SAGE (éloge de), *Poëte du dix-ſeptième ſiècle.* *V.* la lettre G. *Eloge de Goudelin.*

N.° 1779 *c*.

LE TASSE (jugement ſur le). *V.* la lettre H. N.° 1464.

*M.****

N.° 1780.

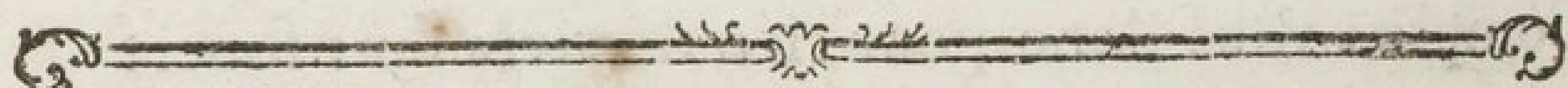
LÉZARDS (les deux). *Leçon allégorique aux gens qui ne ſont pas contens d'une condition commune.*

AU coin d'un bois, le long d'une muraille,
Deux Lézards, bons amis, converſoient au ſoleil.
Que notre état eſt mince! en eſt-il un pareil,
Dit l'un? Nous reſpirons ici vaille que vaille;
Et puis c'eſt tout; à peine le ſait-on:
Nul rang, nulle diſtinction;

Que maudit soit le sort de m'avoir fait reptile !
Encor si, comme on dit que l'on en trouve ailleurs,
Il m'eût fait gros Lézard, & nommé crocodile,
J'aurois ma bonne part d'honneurs,
Je ferois revenir la mode
Du temps passé, où sur le Nil l'homme prenoit sa loi;
Encensé comme une Pagode,
Je tiendrois bien mon quant à moi. --
Bon ! dit l'Ami sensé, quel regret est le vôtre ?
Comptez-vous donc pour rien de vivre sans souci ?
L'air, la campagne, l'eau, le soleil, tout est nôtre;
Jouissons-en; rien ne nous trouble ici. --
Mais l'homme nous méprise. -- En voilà bien d'un autre !
Ne saurions-nous le mépriser aussi ? --
Que vous avez l'ame petite !
Dit le Reptile ambitieux;
Non, mon obscurité m'irrite,
Et je voudrois attirer tous les yeux.
Ah ! que j'envie au Cerf cette taille hautaine
Et ce bois menaçant qui doit tout effrayer !
Je l'ai vu se mirer tantôt dans la fontaine,
Et cent fois de dépit j'ai pensé m'y noyer.
Il est interrompu par un grand bruit de chasse;
Et bientôt le Cerf relancé
Tombe près d'eux, &, pleurant sa disgrace,
Cède aux chiens dont il est pressé;

Au bruit du cor perçant, tout court à la curée:
Ni meute, ni Chaſſeur, ne ſongent au Lézard;
Mais la bête ſuperbe à la meute eſt livrée;
Briſaut, Gerfaut, Miraut, chacun en prend ſa part.
    Après la ſanglante aventure,
Fait-il bon être Cerf, diſoit le Sage? -- Hélas!
Dit le Fou détrompé, vive la vie obſcure!
Petits, les grands périls ne nous regardent pas.

La Motte.



N.° 1781.

LIBERTÉ (l'homme a la) *de faire le bien ou le mal.*

INSENSÉ, qu'attends-tu de l'erreur qui t'abuſe?
Crois-tu ſur ta foibleſſe appuyer ton excuſe?
Tu ſens des paſſions qui t'entraînent toujours;
Mais te ſens-tu forcé de céder à leur cours?
Quel que ſoit le pouvoir d'une pente ſi forte,
Réſiſte, & tu vaincras le penchant qui t'emporte.
Au ſein des paſſions, l'homme voluptueux
Eſt un nageur que porte un fleuve impétueux;
S'il oppoſe au courant ſa force & ſon courage,
Malgré l'effort des eaux, il aborde au rivage;
A ſes bras languiſſans s'il permet le repos,
Il cède au cours de l'onde, entraîné par les flots.

Aſſelin.

N.° 1781 *a.*

LIBERTÉ (habitation de la). *V.* la lettre A. N.° 186.

Desmahis.

N° 1781 *b.*

LIBERTÉ (la juste appréciation de la), ou *le bonheur du simple particulier, préféré au bonheur des Grands.*

Le Jet d'eau & le Ruisseau.

DANS un palais charmant, où l'Art, par aventure,
Sans la défigurer, secondoit la Nature,
Le plus tranquille des Ruisseaux
Etoit assez voisin du plus fier des Jets d'eaux.
Le modeste Ruisseau le long d'une avenue
Couloit sans pompe & sans fracas:
Le superbe Jet d'eau s'élevoit dans la nue,
Et du Ruisseau voisin faisoit fort peu de cas;
Il poussa même l'arrogance,
(Où l'orgueil ne mène-t-il pas?)

Juſqu'à trouver mauvais, dans ſon extravagance,
Qu'un Ruiſſeau dans ces lieux oſât porter ſes pas.
N'es-tu pas las, dit-il, de ramper ſur la terre,
Tandis qu'au ſéjour du tonnerre
Tu vois que je m'élève avec activité ?
Tu ne ſeras jamais qu'une onde mépriſable,
Digne au plus d'arroſer quelque bois écarté;
Mais de paroître ici tu n'es pas excuſable,
Et c'eſt une témérité....
Eh ! de grace, mon cher, un peu moins de fierté,
Interrompt le Ruiſſeau : penſez donc, camarade,
Que ce rôle brillant, dont vous faites parade,
Votre onde ne le doit qu'à ſa captivité ;
Dans les canaux il faut qu'elle ſoit renfermée,
Pour que dans la voûte éthérée
Elle puiſſe jaillir avec rapidité :
Je ne m'élève point juſques à l'Empyrée,
Non, mais je coule en liberté.
Naïve, mais fidelle image
Du Bourgeois & du Grand Seigneur,
A celui-ci je rends hommage;
Car, à tout Seigneur tout honneur;
Mais de l'autre, entre nous, j'envierois le bonheur.
Je ne vois dans les Grands que de nobles eſclaves
Qui ne doivent qu'à leurs entraves
L'éclat que le vulgaire attache à leur état :

A Dieu ne plaiſe, hélas ! que je le leur envie ;
J'ai pris pour ma deviſe, & pour toute ma vie :
Plus de Liberté, moins d'éclat.

Peſſelier.

N.° 1782.

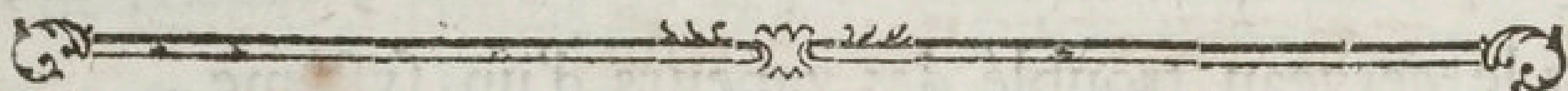
LIBERTÉ (la) *rendue.*

GRACE à tant de tromperies,
Grace à tes coquetteries,
NICE, je reſpire enfin.
Mon cœur, libre de ſa chaîne,
Ne déguiſe plus ſa peine ;
Ce n'eſt point un ſonge vain.
Toute ma flamme eſt éteinte ;
L'amour ne ſe cache plus.
Qu'on te nomme en ton abſence,
Qu'on t'adore en ma préſence,
Mes ſens n'en ſont point émus.
En paix, ſans toi, je ſommeille ;
Tu n'es plus, quand je m'éveille,
Le premier de mes déſirs :
Rien de ta part ne m'agite ;
je t'aborde & je te quitte
Sans regrets & ſans plaiſirs.

Le ſouvenir de tes charmes,
Le ſouvenir de mes larmes
Ne fait nul effet ſur moi.
Juge enfin comme je t'aime:
Avec mon rival lui-même
Je pourrois parler de toi.
D'un mépris, d'une careſſe,
Mes plaiſirs ou ma triſteſſe
Ne reçoivent plus la loi.
Sans toi, j'aime les bocages;
L'horreur des antres ſauvages
Me déplairoit avec toi.
Tu me paroîs encore belle;
Mais, Nice, tu n'es plus celle
Dont mes ſens ſont enchantés:
Je vois, devenu plus ſage,
Des défauts ſur ton viſage,
Qui me ſembloient des beautés.
Tu crois que mon cœur t'adore,
Voyant que je parle encore
Des ſoupirs que j'ai pouſſés:
Mais tel, au port qu'il déſire,
Le Nocher aime à redire
Les périls qu'il a paſſés.
Je m'exprime ſans contrainte;
Je ne parle point par feinte,

Pour que tu m'ajoutes foi ;
Et, quoi que tu puisses dire,
Je ne daigne pas m'instruire
Comment tu parles de moi.

Rousseau de Genève.



N.° 1783.

LIBERTÉ (l'homme jouissant de la) *peut faire son bonheur.*

DANS le cours de nos ans, étroit & court passage,
Si le bonheur qu'on cherche est le prix du vrai Sage,
Qui pourra me donner ce trésor précieux ?
Dépend-il de moi-même ? est-ce un présent des cieux ?
Est-il, comme l'esprit, la beauté, la naissance,
Partage indépendant de l'humaine prudence ?
Suis-je libre en effet ? ou mon ame & mon corps
Sont-ils d'une autre agent les aveugles ressorts ?
Enfin ma volonté, qui me meut, qui m'entraîne,
Dans le palais de l'ame est-elle Esclave ou Reine ?
Obscurément plongé dans le doute cruel,
Mes yeux, chargés de pleurs, se tournoient vers le Ciel,
Lorsqu'un de ces Esprits que le souverain Être
Plaça près de son trône, & fit pour le connoître,

Qui respire dans lui, qui brûle de ses feux,
Descendit jusqu'à moi de la voûte des cieux;
Car on voit quelquefois ces fils de la lumière
Eclairer d'un mondain l'ame simple & grossière,
Et fuir obstinément tout Docteur orgueilleux,
Qui, dans sa chaise assis, pense être au dessus d'eux,
Et le cerveau troublé des vapeurs d'un système,
Prend ces brouillards épais pour le jour du Ciel même.
Ecoute, me dit-il, prompt à me consoler,
Ce que tu peux entendre & qu'on peut révéler:
J'ai pitié de ton trouble; & ton ame sincère,
Puisqu'elle fait douter, mérite qu'on l'éclaire.
Oui, l'homme sur la terre est libre ainsi que moi;
C'est le plus beau présent de notre commun Roi:
La Liberté qu'il donne à tout être qui pense,
Fait des moindres esprits & la vie & l'essence.
Qui conçoit, veut, agit, est libre en agissant;
C'est l'attribut divin de l'Etre tout-puissant.
Il en fait un partage à ses enfans qu'il aime:
Nous sommes ses enfans, des ombres de lui-même.
Il connut, il voulut, & l'Univers naquit;
Ainsi, lorsque tu veux, la matière obéit.
Souverain sur la terre, & Roi par la pensée,
Tu veux, & sous tes mains la Nature est forcée.
Tu commandes aux mers, au souffle des Zéphyrs,
A ta propre pensée, & même à tes désirs.

Ah ! ſans la Liberté que ſeroient donc nos ames ?
Mobiles agités par d'inviſibles flammes,
Nos vœux, nos actions, nos plaiſirs, nos dégoûts,
De notre être, en un mot, rien ne ſeroit à nous :
D'un Artiſan ſuprême impuiſſantes machines,
Automates penſans, mûs par des mains divines,
Nous ſerions à jamais de menſonge occupés,
Vils inſtrumens d'un Dieu qui nous auroit trompés.
Comment, ſans Liberté, ſerions-nous ſes images ?
Que lui reviendroit-il de ſes brutes ouvrages ?
On ne peut donc lui plaire, on ne peut l'offenſer !
Il n'a rien à punir, rien à récompenſer !
Dans les cieux, ſur la terre, il n'eſt plus de juſtice !
PUCELLE (1) eſt ſans vertu, DESFONTAINES ſans vices !
Le deſtin nous entraîne à nos affreux penchans,
Et ce chaos du monde eſt fait pour les méchans !
L'oppreſſeur inſolent, l'uſurpateur avare,
CARTOUCHE, MIRIWEIS, ou tel autre barbare,
Plus coupable enfin qu'eux, le calomniateur
Dira : Je n'ai rien fait, Dieu ſeul en eſt l'auteur ;
Ce n'eſt point moi, c'eſt lui qui manque à ma parole,
Qui frappe par mes mains, pille, brûle, viole.

---

(1) L'Abbé Pucelle, célèbre Conſeiller au Parlement. L'Abbé Desfontaines, qui tenoit une boutique ouverte, où il vendoit des Louanges & des Satyres.

C'est ainsi que le Dieu de justice & de paix
Seroit l'auteur du trouble & le Dieu des forfaits.
Les tristes partisans de ce dogme effroyable
Diroient-ils rien de plus s'ils adoroient le Diable ?
J'étois, à ce discours, tel qu'un homme enivré
Qui s'éveille en sursaut, d'un grand jour éclairé,
Et dont la clignotante & débile paupière
Lui laisse encore à peine entrevoir la lumière.
J'osai répondre enfin d'une timide voix :
Interprète sacré des éternelles loix,
Pourquoi, si l'homme est libre, a-t-il tant de foiblesse ?
Que lui sert le flambeau de sa vaine sagesse ?
Il le suit, il s'égare, &, toujours combattu,
Il embrasse le crime en aimant la vertu.
Pourquoi ce Roi du monde, & si libre & si sage,
Subit-il si souvent un si dur esclavage ?
L'Esprit consolateur à ces mots répondit :
Quelle douleur injuste accable ton esprit ?
La Liberté, dis-tu, t'est quelquefois ravie :
Dieu te la devoit-il immuable, infinie,
Egale en tout état, en tout temps, en tout lieu ?
Tes destins sont d'un homme, & tes vœux sont d'un Dieu.
Quoi ! dans cet OCÉAN, cet atome qui nage
Dira : L'immensité doit être mon partage ?
Non, tout est foible en toi, changeant & limité,
Ta force, ton esprit, tes talens, ta beauté.

La Nature, en tout ſens, a des bornes preſcrites,
Et le pouvoir humain ſeroit ſeul ſans limites ?
Mais, dis-moi, quand ton cœur, formé de paſſions,
Se rend, malgré lui-même, à leurs impreſſions,
Qu'il ſent dans ſes combats ſa Liberté vaincue,
Tu l'avois donc en toi, puiſque tu l'as perdue ?
Une fièvre brûlante, attaquant tes reſſorts,
Vient, à pas inégaux, miner ton foible corps :
Mais, quoi ! par ce danger répandu ſur ta vie,
Ta ſanté pour jamais n'eſt point anéantie !
On te voit revenir des portes de la mort,
Plus ferme, plus content, plus tempérant, plus fort.
Connois mieux l'heureux don que ton chagrin réclame :
La Liberté dans l'homme eſt la ſanté de l'ame ;
On la perd quelquefois : la ſoif de la grandeur,
La colère, l'orgueil, un amour ſuborneur,
D'un déſir curieux les trompeuſes ſaillies ;
Hélas ! combien le cœur a-t-il de maladies !
Mais contre leurs aſſauts tu ſeras affermi ;
Prends ce livre ſenſé, conſulte cet ami ;
Un ami, don du Ciel, & le vrai bien du Sage !
Voilà l'HELVÉTIUS, le SILVA, le VERNAGE (1),
Que le Dieu des Humains, prompt à les ſecourir,
Daigne leur envoyer ſur le point de périr.

---

(1) Fameux Médecins de Paris.

Eſt-il un ſeul Mortel de qui l'ame inſenſée,
Quand il eſt en péril, ait une autre penſée ?
Vois de la Liberté cet ennemi mutin,
Aveugle partiſan d'un aveugle deſtin :
Entends comme il conſulte, approuve ou délibère ;
Entends de quel reproche il couvre un adverſaire ;
Vois comment d'un rival il cherche à ſe venger,
Comme il punit ſon fils, & le veut corriger.
Il le croyoit donc libre ? Oui, ſans doute, & lui-même
Dément à chaque pas ſon funeſte ſyſtême.
Il mentoit à ſon cœur, en voulant expliquer
Ce dogme abſurde à croire, abſurde à pratiquer.
Il reconnoît en lui le ſentiment qu'il brave ;
Il agit comme libre, & parle comme eſclave.

Sûr de ta Liberté, rapporte à ſon Auteur
Ce don que ſa bonté te fit pour ton bonheur ;
Commande à ta raiſon d'éviter ces querelles,
Des tyrans de l'eſprit diſputes immortelles :
Ferme en tes ſentimens, & ſimple dans ton cœur,
Aime la vérité, mais pardonne à l'erreur.
Fuis les emportemens d'un zèle atrabilaire ;
Ce Mortel qui s'égare eſt un homme, eſt ton frère ;
Sois ſage pour toi ſeul, compatiſſant pour lui ;
Fais ton bonheur enfin, par le bonheur d'autrui.

Ainſi parloit la voix de ce Sage ſuprême ;
Ses diſcours m'élevoient au deſſus de moi-même.

J'allois

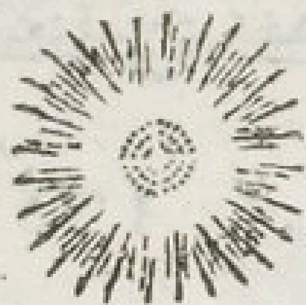
J'allois lui demander, indiſcret dans mes vœux,
Des ſecrets réſervés pour les peuples des Cieux;
Ce que c'eſt que l'eſprit, l'eſpace, la matière,
L'éternité, le temps, le reſſort, la lumière;
Etranges queſtions qui confondent ſouvent
Le profond GRAVESANDE (1) & le ſubtil MAIRAN (2),
Et qu'expliquoit en vain, dans ſes doctes chimères,
L'Auteur des tourbillons, que l'on ne croit plus guères:
Mais déjà, s'échappant à mon œil enchanté,
Il voloit au ſéjour où luit la Vérité.
Il n'étoit pas vers moi deſcendu pour m'apprendre
Les ſecrets du Très-Haut, que je ne puis comprendre;
Mes yeux d'un plus grand jour auroient été bleſſés;
Il m'a dit: Sois heureux; il m'en a dit aſſez.

De Voltaire.

---

(1) M. Graveſande, Profeſſeur à Leyde, le premier qui ait enſeigné en Hollande les découvertes de Newton.

(2) M. Dortous de Mairan, Gentilhomme de Béziers, Secrétaire de l'Académie des Sciences de Paris.



N.° 1784 & 1785.

LIBERTÉ (l'amour de la).

CRASSUS, des CINANOIS exigeant une ſomme
Pour ne les pas ſoumettre à l'Empire de ROME,
Tous refusèrent de traiter.
La Liberté, Craſſus, quand on veut nous la vendre,
N'a plus rien, dirent-ils, qui puiſſe nous flatter;
Nos pères, qui d'eux ſeuls ont toujours ſu dépendre,
Ne nous ont pas laiſſé de l'or pour l'acheter;
Mais ils nous ont laiſſé du fer pour la défendre.

Coquard.

N.° 1786.

LIBERTÉ (l'amour de la). *V.* la lettre M N.° 1968.

Le Brun.

N.° 1787.

LIBERTÉ (l'amour de la). *V.* la lettre L. N.° 1835.

La Fontaine.

N.° 1788.

LIBERTIN (ſortie contre un).

UN homme libertin, qui, ſans ame & ſans foi,
Se fait de ſon plaiſir une ſuprême loi,
Tient que ces vieux propos de démons & de flammes
Sont bons pour étonner les enfans & les femmes;
Que c'eſt s'embaraſſer de ſoucis ſuperflus,
Et qu'enfin tout Dévot a le cerveau perclus.

Boileau.

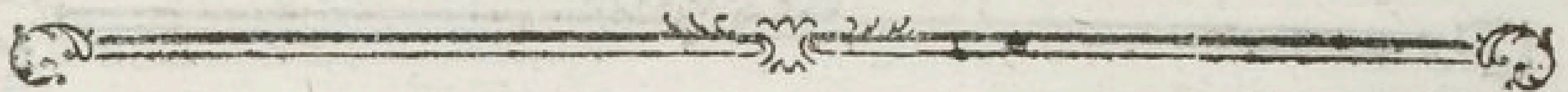
N.° 1789.

LIBERTINAGE (ce qui produit le).

DÈS que vous mettrez en ménage
La Pareſſe & l'Orgueil ſans fonds ni revenu,
Comptez ſur le Libertinage;
Car il ſera bientôt venu.

Peſſelier.





N.° 1790.

LIBERTINAGE (tableau du), *& ses suites.*

Vous qui savez donner les couleurs les plus sages
Aux traits les plus hardis, aux plus vives images,
Exécutez le plan que vous m'avez tracé,
Et guidez un pinceau dans mes mains déplacé.

Cette trompeuse erreur dont le monde est l'empire,
Plus aimable à saisir, que facile à décrire,
Rivale de l'Amour, & sœur de la Beauté,
A qui VÉNUS donna le nom de Volupté,
Dans un cercle rempli de jeunes SYBARITES,
Célébroit les douceurs des loix qu'elle a prescrites;
Contente si les cœurs lui portent pour tributs,
Des plaisirs ignorés ou de nouveaux abus.
Chaque moment ajoute au charme de l'entendre;
Sa voix devient plus douce, & sa beauté plus tendre;
Un sceptre de cristal arme ses jeunes mains,
Et ce sceptre agité fait mouvoir les Humains:
Quand tout à coup les chants des FAUNES, des BACCHANTES,
Annoncent à grand bruit le Dieu des CORIBANTES;
BACCHUS vient sur son char demander en vainqueur
Et la main de la Nymphe, & son trône, & son cœur.

Le Satyre enivré, la Ménade effrénée,
Sur leurs ſiſtres aigus célèbrent l'Hyménée.
La Volupté ſoupire, &, d'un œil languiſſant,
Invoque en vain l'Amour, & cède en rougiſſant.
A cet Hymen forcé les SYLVAINS applaudirent;
Tous les bois d'alentour à leurs cris répondirent;
Et le Ciel en courroux maudit le monſtre affreux
Que devoit mettre au jour ce couple malheureux:
Bientôt l'évènement confirma le préſage.

Des amours de Bacchus naît le Libertinage,
Monſtre dont les progrès rapides & conſtans
S'étendent ſans effort, & réſiſtent au temps;
Ses beaux yeux ſont remplis des charmes de ſa mère,
Son cœur foible eſt ouvert aux excès de ſon père;
Fourbe, il prend de l'Amour & l'enfance & les traits;
La raiſon ſe déride en voyant ſes attraits;
La Jeuneſſe le ſuit ſur la foi de ſes charmes,
Badine avec ſon arc, ſe joue avec ſes armes,
Serre, briſe ſes nœuds avec facilité,
Et, priſe dans ſes fers, ſe croit en liberté:
Tranquille, elle ſourit au Dieu qui la careſſe,
Dans ſes bras amoureux l'imprudente le preſſe,
Quand tout-à-coup, ſaiſis d'une douce langueur,
Ses bras ſont accablés ſous le poids du vainqueur.
A ce trouble inconnu la Jeuneſſe alarmée,
Veut éviter les traits du Dieu qui l'a charmée;

Mais, hélas ! ſes combats ſe changent en plaiſirs,
Ses craintes en eſpoir, ſes remords en déſirs;
Confuſe, elle retombe au milieu de ſes chaînes;
Un charme involontaire accompagne ſes peines:
Elle voudroit haïr, elle ne peut qu'aimer;
Son cœur cherche le calme, & ſe laiſſe enflammer.
C'eſt alors qu'à ſes yeux ſe découvre l'abyme;
Mais un chemin de fleurs la conduit juſqu'au crime.
Le voile de l'erreur tombe enfin ſur ſes yeux,
Et les Vertus en pleurs s'envolent dans les cieux.
Inſenſible aux leçons, au cris de la Sageſſe,
La jeuneſſe ſe livre au vainqueur qui la bleſſe;
Alors de faute en faute, & d'erreur en erreur,
En épuiſant le crime, elle accroît ſon ardeur;
Du poids de la raiſon ſon ame délivrée,
Au torrent des Amours s'abandonne enivrée.
Loix, Sageſſe, Pudeur, Mœurs, Principes, Vertus,
A l'aſpect du Plaiſir qu'êtes vous devenus?
Le Temps ſuit la jeuneſſe; il la preſſe, il l'arrête,
Et blanchit les tréſors qui couronnoient ſa tête:
Le Plaiſir eſt détruit, l'Amour n'a plus de traits;
Mais l'Habitude reſte au défaut des attraits:
Le Mépris, le Dégoût, rempliſſent ſur ſes traces
Le trône qu'occupoient les Talens & les Graces;
Et la Mort tranche enfin des jours infortunés,
Dans le ſein des Amours ſi long-temps profanés.

Fils chéri de Bacchus, trompeur Libertinage,
A ces honteux excès tu connois ton ouvrage ;
Couché ſur des gazons qu'épargnent les hivers,
Tu ris de voir le Monde en proie à ces travers :
Viens toi-même éclairer l'excès de la folie
Dans ces lieux où la FRANCE imite l'ITALIE (1).
LUCINDE & CIDALIS, par l'hymen enchaînés,
Volent aux jeux publics de myrtes couronnés ;
Lucinde à la douceur ajoute la fineſſe :
Le Parterre charmé contemple ſa jeuneſſe,
De ſes regards errans démêle le motif,
Et de ſon innocence arbitre déciſif,
Fixe, ſans balancer, le moment de ſa chute.
Bientôt la toile vole, & l'arrêt s'exécute.
Un eſſaim de flatteurs perfides, mais charmans,
Qui, ſans vouloir aimer, portent le nom d'Amans,
Brillent dans les balcons, & volent autour d'elle ;
Dans leurs diſcours légers la ſaillie étincelle ;
L'art d'orner le frivole & d'embellir les riens,
Sème de mille fleurs leurs brillans entretiens.
A tous leurs mouvemens Lucinde intéreſſée,
Cherche à déterminer ſon ame embarraſſée.
Art de SÉMIRAMIS, miracles de LINUS,
Charmes d'ANACRÉON, preſtiges de VÉNUS,

(1) L'Opéra.

Plaiſir touchant des pleurs, ſentimens de la joie,
Tout ce qui plaît, qui charme, à ſes yeux ſe déploie;
Elle cède, elle perd un reſte de fierté,
Et prépare ſon cœur à l'infidélité.
Dans les ſombres détours d'une ſcène éclatante,
L'époux a prévenu ſon épouſe inconſtante,
Et ſa main libérale achète au plus haut prix
Un repentir ſuivi de honte & de mépris.
Du ſpectacle au ſouper le jeu remplit l'eſpace;
La nuit s'élève en vain, un jour nouveau l'efface;
Bientôt, dans un ſallon par Comus éclairé,
On vole à ce feſtin ſi long-temps déſiré,
Ordonné par le luxe & la délicateſſe,
Apprêté par le goût, loué par la molleſſe.
Là, tous les ſens flattés, ſans être ſatiſfaits,
S'aiguiſent par degrés, ne s'émouſſent jamais.
Au troiſième nectar que verſe la folie,
L'ame s'épanouit, la langue ſe délie,
Et l'eſprit, libre enfin au milieu de ſes fers,
Vole avec le champagne, & le ſuit dans les airs.
Alors les traits malins de la plaiſanterie
Troublent de la Raiſon la ſage rêverie:
Qu'elle règne, dit-on, quand le ſoleil nous luit;
Le flambeau de l'Amour eſt l'Aſtre de la nuit.
Ainſi tous les excès, ſous un maſque commode;
Se gliſſent ſourdement & ſe tournent en mode;

Il ſuffiroit alors, pour étendre leurs cours,
Qu'un Ecrit ſcandaleux leur prêtât ſon ſecours.
Le Monde a de ſon ſein exilé la ſcience;
Mais il ſait par l'uſage ennoblir l'ignorance;
Il prête à nos diſcours ce vernis animé,
Ce ton enfin, ce ton plus ſenti qu'exprimé.
Cependant, ſur la foi d'un certain formulaire,
Il voile nos défauts, & donne l'art de plaire;
De l'eſprit, du mérite arbitre univerſel,
Il condamne à la hâte, & juge ſans appel.
Quelques foibles ſecours puiſés dans la lecture,
Quelques faits recueillis dans une ſource impure,
Sont la baſe & le fonds de ce Juge inſenſé,
Pareſſeux à s'inſtruire, à corrompre empreſſé.
O vous! qui, ſatisfaits de vos courtes lumières,
Ne cherchez, n'enlevez que la fleur des matières,
Laiſſez en d'autres mains les fardeaux accablans,
Et ne ſurchargez pas vos débiles talens;
Et vous de qui les ſoins, bornés à la parure,
Retranchent à l'eſprit toute ſa nourriture,
Qui, le bras appuyé ſur un pompeux carreau,
Arrangez la Nature en tournant le fuſeau,
Croyez que ces Auteurs, dont votre ame eſt charmée,
Ont le cœur d'un TITAN & les bras d'un PYGMÉE;
Leur exemple entraîna votre eſprit libertin:
Connoiſſez leurs erreurs, & tremblez pour leur fin.

Ils n'ont jamais senti le solide avantage
De rendre aux Loix, aux Dieux un légitime hommage:
Ils ont vu que le Monde offroit tout son encens
A la Beauté du jour, à l'Idole des sens;
Qu'à peine quelques grains, conservés en silence,
Fumoient obscurément aux pieds de l'Innocence;
Et qu'enfin les Autels d'Amour & de PLUTUS
Avoient rendu désert le Temple des Vertus.
Ils ont vu FLORE errante, ARPHISE à demi-nue,
S'engager sans pudeur & rompre sans retour,
Remplir le Monde entier de leurs égaremens,
Et compter en un mot leurs jours par leurs Amans.
Ils ont vu triompher ces tyrans des familles,
Ces fameux corrupteurs des mères & des filles,
Qui, galans sans décence, amoureux sans désirs,
Ne cherchent que l'éclat dans le sein des plaisirs;
Qui, loin d'ensevelir la liste de leurs crimes,
Exposent au grand jour le nom de leurs victimes:
Ils ont dans cette école accoutumé leurs cœurs
A flatter la licence, à mépriser les mœurs,
A tolérer le vice, & non le ridicule,
A couronner l'excès, à siffler le scrupule,
A ne connoître enfin, esclaves factieux,
Que leurs penchans pour loix, & leurs plaisirs pour Dieux.

M. le Cardinal de Bernis.

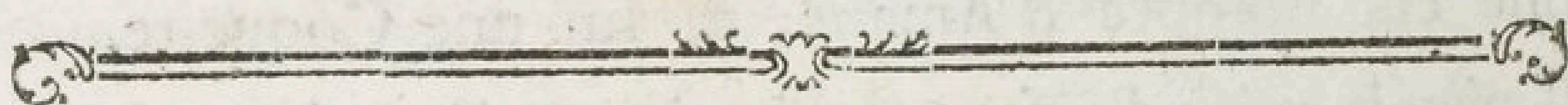
N.° 1791.

LINOTTE (la) *enluminée. Leçon allégorique aux Coquettes.*

Une Linotte avoit fait choix
D'un Pinçon favori qui vivoit ſous ſes loix ;
Mais bientôt, ſe prêtant à la tendre fleurette,
Elle eut nombre d'Amans, & fut une Coquette.
Il n'étoit point d'oiſeau (mâle s'entend) au bois
Qui n'eût égaré ſa prunelle ;
Elle gazouilloit tendrement ;
En un mot, la vive femelle
. . . .
Quand une fois déſir de plaire
S'empare d'un jeune cerveau,
Acquérir agrément nouveau,
Devient la ſérieuſe affaire.
Pour donner dans les yeux des Oiſeaux d'alentour,
Croyant que ſes couleurs n'étoient point aſſez belles,
Cent mille ingrédiens ſur ſa tête & ſes ailes,
Pour en ſubſtituer, paſsèrent tour-à-tour.
Sous l'éclat emprunté de ce nouveau plumage,
La Linotte ſe met aux champs,

Ne doutant point que de tout ſon bocage
L'Amour ne lui ſoumît les légers habitans.
Mais quelle fut ſon aventure ?
De cet outrage fait à la ſimple Nature
Les Oiſeaux furent ſi touchés,
Que, feignant de la méconnoître,
Tous, juſques aux Moineaux, vinrent à diſparoître,
Sans qu'ils ſe fuſſent d'elle un moment approchés.

D'Ardenne.



N.° 1792.

LION (le), *l'Ane, & le Renard. Leçon allégorique à ceux qui approchent des Grands.*

UN Lion ayant pris quelques bêtes ſauvages,
Aidé de l'Ane & du Renard,
Dit au Baudet d'en faire le partage.
Cet animal, ſimple & ſans art,
En fit trois part avec tant de juſtice,
Qu'on n'eût ſu laquelle choiſir.
Scrupuleuſe délicateſſe
Qui ne fit pas, dit-on, plaiſir
A Meſſire Lion, Prince fort colérique.
De ſon exactitude il punit la Bourrique,

C'est-à-dire, il l'étrangla net.
Malheur à tout sujet
Qui ressemble à cet Ane, & n'est pas politique !
Sire Lion, après ce châtiment,
Fit au Renard pareil commandement ;
Mais le compère,
Courtisan plus adroit, sut se tirer d'affaire :
Il laissa presque tout à Messire Lion,
Se réservant très-mince portion.
Qui t'a donné tant de prudence,
Dit le Monarque à l'hôte des terriers ?
Sire, dit-il, c'est l'ignorance
De ce Baudet plein d'insolence,
Avec tant d'équité par vous mis en quartiers.
Prétendez-vous des Rois gagner la bienveillance ?
Flattez-les, accordez-leur tout ;
C'est le moyen d'être à leur goût.

Richer.





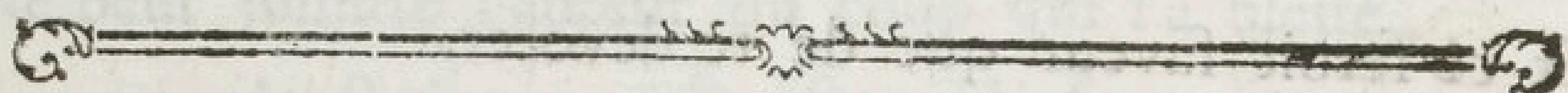
N.° 1793.

LIÈVRE (le) & *le Moineau. Leçon allégorique à ceux qui font les bons valets.*

DANS la ſaiſon où des dons de CÉRÈS
On a dépouillé les guérets,
Saiſon où le gibier ne trouve plus d'aſile,
Un Lièvre s'étoit endormi.
Un Paſſereau l'éveille, & lui dit : Mon ami,
Je ſuis ſurpris que tu ſois ſi tranquille;
Un Lièvre doit veiller toujours:
J'apperçois des Chaſſeurs que pour toi je redoute,
Et c'eſt toi qu'ils cherchent ſans doute.
Crois-moi; de la vîteſſe emprunte le ſecours,
Gagne les bois & les montagnes,
Ne parois plus dans nos campagnes
Juſqu'au temps où les bleds couvriront les ſillons.
Pareils avis étoient fort bons :
Tel donne à ſon voiſin des conſeils ſalutaires,
Qui fort ſouvent néglige ſes affaires.
Notre Moineau ne voyoit pas
Certain jeune Ecolier, venant à petit pas,
Qui, le long des buiſſons, dans un temps de vacance,
Pourſuivoit les petits Oiſeaux,

Et tiroit ſa poudre aux Moineaux.
L'Enfant voit celui-ci ; parderrière il s'avance
Avec adreſſe, & l'ajuſtant,
Le coup part ; l'Oiſillon tombe mort à l'inſtant.

Richer.



N.° 1794 & 1795.

LINX (le) *& la Taupe. Leçon allégorique aux gens qui trouvent à redire à tout.*

JADIS, dans le ſiècle des Fables,
Et du temps qu'il étoit des SIRÈNES, des SPHINX,
CENTAURES & choſes ſemblables,
Vivoit auſſi Meſſire LINX,
L'ARGUS des animaux, dont la perçante vue
Ne trouva jamais rien d'obſcur :
Tandis que l'œil du jour perce à peine la nue,
Le ſien perce au travers d'un mur.
Un de ces animaux, tapi ſous un branchage,
(Car ils étoient Chaſſeurs de leur métier)
Se tenoit à l'affût, attendoit le gibier,
Préparant ſes dents à l'ouvrage.
Notre Argus apperçoit une Taupe en ſon trou :
Ah ! lui dit-il, que je te plains ma mie!

Pauvre animal! que fais-tu de la vie?
Tu n'as point d'yeux; JUPITER étoit fou
Quand il te fit de cette ſorte....
Pourquoi t'ôter le jour qui doit tout éclairer?
Tu fais fort bien de t'enterrer;
Je te tiens plus d'à moitié morte,
Et ce ſeroit faveur que de te dévorer.
Pardonez-moi, lui dit la Dame;
Je ſens fort bien que je vis tout à fait:
Je n'ai point d'yeux, eſt-ce un ſujet
D'accuſer Jupiter? Croyez-m'en, ſur mon ame,
Il a bien fait ce qu'il a fait.
A-t-il beſoin qu'on le conſeille?
Il m'a donné, de ſa grace, une oreille
Qui vaut des yeux, & qui me ſert autant.
Tenez, par exemple, elle entend
Derrière vous un bruit qui vous menace;
Je crains pour vous quelque diſgrace;
Fuyez. Dame Taupe entendoit
La corde d'un arc qu'on bandoit.
La flèche part, & l'atteinte mortelle
Envoya notre Argus dans la nuit éternelle.

De la Motte.



N.° 1796.

N.° 1796.

LION (tableau du) *dans sa colère.*

Ainsi, quand un Lion, par le Maure chassé,
Ne peut joindre l'auteur du coup qui l'a blessé,
Ses regards furieux, précurseurs de sa rage,
Au désert effrayé dénoncent le carnage:
De ses gémissemens tout cœur est palpitant;
L'écho, qu'il y contraint, tremble en les répétant,
Et sa superbe dent, teinte du sang qu'il verse,
Brise en éclats sanglans la flèche qui le perce.

Sénecé.

N.° 1796 *a.*

LION (le), *la Lionne & le Lionceau;* ou *Leçon utile à beaucoup de maris.*

Un fier Lion de Numidie,
Trouvant les nœuds d'hymen à son gré trop pesans,
Vivoit à la mode des Grands;
Et sa moitié, quoique jolie,
N'avoit pas la moitié de ses empressemens.

Dame Lionne étant outrée,
Furieuse, désespérée,
Un Lionceau lui dit : Pourquoi vous désoler
Et consumer vos jours en plaintes inutiles,
Quand il est, pour vous consoler
Des moyens si doux, si faciles ?
La femelle sourit ; ce sourire éloquent
Signifioit, on vous entend ;
Et lui, non moins adroit que tendre,
Se fit encore mieux entendre :
Bref, elle apprit bientôt, graces au favori,
L'art de se passer d'un mari.
Le Lion, sur qui seul tomboit tout le dommage,
Prit, en fermant les yeux, le parti le plus sage ;
Et les bonnes façons succédant au mépris,
Il sut, en peu de temps, regagner la volage,
Et lui faire oublier l'art qu'elle avoit appris.

*M.****

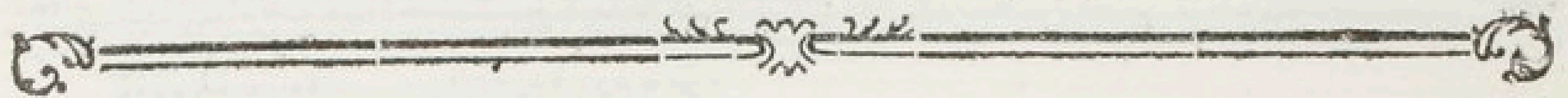


N.° 1796 *b*.

LION (le) & *la Mouche ; ou le besoin de pardonner quelquefois. Allégorie.*

Près d'un rocher, un Lion en passant
Fut piqué d'une Mouche; il crut, en sa colère,
Qu'il eût été pour lui déshonorant
De pardonner une offense légère :
Cet effort de vertu n'est pas fort ordinaire
Chez les Lions. L'est-il beaucoup chez-nous ?
Sur ce fait-là, je crois, nous sommes tous
En ligne droite issus du même père,
Et très-proches parens du Lion, qui d'abord
Fond sur la Mouche, attaque & renverse le fort
De ses concitoyens, leur ville & leur ouvrage.
Le peuple ailé, frémissant, plein de rage,
Parut, joignit en un moment
Le destructeur de ces Dieux domestiques,
Et, l'attaquant à coup de piques
Ou d'aiguillons, si l'aimez autrement,
Lui démontra sensiblement,
Par mainte & mainte déchirure,
Qu'il eût été bien plus prudent
De pardonner ou mépriser l'injure.

Ganeau.

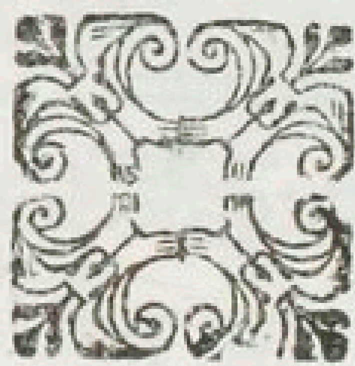


N.° 1796 c.

LION (description du).

TU domines sur tout, ô superbe animal !
En audace, en courage, en force sans égal ;
Roi hautain, par la crainte exerçant ta puissance,
Les plus hardis Sujets tremblent en ta présence :
La forêt retentit de tes gémissemens ;
Ta queue, à coups pressés, bat tes robustes flancs ;
Je vois tes yeux ardens s'enflammer de colère,
Et ton cou secouer sa flottante crinière.
Il découvre sa proie : effrayée, elle fuit.
Sur ses traces il vole, à grands pas la pousuit ;
Il l'atteint ; il l'immole à sa soif du carnage ;
Mais d'ailleurs généreux, symbole du courage,
Que dis-je ? quelquefois reconnoissant, humain ;
Tel fut le défenseur de l'Esclave Romain.

Dulard.



N.° 1797.

LION (le) *& le Rat. Leçon allégorique aux Ingrats.*

UN Lion endormi, s'éveillant en ſurſaut,
Rencontre un Rat ſous ſa patte.
Comme un Lion eſt fier, & qu'il a le ſang chaud,
Il fulmine, tonne, éclate.
Pour appaiſer ſon courroux,
Le Rat, que la crainte glace,
Se proſterne à ſes genoux,
Et, d'un ton ſuppliant, lui demande ſa grace :
L'intervalle eſt ſi grand, dit-il, *de vous à moi*,
Qu'en me faiſant périr vous auriez peu de gloire,
Et la clémence d'un Roi
Eterniſe ſa mémoire.
Si vous avez la bonté
De me conſerver la vie,
La prodiguer par-tout pour votre Majeſté,
Sera ma plus forte envie.
Le Lion généreux, mettant la griffe bas,
Senſible à cette requête,
Fit grace à la pauvre bête,
Et ne s'en repentit pas.

En pourſuivant une proie,
Trois ou quatre jours après,
Le Lion, pris en des rets,
Pour s'en débarraſſer ne trouve aucune voie:
Par des efforts vigoureux
Il tâche à rompre ſa chaîne;
Mais plus il y prend de peine,
Plus il en ſerre les nœuds.
De chaque animal qui paſſe
En vain, dans ce péril, il attend du ſecours.
Quand le deſtin nous menace,
Nos meilleurs amis ſont ſourds.
Le Rat ſeul, d'un pas agile,
L'ayant entendu rugir,
Vient voir à quel uſage il lui peut être utile,
Et, ſans beaucoup parler, cherche à beaucoup agir.
Il s'attache avec ſoin à ronger une corde
Qui de tout l'attirail eſt le nœud gordien;
Et par bonheur tout ſuccède ſi bien,
Tant de fortune à ſon zèle s'accorde,
Que du Lion captif il briſe le lien,
Pour le récompenſer de ſa miſéricorde.
PRINCES, qui, pouvant tout, vous croyez tout permis,
Aux malheureux ſoyez toujours propices;
Tels que l'on croît d'inutiles amis,
Dans le beſoin rendent de bons ſervices.

Bourſault.

N.° 1798.

LION (le) *& le Moucheron. Leçon allégorique aux personnages qui croient n'avoir rien à craindre des gens fort au dessous d'eux. Le Vainqueur immodéré. L'erreur des grands personnages. V.* le Recueil des Fables de la Fontaine. *Liv. II. Fab. IX.*

N.° 1799.

LION (le) *décrépit* (1). *Leçon allégorique pour les Courtisans & Médisans.*

LE Lion, accablé par les ans,
Et n'ayant presque plus de chaleur naturelle,
Avoit autour de lui nombre de Courtisans
Qui, par grimace ou non, lui témoignoient leur zèle.
Le Loup, qui ne peut faire une bonne action,
Voyant que le Renard n'étoit pas de la bande,

(1) Cette Fable ne se trouve point dans le Recueil des Fables de la Fontaine.

Le fit remarquer au Lion,
Qui jura de punir une audace si grande.
Mais le rusé Renard, plus adroit que le Loup,
Averti de son insolence,
Non content de parer le coup,
Résolut d'en tirer vengeance.
Il va rendre visite au Roi des animaux;
Et d'un ton assuré : *Vous voyez*, dit-il, *Sire*,
Des Sujets de votre Empire
Le plus sensible à vos maux.
Pendant qu'on vous faisoit des complimens stériles,
Qui ne partent souvent que d'un zèle affecté,
Je cherchois des secrets utiles
Pour le soulagement de votre Majesté;
Elle est hors de péril, & l'Etat hors de crainte :
La peau d'un Loup écorché vif
Est un remède aussi prompt qu'effectif
Pour ranimer votre chaleur éteinte.
Son attente eut un plein effet.
On écorche le Loup, on en couvre le Sire;
Et ceux qui du Renard l'avoient ouï médire,
Dirent tous que c'étoit bien fait.

La Fontaine.





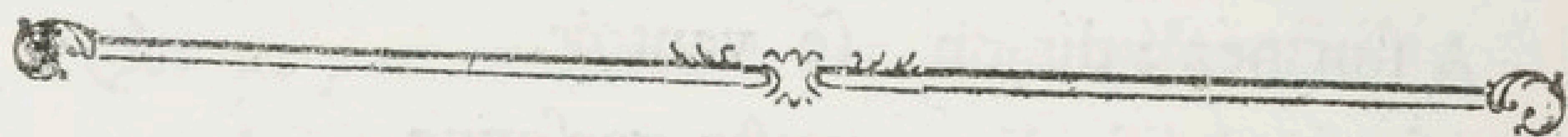
N.° 1800 & 1801.

LION (le) *& le Lièvre. Le Bavard, l'Importun, le Fanfaron.*

ON raconte, qu'un jour ſa Majeſté Lionne
Du Lièvre rabattit aſſez bien le caquet.
Celui-ci, qui croyoit au Roi la donner bonne,
D'être l'appui de la Couronne,
A ſon nez, dit-on, ſe vantoit.
Sire, ſans irriter votre auguſte perſonne,
Avouez que je ſuis un excellent Sujet.
Le Léopard n'eſt point docile,
L'Ours & le Tigre encore moins;
Pour l'Ane, il eſt gourmand preſqu'autant qu'imbécille,
Et ne peut que charger l'Etat dans ſes beſoins;
Le Bœuf à regret ſert un maître;
Le Loup fait l'important, & le Renard eſt traître;
C'eſt un drôle, entre nous, à vous jouer d'un tour:
Tout ce qui forme votre Cour
Après la révolte ſoupire.
Ce n'eſt pas ſans courir des haſards dangereux,
Que d'une part des ſoins qu'exige cet Empire
Mon Roi ſe repoſe ſur eux:

Je ſuis, ma foi, le ſeul qui vaille quelque choſe.
Tais-toi, reprit alors le Monarque, & pour cauſe:
C'eſt de toi-même avoir trop bonne opinion;
Apprends-le de ton Roi, pour ton inſtruction.
Fuir de ces animaux l'odieuſe malice,
C'eſt n'être pas méchant, mais non pas être bon.
Parbleu ce Lion-là n'étoit pas bête, non!
On n'eſt pas vertueux pour n'avoir aucun vice,
Ni plus ſoumis au joug pour fuir la trahiſon;
La foibleſſe eſt ſouvent toute notre juſtice.

M. l'Abbé Aubert.



N.° 1802.

LION (le jeune) *& le jeune Tigre. L'Education.*

LE fils d'un vieux Lion commençoit à grandir;
Il étoit l'eſpoir des provinces.
Mais, qui l'élevera dans le grand art des Princes?
Le père y rêve, & ſonge à ſe munir
D'un Gouverneur par excellence.
Tous les Courtiſans d'accourir;
Car la place eſt de conſéquence:
C'eſt à qui ſera le MENTOR
De ce rugiſſant TÉLÉMAQUE.
Un peu moins délié que le feu Roi d'ITHAQUE,

L'Ours eſt chaſſé comme un butor.
Un Eléphant, hériſſé de ſcience,
Prudent, induſtrieux, ſur-tout plein de raiſon,
Pour former le jeune Lion,
Se propoſe ſans arrogance.
Il eſt fort ſage, diſoit-on;
Mais il manque un peu d'élégance.
Paroît un Courſier génereux,
Nourri dans les pleines d'ELIDE,
Fameux par ſon courage & ſa courſe rapide;
Mais il eſt noble & fier.... on le croit dangereux.
Affectant un maintien plus décent que rigide,
Un Tigre moraliſte, ou du moins ſoi-diſant,
Trompe ſa Majeſté par un ton ſéduiſant
Et l'accent meſuré d'un langage perfide.
Sous un habit ſi velouté
Il doit loger un cœur timide,
Dit une Léoparde, au regard effronté,
Ainſi que la Panthère avide,
Folle d'un Amant moucheté;
D'ailleurs il plaît à la Lionne;
Jeune & coquette encor, ſon cœur s'eſt enflammé:
On juge l'air bien plus que la perſonne.
Le Tigre a pris un maſque, & le Tigre eſt nommé.
Pauvres Sujets! que naîtra-t-il d'utile
D'un pareil choix? Un Tigre éduquer un Lion!....

Tout ce qu'on peut en attendre de bon,
C'eſt que l'Inſtituteur étrangle ſon Pupille.

M. Dorat.

N.° 1803 & 1804.

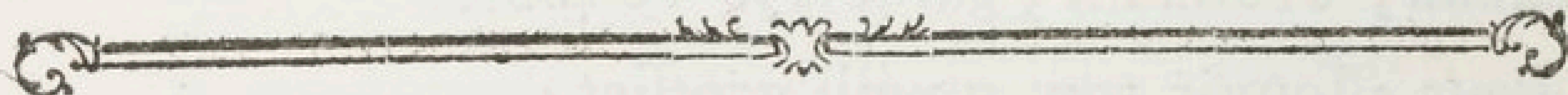
LION (le) *& le Chien. Leçon allégorique pour les Maîtres trop durs.*

ON ne voit rien de parfait ſous les cieux :
L'Homme mal à propos ſe targue de ſageſſe ;
Ce n'eſt qu'une orgueilleuſe ivreſſe.
Le plus ſage de tous, c'eſt le moins vicieux :
Chacun pour ſes défauts a beſoin d'indulgence ;
C'eſt un trop dangereux abus
De ne rien pardonner, & l'équité compenſe
Les foibleſſes par les vertus.
Un Lion, grand chaſſeur, laiſſoit, en ſon abſence,
Dans ſa demeure un maître Chien ;
De ſes proviſions c'étoit le gardien.
Le Roi des animaux lui tailloit ſa pitance :
Quoique Mouflar, de ſon tempérament,
Fût animal aſſez gourmand,
La crainte lui faiſoit garder la tempérance ;
Il ſe bornoit à ſon lopin :
Mais un beau jour, voyant un Marcaſſin,

Pâture tendre & délicate,
Notre Chien fut tenté. D'abord il flaire autour,
Puis il succombe enfin à l'appât qui le flatte ;
Il en mange un morceau. Le Lion, de retour,
S'en apperçoit, & se met en furie.
Maraud, s'écria-t-il, gardois-je ce gibier
Pour assouvir ton appétit grossier ?
Sire, répond le Chien, que votre Seigneurie
Me pardonne pour cette fois :
Oui, je suis un gourmand, j'en fais l'aveu sincère ;
Mon maudit appétit ma rendu téméraire ;
Je jure à l'avenir d'observer mieux vos loix :
Vous savez que toujours Mouflar vous fut fidèle,
Et l'on ne me peut rien sur ce point reprocher ;
De votre antre les Loups n'oseroient approcher,
Tant je fais bonne sentinelle.
Un autre Maître eût fait attention
A tout cela ; mais un Maître Lion
Pardonne rarement. Sors, dit-il, sans réplique,
Ou crains que sur ta peau ma griffe ne s'applique.
Le pauvre Chien, tremblant & demi-mort,
S'enfuit sans demander ses gages.
Sire Lion sans doute avoit grand tort ;
Il le connut bientôt. Des animaux sauvages,
Le voyant hors de sa maison,
Vinrent piller toute sa venaison.

Ne ſoyons pas ſi difficiles,
Si nous voulons vivre en ſociété;
Paſſons quelques défauts à ceux qui ſont utiles:
Ce précepte ne peut être trop répété.

Richer.



N.° 1805.

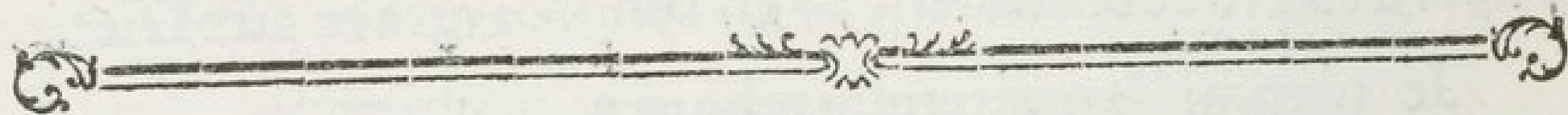
LION (le), *le Renard, & le Chaſſeur. Leçon allégorique aux gens peu expérimentés.*

MONTRE-MOI ce prétendu Maître
Des animaux, dit un jour le Lion
A l'hôte des terriers; je voudrois le connaître,
Et châtier ſa folle ambition;
Montre-le moi, ſi tu le vois paraître.
On ne le voit que trop, dit le Renard malin;
De telles gens le Monde eſt plein:
Les voilà tous deux en campagne.
Le Lion, au penchant d'une verte montagne,
Apperçoit un Berger qui gardoit ſon troupeau.
Cet animal, dit-il, eſt pour moi tout nouveau:
Seroit-ce bien celui que je cherche, Compère?
Non pas, répliqua le Renard,
Qui de ſon compagnon eût voulu ſe défaire.
Quelques momens après ils virent par haſard

Un Chasseur bien armé, dont l'adresse, fatale
Aux Citoyens des bois,
Le faisoit redouter comme un autre CÉPHALE.
Notre Renard, pour cette fois,
Déploya tout son artifice
Pour mettre aux prises le Lion
Avec un pareil champion.
Il ne me chaut, dit-il, lequel des deux périsse;
C'est moins d'un ennemi. Tout n'en iroit que mieux,
Si tous deux succomboient; j'en rendrois grace aux Dieux:
Je n'aurai jamais telle chance.
Celui que vous cherchez, Seigneur, s'offre à vos yeux,
Cria-t-il au Lion : allez en diligence
Vous venger de son insolence.
Vous n'aurez pas besoin, je crois, de mon secours;
Cela flétriroit votre gloire;
Et je serai d'ici témoin de la victoire
Qui vous est *hoc*. A ce discours,
Le Lion s'avança, hérissant sa crinière:
Mais l'adresse fait tout, & rend l'homme vainqueur
Des Lions & de leur fureur.
Celui-ci, décochant sa flèche meurtrière,
Fit tomber l'animal sanglant sur la poussière;
Au même instant notre Chasseur
Le croit sans vie, approche de sa proie
Imprudemment & transporté de joie:

Le Lion cependant fit un dernier effort,
    Et sur l'homme vengea sa mort.
    Maître Renard, le bon Apôtre,
    Qui craignoit autant l'un que l'autre,
De tous deux à la fois se voyant délivré,
    Fut content de son stratagême.
  Plus d'un Renard, politique & madré,
    En a souvent usé de même.

Richer.



N.° 1806.

LION (le) & *l'Homme. Moralité*, ou *Leçon allégorique aux entêtés.*

UN Lion, qui cédoit à l'injure des ans,
Voulut, avant sa mort, instruire ses enfans;
J'ai vieilli sur le trône, & mon expérience
    Peut vous enseigner la science
De vous y maintenir vous & vos descendans,
Leur dit-il; écoutez un langage sincère:
Mes travaux & mon âge affoiblissent mes sens;
Il est temps, ou jamais, que je vous parle en père;
    Vous êtes Rois des animaux,
    A vous il n'en est point d'égaux;

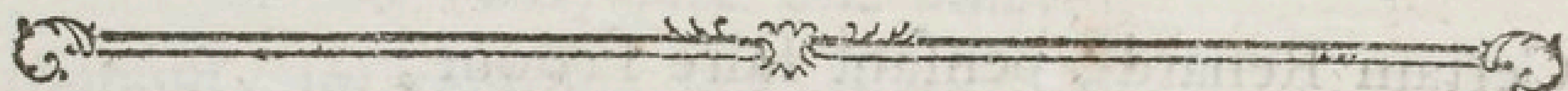
Ne

Ne vous prévalez pas de votre indépendance,
Dépouillez la férocité,
N'accablez point sous votre autorité
La foiblesse, ni l'innocence;
Pacifiques ou Conquérans,
Règnez toujours en Rois, & jamais en Tyrans.
Il est un animal qui pour vous est à craindre,
Quoique moins fort que vous; je vais vous le dépeindre:
Son front est tourné vers les cieux;
Il marche sur deux pieds, il est grand, il est sage,
Et n'a pas moins que nous d'adresse & de courage.
Une mâle noblesse éclate dans ses yeux;
Il a, dit-on, la science en partage;
La gloire a pour lui des appas;
A son courroux ne vous exposez pas:
De nous bien différent, il parle un doux langage.
Quand vous le verrez, son aspect
Vous imprimera du respect;
Il nous dispute l'avantage
D'être le Roi des animaux;
C'est le plus fier de nos rivaux,
Et le plus politique; enfin je vous le nomme,
Mes enfans, évitez son approche, c'est l'*Homme*.
N'ayez jamais affaire à lui,
Et profitez du conseil salutaire
Que vous recevez aujourd'hui.

L'aîné de ces Lions, imprudent, téméraire,
Sort de ſon antre, court les bois :
Tout tremble devant lui, tout reconnoît ſes loix.
Ebloui des honneurs qu'on s'empreſſe à lui rendre,
Perſuadé que rien n'oſe lui réſiſter,
Qu'il peut & doit tout entreprendre,
Il veut contraindre encor l'Homme à le reſpecter.
Il quitte la forêt auſſi-tôt ; mais à peine
A-t-il fait un tour dans la plaine,
Qu'avec un front audacieux
Un Chaſſeur bien armé ſe préſente à ſes yeux.
Qui va là, dit alors le Lion en colère ?
L'*Homme*, lui répond le Chaſſeur.
Et moi je ſuis Lion, reprit-il : ſi ton cœur
Eſt ſi grand que m'a dit mon père,
Battons-nous, & voyons qui ſera le vainqueur.
J'y conſens, répond l'Homme en le couchant en joue,
Et lui tirant un coup dans la cuiſſe ; voilà
Le Lion renverſé. C'en eſt aſſez, hola !
S'écria-t-il ; j'ai tort, & je l'avoue,
D'avoir négligé des avis
Que je voudrois avoir ſuivis.
Quand il attaque en téméraire,
Souvent par un foible adverſaire
Le plus courageux eſt battu ;
Et l'on ſait, par expérience,

Que la valeur, ſans la prudence,
N'eſt qu'une brutale vertu.

Le Brun.



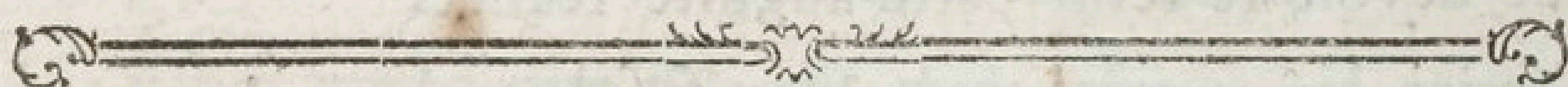
N.° 1807.

LION (le) *& le Renard. Moralité. Les Etats, le Prince bien gardé.*

DE plus de vingt forêts un Lion Souverain
Avoit, pour cauſe d'importance,
Convoqué ſes Etats; c'étoit le lendemain
Que devoit ſe tenir cette auguſte ſéance.
D'écrire les apprêts d'un jour ſi ſolennel,
N'eſt pas, je crois, choſe fort néceſſaire;
De mémoire de Cerf on ne vit rien de tel;
C'eſt donc prudence de s'en taire.
Ne parlons que du Roi. Paré ſuperbement,
L'air, la taille, le port charmant,
Le ſceptre enfin & la couronne,
Tout annonçoit la royale Perſonne:
Ainſi marchoit Sire Lion.
Ce fut en ce moment que forêts retentirent
D'un long *vive le Roi*, que les échos rendirent.
A ce ſignal d'affection,

Chacun, pouſſé par ſa tendreſſe,
Veut voir ſon Roi de près, accourt, groſſit la preſſe.
Le Roi charmé veut que l'on faſſe jour.
Tandis qu'avec tranſport ſon Peuple le regarde,
Certain Renard, penſant faire ſa cour,
Lui dit : Seigneur, où donc eſt votre garde ?
Je ne vois près de vous ni piques, ni Soldats.
Ne vous en embarraſſez pas,
Dit le Prince rempli d'une noble aſſurance ;
Un Souverain qui règne ſur les cœurs
A-t-il beſoin de défenſeurs ?
Ces cœurs le gardent mieux que toute ſa puiſſance.

D'Ardenne.



N.° 1808.

LION (le) *& le Levraut ; ou la loi du plus fort.*

Dès le matin un Lion à la chaſſe
Surprit à ſon gîte un Levraut,
Qui, ſe réveillant en ſurſaut,
Se trouva ſous ſa griffe, & lui demanda grace.
Sire Lion eſt, dit-on, généreux ;
Mais ce n'eſt pas à jeun. Le Lièvre malheureux,
En cette extrémité mettant tout en uſage,
Remontre au Roi des animaux

Qu'il appartient au Seigneur du village:
Tout en ces lieux, dit-il, lui rend hommage;
Voudriez-vous, pour le peu que je vaux,
  Avec lui vous faire une affaire?
Maraud, lui répliqua le Lion en colère,
L'Homme est maître céans, dis-tu? Par quelle loi
 Prend-il ce titre? Il n'appartient qu'à moi:
  Un chimérique orgueil le flatte,
 Je le sais bien; mais, j'en fais un serment,
  S'il tombe jamais sous ma patte,
 Je le ferai dédire assurément.
  Pour toi, ta bêtise est étrange,
 Quand je te tiens, de croire m'échapper;
L'Homme t'épargne-t-il lorsqu'il peut t'attraper?
  Et que t'importe qui te mange?

Richer.



N.° 1809.

LIONS (les deux). *Leçon allégorique aux gens entichés de leur nom.*

UN Lion qui, de père en fils,
Etoit issu du Lion que jadis
HERCULE étouffa dans NÉMÉE,
Tout fier d'avoir de tels ayeux,

Contoit à tout venant ce que la renommée
En leur faveur avoit dit d'eux.
Par ce détail pompeux, qu'il ramène sans cesse,
Il croit, amoureux de son sang,
En constater encor plus la noblesse
Et les égards dus à son rang.
Un Lion, son ami d'enfance,
(L'amitié donne bien des droits)
Lui dit : Seigneur, pour cette fois,
Je vais sur tels propos dire ce que je pense ;
Et pourquoi donc ne le dirois-je pas ?
Le sentiment que je hasarde
N'a rien, Seigneur, qui vous regarde,
Vous qui jamais ne fûtes dans le cas
De démentir votre illustre origine,
Vous en qui la valeur domine,
Vous qu'un mérite universel
Fait briller dans nos bois d'un éclat personnel,
Que l'on admire, & que chacun honore :
Mais je dis, quand quelqu'un n'a qu'un nom pour soutien,
Qu'à l'éclat de sa race il ne joint rien du sien,
Que par fois il la déshonore ;
Que sa naissance alors n'a rien qui le décore,
Et ne peut s'appeler un bien ;
Car enfin, qui ne voit, pour peu que l'on raisonne
Et qu'on y fasse attention,

Que la noblesse est pour le nom,
La roture pour la personne.

D'Ardenne.



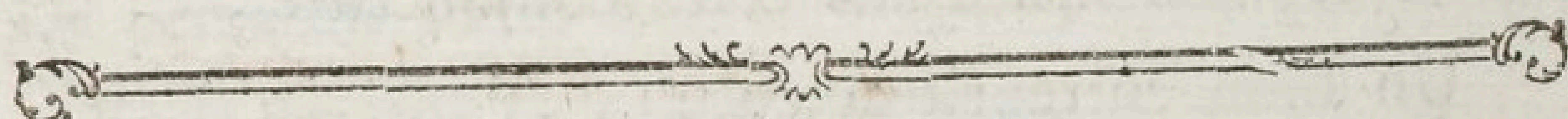
N.° 1810.

LIONS (les) *malades. L'étonnement suspendu. La chose fort commune.*

EN certain canton de l'AFRIQUE,
Les Lions, attaqués d'un mal épidémique,
Passoient en foule au sombre bord;
Tout étoit semence de mort,
L'air & les alimens. Dans cette conjoncture,
Un Lion entreprit la cure
De ses camarades mourans.
Atteint du mal qui vous désole,
On m'apprit, leur dit-il, dans mes plus jeunes ans,
L'art d'en guérir; sur ma parole,
Vous guerirez aussi; mon remède est certain.
En effet, ce bol souverain
Mit fin au mal. Lions aussi-tôt députèrent
Vers l'Esculape, & le prièrent,
Au bout d'un long remercîment,
De leur lâcher la recette admirable,

Afin que si jamais pareil événement
Ramenoit ce temps déplorable,
Ils pussent s'en servir. Le Lion bonnement,
Sans qu'on l'en pressât davantage,
Leur donna son remède, en detailla l'usage,
Et dans l'excès de son contentement:
Enfans, dit-il, voici tout le mystère;
Alors il leur conta comment
Il les avoit tirés d'affaire:
C'étoit un rien. Dès ce moment,
Leur admiration & leur empressement
Comme à l'envi diminuèrent;
Et par-là les Lions aux Hommes ressemblèrent.

D'Ardenne.



N.° 1811.

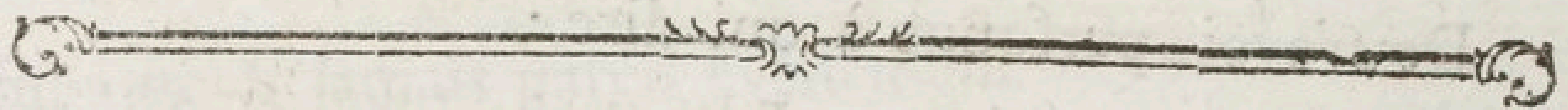
LIONS (les) *voyageurs. Leçon allégorique aux Petits qui rendent service aux Grands*

UN Lion de beaucoup d'esprit,
Et qui savoit que le voyage
Forme les mœurs, instruit, polit,
Voulut faire son tour, se mit en équipage,
Partit; il emmena deux amis avec lui:
C'eût été pour mourir d'ennui,

De n'avoir personne à qui dire :
Ceci me plaît, cela me fait pitié.
Tout Voyageur qui seul admire,
Des plaisirs du voyage à peine a la moitié.
C'étoit dans la saison où règne la froidure,
Que notre trio voyageoit.
Or, un jour qu'il neigeoit,
Ils découvrent une masure ;
Et vîte d'y courir : ce fut, pour leur bonheur,
D'un Renard l'hospice rustique.
Cet abord le glaça de peur :
A les bien accueillir cependant il s'applique.
On fait souvent, par crainte ou politique,
Ce qu'on ne fait pas de bon cœur.
Le Renard poliment s'avance, leur fait fête,
Puis du feu. Les Lions se pressent à l'entour,
Et sur le champ, d'un air honnête,
Leur hôte fut prié d'approcher à son tour.
Chauffez-vous, lui dit-on. Moi ? Seigneur, je n'ai garde ;
Je sais ce que je dois aux Maîtres des forêts.
Tout bas, je sais ce que hasarde
Qui des Grands & du feu veut se tenir tout près.

D'Ardenne.





N.° 1811 *a*.

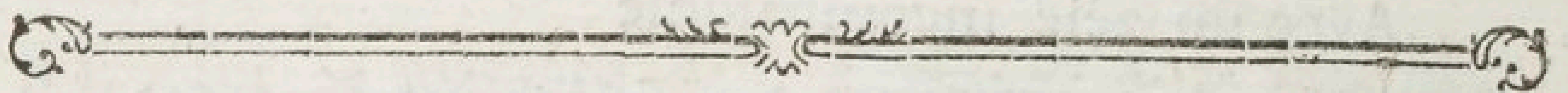
LIRE (ſur la manière de). *L'Abeille & le Papillon.*

Vous ſavez, jeune Iris, que l'utile lecture,
De l'eſprit & du cœur embraſſant la culture,
A former l'un & l'autre excelle également;
De l'ame & du génie elle eſt la nourriture,
Elle eſt mère du goût & du diſcernement,
Et des vices de la Nature
Elle purge nos cœurs & notre entendement:
Mais un ſi grand remède opère lentement.
Vous faites, du plaiſir de lire,
Votre plus doux amuſement;
Mais, pour en profiter, oſerois-je le dire?
Vous liſez trop rapidement.
Du petit oranger le foible compliment,
Ayant de vous reçu un regard favorable,
Pour appuyer mon ſentiment,
Je vous offre encore une Fable.
L'Apologue qui plaît eſt un bon argument.
Expliquez-moi, de grace, ô trop heureuſe Abeille!
Diſoit un jour le Papillon,
Par quelle étonnante merveille,
Sans ternir de nos fleurs l'éclatant vermillon,

Vous ſavez en tirer ce ſuc incomparable,
Ce miel que tous nos ſoins ne nous donnent jamais?....
Ce que vous faites, je le fais:
Avec un zèle incomparable
Vous cultivez les fleurs; n'en fais-je pas autant?
Et ſans placer ici le brillant étalage
De mes talens connus à la ville, au village,
Je doute, entre nous deux, que vous en ayez tant.
Hé! répondit l'Abeille à l'inſecte volage,
Pour t'égaler à moi ceſſe d'être inconſtant;
Tu voles, d'une aile légère,
De fleurette en fleurette, & cela te ſuffit;
Mais, pour en tirer du profit,
Ton ardeur eſt trop paſſagère.
C'eſt en nous fixant ſur les fleurs
Que nous y recueillons cette admirable eſſence
Dont chaque jour l'Aurore en pleurs
Arroſe les jardins où Flore prend naiſſance.
Si je voltigeois comme toi,
Le miel ne ſeroit pas pour moi.
Aux frivoles Lecteurs l'Abeille fait la guerre:
Chaque Livre eſt comme un parterre
Où l'on s'amuſe utilement;
Mais qui promène un œil rapide
Sur les fleurs & les fruits de ce jardin charmant,

Prive d'un miel aussi doux que solide
Et l'esprit & le sentiment.

Pesselier.



N.° 1812.

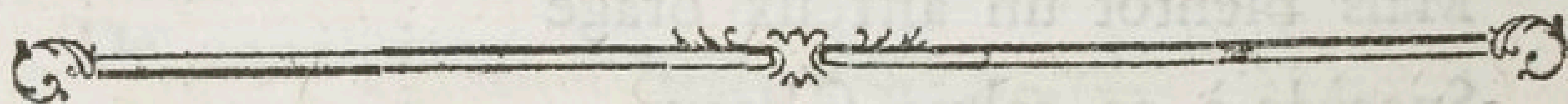
LIS (le) & *la Violette. L'Orgueilleux puni.*

LE Lis, d'un ton plein de fierté,
Dit un jour à la Violette:
Comment donc petite fleurette,
Vous avez la témérité
De vous placer à mon côté!
Loin de moi vîte qu'on se mette,
Cachez-vous dans l'obscurité
Où votre bassesse vous jette:
Il vous sied bien, en vérité,
Foible & rampante créature,
Vil embryon de la Nature,
D'approcher de ma majesté!
Devant votre Seigneur & Maître
Si vous osez à l'avenir,
Sans mes ordres exprès, paroître,
Je vous promets de vous punir
De façon que de votre vie
Vous n'aurez pas, petite amie,

La faculté d'y revenir.
D'une voix haute, en plein parterre,
Ainsi parla Monseigneur Lis.
L'humble Violette s'atterre;
De frayeur ses sens sont saisis;
La pauvrette enfonce sa tête
Dans ses feuilles, si bas, si bas,
Que près d'elle en vain l'on s'arrête;
L'œil le plus fin ne la voit pas.
Le soleil, alors sans nuage,
Montroit aux Humains son flambeau;
Mais bientôt un affreux orage
Succède à ce calme si beau.
Des Sujets qu'Éole gouverne,
Le plus terrible & le plus fort,
Quitte, en mugissant, sa caverne,
Et brise sa prison du Nord:
Porté sur une aile rapide,
Il vole où la fureur le guide;
Rien ne résiste à son effort.
Le superbe Lis, sur sa tige,
Qu'avec arrogance il érige,
Semble l'appeler au combat.
De ton sort l'heure décisive
Va sonner; tremble, tremble, fat.
Aquilon dans l'instant arrive,

Fond ſur lui, l'attaque, & l'abat.
Sa tête, mourante & défaite,
Tombe aux pieds de la Violette,
Qui, le voyant en cet état,
Dit humblement : Que je rends grace
Aux Dieux de m'avoir fait ſi baſſe !
J'aurois ſubi même malheur.
Puiſſent vos pareils, Monſeigneur,
Profiter de votre diſgrace,
Et moins exalter leur grandeur !

Pannard.



N.° 1813.

LIS (le).

Sois la gloire des champs & le charme des yeux,
Fleur à la tige haute, au front majeſtueux,
Vois près de ta blancheur tout éclat diſparoître !
Exhale un doux parfum, trop odorant peut-être ;
De l'Empire d'un Roi, de ſon Peuple adoré,
Sois juſqu'aux derniers temps l'emblême révéré.

Dulard.

Poëme des Grandeurs & des Merveilles de Dieu.



N.° 1813 *a*.

LISBONNE (ſur la deſtruction de).

O malheureux Mortel! ô terre déplorable!
O de tous les fléaux aſſemblage effroyable!
Inutiles douleurs, éternel entretien,
Philoſophes trompés, qui criez: *Tout eſt bien!*
Accourez, contemplez ces ruines affreuſes,
Ces débris, ces lambeaux, ces cendres malheureuſes;
Ces femmes, ces enfans l'un ſur l'autre entaſſés,
Sous ces marbres rompus ces membres diſperſés,
Cent mille infortunés que la terre dévore,
Qui, ſanglans, déchirés, & palpitans encore,
Enterrés ſous leurs toits, terminent, ſans ſecours,
Dans l'horreur des tourmens, leurs lamentables jours!

. . . .

. . . .

LISBONNE qui n'eſt plus, eut-elle plus de vices
Que LONDRES, que PARIS plongé dans les délices?
Lisbonne eſt abymée, & l'on danſe à Paris!
Tranquilles raiſonneurs, intrépides eſprits,
Si ſur vous votre ville eût été renverſée,
On vous entendroit dire, en changeant de penſée,

En pleurant vos enfans, & vos femmes & vous:
Le bien fut pour Dieu seul, & le mal fut pour nous.
Quand la terre où je suis porte sur des abymes,
Ma plainte est innocente, & mes cris légitimes;
Je suis environné des cruautés du sort,
Des fureurs des méchans, des piéges de la mort;
De tous les élémens j'éprouve les atteintes,
Compagnons de mes maux, permettez-moi les plaintes.
C'est l'Orgueil, dites-vous, l'Orgueil séditieux,
Qui prétend qu'étant mal, je pouvois être mieux:
Allez, interrogez les rivages du TAGE,
Fouillez dans les débris de ce sanglant rivage,
Demandez aux mourans, dans ce séjour d'effroi,
Si c'est l'Orgueil qui crie: O Ciel, secourez-moi!
O Ciel, ayez pitié de l'humaine misère!
Tout est bien, dites-vous, & tout est nécessaire!
Quoi! l'Univers entier, sans ce gouffre infernal,
Sans engloutir Lisbonne, eût-il été plus mal?
Et vous nous assurez que la Cause éternelle,
Qui fait tout, qui sait tout, qui créa tout pour elle,
Ne pouvoit nous jeter dans ces tristes climats,
Sans former des volcans allumés sous nos pas?
Je désire humblement, sans offenser mon Maître,
Que ce gouffre enflammé de souffre, de salpêtre,
Eût pu s'être formé dans le fond des déserts.
Je respecte mon Dieu; mais j'aime l'Univers;

Quand

Quand l'Homme ose gémir d'un fléau si terrible,
Il n'est point orgueilleux, hélas! il est sensible.

. . . .

. . . .

Si les chênes touffus par la foudre s'embrasent,
Ils ne ressentent point les coups qui les écrasent:
Mais je vis, mais je sens, mais mon cœur opprimé
Demande le bien-être au Dieu qui l'a formé.

. . . .

. . . .

Ce malheur, dites-vous, est le bien d'un autre être;
De mon corps tout sanglant mille insectes vont naître:
Quand la mort met le comble aux maux que j'ai soufferts,
Le beau soulagement d'être mangé des vers!
Tristes calculateurs des misères humaines,
Ne me consolez point, vous aigrissez mes peines;
Et je ne vois en vous que l'effort impuissant
D'un fier infortuné qui feint d'être content.

Je ne suis du grand tout qu'une foible partie;
Oui; mais les animaux condamnés à la vie,
Tous les êtres sentans, nés sous la même loi,
Vivent dans la douleur & meurent comme moi.

Le Vautour, acharné sur sa timide proie,
De ses membres sanglans se repaît avec joie;
Tout semble bien pour lui: mais bientôt, à son tour,
Une Aigle, au bec tranchant, dévore le Vautour;

L'Homme d'un plomb mortel atteint cette Aigle altière;
Et l'Homme, aux champs de MARS, couché sur la poussière,
Sanglant, percé de coups, sur un tas de mourans,
Sert d'alimens affreux aux oiseaux dévorans.
Ainsi du Monde entier tous les membres gémissent;
Nés tous pour les tourmens, l'un par l'autre ils périssent:
Et vous composerez, dans ce chaos fatal,
Des malheurs de chaque être un bonheur général?
Quel bonheur! ô Mortel & foible & misérable!
Vous criez: *Tout est bien*, d'une voix lamentable!
L'Univers vous dément, & votre propre cœur
Cent fois de votre esprit a réfuté l'erreur.
Elémens, Animaux, Humains, tout est en guerre;
Il le faut avouer, le mal est sur la terre.

. . . .

. . . .

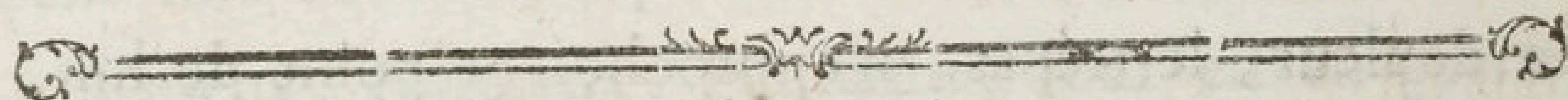
Nous essuyons ici des douleurs passagères;
Le trépas est un bien qui finit nos misères:
Mais quand nous sortirons de ce passage affreux,
Qui de nous prétendra mériter d'être heureux?
Quelque parti qu'on prenne, on doit finir sans doute;
Il n'est rien qu'on connoisse, & rien qu'on ne redoute;
La Nature est muette, on l'interroge en vain:
On a besoin d'un Dieu qui parle au genre humain;
Il n'appartient qu'à lui d'expliquer son ouvrage,
De consoler le foible & d'éclairer le Sage;

L'Homme, au doute, à l'erreur, abandonné ſans lui,
Cherche en vain des roſeaux qui lui ſervent d'appui.
LÉIBNITZ ne m'apprend point par quels nœuds inviſibles,
Dans le mieux ordonné des Univers poſſibles,
Un déſordre éternel, un chaos de malheurs,
Mêle à nos vains plaiſirs de réelles douleurs,
Ni pourquoi l'innocent, ainſi que le coupable,
Subit également ce mal inévitable.
Je ne conçois pas plus comment tout ſeroit bien:
Je ſuis comme un Docteur, hélas! je ne ſais rien.
PLATON dit qu'autrefois l'Homme avoit eu des ailes,
Un corps impénétrable aux atteintes mortelles;
La douleur, le trépas, n'approchoient point de lui.
De cet état brillant qu'il diffère aujourd'hui!
Il rampe, il ſouffre, il meurt; tout ce qui naît expire;
De la deſtruction la Nature eſt l'empire:
Un foible compoſé de nerfs & d'oſſemens
Ne peut être inſenſible au choc des élémens;
Ce mélange de ſang, de liqueurs & de poudre,
Puiſqu'il fut aſſemblé, fut fait pour ſe diſſoudre,
Et le ſentiment prompt de ces nerfs délicats
Fut ſoumis aux douleurs, miniſtres du trépas.
C'eſt-là ce que m'apprend la voix de la Nature;
J'abandonne Platon, je rejette EPICURE.

. . . .

L'Homme, étranger à ſoi, de l'Homme eſt ignoré.
Qui ſuis-je? où ſuis-je? où vais-je? & d'où ſuis-je tiré?
Atomes tourmentés ſur ces amas de boue
Que la mort engloutit, & dont le ſort ſe joue;
Mais atomes penſans, atomes dont les yeux,
Guidés par la penſée, ont meſuré les cieux;
Au ſein de l'infini nous élançons notre être,
Sans pouvoir un moment nous voir & nous connoître.
Que faut-il? ô Mortels! Mortels, il faut ſouffrir,
Se ſoumettre en ſilence, adorer, & mourir.

De Voltaire.



N.° 1813 *b.*

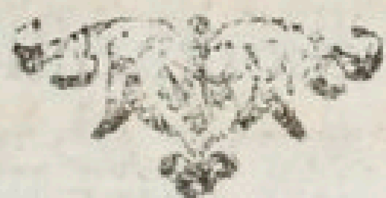
LISBONNE (la deſtruction de), ou *le Tremblement de terre.*

Les vents ſont déchaînés dans leurs priſons profondes;
L'Aſtre brillant qui ſort du vaſte ſein des ondes,
Sous le ciel le plus pur a commencé ſon cours:
Ce beau jour eſt pourtant le plus affreux des jours.
O Luſitains! qu'endort cette trompeuſe image,
Tremblez, elle vous cache un effroyable orage.
Les antres ſouterrains mugiſſent ſous vos pieds;
Les drapeaux de la Mort ſont déjà déployés;

Un peuple immense touche à son heure dernière:
La terre va vomir la parque meurtrière,
Avec elle élancer, de son sein destructeur,
La désolation, l'epouvante, & l'horreur.
Quel désordre subit! Tes eaux, superbe TAGE,
D'un cours précipité franchissent leur rivage.
La plaine est inondée. A ce débordement
Succède tout-à-coup un affreux tremblement:
Rien ne peut soutenir de la secousse horrible
L'assaut impétueux & la fougue terrible.
Elle ébranle, renverse; &, dans quelques instans,
Sacrés lambris, remparts, tours, palais, habitans,
Tout est enseveli sous de vastes ruines.
Quel désastre nouveau! Des flammes intestines,
Se déployant soudain sous des toits abattus,
Dévorent les débris, les trésors confondus.
Sur une masse informe on les voit se répandre;
Des décombres fumans & des monceaux de cendre,
Voilà tout ce qui s'offre à mes yeux éperdus.
Ton sort est consommé, Lisbonne, tu n'es plus!

Dulard.

Du Poëme de la grandeur & des merveilles de Dieu.





N.° 1813 c.

LISBONNE (la ruine de).

OU fuir ? Je ſens trembler la terre;
Je vois pâlir ſes Habitans.
Quel bruit horrible ! quel tonnerre
Gronde dans ſes immenſes flancs !
Grand Dieu ! ſur tes brûlantes ailes
Viens-tu des villes criminelles
Anéantir l'affreux ſéjour ?
Ce trouble, ce ſombre murmure,
Annoncent-ils à la Nature
Ton approche & ſon dernier jour ?
O Reine du TAGE ! ô LISBONNE !
Tes maux ſurpaſſent ton effroi.
Son bras vengeur, qui t'environne,
Creuſe ta ruine ſous toi.
Ces vaiſſeaux qui, maîtres des ondes,
Portoient les tréſors des deux Mondes
Dans ton empire enorgueilli,
Ils ſe heurtent ; les flots mugiſſent,
Les vents dans leurs voiles frémiſſent,
Et l'Aſtre du jour a pâli.

Le ſein de la terre s'entr'ouvre :
Quel ſpectacle pour tes regards !
Les abymes qu'elle découvre
Vont enſevelir tes remparts.
Ils chancèlent, ſe briſent, croulent ;
Tes tours ſur elles-mêmes roulent ;
Tout fond d'un choc précipité ;
Tes ſuperbes murs qui ſuccombent,
Des gouffres où tes palais tombent
N'ont pas rempli l'immenſité.

Quelles peintures effroyables
Ont jamais offert tant d'horreurs ?
Et quels déſaſtres lamentables
Ont mieux juſtifié nos pleurs ?
L'Amitié, l'Amour, l'Hymenée,
A l'humanité conſternée
Tracent mille effrayans tableaux.
La Nature, en ce jour terrible,
Voit, par une main inviſible,
Ouvrir d'innombrables tombeaux.

La fille qui court à ſa mère,
Dont la pitié lui tend les bras ;
La ſœur qui, dans le ſein du frère,
Croit ſe garantir du trépas ;
Entre ſon épouſe & ſon père
L'époux, le fils qui délibère,

Sans leur prêter un vain ſecours,
Du même ſort triſtes victimes,
Terminent aux mêmes abymes
Leurs regrets, leurs maux, & leurs jours.
O Dieu! dans tes Temples auguſtes (1)
Ces peuples t'adreſſoient leurs vœux;
Ils chantoient le bonheur des Juſtes....
Que les Juſtes parlent pour eux.
Arrête ton bras homicide:
Pour un ſexe éploré, timide,
L'Autel ſeroit-il un écueil?
Mais tu confonds, dans ta colère,
Et le Prêtre & le Sanctuaire;
Ton Temple n'eſt plus qu'un cercueil.
Le fléau ceſſe: ô triſte vue!
Que de ſang, de larmes, de cris!
De ſa fortune diſparue
Chacun réclame les débris.
Le père, déteſtant la vie,
De ſa famille enſevelie
Embraſſe les reſtes ſanglans,
Et, touchés de tant de misères,
Ceux-ci de leurs malheureux frères
Raniment les corps expirans.

(1) Le tremblement de terre arriva le premier Novembre, jour de la Touſſaint, à dix heures du matin.

Mais, quoi! de nouvelles tempêtes
Portent mille trépas divers.
Les flots mugissent sur leurs têtes (1),
Elancés du gouffre des mers;
Le feu sous les débris s'allume....
L'onde bouillonne, & son écume
Couvre des toits encor brûlans:
Pour mieux consommer le ravage,
La Mort à ce vaste naufrage
Appelle tous les Elémens.

Elle a voilé de ses ténèbres
Ces climats livrés à ses coups;
Titres, vertus, talens célèbres,
Rien n'échappe à son noir courroux.
Sa faulx abat sur la poussière
Les Grands altiers, l'humble Vulgaire,
Et de leur sang confond les flots.
Epris d'une barbare joie,
Ses yeux d'une nouvelle TROYE
Parcourent l'horrible chaos.

O ville! ô malheureuses rives
Temoins des horreurs de son sort!

(1) Le Tage, qui remonta vers sa source, & la mer, qui sortit de son lit, inondèrent une partie de la ville.

De vos eaux les Nymphes plaintives
Cherchent en vain ſon vaſte port (1);
En vain ſon ſuperbe Génie (2)
Dompta celui de l'IBÉRIE,
Dont l'orgueil oſoit l'aſſervir;
En vain l'éclat de la victoire (3)
Parut éterniſer ſa gloire;
Lisbonne, tu devois périr.
Le bruit de ſa chute éclatante,
Source féconde de revers,
Seme le trouble & l'épouvante
Sur la ſcène de l'Univers.
Déjà des deux mers indignées
J'entends les ondes étonnées
Se redemander les vaiſſeaux.
L'ANGLOIS, le BATAVE, l'IBÈRE (4),
Frémiſſent, & la terre entière (5)
S'émeut au bruit de ces fléaux.

(1) Le port de Lisbonne avoit cinq lieues de long.

(2) Jean de Bragance, en 1641, affranchit le Portugal de la domination Eſpagnole. *Révolution du Portugal.*

(3) Les victoires des Portugais contre l'Eſpagne, ſur les côtes d'Afrique & dans le Nouveau Monde, ſont aſſez connues.

(4) L'Angleterre, la Hollande & l'Eſpagne ont perdu des ſommes immenſes dans la ruine de Lisbonne.

(5) Le tremblement de terre a été général, & s'eſt fait ſur-tout ſentir à Cadix, dans le royaume de Maroc, & dans pluſieurs parties de l'Amérique.

Quoi ! ces événemens ſiniſtres
Ne ſuffiſent point aux Humains !
De la Mort jouets & miniſtres,
Faut-il donc périr par vos mains ?
Peuple jaloux (1), Peuple perfide,
De richeſſes, de ſang avide,
Suſpends nos coups & tes fureurs ;
Eteins les flambeaux de la guerre :
Ne peux-tu voir trembler la terre,
Sans multiplier ſes malheurs ?

Hélas ! en ce moment terrible (2)
Que fais-tu, Roi de tant de morts ?
Sur ton char, & d'un front paiſible,
Tu voles vers ces triſtes bords.
Mais des clameurs interrompues
Frappent tes entrailles émues ;
Tes courſiers reculent d'effroi ;
Tu ſens ébranler ta couronne ;
Tes yeux ſe fixent ſur Lisbonne....
C'eſt elle : quel objet pour toi !

---

(1) Les Anglois, qui, depuis la dernière paix, ne voyent qu'avec un œil d'envie les rapides progrès de notre commerce, avoient déjà rompu le Traité, & commencé à prendre nos vaiſſeaux ſur la Méditerrannée & ſur l'Océan.

(2) Le Roi de Portugal revenoit alors de Bélem, maiſon royale.

Tu ne donnes point à toi-même
Ces regrets, ces gémiſſemens ;
C'eſt à tout ce peuple qui t'aime ;
Et, Roi, tu pleures tes enfans.
Ton ſceptre eſt baigné de tes larmes ;
Peut-il encore avoir des charmes ?
Tes Sujets furent tes tréſors.
Nul d'eux à tes regards n'expire,
Que ton ame ne ſe déchire ;
Et combien ſouffres-tu de morts ?

Vous, qu'enivre une fauſſe gloire,
Rois belliqueux, fiers Conquérans,
Qui, ſous le vol de la Victoire,
Moiſſonnez des lauriers ſanglans,
Jetez les yeux ſur ce Monarque ;
Vous voyez l'éclatante marque
De la vanité de vos droits.
Apprenez, arbitres des hommes,
Que vous êtes ce que nous ſommes,
Et que les Sujets font les Rois.

Toi, Ville opulente & guerrière,
Je regarde encore où tu fus :
Tu n'es plus que dans ta pouſſière ;
Tes murs, tes palais, ne ſont plus.
Les merveilles de l'Art flétries,
Tant de richeſſes englouties,

Des corps pressés sous des lambris....
O Lisbonne ! en ce jour funeste,
Voilà donc tout ce qui te reste;
Un nom, des cendres, des débris.

Transivi, & non erat. Salomon.
Je n'ai fait que passer, Lisbonne n'est plus.

Par M. de M.

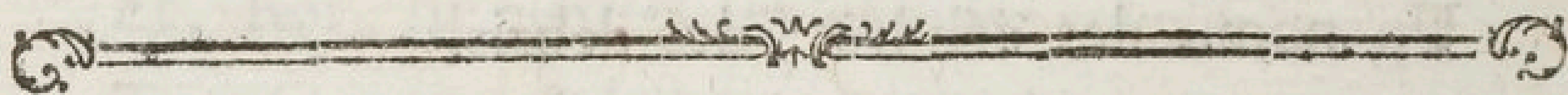
N.° 1814.

LIT (le) *de l'Hôtellerie.*

Saisi d'un déplaisir extrême,
En rêvant, j'attends le matin,
Dans un lit où le soleil même
Pourroit bien perdre son latin.
Toute la Nature sommeille :
Mais, non, j'ai tort ; je m'apperçoi
Que, dans ce beau lit où je veille,
Les Puces veillent avec moi.
Le bois de cet auguste lit
Est de vieille menuiserie,
Et tout son chevet s'embellit
Des placards d'une confrèrie;
Il est entouré de lambeaux,
De grands filets à claire-voie;

On dit que ce ſont des rideaux;
Qui le voudra croire, le croie.

Sarazin.



N.° 1814 *a*.

LITTÉRATEUR (le) *digne du nom d'Auteur. Eloge de la ville de Lyon.*

Toi, qu'aux jeux du PARNASSE APOLLON même guide,
Tu daignes exciter une Muſe timide?
De mes foibles eſſais Juge trop indulgent,
Ton goût à ta bonté cède en m'encourageant.
Mais, hélas! je n'ai point, pour tenter la carrière,
D'un Athlète animé l'aſſurance guerrière;
Et, dès les premiers pas, inquiet & ſurpris,
L'haleine m'abandonne, & je renonce au prix.
  BORDES, daignes juger de mes juſtes alarmes;
Vois quels ſont les combats, & quelles ſont les armes!
Ces lauriers ſont bien doux ſans doute à remporter;
Mais quelle audace à moi d'oſer les diſputer!
Quoi! j'irois, ſur le ton de ma lyre ruſtique,
Faire jurer en Vers une Muſe Helvétique!
Et, prêchant durement la triſte vérité,
Révolter contre moi le Lecteur irrité!
Plus heureux, ſi tu veux, encor plus téméraire,
Quand mes foibles talens trouveroient l'art de plaire.

Quand, des ſifflets publics par haſard préſervés,
Mes Vers, des gens de goût pourroient être approuvés,
Dis-moi ſur quels ſujets s'exercera ma Muſe ?
Tout Poëte eſt menteur, & le métier l'excuſe :
Il ſait, en mots pompeux, faire d'un riche fat,
Un nouveau MÉCÉNAS, un pilier d'Etat :
Mais moi, qui connois peu les uſages de FRANCE,
Moi, fier Républicain, que bleſſe l'arrogance,
Du riche impertinent je dédaigne l'appui,
S'il le faut mendier en rampant devant lui ;
Je ne ſais applaudir qu'à toi, qu'au vrai mérite ;
La folle vanité me révolte & m'irrite.
Le riche me mépriſe, &, malgré ſon orgueil,
Nous nous voyons ſouvent à peu près du même œil.
Mais quelque haine en moi que le travers inſpire,
Mon cœur ſincère & franc abhorre la ſatyre ;
Trop découvert peut-être, & jamais criminel,
Je dis la vérité, ſans l'abreuver de fiel.

Ainſi toujours ma plume, implacable ennemie
Et de la flatterie & de la calomnie,
Ne ſait point en ſes Vers trahir la vérité ;
Et toujours accordant un tribut mérité,
Toujours prête à donner des louanges acquiſes,
Jamais d'un vil CRÉSUS n'encenſa les ſottiſes.

O vous ! qui, dans le ſein d'une humble obſcurité,
Nourriſſez les vertus avec la pauvreté,

Dont les désirs bornés dans la sage indigence,
Méprisent, sans orgueil, une vaine abondance;
Restes trop précieux de ces antiques temps,
Où des moindres apprêts vos ancêtres contens,
Recherchés dans leurs mœurs, simples dans leur parure,
Ne sentoient de besoin que ceux de la Nature;
Illustres malheureux, quels lieux habitez-vous?
Dites quels sont vos noms: il me sera trop doux
D'exercer mes talens à chanter votre gloire,
A vous éterniser au Temple de Mémoire;
Et quand mes foibles Vers n'y pourroient arriver,
Ces noms si respectés sauront les conserver.

Mais pourquoi m'occuper d'une vaine chimère?
Il n'est plus de sagesse où règne la misère:
Sous le poids de la faim le mérite abattu,
Laisse en un triste cœur éteindre la vertu.
Tant de pompeux discours sur l'heureuse indigence,
M'ont bien l'air d'être nés au sein de l'abondance!
Philosophe commode, on a toujours grand soin
De prêcher des vertus dont on n'a pas besoin.

Bordes, cherchons ailleurs des sujets pour ma Muse.
De la pitié qu'il fait souvent le pauvre abuse,
Et décorant du nom de sainte charité
Les dons dont on nourrit sa vile oisiveté
Sous l'aspect des vertus que l'infortune opprime,
Cache l'amour du vice & le penchant au crime.

J'honore

J'honore le mérite aux rangs les plus abjects;
Mais je trouve à louer peu de pareils sujets.
Non; célébrons plutôt l'innocente industrie
Qui sait multiplier les douceurs de la vie,
Et, salutaire à tous, dans ses utiles soins,
Par la route du luxe, appaise les besoins.
C'est par cet Art charmant, que, sans cesse enrichie,
On voit briller au loin ton heureuse Patrie.
Ouvrages précieux, superbes ornemens,
On diroit que MINERVE, en ses amusemens,
Avec l'or & la soie, a, d'une main savante,
Formé de vos desseins la tissure élégante.
TURIN, LONDRES en vain, pour vous le disputer,
Par des jaloux efforts veulent vous imiter;
Vos mélanges charmans, assortis par les Graces,
Les laissent de bien loin s'épuiser sur vos traces;
Le bon goût les dédaigne, & triomphe chez vous:
Et tandis qu'entraînés par leur dépit jaloux,
Dans leurs ouvrages froids ils forcent la Nature,
Votre vivacité, toujours brillante & pure,
Donne à ce qu'elle pare un œil plus délicat,
Et même à la beauté prête encor de l'éclat.
Ville heureuse qui fait l'ornement de la France,
Trésor de l'Univers, source de l'abondance,
LYON, séjour charmant des enfans de PLUTUS,
Dans tes tranquilles murs tous les Arts sont reçus;

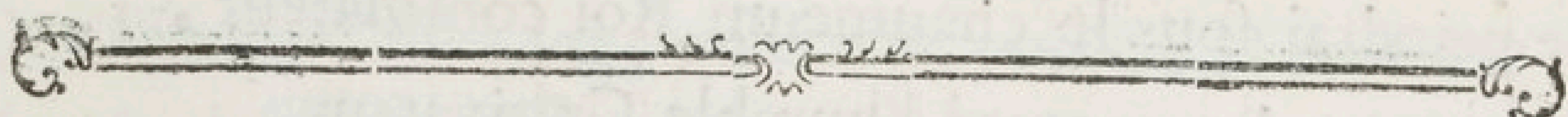
D'un ſage protecteur le goût les y raſſemble.
APOLLON & Plutus, étonnés d'être enſemble,
De leurs longs différends ont peine à revenir,
Et demandent quel Dieu les a pu réunir.
On reconnoît tes ſoins, PALLU ; tu nous ramènes
Les ſiècles renommés & de TYR & d'ATHÈNES ;
De mille éclats divers Lyon brille à la fois ;
Et ſon peuple opulent ſemble un peuple de Rois.

Toi, digne Citoyen de cette ville illuſtre,
Tu peux contribuer à lui donner du luſtre,
Par les heureux talens tu peux la décorer,
Et c'eſt lui faire un vol que de plus différer.

Comment oſes-tu bien me propoſer d'écrire,
Toi que Minerve même avoit pris ſoin d'inſtruire,
Toi, de ſes ſons divins poſſeſſeur négligent,
Qui viens parler pour elle encore en l'outrageant?
Ah! ſi du feu divin qui brille en ton Ouvrage,
Une étincelle au moins eût été mon partage,
Ma Muſe, quelque jour attendriſſant les cœurs,
Peut-être ſur la Scène eût fait couler des pleurs.
Mais je te parle en vain ; inſenſible à mes plaintes,
Par de cruels refus tu confirmes mes craintes;
Et je vois qu'impuiſſante à fléchir tes rigueurs,
BLANCHE (1) n'a pas encore épuiſé ſes malheurs.

J. J. Rouſſeau.

(1) Blanche de Bourbon. Tragédie de M. Bordes.



Nº 1814 *b.*

LITTÉRATEURS (ſortie contre les) *qui s'attachent principalement aux événemens funeſtes, en décrivant l'Hiſtoire.*

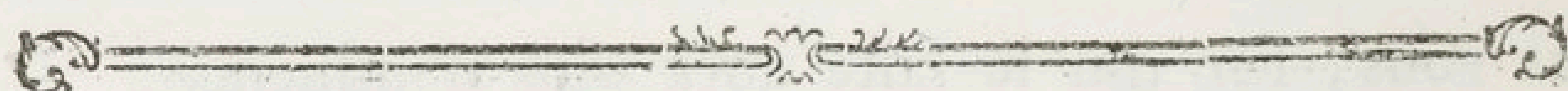
QU'IL eſt loin d'éprouver cette douleur profonde,
L'Ecrivain qui ne voit, dans les faſtes du Monde,
Qu'un tableau qu'embellit le crime & le malheur!
La poſtérité calme eſt pour lui ſans couleur;
L'innocence & la paix n'ont plus rien d'énergique;
Il lui faut, pour briller, quelque revers tragique,
Quelque grand criminel, pour le peindre à grands traits;
Un règne heureux échappe à ſes regards diſtraits.
Que feroient ſes pinceaux d'une mer ſans orages?
Il lui faut des écueils, il lui faut des naufrages.
L'Univers gémira de l'Aurore au Couchant:
Qu'importe! le ſpectacle en ſera plus touchant.
Oui, triomphe, barbare, au ſignal des batailles;
Peins-les du genre humain ces grandes funérailles;
Va, comme les Vautours, t'en repaître à loiſir;
Je ne t'envierai point cet horrible plaiſir.
Tranquillement aſſis ſous l'olive ſacrée,
Je dirai le retour de THÉMIS & d'ASTRÉE;

Je peindrai ſous le chaume un Roi conſolateur,
Ranimant d'un regard l'humble Cultivateur,
Et des champs à la Cour revenant plus ſenſible;
Je le peindrai modeſte, indulgent, acceſſible,
Simple & bon, retraçant à ſon peuple chéri
L'image de ſon Père, ou celle de HENRI,
Ennemi de l'orgueil, ennemi du menſonge,
Des erreurs de ſon âge écartant le vain ſonge,
Souriant aux plaiſirs, ſans jamais un inſtant
Se dérober pour eux au devoir qui l'attend.
On verra la Bonté conſultant la Sageſſe,
La Vigilance active éclairant la Jeuneſſe,
Aux abus réprimés l'Ordre oppoſant ſes loix,
L'Economie enfin, ce grand bienfait des Rois,
De l'Intrigue vénale écartant les amorces,
Et rendant à l'Etat ſa ſplendeur & ſes forces.
Ah ! qu'il ſoit en défenſe & qu'il ſoit en repos!
La paix aura ſa gloire, elle aura ſon Héros...
O flatteurs ! ô méchans ! ô ſéducteurs funeſtes !
Reſpectez le plus cher de tous les dons céleſtes,
Et tremblez de corrompre un cœur tel que le ſien;
Un cœur qui ne reſpire & ne veut que le bien.
Vous épiez, cruels, un moment de foibleſſe,
Pour l'attirer au ſein d'une indigne molleſſe,
Et lui perſuader qu'au gré de ſes déſirs,
Tout ce qui l'environne eſt fait pour ſes plaiſirs;

Que l'Empire eſt à lui, qu'il n'eſt point à l'Empire,
Et que, pour un ſeul homme, un peuple entier reſpire.
S'il ne veut qu'être juſte & par-tout révéré,
Si par de ſages loix ſon règne eſt tempéré,
S'il a pu ſe réſoudre à fermer ſur ſes traces
Le gouffre dévorant des faveurs & des graces;
Meſuré dans ſes dons, éclairé dans ſes choix,
Il n'eſt plus à vos yeux au nombre des grands Rois.
Je ſais que la faveur eſt votre heureuſe étoile;
Que le vent du crédit enfle ſeul votre voile;
Que l'épargne ſur-tout vous afflige & vous nuit:
Ce n'eſt qu'aux malheureux qu'en revient tout le fruit.
Et vous, ſur qui le faſte aura plus d'influence,
Vous en faites aux Rois un devoir de décence:
Les abus ſont vos droits, & vous les défendez.
Malheur au Souverain que vous perſuadez!
C'eſt donc vous que j'obſerve avec inquiétude;
D'éclairer vos noirceurs je ferai mon étude.
Pour miner lentement des deſſeins vertueux,
Je vous verrai creuſer vos ſentiers tortueux;
Je ſaurai démêler vos complots & vos trames;
Je porterai le jour juſqu'au fond de vos ames;
Et ne préſumez pas qu'à des temps reculés
Je confie, en mourant, vos crimes révélés:
C'eſt votre âge & le mien que vous aurez pour Juge.
Je vois de près la tombe où ſera mon refuge;

Dix lustres sont déjà retranchés de mes jours :
Mais ma haine vous reste ; elle vivra toujours.
Oui, c'est pour vous punir que je veux me survivre.
Mes yeux fermés, mon ombre est prête à vous poursuivre ;
Dans peu, demain peut-être, on verra mes Ecrits
Produire au jour vos noms déshonorés, proscrits :
Vos enfans les liront, vous les lirez vous-mêmes
Ces reproches sanglans, ces cruels anathêmes ;
Et le peuple, en montrant l'homme injuste & sans foi,
Dira : Voilà le traître ; il a trompé son Roi.

M. Marmontel.



N.° 1815.

LIVRE (le) & *l'Auteur. Leçon allégorique aux Auteurs trop prévenus pour leurs Ouvrages.*

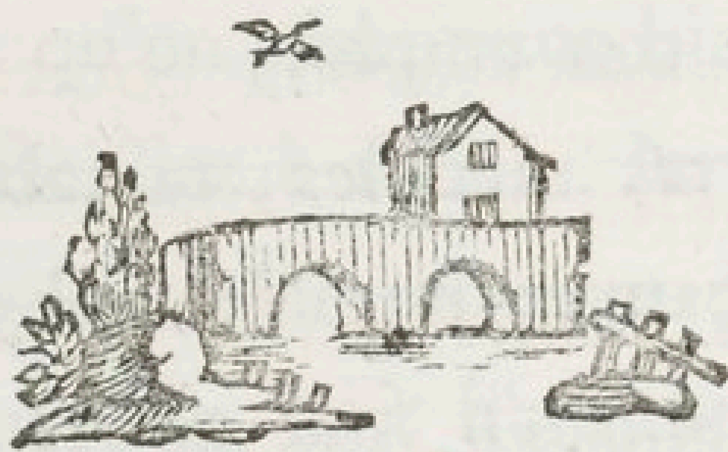
CERTAIN Rimeur de mes Confrères,
En sa faveur un peu trop prévenu,
A faire un Livre étoit à la fin parvenu.
Il se repaissoit de chimères.
J'immortaliserai mon nom ;
On me prendra, dans les ruelles,
Pour le mignon des neuf Pucelles,
Ou pour l'Oracle d'APOLLON ;

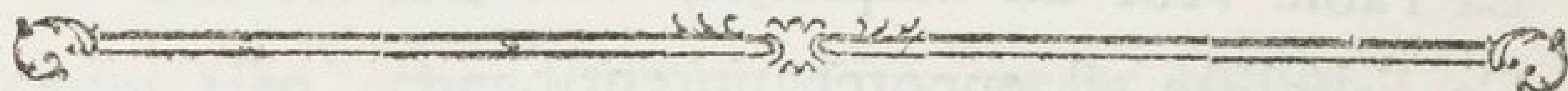
Chacun admirera mon génie & ma veine,
Disoit-il ; je surpasserai,
Ou tout au moins j'égalerai
ESOPE, PHÉDRE, & LA FONTAINE ;
En un mot, je réussirai.
Il annonçoit, dans sa Préface,
Que d'un Ouvrage curieux,
Qui déconcerteroit ses rivaux envieux,
Il alloit régaler les Gourmets du PARNASSE.
Telle, en travail d'enfant & poussant de longs cris,
Sans Sage-femme une montagne fière
N'accoucha que d'une souris.
Si vous me mettez en lumière,
Dit le Livre, je suis perdu ;
Je ne fournirai pas une longue carrière ;
Chez l'Epicier, chez la Beurrière,
Peut-être notre espoir sera-t-il confondu.
O Ciel ! préserve-moi de cette ignominie ;
Vil avorton, enfant mort-né,
A des emplois si bas serois-je destiné ?
Sauvez-moi de l'affront de voir à l'agonie
La gloire d'un Héros par moi déshonoré,
Et dont j'aurois dégénéré.
Que ce pressentiment ne soit pas inutile :
La Critique en fureur, sans rime, sans raison,
Va sur moi répandre sa bile

Et diſtiller ſon noir poiſon.
Ne crains rien, cher enfant, d'une verve fertile,
Répondit ce préſomptueux;
Je ne te verrai pas gémir d'un ſort contraire,
Ni ſervir l'Epicier aux dépens du Libraire:
Tu ne manqueras point de protecteurs fameux;
J'irai pour toi par-tout mendier des ſuffrages:
Les grands ſuccès qu'ont mérité
Et qu'ont obtenu mes Ouvrages,
Te ſont garans de l'immortalité.
Je ferai cabales & brigues;
Dans les cafés je te réciterai,
Je te prônerai, vanterai
Tant & ſi bien, qu'au moins, par mes intrigues,
En ce ſiècle on t'eſtimera,
Et que chez nos neveux un jour on te lira.
Il échoua dès qu'on le vit paroître;
Nul ſuccès, nul approbateur:
Des Critiques malins, mais bien fondés peut-être,
Frondèrent le Livre & l'Auteur.
L'un s'écrioit: Celui-ci ne voit goutte;
Il s'eſt, ſans guide, écarté de la route;
Il a voulu nous donner du nouveau;
Mais ce qu'il donne eſt-il réputé beau?
L'autre diſoit: Juſqu'au ſommet du PINDE
En ſtyle enflé quelquefois il ſe guinde.

La Fable veut du ſimple, du naïf;
Ce Fabuliſte eſt encore apprentif.
Ce n'eſt point là l'élégant La Fontaine,
Dont Apollon ſeul échauffoit la veine;
Ce n'eſt point là ce Poëte excellent;
Il en eſt loin; chacun a ſon talent.
Il valoit mieux, imitateur fidèle,
Choiſir Eſope ou Phédre pour modèle,
Et, mot pour mot, traduire d'après eux,
Que d'inventer des ſujets moins heureux.
Quand le pur or vaudra moins que le cuivre,
Comme un chef-d'œuvre on vantera ſon Livre:
Nouvel ICARE, il prouve que ſouvent
L'ambitieux ſe perd en s'élevant.
L'amour-propre eſt aveugle: un Auteur qui ſe flatte
Qu'au Public il plaira, ſe flatte vainement;
Ne prévenons jamais ſon jugement;
C'eſt une eſpèce d'antidate.

Le Brun.





N.° 1816.

LIVRES (les deux). *Leçon allegorique à quelques grands Seigneurs.*

J'ai vu quelquefois un enfant
Pleurer d'être petit, en être inconſolable :
L'élevoit-on ſur une table ?
Le marmot penſoit être grand.
Tout homme eſt cet enfant. Les dignités, les places,
La nobleſſe, les biens, le luxe, la ſplendeur,
C'eſt la table du nain ; ce ſont autant d'échaſſes
Qu'il prend pour ſa propre grandeur.
Je demande à ce Grand, qui me regarde à peine,
Et dont l'accueil même eſt dédain,
Qui peut fonder en lui cette fierté hautaine ?
Eſt-ce ſa race, ou ſon rang, ou ſon train ?
Mais, quoi ? De tes aïeux la mémoire honorable,
L'autorité de ton emploi,
Ton palais, tes meubles, ta table,
Tout cela, pauvre homme, eſt-ce toi ?
Rien moins ; & puiſqu'il faut qu'ici je t'apprécie,
Un cœur bas, un eſprit mal fait,
Une ame de vice noircie ;

Te voilà nu, mais trait pour trait :
Du ſurplus ton orgueil te trompe & nous ſurfait.
Il eſt quelques Puiſſans que de leurs dons céleſtes
Les Dieux prennent plaiſir d'orner ;
L'orgueil à ceux-là ſeuls pourroit ſe pardonner ;
Mais ceux-là ſont les ſeuls modeſtes.
C'eſt un double exemple à donner.
Côte à côte ſur une planche
Deux Livres enſemble habitoient ;
L'un, neuf, en maroquin, & bien doré ſur tranche ;
L'autre, en parchemin vieux que les vers grignotoient.
Le Livre neuf, tout fier de ſa parure,
S'écrioit : Qu'on m'ôte d'ici ;
Mon Dieu, qu'il ſent la moiſiſſure !
Le moyen de durer auprès de ce gueux-ci ?
Voyez la belle contenance
Qu'on me fait faire à côté du vilain ?
Eſt-il œil qui ne s'en offenſe ?
Eh ! de grace, compère, un peu moins de dédain,
Lui dit le Livre vieux ; chacun a ſon mérite ;
Et peut-être qu'on vous vaut bien.
Si vous me connoiſſiez à fond.... Je vous en quitte,
Dit le Livre Seigneur. Un moment d'entretien,
Reprend ſon camarade. Eh ! non, je n'entends rien.
Souffrez du moins que je vous conte....
Taiſez-vous, vous me faites honte ;

Holà ! Mons du Libraire, holà !
Pour votre honneur, retirez-moi de là.
Un Marchand vint sur l'entrefaite,
Demande à voir des Livres ; il en voit :
A l'aspect du Bouquin, il l'admire & l'achete ;
C'étoit un Auteur rare, un Oracle du Droit.
Au seul titre de l'autre, ô la mauvaise emplette !
Dit le Marchand, homme entendu ;
Que faites-vous de ce Poëte
Extravagant ensemble & morfondu ?
C'est bien du maroquin perdu.
Reconnoissez-les bien ; faut-il qu'on vous les nomme,
Ceux dont en ces Vers il s'agit ?
Du Sage mal vêtu le Grand Seigneur rougit ;
Et cependant l'un est un homme ;
L'autre n'est souvent qu'un habit.

De la Motte.



N.° 1817.

LOI (la) *du plus fort.* *V.* la lettre L. N.° 1808.



Richer.



N.° 1818.

LOTERIE (le Billet de).

EN parcourant des lots le détail imprimé,
J'ai vu, trifte Billet, mon malheur confirmé.
Le coup eft accablant; mais devois-je m'attendre
Que jamais la Fortune à mes vœux dût fe rendre ?
Ceux qui de fes bienfaits ont les plus grands befoins,
Sont ceux que fes regards favorifent le moins.

De Coulange.

N.° 1819.

LOUANGE (à ceux qui recherchent la).

V. la lettre C. N.° 686.

De Rivery.

N.° 1820.

LOUIS XIV (Eloge de).

VOUS, fes premiers Sujets, qu'attache à fon côté
La fplendeur de la race ou de la dignité;
Vous, dignes Commandans, vous, troupes aguerries,
Troupes aux champs de MARS dès le berçeau nourries;

Dites-moi de quels yeux vous vîtes ce grand Roi,
Après avoir rangé tant de murs ſous ſa loi,
Deſcendre parmi vous de ſon char de victoire,
Pour vous donner à tous une part à ſa gloire ?
De quels yeux vîtes-vous ſon auguſte fierté
Unir tant de tendreſſe à tant de majeſté,
Honorer la valeur, eſtimer le ſervice,
Aux belles actions rendre prompte juſtice,
Secourir les bleſſés, conſoler les mourans,
Et, pour vous applaudir, paſſer dans tous les rangs ?

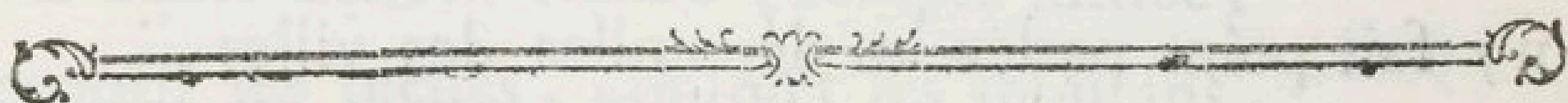
Parlez, nouveaux François, qui venez de connaître
Quel eſt votre bonheur d'avoir changé de Maître.
Vous, qui ne voyez plus vos Princes qu'en portrait,
Sujets en apparence, eſclaves en effet,
Pouvez-vous regretter ces démarches pompeuſes,
Ces faſtueux dehors, ces grandeurs ſourcilleuſes,
Ces Gouverneurs enfin envoyés de ſi loin,
Tout-puiſſans en parade, impuiſſans au beſoin,
Qui, ne montrant jamais qu'un œil farouche & ſombre,
A peine vous jugeoient dignes de voir leur ombre ?

Nos Rois n'exigent point cet odieux reſpect;
Chacun peut chaque jour jouir de leur aſpect:
On leur parle, on reçoit d'eux-mêmes le ſalaire
Des ſervices rendus ou du zèle à leur plaire;
Et l'amoureux attrait qui règne en leurs bontés,
Leur gagne d'un coup d'œil toutes les volontés.

Pourriez-vous en avoir une plus sûre marque,
Belges ? Vous le voyez cet illuſtre Monarque
A vos Temples ouverts conduire ſes vainqueurs,
Pour y bénir le Ciel de vos propres bonheurs.
Eſt-il environné de ces pompes cruelles
Dont à Rome éclatoient les victoires nouvelles,
Quand tout autour d'un char elle voyoit traînés
Des Peuples ſoupirans & des Rois enchaînés ?
Il n'y fait point parler les dépouilles des villes,
Comme ces Marius, ces Metels, ces Emiles,
Et ce reſte inſolent d'avides Conquérans,
Grands Héros dans ces murs, par-tout ailleurs Tyrans.
Il entre avec éclat ; mais votre populace
Ne voit deſſus ſon front ni faſte, ni menace :
Il entre ; mais d'un air qui ravit tous les cœurs,
En Père des vaincus, en Maître des vainqueurs.
Peuples, repentez-vous de votre réſiſtance ;
Il ramène en vos murs la joie & l'abondance ;
Votre défaite en chaſſe un ſort plus rigoureux :
Si vous aviez vaincu, vous ſeriez moins heureux.
On m'en croit, on l'aborde, on lui porte des plaintes ;
Il écoute, il prononce, il fait des loix plus ſaintes.
C'eſt ainſi que la terre, au retour du printemps,
Des graces du Soleil ſe défend quelque temps,
De ſes premiers rayons veut fuir les avantages,
Et, pour les repouſſer, élève cent nuages :

Le Soleil, plus puissant, dissipe ses vapeurs,
S'empare de son sein, y fait naître des fleurs,
Y fait germer des fruits; & la terre, à leur vue,
Se trouvant enrichie aussi-tôt que vaincue,
Ouvre à ce Conquérant jusques au fond du cœur,
Et, pleine de ses dons, adore son Vainqueur.

P. Corneille.



N.° 1821.

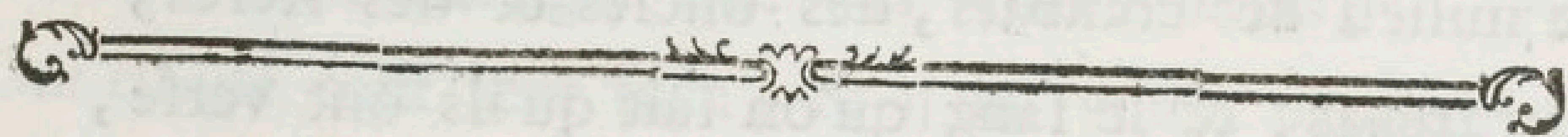
LOUIS XIV (Eloge de).

LE siècle qui du Monde a fait les plus beaux jours,
Doit, sous son règne heureux, recommencer son cours.
Il calme l'Univers; le Ciel le favorise;
Son auguste sang s'éternise;
Il fait mêler les jeux à cent travaux divers:
Rien ne peut nous troubler, la Discorde est aux fers.
L'Envie en vain frémit de voir les biens qu'il cause;
Une heureuse paix est la loi
Que ce Vainqueur impose:
Son tonnerre inspire l'effroi
Dans le temps même qu'il repose.
On a vu ce Héros terrible dans la guerre;
Il fit, par sa vertu, le bonheur de la terre.

Sa

Sa victoire l'a désarmé ;
Il fait son bonheur d'être aimé.

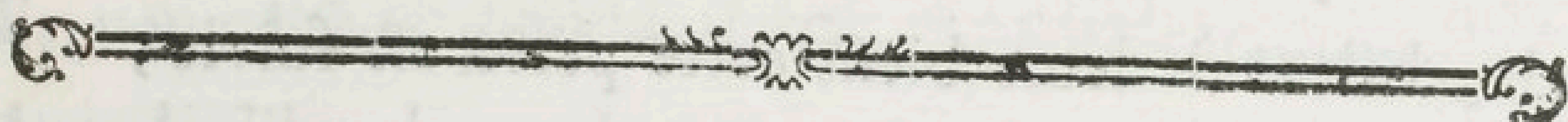
Quinault.



N.° 1821 *a.*

LOUIS XIV (éloge de). *V.* la lettre B.
N.° 445.

La Fontaine.



N.° 1822.

LOUIS XIV (éloge de). *Le Placet bien tourné.*

PRINCE, de tous les Rois le plus digne de l'être,
Qui seul de l'Univers devrois être le Maître,
Qui sais l'art d'être craint, & celui d'être aimé,
Et qu'on ne vit jamais sans en être charmé ;
Une fille à vos pieds, Monarque redoutable,
Dans l'espoir d'éprouver un accueil favorable,
Surmontant & son sexe & sa timidité,
Vient demander secours à votre Majesté :
Son nom, que tous les siens ont placé dans l'Histoire,
Par des faits éclatans d'eternelle mémoire,

N'oſe ici ſe nommer, quoique dans votre Cour
Il ſe ſoit fait paroître & connoître à ſon tour.
Mais, SIRE, c'eſt trop peu d'avoir perdu des pères
Au milieu des combats, des oncles & des frères;
Leur trépas, & le ſang qu'on ſait qu'ils ont verſé,
De leur propre devoir eſt trop récompenſé.
Ce n'eſt pas ſur ce point que j'oſe me permettre
Le ſuccès d'un Placet qui ſemble me commettre:
La gloire eſt le ſeul prix de ces heureux trépas;
Et quiconque les plaint, en ternit les appas.
Je tire trop d'honneur de ces pertes de vie:
Mais, hélas! de leurs biens cette perte eſt ſuivie;
Et ces illuſtres Morts, en faiſant leur devoir,
M'ont laiſſé pour tout fonds, celui du déſeſpoir,
Avec un peu d'encens de foible renommée
Que treize ou quatorze ans ont déjà conſommée.
Prince, tous ces lauriers, qu'avec tant de ſueurs
Ils ont acquis ſous vous & vos prédéceſſeurs,
N'ont ſu mettre ma tête à couvert de l'orage;
J'ai part à leurs combats, ſans avoir leur courage:
Leur éclat n'eſt pour moi qu'un ornement fatal,
Et ce qui fit leur gloire, eſt aujourd'hui mon mal.
Oui, tous ces beaux exploits & le riche équipage
Où l'on voit ces Guerriers, ſur la rive du TAGE,
Sur l'ELBE & ſur le RHIN, briller de toutes parts,
Semblent mêler ma honte à tous leurs étendards;

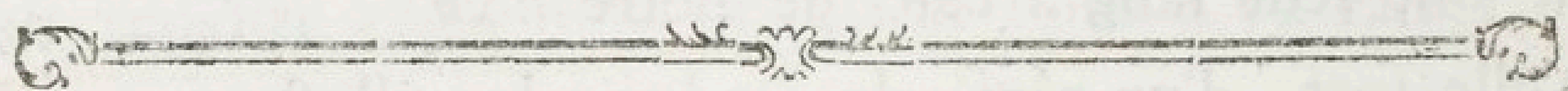
Puisqu'ils n'ont dépensé, qu'afin de me réduire
En l'état malheureux qui fait que je soupire;
Ou plutôt, ô grand Roi! ces généreux Sujets,
Pour ne rien ménager que vos seuls intérêts,
Ont risqué tout leur bien, & n'ont voulu paraître
Que pour faire éclater la gloire de leur Maître:
Ce fut le seul motif de tous leurs grands travaux,
Ce qui les fit passer dans des Mondes nouveaux,
Engager tout leur bien, & tenter les naufrages,
Pour arborer les Lis chez les Peuples sauvages.
Mais, Sire, écoutez-les, & souffrez qu'humblement
Ils vous disent pour moi, sans nul déguisement,
Avec la liberté que le cercueil inspire,
Ce qu'un profond respect m'empêche de vous dire.
J'entends déjà leurs voix; permettez qu'hors du bruit
Ils puissent commencer & finir ce qui suit:
» Grand Roi, dont la vertu tous les jours se récite
Sous les sombres cyprès des rives du COCYTE,
Et qui, malgré le froid de ces climats glacés,
Rallumes la vigueur de tous nos feux passés,
Et nous fais désirer de repasser la barque,
De reprendre le jour, & d'obliger la Parque
A verser de nouveau, sous un règne si doux,
Un sang que l'on voudroit avoir versé pour vous;
Nous sortons du profond, de ce noir hémisphère
Que jamais le Soleil d'un seul rayon n'éclaire,

Pour venir éprouver, par ces justes efforts,
Vos extrêmes bontés qu'on vante chez les Morts.
Les grands cœurs qu'autrefois nous avons fait paroître,
N'ont plus rien d'éclatant qui nous fasse connoître:
La cendre égale tout; & celle des Héros
Ne se peut discerner dans le fond des tombeaux.
Mais, Prince, la valeur, en nous héréditaire,
Fait renaître après nous ce qu'on nous a vu faire;
La mort n'efface point ce renom glorieux
Que nous avons acquis dans les différens lieux
Où BELLONE a porté la terreur & la guerre;
Il n'est aucun endroit, si caché de la terre,
Que nous n'ayons percé pour y planter la foi,
L'amour, & le respect que l'on doit à son Roi.
Nous avons emporté ce zèle sous la tombe;
Et cet endroit fatal, où la valeur succombe,
N'a su nous arracher ce généreux dessein
Que depuis six cents ans nous avons dans le sein:
Mais ces bouillans désirs, que l'impuissance irrite,
Sur les côtes d'ALGER n'ont pas été sans suite;
Le jeune LIZARIS, dans la perte d'un bras,
A rempli dignement nos désirs d'ici-bas,
Et fait voir, en sa main encor toute fumante,
Que toute notre ardeur est dedans lui vivante.
Vous avez trop payé cette insigne valeur;
Mais, Monarque, achevez, en ma fille, en ma sœur,

D'établir le repos dont son malheur nous prive
Dans le séjour obscur de cette triste rive ;
Et, d'un trait de pitié digne de vos grandeurs,
Faites-lui ressentir vos royales faveurs.
Mais si de nos travaux la maligne influence
Ne peut lui mériter cette digne espérance,
Grand Roi, souvenez-vous que ROHAN & CLERMONT
Ont allié leur sang à ceux de notre *nom*;
Qu'elle sort, d'un côté, de ces branches illustres,
Dont les Princes voisins tirent leurs plus beaux lustres :
Les Ducs de SAINT-AIGNAN, de NOAILLE & d'UZEZ,
De votre auguste Cour des plus dignes Sujets,
Pour vous persuader de ces grands avantages,
Pourront en sa faveur donner leurs témoignages ;
Il est de leur bonté de soutenir ses droits,
Etant, comme l'on sait, parente à tous les trois.
Mais, Grand Roi, tout dépend de vos mains libérales ;
Toutes les qualités devant vous sont égales,
Et près de votre éclat les plus grands ne sont rien,
Si votre Majesté ne leur sert de soutien :
Aussi tout notre espoir se fonde sur vous-même ;
Par vos seules vertus brille le Diadême,
Tout répond à ce rang où le Ciel vous a mis,
Et l'on est trop heureux de vous être soumis.
Ainsi, soyez toujours, pendant votre heureux règne,
Aimé de vos Sujets ; que l'Etranger vous craigne ;

Que le Ciel ſoit propice à vos vœux en tout temps,
Et qu'un ſiècle accompli puiſſe borner vos ans.
C'eſt ainſi que mon père & mes frères finiſſent.
Faſſe votre bonté que leurs vœux s'accompliſſent;
Et qu'un ſi doux ſuccès, digne de vos beaux jours,
Soit le prix que le Ciel donne à votre ſecours « !

Mlle de Raſilly.



N.° 1822 *a.*

LOUIS XIV (éloge de). *V.* le N.° 1389.

De Saint-Diſdier.



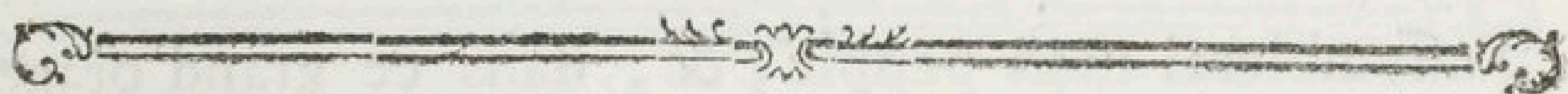
N.° 1823.

LOUIS XIV (éloge de).

Quel éclatant retour ! quelle heureuſe journée
Ramène triomphant l'invincible Louis!
L'Europe retentit de ſes faits inouis,
Et craint de ſuccomber deſſous ſa deſtinée.
Luxembourg, ſi long-temps à ſa perte obſtinée,
Vient de ſubir le joug de l'empire des Lis;
Et Genes, dans ſes murs par le feu démolis,
Voit contre un tel courroux ſa puiſſance bornée.

Rome ne vit jamais un plus pompeux retour;
Une double victoire embellit ce beau jour;
Mais ſur-tout le Vainqueur charme par ſa préſence:
Il plaît même aux vaincus qu'il a mis ſous ſes loix,
Et ces peuples conquis diſent tous d'une voix,
Que ſi l'on craint ſon bras, l'on aime ſa clémence.

Mlle de Razilly (1).



N.° 1824.

LOUIS XIV (éloge de).

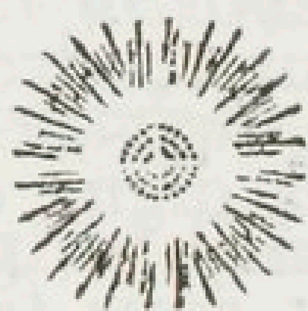
L'infortuné Louis, dans ce danger terrible,
Paroît d'autant plus grand, qu'il eſt plus inflexible;
Vainement la victoire, après tant de ſuccès,
De nos drapeaux ſanglans, vole à ceux des Anglois.
Sur ſon trône ébranlé, ce Prince magnanime
Oppoſe à ſes revers ſa fermeté ſublime.
» Ah ! loin de me ſoumettre à des Traités honteux;
» Sans être terraſſé, je ſerai malheureux:
» La honte ne pourroit que me ravir ma gloire,
» Et le courage ſeul peut rendre la victoire.
» Un noble déſeſpoir eſt digne d'un grand cœur.
» Périſſons, s'il le faut; mais ſauvons notre honneur:

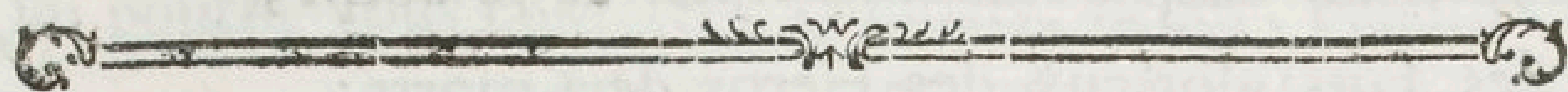
(1) Mlle de Razilly avoit le ſurnom de Calliope.

» Nous devons préférer la mort à l'infamie;
» Par une lâche paix on ſert mal ſa Patrie.
» Tous les traits du deſtin, contre moi réunis,
» Me feroient-ils trahir la majeſté des Lis?
» Seul contre mes revers, je peux ſauver la FRANCE;
» L'amour de mes Sujets, voilà mon eſpérance.
» Combattant pour l'Etat, pour ſon Roi, pour l'honneur,
» Que ne peut du François le zèle & la valeur?
» J'aſſemblerai mon peuple, &, dans ce grand orage,
» Du vaiſſeau de l'Etat prévenant le naufrage,
» Peut-être je ſaurai, malgré le poids des ans,
» Faire renaître encor ces temps, ces heureux temps,
» Où les Rois mes aïeux, en expoſant leurs têtes,
» Aux Vainqueurs d'AZINCOURT ont ravi leurs
conquêtes (1).
» La paix qu'on veut me vendre eſt indigne de moi;
» Je la voulois en Père.... & la refuſe en Roi.

Par M. de Vixouze.

(1) On connoit les victoires fatales remportées ſur nous par les Anglois à Créci, Poitiers, & Azincourt: l'honneur de la Nation a toujours repris le deſſus.

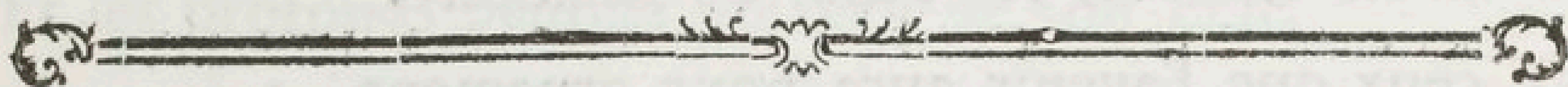




N.° 1825.

LOUIS XIV (éloge de). *V.* la lettre C. N.° 767.

De la Viſclède.



N.° 1826.

LOUIS XIV (éloge de).

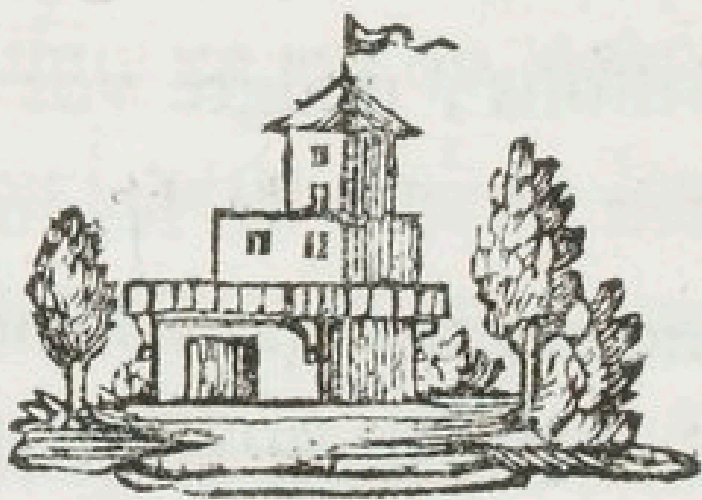
CELUI que les Neuf Sœurs nous avoient fait attendre,
Celui que j'eſpérois & ne pouvois comprendre,
Ce Roi dont le beau nom doit remplir l'Univers,
Ce grand Roi, SAINT-AGNAN, tu le vois, tu le ſers.
  Je ne ſais quel Génie ou quelle folle audace,
Jeune & libre d'ennuis, me guidoit au PARNASSE,
Plein de nobles tranſports, charmé de hauts deſſeins,
Sur les pas moins foulés des GRECS & des ROMAINS,
Quand une de ces Sœurs qui te ſont ſi connues,
De leur antre ſecret m'ouvrit les avenues :
Antre, ou Palais, ou Temple, ou ſonge, ou vérité,
Mais qui n'eſt qu'harmonie & lumière & beauté,
Où l'eſprit, admirant merveille ſur merveille,
Ignore ce qu'il voit, & s'il dort ou s'il veille.

Là, vivent sur l'airain & l'esprit & le corps,
Et les faits glorieux des Héros déjà morts;
Là, brillent à l'envi ces grands noms qu'on révère,
Riches originaux de VIRGILE & d'HOMÈRE,
ACHILLE, HECTOR, ÉNÉE; &, parmi tant de Rois,
Nos CHARLES, nos HENRIS, nos LOUIS, nos FRANÇOIS,
Sages, pieux, vaillans, & qui firent leur gloire
De savoir honorer les Filles de Mémoire.
Là, ceux que l'avenir aura pour ornement,
Paroissent lumineux, quoiqu'en éloignement,
Ainsi qu'en un miroir quelque image éclatante,
Ou le flambeau du jour sous l'onde étincelante.
O Déesse! disois-je, entre ceux que je vois,
Est-ce le Dieu du Temple, ou le Roi de ces Rois;
Celui qui vient à nous, que la Gloire environne,
Devant qui l'Ennemi s'humilie & frissonne,
Dont le regard humain & la noble fierté
Ont su joindre l'amour avec la majesté?
Je vois à son aspect s'écarter les nuages:
Que de peuples divers lui rendent leurs hommages!
L'avenir, le passé, ce qu'on voit aujourd'hui,
Si j'en crois à mes yeux, n'ont les yeux que sur lui.
Tu le verras, dit-elle, en ses jeunes années,
Ce Roi qu'à tes François gardent les destinées,
Le quatorzième en nom, le premier en grandeur,
Surprendre l'Univers de sa vive splendeur.

Qui pourra vous compter, combats, siéges, batailles?
Qui pourra vous dépeindre, affreuses funérailles?
Vous l'admirez, Mortels; vos yeux sont éblouis;
Attendez toutefois, ce n'est pas tout; LOUIS,
Plus grand que ses aïeux, mais moindre que lui-même;
Il cache la moitié de sa lumière extrême;
Il vous cache les soins d'un sage Potentat
Et les profonds pensers du bien de son Etat.
L'image de sa gloire, incessamment présente,
Sollicite & retient son ame impatiente,
Suspend ses grands desseins, l'oblige à consulter
Sur le moment fatal de les faire éclater.
Mais il vient ce moment: déjà la Renommée,
Pleine du seul LOUIS, du seul LOUIS charmée,
Au TYBRE, au NIL, au GANGE, a pris soin d'enseigner
Qu'après avoir su vaincre, il commence à régner.
Ainsi le feu divin, qui voloit dans la nue,
Plus fort, plus surprenant quand son heure est venue,
Tonne, éclaire, foudroye en mille & mille lieux,
Fait trembler les Mortels, l'air, la terre & les cieux.
Ah! mes chers nourrissons, malgré vos longues veilles,
Vos travaux ramperont auprès de ses merveilles,
Que nos propres concerts ne pourroient égaler,
Si d'une voix humaine il falloit en parler.
Courage toutefois, suivez-le en sa carrière;
Voici de vos beaux chants la plus noble matière.

Après un court repos, je vois d'autres combats,
Et des ſceptres ſoumis, & des trônes à bas.
Je vois les grands progrès dont l'Europe s'étonne,
Et ſa brillante épée, ſoutien de la couronne :
Monts, havres, forts, cités, fleuves, & régions,
S'ouvrent à ſa valeur plus qu'à ſes légions.
Je vois cette autre paix, en tous lieux ſi féconde,
Que LOUIS conquérant doit redonner au Monde :
Je le vois ce Héros ſage, vaillant, auguſte,
Auſſi doux que ſévère, auſſi puiſſant que juſte,
Régler & ſes Etats & ſes propres déſirs,
Et joindre aux nobles ſoins les plus nobles plaiſirs.
Ainſi dit la Déeſſe : une douce fureur,
A ces derniers accens, maîtreſſe de mon cœur,
Y grava pour jamais ces diſcours incroyables.
Tu le vois, Saint-Agnan, les Dieux ſont véritables :
Ce qu'ils avoient promis, ils ont ſu le tenir ;
Et déjà le paſſé répond de l'avenir.

Pelliſſon.



N.° 1827.

LOUIS XIV (le Siècle de), & *son Eloge.*

JAMAIS Roi ne fut plus par la Gloire animé,
Mieux obéi, plus craint, peut être moins aimé.
On le vit, éprouvant des fortunes diverses,
Trop fier dans ses succès, mais ferme en ses traverses,
De vingt Peuples ligués bravant seul tout l'effort,
Admirable en sa vie, & plus grand dans sa mort.
Siècle heureux de LOUIS, Siècle que la Nature
De ses plus beaux présens dut combler sans mesure;
C'est lui qui dans la France amena les Beaux-Arts;
Sur lui tout l'avenir doit porter ses regards.
Les Muses à jamais y fixent leur empire;
La toile est animée, & le marbre respire.
Quels Sages (1), rassemblés dans ces augustes lieux,
Mesurent l'Univers & lisent dans les cieux,
Et dans la nuit obscure apportant la lumière,
Sondent les profondeurs de la Nature entière?
L'Erreur présomptueuse à leur aspect s'enfuit,
Et vers la Vérité le Doute les conduit.

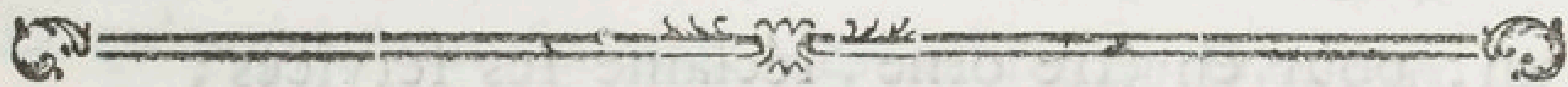
---

(1) L'Académie des Sciences.

Et toi, Fille du Ciel, toi, puiſſante Harmonie,
Art charmant qui polis la GRÈCE & l'ITALIE,
On aimera toujours ton langage enchanteur
Et tes tons ſouverains de l'oreille & du cœur.
Français, vous ſavez vaincre & chanter vos conquêtes;
Il n'eſt point de lauriers qui ne couvrent vos têtes:
Un peuple de Héros naquit en vos climats;
On vit tous les BOURBONS voler dans les combats.
A travers mille feux, on vit CONDÉ paraître
Tour-à-tour la terreur & l'appui de ſon Maître;
TURENNE, de Condé le généreux rival,
Moins brillant, mais plus ſage, & du moins ſon égal;
CATINAT réunit, par un rare aſſemblage,
Les talens du Guerrier & les vertus du Sage;
VAUBAN, ſur un rempart, un compas à la main,
Rit du bruit impuiſſant de cent foudres d'airain:
Malheureux à la Cour, invincible à la guerre,
LUXEMBOURG fit trembler l'Empire & l'Angleterre.
Regardons dans DENAIN l'audacieux VILLARS
Diſputant le tonnerre à l'aigle des CÉSARS;
Arbitre de la paix que la victoire amène,
Digne appui de ſon Roi, digne rival d'EUGÈNE;
Ce jeune Prince auſſi, de qui la majeſté
Sur ſon viſage aimable éclate ſans fierté:
D'un œil d'indifférence il regarda le Trône.
Ciel! quelle nuit ſoudaine à nos yeux l'environne!

La mort autour de lui vole sans s'arrêter;
Il tombe aux pieds du Trône, étant près d'y monter.
Hélas! que n'eût point fait cette ame vertueuse?
La FRANCE, sous son règne, eût été trop heureuse;
Il eût entretenu l'abondance & la paix;
Sans cesse il eût compté ses jours par ses bienfaits;
Il eût aimé son Peuple. O jours remplis d'alarmes!
O combien les François ont répandu de larmes!
Quand sous la même tombe ils ont vu réunis
Et l'époux & la femme, & la mère & le fils.

De Voltaire.



N.° 1828.

LOUIS (la Saint).

O tiges des BOURBONS! couvre de tes rameaux
Le cyprès épaissis autour de ces tombeaux.
Hommage à ce Héros d'immortelle mémoire,
Dont un règne si juste a consacré la gloire.
Chevalier sur le trône, & l'ami des Humains,
Tour-à-tour la balance & l'épée en ses mains;
Vengeur du saint Tombeau, s'il jonche l'IDUMÉE
Des débris malheureux de sa pieuse armée;
Si, fidèle au projet que forma GODEFROI,
Il déploye aux Croisés l'étendart de la Foi;

C'eſt pour tirer les ſiens d'une terre étrangère :
Toujours il ſe montra ſous un grand caractère;
Sur la Religion fondant tout ſon eſpoir,
Sans laiſſer aſſervir le ſceptre à l'encenſoir,
Il ne confondit point le culte avec le Prêtre;
Et s'il penſe en Chrétien, né Monarque, il ſait l'être.
O LOUIS! ô grand Roi! ſi du ſéjour des Cieux
Tu daignes ſur la terre encor jeter les yeux,
Tu vois, ſous ton ſaint nom, ſous ton auguſte image,
La FRANCE conſacrer le ſigne du courage (1),
Et le Guerrier vaillant le porter ſur le cœur,
Comme pour indiquer le foyer de l'honneur.
L'un, pour en être orné, réclame ſes ſervices;
Un autre, jeune encor, montre ſes cicatrices;
Et ſans avoir beſoin d'écuſſons faſtueux,
La vertu fait la tige, & vaut tous les aïeux:
Jamais près du cordon même le plus illuſtre,
Cette marque d'honneur ne perd rien de ſon luſtre.
Puiſſe-t-elle, atteſtant la guerriere chaleur,
Garantir la franchiſe autant que la valeur!
Puiſſe-t-elle, à couvert de toute ignominie,
Des mains de la Faveur n'être jamais ternie!
J'aime ces vieux Romains, ces honneurs de leurs temps,
Des grandes actions ſacrés repréſentans:

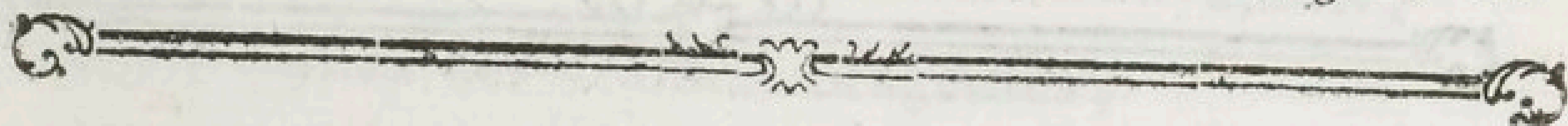
(1) Louis XIV a inſtitué l'Ordre de la Croix de Saint-Louis en 1670.

Au

Au bras d'un Citoyen qu'un autre dût la vie,
Le prix étoit payé des mains de la Patrie;
Le feuillage du chêne, en tresses façonné,
Eclatoit plus que l'or sur son front couronné;
Et la marque de gloire étoit la preuve insigne
Que celui qu'elle ornoit, s'en étoit rendu digne.
Chêne fameux dans ROME en ces temps du bonheur,
Et depuis parmi nous encor plus en honneur,
Tant que des doux Zéphyrs les propices haleines
Feront verdir la feuille aux sables de VINCENNES,
On saura que LOUIS, Juge entre ses Sujets,
Siégeoit sur des gazons, ton ombrage pour dais;
Et qu'empruntant la voix des arbres de DODONE,
Tu rendois avec lui les oracles du Trône.

M. le Mierre.

Poëme des Fastes & Usages, &c



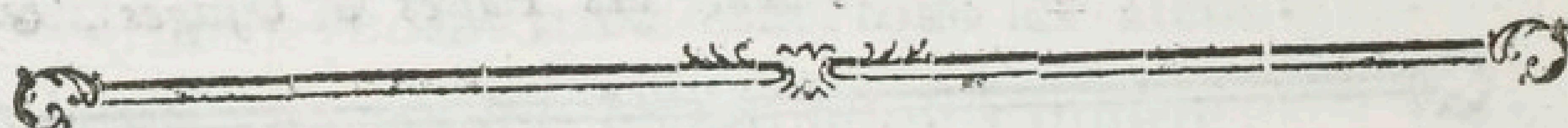
N.° 1828 *a*.

LOUIS XV (Eloge de).

DE ton auguste Aïeul l'éclatante mémoire
Remplit les Nations qu'alarme encor sa gloire;
Et leur orgueil jaloux de la splendeur des Lis,
A tes nombreux exploits a reconnu son fils.
Peuples, qu'aux champs de MARS a terrassés mon Maître,
A des traits plus chéris vous devez le connaître.

Peignez-leur sa bonté, vous qui dans FONTENOI
Rameniez la victoire aux pieds de votre Roi;
Guerriers que ce Héros, dans des plaines sanglantes,
Couronna de lauriers de ses mains triomphantes;
Vous, illustres témoins de ces pleurs précieux
Que la victoire même arrachoit de ses yeux,
Qui de l'humanité, dans un champ de carnage,
Pour la première fois entendiez le langage,
Qui vîtes la pitié, saisissant tous les cœurs,
Secourir les Vaincus en pleurant les Vainqueurs.
De ces vertus, grand Roi, que ton siècle s'honore:
L'Europe a dû te craindre, & l'Europe t'adore;
Tu peux lancer la foudre, & lui donner la paix.
. . . .

M. le Marquis de Ximénès.



N.° 1828 *b*.

LOUIS XV (éloge de).

O ROI ! l'honneur du Trône & de l'humanité,
Chère image des Dieux, présent de leur bonté,
Héros simple & sublime, ame grande & sensible,
Te voilà donc connu de ton siècle enchanté!
Tu formas ton bonheur de sa félicité,
Et tu goûtes la gloire épurée & paisible,

Qui, naissant des vertus, en fait la volupté.
Quoi ! de ton heureuse Patrie
C'étoit donc peu pour toi de t'être fait chérir
Au delà de l'idolâtrie ?
Sur TRAJAN, sur TITUS Louis sait enchérir.
Dans l'empire des cœurs courant d'un pas rapide,
Possesseur toujours plus avide,
Chez les Rois tes rivaux tu vas en conquérir ;
Eux-mêmes, les premiers, ta candeur les enchaîne ;
Tu mets fin, dans ce jour, à des siècles de haine.
Que diroit ce LOUIS, la terreur des humains,
Dont la puissance redoutée
Souleva quarante ans l'EUROPE révoltée,
S'il voyoit adorer & bénir dans tes mains
Cette même puissance accrue & cimentée ?
Pour triompher des cœurs des autres Souverains ;
Pour en bannir ces craintes orageuses,
Ces défiances ombrageuses,
Et ces soupçons jaloux, poison chéri des Cours,
Il faut une vertu bien touchante & bien pure,
Dont jamais l'intérêt n'ait fléchi la droiture,
Qui, pouvant toujours vaincre, ait pardonné toujours :
Elle est si rare, hélas ! qu'elle tient du prodige ;
On craint, en l'adorant, d'encenser un prestige.
De la tienne en effet on douta quelques jours.
Un Monarque, un Français refuser la victoire !

Je pardonne aux Mortels d'être lents à le croire.
Oui, quand de tes voiſins le courage imprudent
Préſente à ta valeur des palmes toutes prêtes,
Ton amour pour la paix s'accroît par tes conquêtes;
Les revers pourroient ſeuls le rendre moins ardent.
Ce Peuple, en tout les temps rival de ta Couronne,
Ce Peuple, tyran de ſes Rois,
Qui, plus tumulteux, plus inconſtant cent fois
Que l'élément qui l'environne,
Fait ſon caprice altier l'arbitre de ſes droits:
Cette hydre, qui ne vit qu'au milieu des tempêtes,
Et dont, aux champs de FONTENOI,
Ta vengeance bravée écraſa tant de têtes,
En oſe relever les reſtes comme toi.
Inſenſé, qui lui-même à ſa perte s'obſtine,
Et repouſſe la main qui veut l'en préſerver!
Malgré toi ſa fureur le mène à ſa ruine;
Malgré lui tu veux le ſauver.
Ton bras, loin de ſaiſir un triomphe facile,
Toujours lent à punir, daigne encor balancer;
Et long-temps, par un bruit utile,
Il fait gronder la foudre avant de la lancer.
Tel ce Dieu de bonté, que ton cœur nous retrace,
Sur les ailes de feu des effrayans éclairs,
Envoye au coupable Univers
D'un courroux paternel l'indulgente menace,

Et, montrant le tonnerre allumé dans ſes mains,
Daigne encor du pardon enſeigner les chemins.
    Que n'a point tenté ta clémence,
    Pour s'épargner de vains lauriers,
Teints du ſang précieux de tes vaillans Guerriers!
Il t'eſt d'autant plus cher, qu'ils vont, pour ta défenſe,
    Le prodiguer plus volontiers.
Ah! ce n'eſt pas le ſeul que tes mains économes,
En dépit de la Gloire, aient voulu ménager:
Homme, tu ſais le prix du ſang de tous les hommes;
    Aucun d'eux ne t'eſt étranger.
Sous un ciel inconnu, comme aux lieux où nous ſommes,
Tout citoyen du Monde a part à tes bienfaits;
Son bonheur eſt le but de tes tendres projets.
Tu veux, en étouffant la diſcorde & la guerre,
    Que tous les Peuples de la terre
N'en forment plus qu'un ſeul dans les bras de la paix:
    Projet divin! & qu'aucuns Princes,
Avant ce ſiècle heureux, n'ont oſé concevoir.
Hélas! pour le remplir, chacun, dans ſes Provinces,
    N'avoit pourtant qu'à le vouloir.
Les meilleurs Souverains que nous vante l'Hiſtoire,
Bornèrent leurs plaiſirs, leurs travaux & leur gloire,
Au bonheur des Sujets confiés à leurs loix:
LOUIS fait le bonheur des Peuples & des Rois.
Oui, grace à ta vertu, grace à ces nœuds proſpères

Qu'elle vient de former, & qu'elle maintiendra,
L'EUROPE enfin ne deviendra
Qu'une même famille, où les plus tendres pères
Sur leurs fils fortunés règneront tous en frères.
Voilà l'Empire glorieux,
La Monarchie universelle
Qu'auroient dû rechercher tes augustes Aïeux.
L'honneur de régner seul sur l'Europe rebelle
Aiguillonna, dit-on, leurs cœurs ambitieux,
Car cette ambition, de carnage entourée,
Vieille erreur des Héros, mère des grands exploits,
Etoit une vertu par l'orgueil consacrée,
Dont tu viens le premier désabuser les Rois.
Mais ce que leur vaillance, en malheurs si féconde,
Prétendit acquérir sur les débris du Monde,
Par l'effroi, par le sang, tristes droits des vainqueurs,
Ta bonté, par l'amour, l'obtient sur tous les cœurs.
Je vois que déjà l'on commence
A t'oser disputer cette conquête immense;
Je vois même qu'avec plaisir
Ta générosité défie
Des autres Souverains la juste jalousie.
Eh bien! Rois vertueux, tâchez de resaisir
De nos cœurs sur BOURBON la douce monarchie;
Ah! sans l'en dépouiller, vous l'allez obtenir.
Ainsi que sous son joug, sous le vôtre asservie,

Voyez la terre entière, ardente à vous bénir,
Comme à lui vous appartenir:
Vos Sujets sont les siens, ses Sujets sont les vôtres.
Dans l'empire des cœurs s'il sut vous prévenir,
Ce que l'un y ravit reste encor pour les autres.
C'est à vous que s'adresse un si noble cartel,
Dignes sœurs de LOUIS, modernes héroïnes,
Qui, du Monde avec lui réparant les ruines,
Jetez les fondemens d'un bonheur immortel;
Vous dont les noms vainqueurs, sur l'aile de mémoire,
Voleront près du sien à des siècles de gloire;
Vous en qui mille dons par le Ciel répandus,
Des deux sexes surpris rassemblent les vertus,
Qui faites & l'honneur & l'exemple du vôtre,
Et feriez, sans Bourbon, la honte encor du nôtre.
Toi d'abord, dont le Ciel permet à mes regards
De voir l'auguste front ceint de vingt diadêmes
Par les Graces tissus, & filés par les Arts;
Toi qui, la bienfaisance & la clémence même,
Ne dus qu'à ces vertus suprêmes
Le bonheur inoui de reprendre ton rang,
Sans coûter à ton peuple une goutte de sang;
D'un règne commencé sous de si doux auspices
Tu n'as point démenti les paisibles prémices;
L'olive a toujours crû dans tes champs belliqueux;
Ta sagesse contient dans une paix profonde

Le plus vaste Empire du Monde,
Rempli de cent peuples nombreux,
Par leurs loix, par leurs mœurs, tous différens entr'eux,
Entouré de voisins féroces, innombrables,
D'hommes à peine humains, dont les cœurs indomptables
N'ont encore connu de loi
Que celle qu'ils se font d'aimer les Dieux en toi.
Après un tel prodige, à ton père impossible,
Du grand art de régner chef-d'œuvre si pénible,
Tu peux bien, achevant le projet de Louis,
Enchaîner par la paix vingt Royaumes unis.
Ils ne renferment point tant d'Etats tous ensemble,
Que dans un calme heureux ton Empire en rassemble.
Et toi, d'ELIZABETH & l'émule & l'amour,
Toi qui, dès l'orient d'un règne encor si *court*,
Fis plus que vingt CÉSARS, tes illustres ancêtres,
Qui vois le sceptre des Romains
Relevé, florissant, adoré dans tes mains,
Qui sais même aux HONGROIS faire chérir ses Maîtres;
Par mille travaux éclatans
Ton ame généreuse ose, en ses vœux constans,
Disputer à Bourbon tous les genres de gloire:
Dans la lice de la victoire
Apprenant à vous estimer,
Vous fûtes à la fin forcés de vous aimer.
Vos cœurs sont l'un de l'autre une image fidelle;

Vos règnes, répétant leur gloire mutuelle,
De miracles communs ont ébloui nos yeux:
L'un de vous ne pouvoit ſe rendre égal aux Dieux,
Sans prendre l'autre pour modèle.
Dans les faſtes de l'Univers
Vos Provinces reconnoiſſantes
Graveront à l'envi vos monumens divers,
Ces berceaux préparés pour les vertus naiſſantes (1),
Aux Beaux-Arts rappelés ces aſiles ouverts,
Ces tréſors répandus ſur la foible indigence,
Ces freins mis au torrent de l'altière licence,
Et ces archives de vos Loix,
Oracle de la terre & leçons des grands Rois.
Nous n'y compterons plus ces fameux ſacrifices (2)
Que tu fis à la paix, tes plus chères délices:
Puiſque l'on veut encor te ravir leur doux prix,
Il faut, par ta valeur, qu'ils ſoient bientôt repris.
Ton bras ſuffit ſans doute à cet exploit ſi juſte;
Mais ELIZABETH & LOUIS
Sont jaloux de hâter la vengeance d'AUGUSTE.
Qui ſoutiendra l'effort des Aigles & des Lis?
Qui pourra réſiſter à leur triple tonnerre?

(1) Les Ecoles Militaires de Verſailles & de Vienne, &c.

(2) La ceſſion de la Siléſie & du Comté de Glatz.

Que feroit le Dieu de la Guerre
Contre MINERVE, ASTRÉE, & JUPITER unis?
Si vous voulez tous trois le bonheur de la terre,
Il faut qu'il s'accompliſſe au gré de vos ſouhaits :
Et malheur au Héros follement magnanime,
Qui voudroit, troublant vos projets,
Devenir malgré vous la dernière victime
Immolée au bien de la paix !
Que les mœurs des Mortels, par vos ſoins adoucies,
Soient le nœud vertueux des Nations amies ;
C'eſt l'ouvrage divin qu'il vous faut conſommer.
Ramenez l'Univers à ſa forme première :
Dans l'ame des Humains la haine eſt étrangère ;
Ils furent créés pour s'aimer.
Mais le devoir des Rois eſt d'en donner l'exemple :
Et tous trois, plus je vous contemple,
Plus je vois que, vos cœurs ne pouvant mieux choiſir,
Ce devoir eſt pour vous trop facile à remplir.
L'un à l'autre à jamais rendez ce tendre hommage ;
C'eſt peut-être le ſeul qui ſoit digne de vous.
Enfin, de vos Etats ſi l'encens ſe partage,
Qu'offert à vos amis, il vous en ſoit plus doux :
Les acclamations de l'Europe attendrie
Redoubleront toujours celles de vos Sujets :
Chargé des cœurs du Monde acquis par ſes bienfaits,
N'en eſt-on pas plus cher aux yeux de ſa Patrie ?

Et tel est, ô mon Roi ! le destin des François.
L'amour de l'Univers, qui t'admire & t'adore,
Recueilli dans nos cœurs, accroît le nôtre encore ;
On se livre à ses goûts avec plus de transport,
Quand, pour les applaudir, tous les goûts sont d'accord.
Daigne toujours répondre à cet amour extrême ;
Sens combien il est doux de chérir qui nous aime,
De faire tant d'heureux, sans trouver un ingrat,
D'être enfin le Héros, le Père, & le Dieu même
De ce peuple poli, sensible & délicat,
Qui sait le mieux aimer, qui sait le mieux connoître
Ces rares Souverains qui méritent de l'être.

M. de Belloy.



N.º 1828 *c.*

LOUIS XVI (avènement de).

Quel plus auguste nom que le nom de ce Roi,
Nos Princes, comme lui, soutiens-nés de la foi,
Pourroient-ils recevoir à leur première aurore ?
Tu le reçus, ô toi ! Prince si jeune encore,
Toi, nouveau Marcellus, que nos yeux satisfaits
Naguère ont vu monter sur le trône François ;
Sage prématuré sous les fleurs du bel âge,
Toi qu'on a vu, d'une ame égale à ton partage,

Modeste sous le dais, écarter les flatteurs,
Des foibles souverains trop adroits corrupteurs,
Et, montrant tout entier le cœur qui les dédaigne,
Ouvrir, par les bienfaits, les beaux jours de ton règne.
Les siècles par cent ans sont en vain calculés;
Révolus pour les Rois avant d'être écoulés,
Leur cours est inégal; les règnes font les âges.
O toi! dont la vertu confirme nos présages,
Un autre ordre a paru, voici d'autres instans;
Ton règne commencé rompt la marche des temps;
Le siècle où je vivois avant son terme expire:
Cette époque éclatante a rajeuni l'Empire;
Tous le cœurs t'attendoient; le passé n'est plus rien;
Le présent te couronne, & ce siècle est le tien.

Ce mois plaça ta fête auprès de ta naissance;
Cher Prince, entends les vœux que fait pour toi la FRANCE:
Un mouvement plus vif anime, en ce grand jour,
Les respects empressés qu'on te rend dans ta Cour.
Au Peuple admis sans choix tu permets que l'on ouvre
Ce magnifique EDEN, riche ornement du LOUVRE:
La foule est en ces lieux; le jour fuit, & soudain,
D'une strade élevée aux portes du jardin,
Les cordes de cent luths montés par POLYMNIE (1),
Vibrent sous les archets, moteurs de l'harmonie.

---

(1) Le Concert des Tuileries est donné dans le jardin, par l'Orchestre de l'Opéra, à l'issue des Spectacles.

Peuples, faites ſilence, écoutez ces concerts,
Laiſſez-les retentir dans le calme des airs;
Dieu des bois, prends leçon de ces talens d'élite;
Les Nymphes devant toi ralentiroient leur fuite.

M. le Mierre.

Poëme des Faſtes & Uſages, &c.



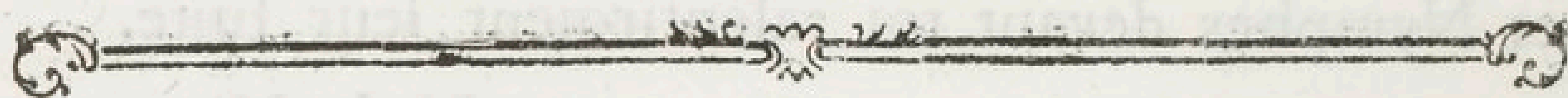
N.° 1829.

LOUP (le) *& le Hériſſon. Le Méfiant à propos.*

UN Loup, maître fripon,
(Il n'eſt pas beſoin que j'en jure)
Fit rencontre d'un Hériſſon,
Qui, le long d'un taillis, ſe rouloit d'aventure.
Meſſire Loup ſur l'animal
Eût voulu ſe jeter; il en mouroit d'envie:
Mais l'autre, qui le ſait brutal,
Oppoſe tous ſes dards à l'atteinte ennemie.
Eh quoi! lui dit notre glouton,
Vous voilà, comme en temps de guerre,
Armé de pied en cap! pourquoi tant de façon
Avec ſon allié, ſon ami, ſon compère?
Tout cet appareil, à quoi bon?
Eh mais! à rien, reprit le Hériſſon,
Traînant tout doucement ſon épineuſe égide;

Chacun a ſon allure, & l'inſtinct me décide:
Je ne me pique pas d'avoir de la raiſon.

M. Dorat.



N.° 1830.

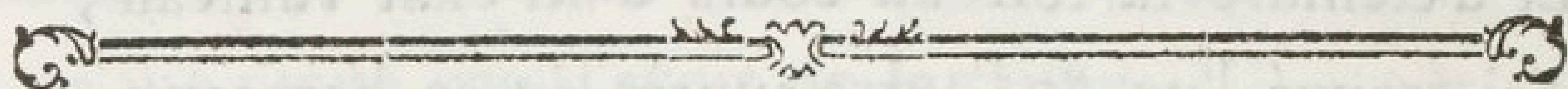
LOUP (le) *& le jeune Mouton. Leçon allégorique à ceux qui ſont trop confians.*

DES Moutons dans un parc étoient en ſûreté:
Les Chiens dormoient; le Berger écarté,
A l'ombre d'un tilleul où pendoit ſa houlette,
Avec d'autres Bergers jouoit de la muſette.
Certain Loup, du bétail l'ordinaire fléau,
Aux environs rodant alors ſans crainte,
Vint, par les fentes de l'enceinte,
Reconnoître l'état du paiſible troupeau.
Un Mouton, jeune encor, ſimple, ſans défiance,
Et des Moutons le plus Mouton,
Tout prêt à faire connoiſſance,
S'entretint avec le glouton.
Que cherchez-vous dans ces lieux, je vous prie,
Dit-il au Loup? L'herbe tendre & fleurie,
Répond notre affamé; vous ſavez, comme nous,
Qu'il n'eſt pas de deſtin plus doux
Que de paître l'émail d'une verte prairie

Et d'éteindre sa soif au cours d'un clair ruisseau;
J'ai trouvé l'un & l'autre auprès de ce hameau:
Que faut-il de plus dans la vie?
Se contenter de peu c'est ma philosophie.
Il n'est pas vrai, reprit le Mouton à ces mots,
Que vous mangiez la chair des animaux.
Moi? repartit le Loup, c'est une injure atroce;
Le Ciel ne m'a point fait d'un naturel féroce;
Et, comme je vous l'avois dit,
Quelque brin d'herbe me suffit.
S'il est ainsi, dans ces campagnes chères
Paissons ensemble, & vivons comme frères,
Poursuivit Jean Mouton, qui du parc aussi-tôt
Sort dans les prés, où, de plein saut,
Le sobre Philosophe atterre la pécore,
La met en pièce, & la dévore.
Gardez-vous, & vous ferez bien,
De ces prétendus gens de bien,
De ces sages de contrebande
Qui font eux-mêmes leur légende;
Et jugez d'eux, dans les occasions,
Non pas sur leurs discours, mais sur leurs actions.

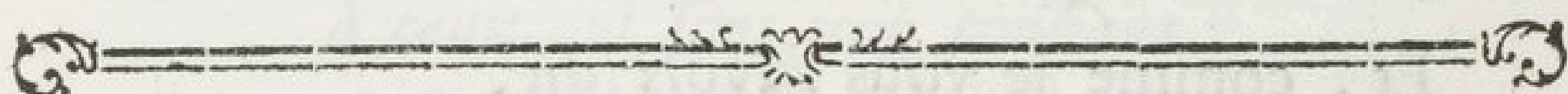
M. Tanevot.





N.° 1831.

LOUP (le), *la Mère, & l'Enfant. Allégorie pour les Ecouteurs aux portes. V.* le Recueil des Fables de la Fontaine. *Liv. IV. Fab. XVI.*



N.° 1832.

LOUP (le) *& la Cigogne;* ou *le danger de ſervir les méchans dans quelque péril qu'ils puiſſent être. V.* le Recueil des Fables de la Fontaine. *Liv. III. Fab. IX.*



N.° 1832 *a.*

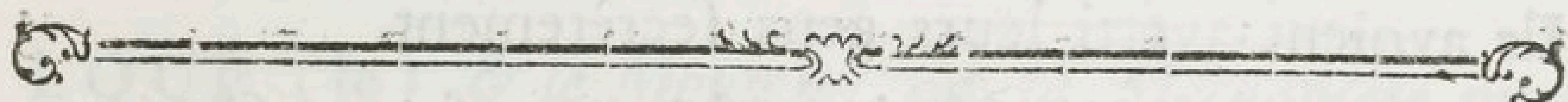
LOUP (le) *pénitent;* ou *le Pénitent du ſiècle.*

UN Loup, pris ſur le fait enlevant un Mouton,
Alloit périr ſous le bâton:
Il eut recours à la clémence
Du bon Berger COLIN, s'engagea par ſerment,
Et lui promit, pour faire pénitence,
De s'abſtenir exactement

De

De manger de la chair. On le crut; &, sa grace
Expédiée, il détale en courant,
Sans demander son reste, passe
Près d'un marais, apperçoit Dom Pourceau,
Qui barbotoit & se vautroit dans l'eau.
Oh! oh! dit-il, ceci n'est chair, je pense;
Mais c'est poisson, & le poisson
(J'ai bien retenu ma leçon)
N'est point compris dans la défense;
Je puis donc en manger en toute conscience.
Ce fut dit, ce fut fait aussi.
Que pourrions-nous conclure de ceci?
Qu'il ne faut point avoir de confiance
En la parole d'un vaurien;
Pour la fausser, il a plus d'un moyen.

Ganeau.



N.° 1833.

LOUP (le) *& la Brebis.* (1) *Quelque traité que l'on ait fait avec les méchans, il faut toujours se tenir en garde contre eux.*

Après mille ans & plus de guerre déclarée,
Les Loups firent la paix avecque les Brebis;

(1) Cette Fable ne se trouve point dans le Recueil des Fables de la Fontaine.

C'étoit apparemment le bien des deux partis ;
Car si les Loups mangeoient mainte bête égarée,
Les Bergers de leur peau se faisoient maints habits :
Jamais de liberté ni pour les pâturages,
Ni d'autre part pour les carnages ;
Ils ne pouvoient jouir qu'en tremblant de leurs biens.
La paix se conclut donc : on donne des otages ;
Les Loups, leurs Louveteaux ; & les Brebis, leurs Chiens ;
L'échange en étant fait aux formes ordinaires,
Et réglé par les Commissaires.
Au bout de quelque temps que Messieurs les Louvats
Se virent Loups parfaits & friands de tuerie,
Ils vous prennent le temps que dans la bergerie
Messieurs les Bergers n'étoient pas,
Etranglent la moitié des Agneaux les plus gras,
Les emportent aux dents, dans les bois se retirent.
Ils avoient averti leurs gens secrètement.
Les Chiens, qui, sur leur foi, reposoient sûrement,
Furent étranglés en dormant ;
Cela fut si-tôt fait, qu'à peine ils le sentirent.
Tout fut mis en morceaux ; un seul n'en échappa.

La Fontaine.



N.° 1834.

LOUP (le) *devenu Berger. Allégorie pour les gens rusés & fourbes. V.* le Recueil des Fables de la Fontaine. *Liv. III. Fab. III.*

N.° 1835.

LOUP (le) *& le Chien. L'amour de la Liberté. V.* le Recueil des Fables de la Fontaine. *Liv. I. Fab. V.*

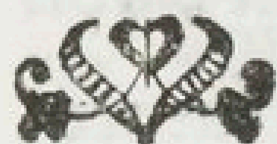
N.° 1836.

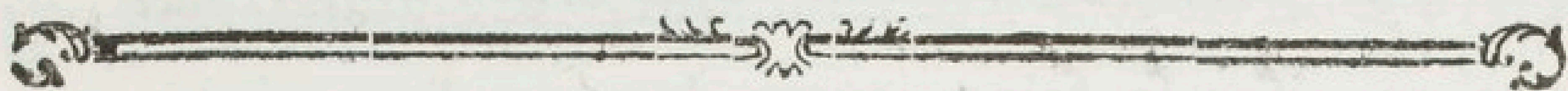
LOUP (le) *& le Mouton ;* ou *la Méchanceté punie.*

Sur les montagnes d'Arcadie
Un Loup pourſuivit un Mouton :
C'étoit une action hardie ;
Il ſavoit bien que Pan protégeoit ce canton ;
Mais le glouton n'en avoit cure ;
Quand la faim le preſſoit, ſon ventre étoit ſon Dieu.
La moutonnière créature
Ne ſavoit donc plus en quel lieu

Se retirer, quand du fils de MERCURE
Un petit Temple, ouvert près de là d'aventure,
S'offre au pauvre animal, asile révéré.
Le Mouton, hors d'haleine, entre en ce lieu sacré,
Par instinct ou par connoissance,
Je ne sais pas lequel des deux,
Et je laisse indécis un point aussi douteux.
Notre Loup téméraire eut encor l'insolence
D'y suivre le Mouton : mais il fut bien surpris ;
Sur ses talons la porte se referme.
Il perdit l'appétit d'abord qu'il se vit pris,
Et resta planté comme un terme.
Quelques Pasteurs avoient tout vu de loin :
Ils entrent dans le Temple, & trouvent, dans un coin,
Robin Mouton tapi ; tandis que, dans un autre,
Compère Loup disoit sa patenôtre :
On rendit grace à PAN ;
Et du glouton sur le champ
On lui fit un sacrifice.
Quand la passion nous conduit,
On ne voit plus le précipice
Qui s'ouvre sous nos pas, ni le péril qui suit.

Richer.





N.° 1837.

LOUP (le). *Moralité pour certains Prédicateurs.*

UN Loup (à ce que dit l'Hiſtoire)
Voulut donner un jour des leçons à ſon fils,
Et lui graver dans la mémoire,
Pour être honnête Loup, de beaux & bons avis.
Mon fils, lui diſoit-il, dans ce déſert ſauvage,
A l'ombre des forêts, vous paſſerez vos jours;
Vous pourrez cependant, avec les petits Ours,
Goûter les doux plaiſirs qu'on permet à votre âge:
Contentez-vous du peu que j'amaſſe pour vous;
Point de larcin, menez une innocente vie,
Point de mauvaiſe compagnie.
Choiſiſſez pour amis les plus honnêtes Loups;
Ne vous démentez point, ſoyez toujours le même,
Ne ſatisfaites point votre appétit glouton.
Mon fils, jeûnez plutôt l'Avant & le Carême,
Que de ſucer le ſang des malheureux Moutons;
Car enfin, quelle barbarie,
Quel crime ont ils commis ces innocens Agneaux?
Au reſte, vous ſavez qu'il y va de la vie;
D'énormes Chiens défendent les troupeaux.

Hélas ! je m'en ſouviens ; un jour votre grand-père,
Pour appaiſer ſa faim, entre dans un hameau :
Dès qu'on s'en apperçut : O bête carnaſſière !
Au Loup, s'écria-t-on ! L'un s'arme d'un hoyau,
L'autre prend une fourche, & mon père eut beau faire,
Hélas ! il y laiſſa ſa peau ;
De ſa témérité ce fut-là le ſalaire.
Sois ſage à ſes dépens, ne ſuis que la vertu,
Et ne ſois point battant, de peur d'être battu :
Si tu m'aimes, déteſte un crime que j'abhorre.
Le petit vit alors, dans la gueule du Loup,
De la laine & du ſang qui dégouttoient encore ;
Il ſe mit à rire à ce coup.
Comment, petit fripon, dit le Loup en colère,
Comment, vous riez des avis
Que vous donne ici votre père !
Tu ſeras un vaurien, va, je te le prédis :
Quoi ! ſe moquer déjà d'un conſeil ſalutaire ?
L'autre répondit en riant :
Mon père, je ferai ce que je vous vois faire ;
Votre exemple eſt un bon garant.
Tel un prédicateur, ſortant d'un bon repas,
Monte dévotement en chaire,
Et vient, bien fourré, gros & gras,
Prêcher contre la bonne chère,

De Voltaire.

N.° 1837 *a*.

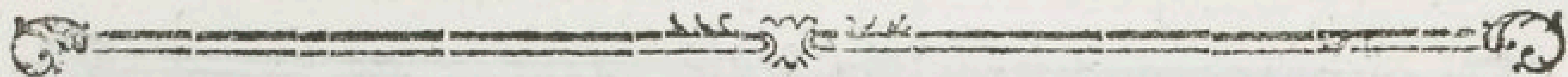
LOUP (le), *le Renard, & le Sanglier; les amis du temps, ou la haine vaincue par la sensibilité.*

A toutes jambes dans la plaine
Un Loup poursuivoit un Mouton:
Dans une fosse le glouton
Se laissa cheoir; il étoit fort en peine,
Alloit, venoit, faisoit des hurlemens affreux.
Vint un Renard aux cris. Sire Loup, tout joyeux,
L'apperçut, se crut hors d'affaire.
Tu t'en souviens, dit-il, la semaine dernière,
Au devant de Briffaut prêt à tomber sur toi,
J'ai couru, j'ai volé, j'ai bravé sans effroi,
Pour défendre tes jours, sa fureur meurtrière.
Assurément je voudrois bien
Pouvoir t'aider dans cette conjoncture;
Mais les bords du fossé sont si hauts; le moyen!
Si tu savois la peine que j'endure,
Combien je suis sensible à ton malheur;
J'en ai la larme à l'œil, il me perce le cœur;
Je n'y puis plus tenir: adieu, prend patience;
Et, tout d'un temps, mon coquin détala.
Un Sanglier alors se trouva là:

Loin d'avoir mis en lui quelque espérance,
Le Loup le redoutoit ; c'étoit, depuis dix ans,
Son ennemi juré. L'on n'en dit point la cause.
Quoi qu'il en soit, la bête à longues dents,
Oubliant tout en ces cruels instans,
Vit le danger du Loup, & ne vit autre chose.
Il s'approche, lui dit : Ne crains rien, & crois-moi
Différent de celui qui te manque de foi ;
Faisons la paix, c'est moi qui t'en conjure.
Je ne suis plus le même, & ta triste aventure
T'a donné dans mon cœur tous les droits d'un ami.
Tu vas voir si je sais obliger à demi,
Et quelle est ma façon de venger mes offenses.
Aussi-tôt avec ses défenses
Grattant la terre, la poussant,
Dans le fossé l'animal obligeant
Fit un chemin au Loup, qui sortit de sa cage.
Je troquerois, Lecteur, de grand courage,
Nombre d'amis pareils aux amis d'à présent,
Contre un seul ennemi généreux, bienfaisant,
Qui, non content de pardonner l'outrage,
Dès qu'on est malheureux, fait plus encore, soulage.

Ganeau.





N.° 1838.

LOURDEAU (à un) *entreprenant.*

AUPRÈS d'un Sexe foible & tendre
Il faut plus doucement s'y prendre;
Sans l'abattre, on peut l'agacer,
Et saisir ses mains sans les tordre:
Il est bien permis d'embrasser;
Mais il est défendu de mordre.

*M.****

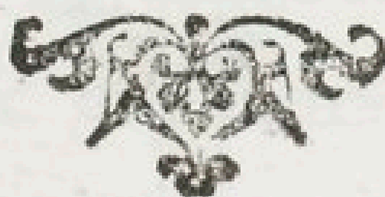


N.° 1838 *a.*

LOUVENCOURT (éloge de Mlle de).

L'ESPRIT de LOUVENCOURT est rempli de justesse
Dans tout ce quelle écrit de notre auguste Roi;
C'est un ornement du PERMESSE,
APOLLON seul en Vers peut lui faire la loi.

Mlle de Scudéry.



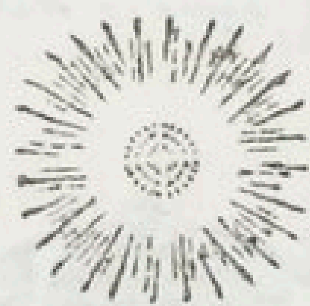


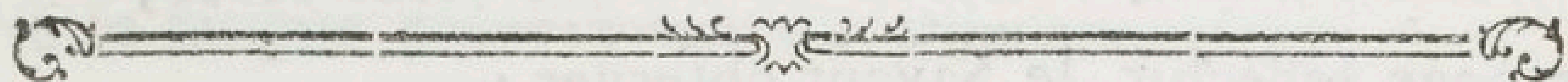
N.° 1838 *b*.

LOUVOIS (épitaphe de).

Figure du monde qui passe,
Et qui passe dans un moment,
Pompe, richesse, honneur, funeste amusement,
Dont un Mortel s'enivre, & jamais ne se lasse,
De quoi sert votre éclat à l'heure de la mort?
Il ne peut ni changer, ni retarder le sort.
Louvois plus haut que lui ne voyoit que son Maître
Dans le sein des grandeurs, des biens & des plaisirs;
Un trait fatal & prompt borne enfin ses désirs,
Et ne lui laisse pas le temps de se connaître.
Hélas! aux grands emplois à quoi sert de courir?
Pour veiller sur soi-même heureux qui s'en délivre!
Qui n'a pas le temps de bien vivre,
Trouve mal-aisément le temps de bien mourir.

Perrault.





N.° 1839.

LUMIÈRE (entretien ſur la) & *l'obſcurité de l'Homme. V.* la lettre H. N.° 1507.

M. l'Abbé du Reſnel.



N.° 1839 *a.*

LUNE (le clair de). *Deſcription des plaiſirs forains de Paris.*

Mais de Diane au ciel l'Aſtre vient de paroître;
Qu'il luit paiſiblement ſur ce ſéjour champêtre!
Eloigne tes pavots, Morphée, & laiſſe-moi
Contempler ce bel Aſtre auſſi calme que toi.
Cette voûte des cieux, mélancolique & pure,
Ce demi-jour ſi doux, levé ſur la Nature,
Ces ſphères qui, roulant dans l'eſpace des cieux,
Semblent y ralentir leurs cours ſilencieux:
Du diſque de Phœbé la lumière argentée,
En rayons tremblotans ſous ces eaux répétée,
Ou qui jette en ce bois, à travers les rameaux,
Une clarté douteuſe & des jours inégaux,
Des différens objets la couleur affoiblie,
Tout repoſe la vue & l'ame recueillie.

Reine des nuits, l'Amant devant toi vient rêver,
Le Sage réfléchir, le Savant obſerver ;
Il tarde au Voyageur, dans une nuit obſcure,
Que ton pâle flambeau ſe lève & le raſſure :
Le ciel d'où tu me luis eſt le ſacré Vallon,
Et je ſens que Diane eſt la Sœur d'APOLLON.
Heureux qui, s'élevant aux principes des choſes,
Eclaircira le voile étendu ſur les cauſes,
Dira comment cet Aſtre en ſon cours inégal,
A la voûte des cieux ſi paiſible fanal,
Qu'on voit ſi près de nous, dans l'ordre planétaire,
Paroître s'approcher par amour pour la terre,
Soulève l'OCÉAN, produit, du haut des airs,
Par accès réguliers cette fièvre des mers,
Et comment l'Océan, qui ſubmergeoit la plage,
Décroiſſant par degrés, laiſſe à nud le rivage !
Hélas ! d'une ombre épaiſſe, aux yeux les plus perçans,
La Nature a caché ſes ſecrets agiſſans :
L'Homme, né pour l'erreur comme pour l'ignorance,
N'eſt jamais, pour bien voir, à la juſte diſtance ;
Trop près de lui, trop loin de la chaîne du tout,
Son orgueil cependant croit en tenir un bout ;
Et, quoiqu'environné du faux jour des problêmes,
Il prend pour vérités d'ingénieux ſyſtêmes,
Ou ſon eſprit, ſéduit par ſes rêves divers,
Refait, par impuiſſance, & l'Homme & l'Univers.

Le peuple, qui du moins ſatisfait de ſon être
Ne ſe fatigue point à vouloir trop connoître,
Va chercher de PARIS les ſuperbes contours,
Ces chemins ſi rians applanis de nos jours,
Ou ces remparts jadis tout hériſſés de lances,
Aujourd'hui le ſéjour & des jeux & des danſes.
Ces chemins, chaque jour, arroſés, rafraîchis,
Portent moins de pouſſière à ces ormes blanchis;
De BACCHUS en paſſant je vois pendre le lierre,
Sous les noms de *Cafés* trente maiſons de verre,
Où l'on vient ſavourer, & ſur-tout ſur le tard,
De ces poiſons permis, qu'on prend pour du nectar.
Sur un banc, dans un coin, la Chanteuſe montée,
Glapit une Ariette aſſez mal écoutée;
Un AMPHION en guêtre, au dehors ſous l'ormeau,
D'une bannière en place étalant le tableau,
Lamente ſous l'archet quelque chanſon tragique;
Un porteur de billets, un robuſte EMPYRIQUE,
Vont criant à l'envi, chacun de leur côté,
L'un, je vends la FORTUNE, & l'autre la SANTÉ.
Voyez-vous ces Farceurs errans ſur une eſtrade,
ARLEQUINS, SPADASSINS, leur burleſque boutade,
Leurs ſcènes en plein vent, & leurs jeux feſcennins.
Plus loin ſpectacle en boëte & peuplé d'acteurs nains,
Opéra ſur roulette, & qu'on porte à dos d'homme,
Où l'on voit, par des trous, les Héros qu'on renomme;

Ailleurs, ſous un criſtal que l'Art a façonné,
L'objet grandit aux yeux de l'enfant étonné;
Sur ſes pieds il ſe hauſſe, & l'œil contre le verre,
Il voyage, il obſerve: autres cieux, autre terre;
Il voit des feux d'ETNA les brûlans réſervoirs,
LONDRES, l'ESCURIAL, la CHINE & ſes comptoirs,
Les murs de CONSTANTIN, le tombeau du PROPHETE,
Et les profondes mers au fond d'une caſſette.
Cependant mille chars, ſur deux files roulans,
Venans & retournans, & traînés à pas lents,
Foulent de nos remparts la plus vaſte avenue.
Vous, zélés partiſans de la grace ingénue,
Sur le devant des chars jetez d'abord les yeux,
C'eſt là que vous verrez les chef-d'œuvres des cieux;
Que LISE, avant l'hymen, au printemps de ſon âge,
Naïve en ſes regards, & ſvelte de corſage,
Ignorant de l'Amour la peine & les plaiſirs,
D'un air calme & diſtrait allume les déſirs.
Ce chemin, d'un côté, mène à ce bois ruſtique,
Où l'on voit vers LONGCHAMP, par un uſage antique,
Pendant les jours ſacrés & voiſins des Zéphyrs,
La jeuneſſe indévote égayer ſes loiſirs;
Et de l'autre, il conduit vers ces bords où la SEINE
Aux jeux des Matelots quelquefois ſert d'arène:
Montés ſur leurs eſquifs, œil fier, jarrets tendus,
S'avancent deux lutteurs l'un de l'autre attendus;

Chacun d'eux, présentant sa poitrine roidie,
S'entr'appuye une lance en fleuret arrondie;
La barque en mouvement sous la main du rameur,
Entre ses assaillans redouble la vigueur;
Chaque esquif passe, fuit, rend leurs efforts stériles,
Les sépare avec force, & les laisse immobiles;
Plus souvent en adresse un des deux surpassé,
Chancelle, & dans les flots par l'autre est renversé:
Sonnez trompette, on bat des mains pendant l'aubade,
Et, d'un air triomphant, le vainqueur boit rasade.
  Rome, voilà les jeux qu'il falloit inventer,
Et non ces jeux cruels qu'on te vit présenter,
Où le Gladiateur, dans une horrible escrime,
Egorgeant le vaincu, s'honoroit de son crime,
Où le sang, au milieu des applaudissemens,
Couloit à si vil prix pour tes amusemens.
  Pour servir d'intermède à nos joûtes nautiques,
Au bord de l'eau j'ai vu des farces aquatiques;
D'un burlesque tréteau dressé parmi des joncs,
Plusieurs s'escamotoient, volubiles plongeons:
Des querelleurs tournoient, d'une audace unanime,
Contre un Juge de paix leur fureur pantomime,
Et noyoient la Justice en habit solennel,
Aux éclats convulsifs d'un rire universel.
  Frivoles passe-temps pour qui le peuple oublie
Des tableaux les plus doux la Nature embellie.

Oh ! combien j'aime à voir, tant que l'œil peut porter,
De ce beau fleuve au loin le canal serpenter,
Et vers l'extrémité de ce dédale humide,
L'horizon se confondre avec son cours limpide !
Ces flots suivis des flots sur ces bords ravissans,
Même sans m'y plonger, ont rafraîchi mes sens.
Élément d'où THALÈS fait sortir la Nature,
Emule du Soleil dans les biens sans mesure
Que tous deux à l'envi vous versez à la fois ;
O toi ! du feu central l'assidu contrepoids (1),
Sans qui ce globe entier, inactive matière,
Ne seroit qu'un amas de cendre & de poussière,
Et l'air qu'un morne espace où le nitre arrêté
Porteroit la froidure avec l'aridité ;
Eau nécessaire à l'homme, à sa frêle existence,
Où ne ressent-on point ta féconde influence ?
Tu pénètres la terre & les corps les plus durs,
En mer autour du globe, en fleuve entre nos murs,
En source dans la roche, en vapeur dans la nue,
En ruisseaux dans nos champs, & par-tout répandue,
Semblable, pour la terre, au MÉANDRE empourpré
Du sang qui nous anime en nos veines filtré ;

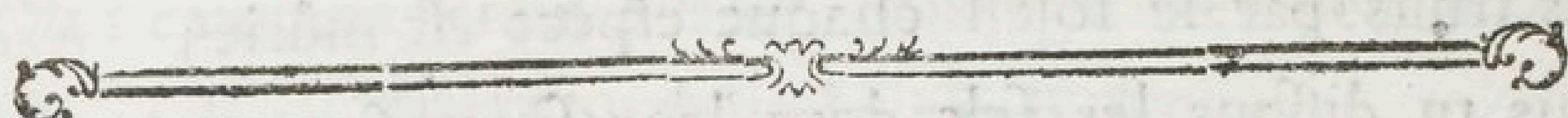
(1) L'eau n'est le contrepoids que du feu élémentaire ; car dans les volcans c'est elle au contraire qui, par un effet de l'antipathie qui est entre les deux élémens, occasionne les chocs, donne plus de violence au feu, & produit les explosions.

Des

Des fruits par le soleil chaque espèce est mûrie;
Mais tu dissous les sels dont leur sève est nourrie:
Tu ne pourrois tarir, sans nous glacer d'effroi;
L'être animé, la plante, expireroient sans toi;
Tu nourris, tu guéris: plus d'un mont qu'on renomme
T'épanche de son sein pour le secours de l'homme;
Tu roules avec toi des trésors de santé,
Préférables cent fois à l'or tant souhaité
Dont s'enrichit ailleurs ton sable & ton rivage,
Sous les noms de l'HERMUS, du PACTOLE, & du TAGE.
Mais j'apperçois l'Ennui, ce vieillard impotent,
Adroit à se glisser, quoiqu'il marche en boitant,
D'un ris faux & sournois voyant que je médite
D'étendre mon sujet pardelà sa limite,
Il rode autour de moi pour souffler sur mes Vers:
Fuis loin, monstre glacé, plus froid que les hivers,
Qui bâilles, fais bâiller, sommeil pesant, mort lente;
Mon APOLLON va faire une pause prudente
Entre l'eau des courans qui nous sert tous les jours,
Et celle qu'ESCULAPE appelle à nos secours.

M. le Mierre.





N.° 1840.

LUNETTES (l'origine des).

DE tous les Arts que le Génie enfante,
Nul n'eſt égal à celui que je chante;
Ni taliſmans, ni philtres, ni brevets,
Ne nous font voir ſi ſurprenans effets.
Figurez-vous tout ce que la Chymie
A découvert, tout ce que la magie
De la toilette, avec l'attrait flatteur
Des doux parfums, du carmin ſéducteur,
Sut inventer pour captiver nos ames;
Tout doit céder. Le croiriez-vous, Meſdames?
Que ce ſecret ſi bien imaginé,
Reſtaurateur d'un viſage fané,
Qui fait paſſer mainte *quarantenaire*
Pour jeune Nymphe à la Cour de CYTHÈRE,
Se vit contraint de baiſſer pavillon

. . . .

Devant cet Art dont je vante la gloire,
Et dont s'honore & le RHIN & la LOIRE (1),

(1) Le plus beau verre eſt celui d'Allemagne, de Nevers & d'Orléans.

Sans parangon à tous autres métiers,
Non pour n'avoir que nobles ouvriers,
Non, comme croit le vulgaire profane,
Pour avoir su de l'Amant d'ARIANE
Forger la coupe où coule le nectar
Que pour les Dieux on cultive à POMAR (2);
Non pour savoir transformer les fougères
En beau cristal, en des lames légères,
Par qui PHŒBUS, modifiant ses rais,
Nous rend le jour, sans nous darder ses traits;
Non pour cela n'exigea-t-on les titres
Qui donnent droit de fabriquer les vitres.

MUSES, MERCURE, & MINERVE, pardon;
Mais on ne peut long-temps sur votre ton
Dénominer des choses si communes.
Vos phrases d'or, vos règles importunes,
En décorant le Vers & l'oraison,
Marquent parfois le sens & la raison,
Si l'on ne peut, sous votre riche écorce,
En pénétrer la grace ni la force,
Et que l'on voit l'Auditeur assidu,
Bien écoutant, n'avoir rien entendu.
En admirant vos fleurs & vos guipures,
Vos coups de l'art & vos grandes figures,

(1) Pomar, c'est un terroir en Bourgogne, où croît d'excellent vin.

L'humble Lecteur, loin du fil du discours;
Qu'il suit enfin dans vos brillans détours,
Ferme le Livre, & souffre le martyre
A débrouiller ce que vous voulez dire.
  Or, moi qui veux me rendre, si je puis;
Intelligible au moins à mes amis,
Abandonnant votre Vocabulaire,
Je me réduis à mon Dictionnaire;
J'abdique ici tout sublime jargon,
Et j'en reviens à l'Art sans parangon,
Dont l'Inventeur fut jadis TIRÉSIE;
Car point du tout ne croyez, je vous prie;
Ni que JUPIN, ni que les autres Dieux
Fissent miracle à lui rendre les yeux.
Le Devin n'eut dragon ni cataracte;
Mais trop sentant sa rétine compacte,
Ainsi qu'aucuns, quand, par le laps du temps;
Force nous est de succomber aux ans,
Prit deux éclats d'une glace cassée,
Les arrondit. De la vitre enchassée
Dans deux cerceaux d'écaille ou de laiton,
Deux tourteaux fit, qu'il lia d'un cordon,
Colla le tout juste sur ses paupières;
Et sur le champ voilà que ses visières
Distinguent tout, découvrent, clair & net,
Autour de lui le plus petit objet.

De là nous vint la mode des Lunettes,
D'où l'on forma microſcopes, lorgnettes.
De ces bijoux chacun ſe décora,
Et l'on en fit exprès pour l'Opéra.
La preſſe y fut ſi bien, que mainte loge,
Pour ce débit, ſur le Quai de l'Horloge (1);
Fut tôt dreſſée; & nous ſavons comment
Telle breloque enchérit promptement.
Toute boutique auſſi-tôt fut pourvue
De ces outils à conſerver la vue.
Je le crois bien. Eh! comment ſe paſſer
De ce tréſor, puiſqu'il faut confeſſer
Qu'il n'eſt nul Art ſi beau, ſi ſalutaire
Que l'œil qui ſait rendre le luminaire
Aux foibles yeux, &, par ſecours puiſſans;
Reſſuſciter le plus cher de nos ſens,
Et plus encor, quand l'Homme, quand le Sage
De ces ſecours fait un louable uſage,
Comme le fit celui que j'ai cité,
Dont nous avons ce bel Art hérité!
Le bon Docteur n'employa ſes Lunettes
Qu'à fureter les Annales ſecrètes,
Qu'à déchiffrer chartes & parchemins,
Qu'à feuilleter poétiques bouquins,

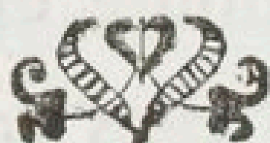
(1) Ce Quai, à Paris, eſt preſque tout rempli de Lunettiers & Miroitiers.

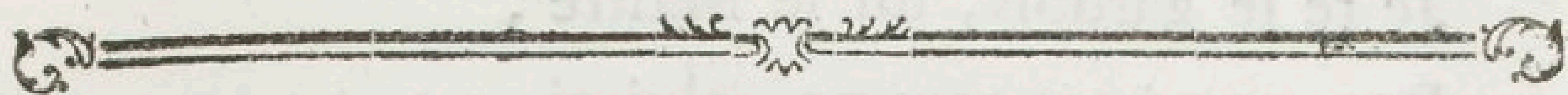
Dont recueillant ſavantes anecdotes,
Très-bien retint réflexions & notes,
Parquoi puiſa dedans l'antiquité
De quoi prédire à la poſtérité.
Certes, toujours l'homme, à l'homme ſemblable,
Eſt aujourd'hui, comme au temps de la Fable.
Nous qui vivons ni pires, ni meilleurs
Que nos aïeux, avons les mêmes mœurs;
Nos deſcendans ne différeront guères,
A l'avenir, de nous ni de nos pères,
Et par ainſi peuvent les vrais Savans
Pronoſtiquer futurs événemens.
Mais, s'il vous plaît, qui produit ces merveilles?
Saine lecture, étude, longues veilles,
A quoi vaquant, les plus laborieux
Mettoient toujours verres devant leurs yeux:
Du grand MERLIN la puiſſante baguette
Rien n'opéra que d'après ſa Lunette.
Notre voiſin, le fameux Provençal,
Long-temps uſa de ce double criſtal,
Portant ès cieux ſes recherches hardies,
Sur quoi dreſſa ſes doctes centuries.
Tous Erudits, anciens & nouveaux,
Se ſont ſervis de ces verres jumeaux.
Or, dites-moi, quel Art eſt comparable
A celui-là qui nous rend pénétrable

L'ordre, la loi de l'occulte Destin,
Et d'un Mortel fait un être divin?
Car, qu'est de Dieu la glorieuse essence,
Sinon l'intime & pleine connoissance
De tous les temps passés comme à venir,
De tous les faits le fécond souvenir?
Voilà les dons, les faveurs infinies
Dont ils font part aux sublimes Génies.
Du noble essor de leurs célestes feux
Transportant l'ame, & la rapprochant d'eux;
Lui font d'en haut contempler le spectacle
De la Nature, & l'éternel miracle
De l'harmonie & des ressorts divers
Qui font mouvoir cet immense Univers.
Des Immortels pénétrant les mystères,
De leurs secrets sages dépositaires,
Les CASSINI, les NEWTONS, les ROHAUTS
Ont su percer jusques dans les lieux hauts,
Où computant, modernes Zoroastres,
Les monumens & le contour des Astres,
En mesurant leurs sphères & leur cours,
Nous ont appris l'effet de leurs concours.
Doctes Humains, qui comptiez les planètes,
Vous aviez bien sans doute des Lunettes?
J'en jurerois; car sans elles comment
Auriez-vous pu voir tout le Firmament?

Et faiſiez bien. Votre utile méthode
Juſques ici n'eſt point mal à la mode.
Je connois peu d'hommes, d'un certain ſens,
N'avoir ſur eux de ces petits beſans.
Aucuns encore en dénigrent l'uſage;
Mais qui ſont-ils ? Quelque blondin volage,
Quelque étourdi, godelureaux badins,
Nouveaux Abbés, folâtres baladins,
De freluquets imbécille ſequelle.
Vraiment c'eſt bien de quoi faire modèle!
Mais parlez-moi de ces grands de l'Etat,
Des dignités à court & long rabat,
Gens déſireux de haute renommée,
Chefs du Sénat, ou Généraux d'armée;
M'en pourroit-on citer quatre d'entr'eux
A ſe paſſer de ces verres heureux?
Partant, conclus que notre verrerie
Eſt l'Art ſans pair pour ſa lunetterie.
Ne ſuis ſurpris qu'il faille être Ecuyer
Pour être admis en ce noble métier,
Qui ſut trouver la forme & la matière
D'un adjudant qui nous rend la lumière.

De Bernoy.





N.° 1841.

LUTTEURS (les deux). *Leçon allégorique pour les Présomptueux.*

UN Homme expert aux combats de la lutte,
Se choisit un Elève, &, par mainte leçon,
L'instruit dans tous les tours que cet Art exécute;
Hormis un seul, que, pour bonne raison,
Il se réserve en personne discrète.
Voilà dans peu notre nouvel Athlète,
Robuste, souple, adroit, terrassant tout Lutteur
Qui vouloit contre lui signaler son ardeur.
Enflé de ses succès, par un orgueil extrême,
Il ose défier jusqu'à son Maître même:
Celui-ci du combat se défend par bonté;
Mais, forcé par l'Elève à venir sur l'arène,
Il se résout, quoiqu'avec peine,
A punir sa témérité.
L'adresse sur la force eut toujours l'avantage:
Le vieux Lutteur, mettant son secret en usage,
Fait bientôt perdre terre à ce jeune éventé,
Puis l'étend à ses pieds tout écumant de rage.
J'ignorois, dit l'Elève, en lui criant merci,
Le tour que tu me fais connaître.

Je te le gardois, dit le Maître,
Pour un jour comme celui-ci.

Tanevot.



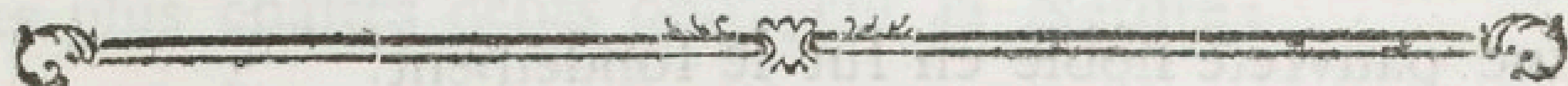
N.° 1842.

LUXE (le) *envisagé sous ses deux faces.*

Tel que l'Astre brillant qui sort du sein de l'onde
Pour enrichir chaque saison;
Tel, le Luxe embellit le Monde,
Quand il est dirigé par la saine raison.
Mais si la mode, la folie,
Le caprice, & la vanité,
Gouvernent son empire au gré de leur manie;
Son éclat imposteur devient un incendie
Dont la funeste activité
S'étend jusqu'aux trésors utiles à la vie,
Et ne laisse, en cessant, à l'Homme épouvanté,
Que le travail & l'industrie
Pour combattre sa pauvreté.

Saint-Roman.





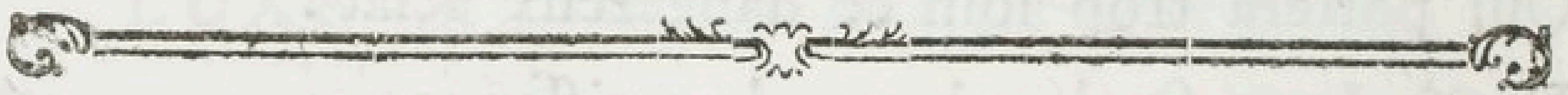
N.° 1842 *a*.

LUXE (le danger du).

* Oui, disoit FÉNÉLON, malheur à tout état
Qui portera trop loin ce dangereux éclat!
De ce Luxe fatal redoutez la puissance;
C'est lui qui détruisit & CORINTHE & NUMANCE;
De l'orgueil des ROMAINS il vengea l'Univers;
A ces Maîtres du Monde il a forgé des fers.
Peut-être on vous dira, qu'excitant l'industrie,
Il peut par le commerce enrichir la Patrie:
Mais d'où peuvent venir tant d'Artistes divers?
N'est-ce pas de nos champs qu'ils ont rendus déserts?
Le père ôte à son fils le soc de TRIPTOMÈNE,
Pour l'élever dans l'Art d'APELLE & de BARÊME.
Ce Luxe dévorant, qui s'abreuve de pleurs,
Du pauvre qu'il accable augmente les malheurs;
Tandis que l'opulent, en proie à ses caprices,
Immole l'Univers à ses vaines délices,
De ses palais nombreux embarrasse les airs,
Dépouille la campagne & dépeuple les mers.
Le destin d'un Etat dépend de sa sagesse;
Ses loix sont ses trésors, ses mœurs sont sa richesse.

De l'empire Romain voyez l'accroissement ;
Une pauvreté noble en fut le fondement.
Il imprime aux esprits un trop vil caractère ;
Le Luxe à tous ses Arts parut toujours contraire.
Quand le faste des Grecs eut corrompu leurs mœurs,
Ils furent sans Guerriers, comme sans Orateurs.

Par M. de Vixouze.



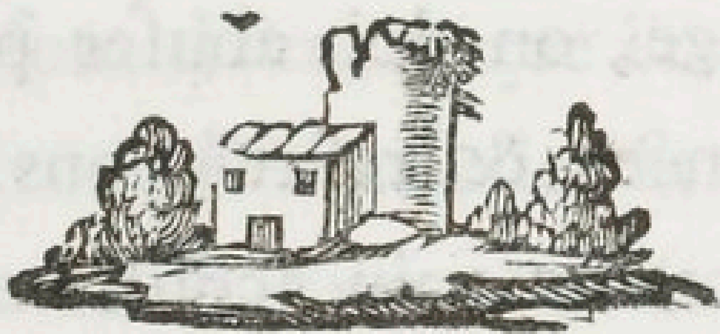
N.° 1843.

LUXE (le) *des Romains ; ses suites.*

ENFIN nous avons vu l'ASIE à nos genoux,
Puisque l'or de l'Asie a triomphé de nous,
Et que ses grands Etats, devenus nos victimes,
Nous ont enfin donné leur richesse & leurs crimes.
Le Luxe des habits, l'éclat des ornemens,
Les meubles précieux, l'orgueil des bâtimens,
Le pompeux appareil d'un superbe équipage,
Epuisent le PACTOLE aussi bien que le TAGE ;
Nos repas somptueux sont le tribut des airs,
L'hommage de la terre & celui des deux mers :
La Nature est en peine à fournir nos délices ;
Les plaisirs anciens sont pour nous des supplices ;
S'ils ne viennent d'Asie, on ne les souffre plus,
Et l'on n'en connoît point, s'ils ne sont inconnus.

Ce n'eſt plus cette ROME & ſi ſainte & ſi pure;
Ses plus chaſtes déſirs outragent la Nature;
Et cette âpre vertu, ſi chère à nos aïeux,
Si féconde en Héros, eſt un monſtre à ſes yeux....
Ce qui fit autrefois de Rome l'opulence,
Feroit d'un ſeul Romain la honte & l'indigence.
Le devoir étouffé, la juſtice aux abois,
Le pouvoir devenu la règle de nos loix,
La brigue des emplois, la faveur populaire,
Les ſuffrages vendus, l'honneur mis à l'enchère,
Le mérite ployant ſous d'injuſtes efforts,
Sont l'ouvrage du Luxe & celui des tréſors.
Les Tribuns, emportés d'une vaine imprudence,
Avecque les Conſuls entrent en concurrence;
La foi, ce nœud ſacré, ce lien précieux,
N'eſt plus qu'un beau fantôme & qu'un nom ſpécieux,
Et des plus diſſolus la richeſſe épuiſée,
Trouve dans le déſordre une reſſource aiſée.

Brébeuf.





N.° 1843 *a*.

LUXE (le); *ses suites pernicieuses.*

„ JETEZ, (disoit HORACE aux ROMAINS indociles),
„ Jetez au fond des mers ces trésors inutiles,
„ Ce métal corrupteur, vrai tyran des esprits “.
On ne l'écouta point, & j'en suis peu surpris.
Il en demandoit trop; & ce prétendu Sage,
BIAS, qu'importunoit un modique héritage,
Heureux & triomphant, quand il n'eut pas un sou,
S'écria : Je suis libre : & Bias étoit fou.
Je suis loin de blâmer, aveuglément austère,
Des richesses, des Arts l'usage nécessaire;
Non, je ne prétends point livrer de vains combats,
Evoquer nos aïeux, qui ne m'entendroient pas,
Citer au Tribunal de l'antique ignorance
D'un siècle raffiné la savante opulence;
Possédant davantage, on doit abuser plus;
Gardons la jouissance, & restreignons l'abus.

Nous n'avons pas en vain acquis un hémisphère.
Le POTOSE a changé la face de la terre :
L'or qu'elle receloit, & qu'on sait en tirer,
Arraché de son sein, ne peut plus y rentrer.

Il en sort pour régner. Si l'or, si la molleſſe
Ennoblit la roture, illuſtre la nobleſſe,
S'il ſuffit d'éblouir après avoir rampé,
Si l'on n'a jamais tort avec un bon ſoupé,
Alors tout eſt perdu; ce funeſte ſcandale
Des déſaſtres publics eſt l'époque fatale.
L'honnête Citoyen, par la brigue éloigné,
Pleure en vain la Patrie, ou ſe tait indigné;
Des raviſſeurs titrés, dans leur coupable joie,
Se partagent l'Etat, & devorent leur proie.
Alors le ſeul talent, le ſeul accrédité,
Eſt d'unir la fortune avec l'impunité;
Et celui qu'arrêtoit un reſte de ſcrupule,
Y renonce bientôt, de peur du ridicule.
» Venez voir, dit CRASSUS, venez voir ma maiſon;
» Le porphire, l'émail, le ſtuc & le japon
» Y brillent à l'envi : mes jardins & mes ſerres,
» Mes boſquets, mes oiſeaux, mes plantes étrangères;
» Et le choix de mes fleurs, & leurs aſſortimens,
» Du Jardinier Batave atteſtent les talens.
» Mes boudoirs ſont d'un art que l'on ne peut décrire;
» Et pour ſes favoris l'Amour les fit conſtruire.
» Venez, je fais l'eſſai d'un nouveau Cuiſinier;
» Celui du Préſident ſeroit ſon écolier.
» Ce jour eſt un grand jour.-- Il dit, & tous s'empreſſent;
Ses Convives charmés le fêtent, le careſſent,

Et ſon vin de HONGRIE enivre ſes flatteurs.
Fuyez, vils complaiſans, fuyez, adulateurs,
Vous connoiſſez cet homme & ſon ignominie;
Vous ſavez que le traître a vendu ſa Patrie,
A déſolé nos camps qu'il devoit ſecourir,
Affamé nos Soldats, au lieu de les nourrir:
Et quelqu'un aujourd'hui le voit & le ſalue!
On ne fuit pas au loin en détournant la vue!--
Mais les Loix l'ont abſous.-- Ah! reprenez vos droits,
Flétriſſez le coupable, & remplacez les Loix.
La pompe qu'il étale eſt un nouvel outrage;
Fermez-lui vos maiſons, évitez ſon paſſage:
Qu'il rencontre par-tout des regards ennemis,
Qu'il sèche ſur ſon or accablé du mépris;
Que jamais la beauté ne daigne lui ſourire;
Qu'il reçoive pour lui l'horreur qu'il nous inſpire;
Et que le père diſe à ſon fils étonné:
» Vois ce riche coupable, il eſt abandonné «.
C'eſt ainſi que des mœurs on exerce l'empire,
Qu'on balance le Luxe, & qu'on peut le détruire.
O Luxe empoiſonneur! ta folle vanité
De l'ame qu'elle enivre altère la bonté.
L'Homme frivole & dur, faſciné par tes charmes,
De la tendre pitié ne connoît plus les larmes;
Son cœur aux maux d'autrui par degrés s'eſt fermé;
A l'éclat des objets ſon œil accoutumé,

Deſcend

Descend bien rarement, de ces pompes hautaines,
Sur l'importun tableau des misères humaines :
Que dis-je ? laissons-là ses torts les plus légers ;
Connoît-il les besoins ? ils lui sont étrangers.
Accusons des forfaits qui demandent vengeance.
La richesse, grand Dieu ! dépouille l'indigence.
Je n'exagère rien ; j'ai vu des malheureux
A la porte d'un Grand s'arracher les cheveux.
Ils avoient, sur la foi d'une vaine promesse,
Des fruits de leur travail décoré sa mollesse,
Et tenté pour lui seul des efforts ruineux ;
Ils se voyoient perdus, tout se tournoit contre eux :
Ils crioient, en pleurant, qu'au lieu de leur salaire,
Quelque foible secours soulageât leur misère.
Ils gémissoient en vain. Le ravisseur cruel,
Entouré fièrement d'un faste criminel,
Tranquille, & de ses yeux écartant ses victimes,
Opposoit, sans rien craindre, à leurs cris légitimes,
A la voix du besoin, qui devoit le fléchir,
Le seuil de son Palais, qu'on ne pouvoit franchir.
De ma Patrie, ô Ciel ! ai-je tracé l'image ?
D'un Luxe meurtrier tel est donc le ravage !
Il a donc pu souiller de tant d'atrocité
Des mœurs de nos François l'aimable aménité !
» Mais, quoi ! (me dira-t-on) prétendez-vous proscrire
» Les Arts & les talens, appuis de son Empire,

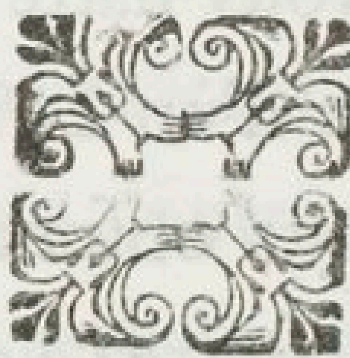
„ Condamner au repos ces bras induſtrieux ;
„ Occupés à flatter nos goûts voluptueux,
„ Et tarir ces canaux creuſés par l'abondance,
„ Où l'or de l'étranger eſt porté dans la FRANCE ?
De tous ces grands objets le rapport médité ,
Pour être approfondi , voudroit un long Traité.
Sans doute je n'ai point la rigueur indiſcrète
De briſer les crayons , l'aiguille & la palette.
J'aime & je ſens les Arts par qui l'homme inventeur
Ajoute chaque jour aux dons du Créateur.
J'admire le premier , ſur un vaſe d'Auguſte ,
La plume d'un oiſeau , la branche d'un arbuſte ,
Où l'Artiſte , étalant un travail accompli ,
Donne de la ſoupleſſe au métal amolli.
Mais craignez que ces Arts , du Luxe tributaires ,
Ne ſoient trop préférés à des Arts néceſſaires.
La balance en vos mains a penché d'un côté ;
L'habitant des hameaux , par vous trop rebuté ,
Qu'on devroit animer , & que l'on décourage ,
Veut faire de ſes bras un plus utile uſage.
Bientôt, impatient de les voir employés
A ces brillans travaux ſi chèrement payés ,
Il court , en abjurant ſa chétive Patrie ,
Dans PARIS , dans LYON , porter ſon induſtrie.
Si le talent lui manque & trompe ſes ſouhaits ,
Il lui reſte un recours qui ne trompe jamais ;

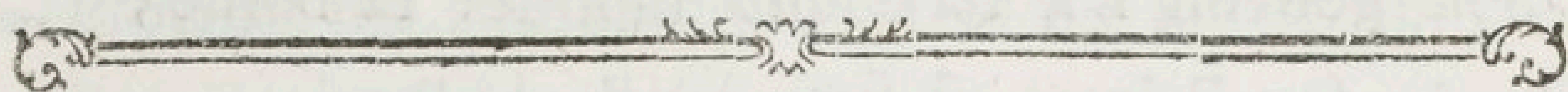
A l'oisif subalterne existence assurée,
Il obtient les honneurs d'une riche livrée :
Il lui paroît bien doux, dans sa sécurité,
De se nourrir d'un pain qu'il n'a point acheté;
Il perd en peu de temps les mœurs de la campagne.
S'il va dans son village, il est *Monsieur Champagne*,
Se voit d'un œil jaloux chez les siens regardé;
Et son air d'importance & son chapeau bordé
De son plus jeune frère éblouissent la vue.
Le père, accablé d'ans, pleurant sur sa charrue,
Perd son dernier soutien, &, dans son desespoir,
Maudit encor PARIS qu'il n'a jamais pu voir.

Je n'ai peint qu'à demi les maux dont nous accable
Ce Luxe, des Etats vautour insatiable,
Monstre que l'on caresse au lieu de l'étouffer;
Le Sage en vain l'attaque, il n'en peut triompher.
Quand sera-t-il vaincu? Que sert, pour sa défaite,
La voix de l'Orateur & le chant du Poëte?
Il faut d'autres combats : je le répète encor,
Pour sauver les vertus, ROIS, avilissez l'or.
Et vous, François, & vous, ô Nation brillante!
Si la pompe & l'éclat vous flatte & vous enchante,
Ah! rougissez au moins d'un Luxe infortuné,
Dans l'ombre de vos toits obscurément borné.
Pour les siècles futurs montrez-vous magnifiques;
Que vos murs, vos jardins, vos places, vos portiques,

Des PIGAL, des LEMOINE illustrant les ciseaux ;
Soient ornés pour la gloire & pleins de vos Héros.
Ce CORNEILLE, si cher à votre ame agrandie,
Manque à la Scène auguste où régna son génie :
TURENNE, mort pour vous, laissant un nom si beau,
Attend une statue, & n'a rien qu'un tombeau.
Voilà les monumens d'un Luxe légitime.
Qu'à leur touchant aspect le jeune homme s'anime ;
Par ces prix glorieux qu'il se sente exciter ;
Qu'il pleure en les voyant ; il va les mériter.
Est-il vrai ? l'on m'exauce... ô fortuné présage !
Est-il vrai qu'un Grand Homme, idole de notre âge,
A déjà fait un pas dans la postérité,
Et voit, avant sa mort, son immortalité ?
Parois, élève-toi, noble & brillant trophée !
L'inconsolable Envie, à tes pieds étouffée,
Va faire entendre en vain ses derniers sifflemens ;
Parois, préviens les coups de la Mort & du Temps.
N'offre point au Génie une attente frivole,
Et que le TASSE vive & monte au CAPITOLE.

M. de la Harpe.





N.° 1844.

LUXEMBOURG (le mausolée de M. le Maréchal Duc de).

Dans ce sombre séjour, où nos Muses en pleurs
De leurs illustres Morts célèbrent la mémoire,
Allons sur ce tombeau répandre quelques fleurs,
Et d'un vrai Citoyen éternisons la gloire.

Avançons en silence au Temple de la Mort;
Abaissons nos regards sur ces voûtes funèbres;
Dans le sort d'un Mortel contemplons notre sort;
Puisons la vérité dans le sein des ténèbres.

Ce touchant mausolée élève jusqu'aux cieux
Des humaines grandeurs la pompe & la misère:
Ce trophée, entouré d'un faste ambitieux,
D'armes & de faisceaux, couvre un peu de poussière.

Luxembourg de la Mort a donc subi les loix;
Ses honneurs sont tombés sous le glaive funeste:
De toutes les faveurs du meilleur de nos Rois,
De l'éclat de son nom voilà donc ce qui reste.

S'il n'eût été que *Grand*, nous dirions: *Il n'est plus*;
Ce mot termineroit son obscure existence:
Mais à ces dignités il joignoit des vertus,
Et l'Immortalité sera sa récompense.

Son pouvoir n'a ſervi qu'à montrer ſa bonté ;
Cher à ſon Prince, il fut père de la Patrie :
Près du Trône conduit par la Fidélité,
Il y porta les vœux de ſa chère NEUSTRIE.

Ses généreux bienfaits appeloient tous les ans
Dans ce Temple des Arts les Amans de la Gloire ;
Il couronnoit par nous tous les talens naiſſans,
Et ſa préſence auguſte illuſtroit leur victoire.

L'utile FLORE enſeigne, en un riant jardin,
A connoître, à choiſir de ſalutaires plantes :
Le ſcapel, le compas, le pinceau, le burin,
Sont conduits par les mains de nos Muſes ſavantes.

Leurs Elèves nombreux, dociles, aſſidus,
Dans leurs brillans ſuccès égaleront leurs Maîtres,
Et nos contemporains ne regretteront plus
Les ſiècles décorés du nom de leurs ancêtres.

C'eſt vous, ô bienfaiteur !..... Mais ce triſte tombeau
D'une douce clarté ſe pare, ſe colore....
Du ſéjour du trépas ſort un Aſtre nouveau....
Quel eſt donc le Soleil qu'annonce cette aurore ?

C'eſt lui... Tel autrefois il parut parmi nous,
Quand il vint préſider à cette aimable fête ;
Et, lorſque ſous les traits du charmant Dieu du Goût,
De nos jeunes Vainqueurs il couronnoit la tête.

» La louange, *dit-il*, eut peu d'attraits pour moi ;
» Si j'aimai la vertu, ce fut pour elle-même ;

» Protéger ma Province auprès de son grand Roi,
» Fut mon unique gloire & mon bonheur suprême.
» L'avenir se dévoile... Il offre à mes regards
» Un digne Successeur... un Citoyen... un Sage;
» Il honore, il cultive à la fois tous les Arts:
» Je monte vers les Cieux... allez lui rendre hommage.
Luxembourg de nos cœurs reçut les tendres vœux.
HARCOURT, *vous recevrez nos hommages sincères;*
Puissent nos descendans les rendre à vos neveux
Tels que les ont rendus nos aïeux à vos pères!

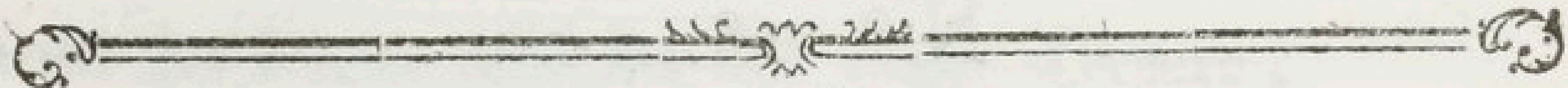
L'Abbé Yart.



N° 1844 *a.*

LUZERNE (de la) *V.* la lettre P. N.° 2496.

M. de Rosset.



N.° 1844 *b.*

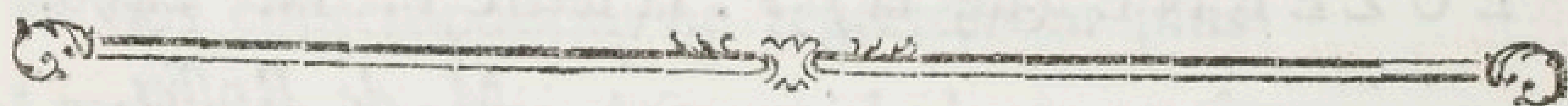
LYCAON (1) (la punition de). *Leçon allégorique aux Tyrans.*

Pour être grand comme étoit LYCAON,
Il ne faut rien que l'odieux renom

(1) Lycaon fut un Tyran qui fut si méchant, & qui committant de meurtres, que Jupiter le changea en Loup, après avoir foudroyé sa maison & détruit son Royaume.

D'être ennemi des choses légitimes,
Empoisonné de méchantes maximes,
Et d'être moins un Homme qu'un Démon.
Il prit d'un Loup la figure & le ton,
Et sans jamais espérer de pardon,
N'en fut pas moins abaissé par ses crimes,
Pour être grand.
Il vit périr son règne & sa maison;
L'éclat du foudre alla jusqu'à son nom,
Lui qui, des monts frappant les hautes cimes,
N'épargne point les criminels sublimes.
Il faut qu'un Roi soit juste, sage bon,
Pour être grand.

Benserade.



N.° 1844 *c.*

LYCAON (le châtiment de); ou *l'Assemblée des Dieux.*

LORSQUE du haut des Cieux le Vainqueur des TITANS
Eut vu les attentats commis par leurs enfans,
Le tableau des forfaits qui désoloient le Monde,
Remplit son cœur divin d'une douleur profonde.
Il songe à LYCAON, au banquet inhumain
Qu'on ignoroit encore, & qu'il punit en vain;

Il gémit, il conçoit une fureur exrême,
Digne de tant d'horreurs, & digne de lui-même.
Il convoque les Dieux, & les Dieux, à sa voix,
Au conseil de l'OLYMPE arrivent à la fois.

Une voie, en tout temps par les Dieux fréquentée,
Brille aux plaines du Ciel; on la nomme LACTÉE;
Elle sert de parvis à ce Palais doré,
Séjour de JUPITER, des Dieux même adoré.
On voit aux deux côtés, sous de brillans portiques,
S'ouvrir à deux battans des portes magnifiques,
Vestibules pompeux des Dieux Patriciens.
L'Olympe loin de là loge ses Plébéïens.
Au milieu du Parvis, la façade présente
Des Dieux du premier rang la demeure imposante.
C'est là, s'il faut le dire en langage mortel,
La Cour de JUPITER & le Sénat du Ciel.

Parmi les Dieux assis sur des siéges d'ivoire,
Jupiter se plaçant au Trône de sa gloire,
S'appuya sur son scèptre, &, d'un air soucilleux,
Trois fois, dans sa fureur, secouant ses cheveux,
Il fit trembler l'Olympe & les mers & la terre,
Et sa bouche indignée exhala sa colère.

» Non, lorsque des Géans l'orgueil ambitieux
Osa de monts en monts escalader les cieux,
Et qu'avec leurs cent bras ces noirs fils de la terre
Dans l'Olympe assiégé vinrent porter la guerre,

Combattant pour mes droits, pour mon Trône ébranlé,
De ſoins auſſi preſſans je ne fus point troublé.
Leur force plus qu'humaine étayoit leur audace ;
Mais je n'avois en eux à punir qu'une race.
Auſſi loin que Nérée embraſſe l'Univers,
Je ne vois aujourd'hui que des hommes pervers :
Il faut les perdre tous, il le faut, & j'en jure
Par ce fleuve terrible, ennemi du parjure,
Qui coule ſous la terre en des bois infernaux.
On cherche, en leur principe, à pallier les maux ;
Mais il faut que du fer la rigueur ſecourable
Sans pitié déracine une plaie incurable.
Il eſt des demi-Dieux, des Nymphes, des Sylvains ;
S'ils ne ſont pas admis à vos honneurs divins,
Qu'en sûreté du moins ils habitent la terre.
Penſez-vous qu'aujourd'hui le Monde les révère,
Quand ſur moi Lycaon oſa porter ſes coups,
Moi qui régis la foudre & l'Univers & vous ?
Des Dieux, à ce diſcours, l'immortelle aſſemblée,
De ſurpriſe & d'horreur également troublée,
Réclame le coupable, & veut que ſes forfaits
De leur courroux vengeur ſubiſſent les arrêts.
Ainſi, lorſqu'autrefois, à ta perte animées,
De ſacriléges mains, indignement armées,
Tentèrent, ô César ! par un coup inhumain,
D'éteindre dans ton ſang l'honneur du nom Romain ;

Indignés des complots formés contre un Grand Homme,
Le Monde, en frémiſſant, plaignit le ſort de ROME;
Et l'amour des Mortels fut auſſi doux pour toi,
Que le zèle des Dieux plut alors à leur Roi.
Flatté de cette ardeur à venger ſon offenſe,
De la voix & du geſte impoſant le ſilence,
JUPITER au reſpect fit céder leur courroux.
Le coupable eſt puni, dit-il, raſſurez vous:
Apprenez à la fois le crime & la vengeance.
Les infames récits de l'humaine licence
De la foudre en mes mains accuſoient le repos.
Je frémis à ces bruits que j'aime à croire faux.
Moi-même, dans les cieux dépoſant le tonnerre,
Sous les traits d'un Mortel je deſcends ſur la terre.
Je ne vous peindrai point de combien d'attentats
Etoient ſouillés les lieux où je portai mes pas.
D'abominations la terre étoit ſemée;
Par-tout la Vérité paſſoit la Renommée.
Déjà loin du MÉNALE & de ſes antres ſourds,
Repaires dangereux des Serpens & des Ours,
Pardelà le CYLLÈNE & les bois du LYCÉE,
A l'heure que la nuit, à peine commencée,
Aux Voyageurs tardifs annonce ſon retour,
J'entrai dans l'ARCADIE, & parus à la Cour,
Palais d'un Roi tyran, Cour inhoſpitalière.
J'annonce ma préſence, & le peuple en prière

Déjà ne doute plus de ma divinité;
Mais Lycaon insulte à leur crédulité.
S'il est Dieu, leur dit-il, nous en aurons la preuve;
Et de la vérité je veux faire l'épreuve.

Au moment où, vaincus du sommeil de la nuit,
Les sens sont enivrés des vapeurs qu'il produit,
Il prétend m'égorger; & c'est-là, le barbare,
Pour me connoître mieux, l'épreuve qu'il prépare!
Non content du trépas qu'il m'avoit destiné,
Il immole un otage en sa Cour amené,
Le déchire en morceaux, &, dans l'onde écumante,
Fait bouillir les lambeaux de sa chair palpitante.
Ces exécrables mets sont à peine servis,
Il voit du châtiment ses attentats suivis.
La foudre inexorable, à ses yeux allumée,
Parcourt en serpentant sa demeure enflammée.
Il fuit à la campagne, il s'écrie; & sa voix
N'est plus qu'un hurlement qui fait gémir les bois.
Il écume, &, toujours altéré de carnage,
Sur une foible proie il exerce sa rage.
Il voit en pieds hideux ses deux bras allongés;
En un poil hérissé ses vêtemens changés;
Loup farouche, il respire, en sa forme nouvelle;
Cette férocité qui lui fut naturelle.
Ennemi des troupeaux, aux Humains odieux,
La même soif du sang étincelle en ses yeux.

La foudre a consumé son Palais mis en poudre;
Mais plus d'une maison a mérité la foudre.
Le crime étend par-tout l'Empire d'ERYNNIS,
Tous sont méchans, pervers; ils seront tous punis:
J'en ai porté l'arrêt, il est irrévocable «.
Les Dieux approuvent tous sa colère implacable:
Chacun, faisant parler leurs fiers ressentimens,
L'anime à haute voix à de prompts châtimens,
Et les moins courroucés souscrivent en silence.
Mais s'ils confirment tous l'arrêt de sa vengeance,
Tous semblent regretter la perte des Mortels.
N'auront-ils plus d'encens, n'auront-ils plus d'Autels?
Sans l'Homme, que sera le Monde solitaire?
Veut-il donc à la brute abandonner la terre?
Jaloux de rassurer leurs esprits incertains,
JUPITER leur promet, sur la foi des Destins,
Qu'un peuple merveilleux, de nouvelle origine,
Doit naître, & des Humains réparer la ruine.
Les carreaux de la foudre, en ses mains balancés,
Déjà sur l'Univers alloient être lancés;
Mais il craint que la flamme, en tous lieux égarée,
Ne porte l'incendie à la voûte éthérée.
Enfin ce temps fatal frappe son souvenir,
Ce temps où, menacé d'un sinistre avenir,
De la terre & des cieux l'inimitable ouvrage
Doit crouler, & des feux éprouver le ravage:

Il dépose ces traits qu'en ses noirs arsenaux
Trois fois l'affreux VULCAIN remit dans les fourneaux.
Au défaut de la flamme, il a recours à l'onde,
Et veut sous un déluge ensevelir le Monde.

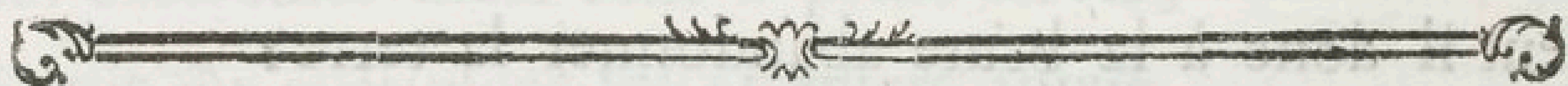
Traduction nouvelle des Métamorphoses d'Ovide, par M. de Saint-Ange.



N.° 1844 *d*.

LYON (éloge de la ville de). *V.* la lettre L. N.° 1814 *a*.

J. J. Rousseau.



N.° 1845.

LYRE (la), *le Pinceau, & la Plume. La dispute des Talens entre les Muses.*

LE Pinceau, la Lyre, & la Plume,
Auteurs d'un Opéra, d'un Tableau, d'un Volume,
Disputoient sur les rangs qu'ils croyoient mériter :
Il faut s'en rendre digne, & non les disputer.
Sur un prétexte assez futile,
La Lyre s'avisa de vanter ses accords ;
Le Pinceau ses grands traits, & la Plume son stile.
Le désir de la gloire est quelquefois utile ;

Mais, j'en dois convenir, à la honte du corps,
En débats il eſt trop fertile.
Par eux-mêmes, les Arts ſont faits pour être unis;
Pourquoi ſe rendent-ils l'un à l'autre contraires?
Ils ſont camarades & frères;
Seroit-ce une raiſon pour n'être point amis?
Ceux-ci ſe firent des pourſuites
Qu'ils portèrent à tel excès,
Qu'une grande Déeſſe intervint au procès,
Pour empêcher qu'il n'eût des ſuites.
JULIENNE auroit, comme elle, appaiſé les débats,
Et même pour arbitre on le nommoit tout bas;
Mais MINERVE eut le droit de la judicature.
» Beaux-Arts, vous vous donnez, dit-elle, un grand travers;
» Copiſtes & rivaux de la belle Nature,
» L'agréable talent des Vers,
» Celui de la Muſique, & l'Art de la Peinture,
» Tendent au même objet par des chemins divers:
» Qu'un lien charmant les raſſemble;
» Ils ſont faits pour donner enſemble
» Des ſpectacles à l'Univers.
» Si cependant l'un d'eux mérite la victoire,
» C'eſt la plume, qui de ſes ſœurs,
» Dans le Poëme & dans l'Hiſtoire,
» Dépoſe les travaux, les progrès & la gloire,
» Pour les faire paſſer juſqu'à nos ſucceſſeurs.

» Mais qu'en conclure ? Aux yeux du Sage,
» Le talent le plus noble & le plus précieux
» Sera toujours celui qu'on possède le mieux,
» Et dont on fait un bon usage «.

Pesselier.



N.° 1845 *a*.

N.° 1845 *a.*

MACARE ET THÉLÈME; ou *le Bonheur & le Désir.*

THÉLÈME eſt vive, elle eſt brillante;
Mais elle eſt bien impatiente,
Son œil eſt toujours ébloui,
Et ſon cœur toujours la tourmente.
Elle aimoit un gros réjoui
D'une humeur toute différente:
Sur ſon viſage épanoui,
Eſt la ſérénité touchante;
Il écarte à la fois l'ennui
Et la vivacité bruyante.
Rien n'eſt plus doux que ſon ſommeil,
Rien n'eſt plus beau que ſon réveil;
Le long du jour il vous enchante:
MACARE eſt le nom qu'il portoit.
Sa Maîtreſſe inconſidérée
Le long du jour le tourmentoit;
Elle vouloit être adorée;
En reproches elle éclata.
Macare, en riant, la quitta,
Et la laiſſa déſeſpérée.

Elle courut étourdiment
Chercher, de contrée en contrée,
Son infidèle & cher Amant,
N'en pouvant vivre séparée.
Elle va d'abord à la Cour:
Auriez-vous vu mon cher Amour?
N'avez-vous point mon cher Macare?
Tous les railleurs de ce séjour
Sourirent à ce nom bizarre.
Comment ce Macare est-il fait?
Où l'avez-vous perdu, ma bonne?
Faites-nous un peu son portrait.
Ce Macare qui m'abandonne,
Dit-elle, est un homme parfait,
Qui n'a jamais haï personne,
Qui de personne n'est haï,
Qui de bon sens toujours raisonne,
Et qui n'eut jamais de souci;
A tout le monde il a su plaire.
On lui dit: Ce n'est pas ici
Que vous trouverez votre affaire,
Et les gens de ce caractère
Ne sont pas dans ce pays-ci.
THÉLÈME marcha vers la ville:
D'abord elle trouve un Couvent,
Et pense, dans ce lieu tranquille,

Rencontrer ſon tranquille Amant.
Le Sous-Prieur lui dit : Madame,
Nous avons long-temps attendu
Ce bel objet de votre flamme,
Et nous ne l'avons jamais vu.
Mais nous avons en récompenſe
Des vigiles, du temps perdu,
Et la diſcorde, & l'abſtinence.
Lors un petit Moine tondu
Dit à la Dame vagabonde :
Ceſſez de courir à la ronde
Après votre Amant échappé;
Car, ſi l'on ne m'a pas trompé,
Ce bon-homme eſt dans l'autre monde.

A ce diſcours impertinent,
Thélème ſe mit en colère :
Apprenez, dit-elle, mon Frère,
Que celui qui fait mon tourment
Eſt né pour moi ; quoi qu'on en diſe,
Il habite certainement
Le Monde où le deſtin m'a miſe,
Et je ſuis ſon ſeul élément :
Si l'on vous fait dire autrement,
On vous fait dire une ſottiſe.

La Belle courut de ce pas
Chercher, au milieu du fracas,

Celui qu'elle croyoit volage.
Il ſera peut-être à PARIS,
Dit-elle, avec les Beaux-eſprits
Qui l'ont peint ſi doux & ſi ſage.
L'un d'eux lui dit : Sur nos avis
Vous pourriez vous tromper peut-être ;
Macare n'eſt qu'en nos Ecrits ;
Nous l'avons peint ſans le connoître.
Elle aborda près du Palais,
Ferma les yeux, & paſſa vîte ;
Mon Amant ne ſera jamais
Dans cet abominable gîte ;
Du moins la Cour a des attraits ;
Macare auroit pu s'y méprendre ;
Mais les noirs ſuivans de THÉMIS
Sont les éternels ennemis
De l'objet qui me rend ſi tendre.
Thélème, au Temple de RAMEAU,
Chez MELPOMÈNE, chez THALIE,
Au premier Spectacle nouveau,
Croit trouver l'Amant qui l'oublie.
Elle eſt priée à ces repas
Où préſident les délicats,
Nommés la bonne compagnie.
Des gens d'un agréable accueil
Y ſemblent, au premier coup d'œil,

De Macare être la copie;
Mais plus ils étoient occupés
Du ſoin flatteur de le paroître,
Et plus, à ſes yeux détrompés,
Ils étoient éloignés de l'être.
 Enfin, Thélème au déſeſpoir,
Laſſe de chercher ſans rien voir,
Dans ſa retraite alla ſe rendre.
Le premier objet qu'elle y vit,
Fut Macare auprès de ſon lit,
Qui l'attendoit pour la ſurprendre.
Vivez avec moi déſormais,
Dit-il, dans une douce paix,
Sans trop chercher, ſans trop prétendre;
Et, ſi vous voulez poſſéder
Ma tendreſſe avec ma perſonne,
Gardez de jamais demander
Au delà de ce que je donne.
 Les gens de Grec enfarinés
Connoîtront Macare & Thélème,
Et vous diront, ſous cet emblême,
A quoi nous ſommes deſtinés.
Macare, c'eſt-toi qu'on déſire,
On t'aime, on te perd, & je croi
Que je t'ai rencontré chez-moi;
Mais je me garde de le dire.

Quand on ſe vante de t'avoir,
On en eſt privé par l'envie;
Pour te garder, il faut ſavoir
Se cacher & cacher ſa vie.

De Voltaire.

N.° 1846.

MADRIGAL (règles du).

LE Madrigal eſt ſimple, &, très-noble en ſon tour,
Reſpire la douceur, la tendreſſe & l'amour.

Boileau.

N.° 1847.

MAGICIENNE (la).

LA nuit avoit au monde amené le repos;
Le ſilence régnoit ſur toute la Nature;
Et l'obligeant MORPHÉE à chaque créature
Faiſoit litière de pavots.
Une Sorcière de CARIE,
Une vieille MÉDÉE, une autre CANADIE,
Savante en l'art d'interroger le ſort,
Pour exercer ſa ſcience hardie,

Arrive dans un bois qui tremble à ſon abord.
Dans le cèntre d'un cercle elle établit la ſcène
De ſes enchantemens divers,
Sur l'Autel en triangle allume la verveine
En prononçant les mots *Souverain des Enfers.*
Pour ſacrifice au Dieu du noir rivage,
Elle ſouffle la peſte au plus prochain bercail,
Et fait ſur l'heure à l'innocent bétail
Perdre le goût du pâturage.
PLUTON, de ce grand Art le vaſſal immortel,
Députe à la Sorcière une légion d'ombres
Qui viennent des Royaumes ſombres
Comparoître au magique Autel.
Ce n'eſt pas tout. Il faut que du Ciel arrachée
La Lune deſcende en ce bois.
De ſon char, par un mot, la voilà détachée.
Des pauvres CARIENS les tambours & les voix
La rappellent en vain ; la Lune eſt empêchée.
A quoi ? Vous allez voir. Dès que tout s'eſt rendu
Aux loix de la Magicienne :
Tirez-moi de ſouci, leur dit la Carienne ;
Où puis-je retrouver un chien que j'ai perdu ?
Quoi ! falloit-il troubler l'ordre de la Nature,
Lui dit HÉCATE, pour ton chien ?
Eh ! que m'importe ſon allure,
Dit la Vieille, pourvu que je n'y perde rien ?

Que de gens ne ſeroient, avec même puiſſance,
 Ni plus juſtes, ni plus ſenſés !
Pour un rien ils mettroient tout le monde en ſouffrance;
 Ils ſe contentent, c'eſt aſſez.
Eſt-ce hyperbole? Non; & ma fable s'appuie
 D'un fait connu de l'Univers.
 Parce qu'ALEXANDRE s'ennuie,
 Il va mettre le Monde aux fers.

La Motte.

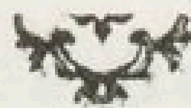


N.o 1847 *a*.

MAGISTER (le) *éborgné*.

UN MAGISTER, s'empreſſant d'étouffer
Quelque rumeur parmi la populace,
D'un coup dans l'œil ſe fit apoſtropher;
Dont il tomba, faiſant laide grimace;
Lors un FRATER s'écria : Place, place,
J'ai pour ce mal un baume ſouverain.
Perdrai-je l'œil, lui dit Meſſer PANCRACE?
Non, mon ami, je le tiens dans ma main.

Rouſſeau.



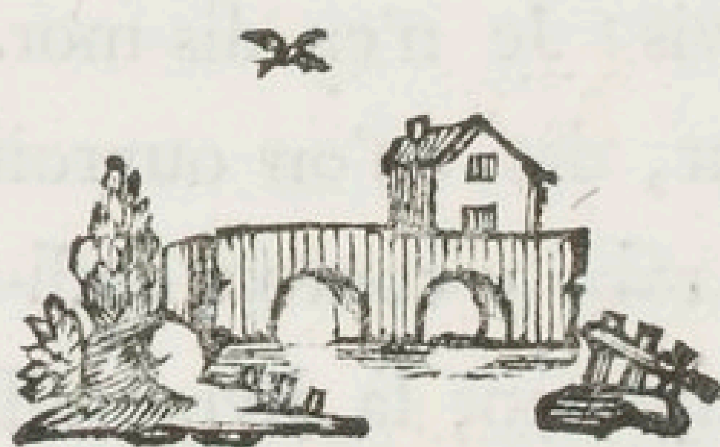
N.° 1848.

MAGISTRAT (le) *& le Libertin. Moralité & plaisanterie. Le jugement hasardé.*

UN Juge, qui n'ignoroit pas
Les devoirs qu'impose sa Charge,
Sans cesse étudioit & BARTOLE & CUJAS,
Et, la plume à la main, les notoit à la marge :
Mais le savoir n'est presque rien,
Si le Juge n'y joint de la fermeté d'ame;
Sans elle il bronchera. Jamais argent ni femme
Ne purent ébranler le mien.
Il faut de plus qu'à la paresse
Tout Magistrat ferme son cœur;
Sans relâche occupé, le nôtre, avec sagesse,
Expédioit promptement son Plaideur.
O que voilà de grands exemples!
Sont-ils suivis? Je n'en dis mot.
Au point du jour, dès qu'on ouvroit nos Temples,
Le Magistrat en robe y couroit aussi-tôt;
C'est de là qu'implorant la divine assistance,
Il alloit ensuite aux Mortels
Dispenser ses décrets, que son ame en silence
Minutoit au pied des Autels.

Un Libertin à la même heure
Sortoit tous les matins de certaine demeure,
Maison qui receloit des plaisirs dangereux:
Là, vis-à-vis du Temple ils se trouvoient tous deux.
Que cet adolescent est sage,
Disoit le pieux Magistrat!
Dès l'aurore levé, modeste & sans éclat,
Il rend au Créateur un diligent hommage.
Ciel! à son tour disoit le scélérat,
Se peut-il qu'un homme à cet âge
(Homme, de plus, portant rabat),
Plongé dans le libertinage,
Regagne si tard son grabat?
Résistons au penchant extrême
Qui nous entraîne presque tous;
Ne jugeons point, ou bien souvenons-nous
Qu'on ne doit point juger des autres par soi-même.

D'Ardenne.



N.° 1849.

MAGISTRAT (leçon à un),

. . . .

. . . .

OCCUPEZ-VOUS des loix dont vous êtes l'organe;
Combattez, détruiſez l'hydre de la chicane;
Veillez pour l'orphelin, ſecourez l'innocent,
Rendez ſur-tout au foible une prompte juſtice;
Qu'aux yeux de la Beauté, qu'à la voix du Puiſſant
La balance jamais dans vos mains ne fléchiſſe:
  Aux devoirs d'un ſi noble emploi
Immolez vos plaiſirs, immolez-vous vous-même;
Sachez qu'on ne s'élève à la gloire ſuprême,
  Qu'autant qu'on ne vit pas pour ſoi.

Saurin.

N.° 1850.

MAGISTRATS (aux).

O Juges! dans vos ſaints & ſuprêmes emplois,
Vous nous repréſentez la majeſté des Rois,
Quand l'équité ſoutient vos arrêts légitimes;
Mais lorſque l'intérêt, les amis, les parens,

Font que vous appuyez l'injuſtice & les crimes;
O Juges! vous voilà l'image des Tyrans.

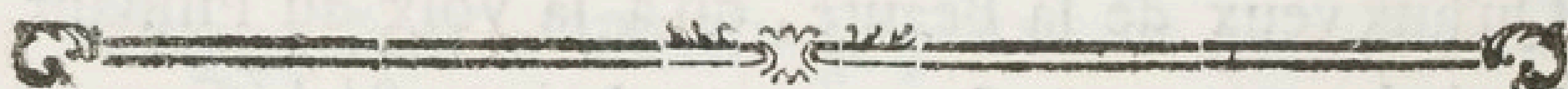
D'Aceilly.



N.° 1850 *a.*

MAGNANIMITÉ (la). *V.* la lettre G. N.° 1337.

La Noue.



N.° 1850 *b.*

MAI (uſage des Bergers le premier).

A peine ce beau mois, dont le retour enchante,
Ouvre, à travers les fleurs, la carrière odorante,
LYCIDAS, avant l'aube, éveillé par l'Amour,
Devance ſes rivaux aux premiers feux du jour;
Et, courant au buiſſon voiſin de la prairie,
Se hâte de cueillir l'aubépine fleurie,
Qui de la jeune ANNETTE encor dans le ſommeil
Doit ombrager la porte & charmer le réveil.
La Bergère en ſortant ſourit à cet hommage;
C'eſt lui, c'eſt Lycidas, c'eſt l'Amant qui m'engage;

Avec moi vingt Bergers ont dansé sous l'ormeau;
Mais Lycidas le soir compte seul mon troupeau :
Est-ce à de nouveaux soins que je dois me méprendre ?
Ah ! le plus diligent est toujours le plus tendre.

M. le Mierre.



N.° 1851.

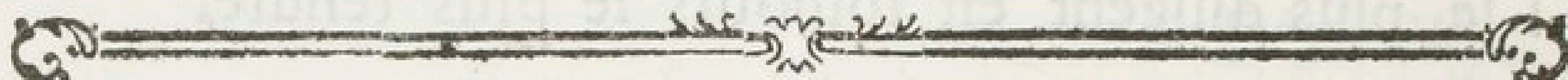
MAIN (la belle).

Que j'aime cette Main charmante !
Qu'elle a de grace à nous servir !
Tout ce qu'une autre me présente
Me fait cent fois moins de plaisir.
L'eau semble venir à la bouche,
Par les morceaux que vous donnez ;
Et les mets que cette Main touche,
M'en semblent mieux assaisonnés.

Quand le bouchon d'une bouteille
Sous ces beaux doigts part sans effort,
Vous charmez le Dieu de la treille ;
L'Amour est jaloux de son sort.
Ah ! que ce sont de sûres armes
Pour mettre un Amant sous vos loix,

De joindre, à des yeux pleins de charmes,
Des graces jusqu'au bout des doigts.

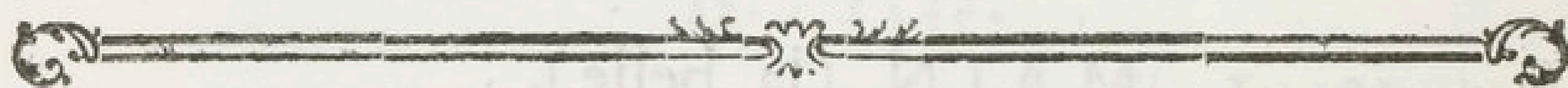
L'Attaignant.



N.° 1852.

MAINTIEN (leçon sur le), *adressée au beau Sexe.*
V la lettre P. N.° 2226.

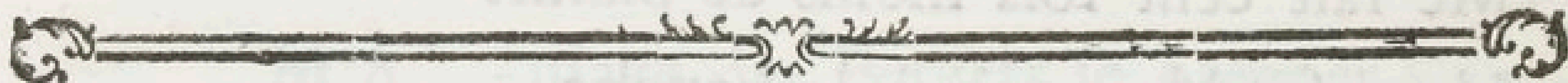
*M.****



N.° 1853.

MAÏS (la culture du). *V*. la lettre S. N.° 2802.

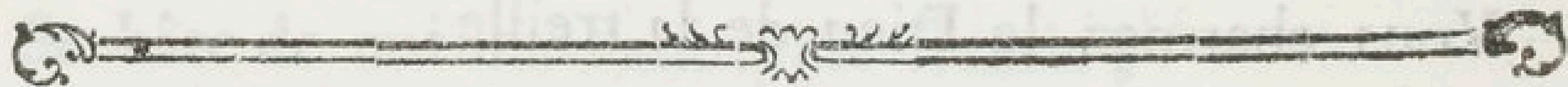
De Rosset.



N.° 1854.

MAITRE (le Petit-) *ridiculisé.* *V*. la lettre M. N.° 1970.

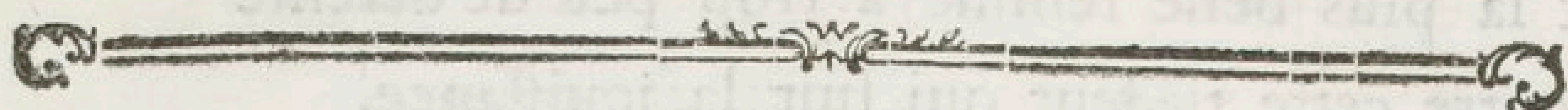
Tannevot.



N.° 1855.

MAITRE (le) *inexorable.* *V*. la lettre L. N.° 1804.

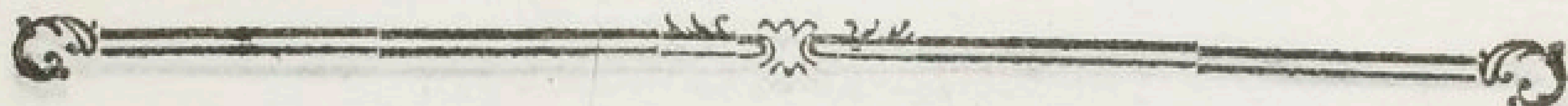
Richer.



N.° 1856.

MAITRE (le bon). *V.* la lettre A. N.° 320.

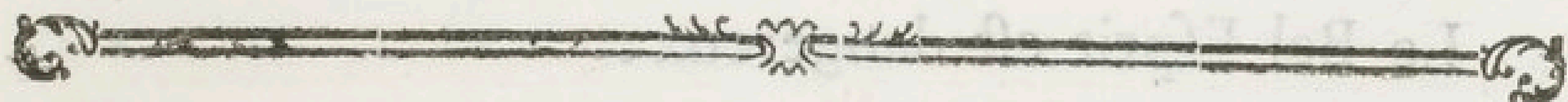
Le Brun.



N.° 1856 *a.*

MAITRES (leçon aux) *qui rendent la vie désagréable à ceux qui les servent.*
V. la lettre H. N.° 1492 *a.*

Ganeau.



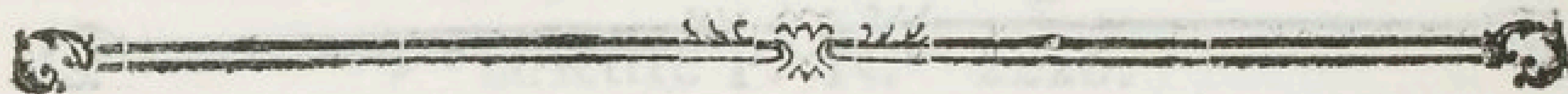
N.° 1857.

MAITRESSE (avis d'une) *à son Amant.*

* AH! LÉANDRE, sortez de cet abaissement;
Ouvrez un peu les yeux sur votre aveuglement:
Si notre esprit n'est pas sage à toutes les heures,
Les plus courtes erreurs sont toujours les meilleures.
Quand on ne prend en dot que la seule beauté,
Le remords est bien près de la solennité,

Et la plus belle femme a trop peu de défenſe
Contre cette tiédeur qui ſuit la jouiſſance.
Je vous le dis encor, ces bouillans mouvemens,
Ces ardeurs de jeuneſſe & les emportemens
Nous font trouver d'abord quelques jours agréables;
Mais ces félicités ne ſont jamais durables.

Molière.



N.° 1858.

MAITRESSE (à un) *indiſcrette.*

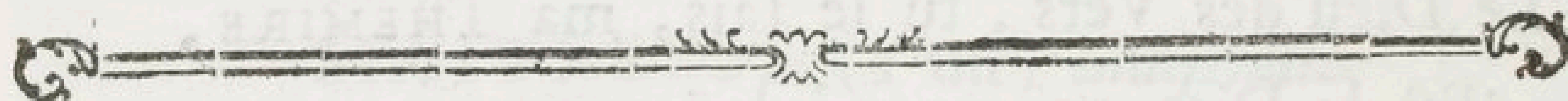
IMPRUDENTE ! pourquoi demander que ma lyre
Soit confidente de nos feux ?
Dérobons aux jaloux un folâtre délire;
Le Bel-Eſprit eſt dangereux :
APOLLON, par un ſort funeſte,
Vit toujours CYTHÉRÉE indocile à ſes vœux;
Il vit DAPHNÉ farouche à ſes tendres aveux;
Fugitive, elle échappe à l'amour qu'il atteſte.
Il la ſuit, il la preſſe; il baiſoit ſes cheveux...
Le myrthe diſparoît; un vain laurier lui reſte.
Amour, volage Amour, ces revers ſont tes jeux;
Qui cherche le bonheur, perd l'inſtant d'être heureux;
Peu ſavent allier les Graces & la Rime.
CORNEILLE avoit peu l'art d'être aimable & ſublime;

RACINE

RACINE l'eut en vain, Racine eut un rival;
Un Mortel éclipsa cet immortel Génie;
Il se vit enlever sa tendre IPHIGÉNIE:
Peut-être qu'en amour l'esprit même est fatal.
Ah! le cœur est si loin d'aimer ce qu'il admire!
Le caprice est toujours si près de la Beauté!
Une Belle à nos Vers sourit par vanité;
Dans ce miroir flatteur la Coquette se mire,
Et préfère en secret, au talent respecté,
Un stupide Elégant de parfums infecté.
Le Dieu des Vers, tu le sais, ma THÉMIRE,
Est le Dieu qui répand le jour;
Cent fois il a trahi les mystères d'Amour:
Les Vers sont indiscrets; ils aiment à paroître;
Un secret mis en Vers, cesse bientôt de l'être.
Mais on dit qu'Apollon rend l'Amour plus charmant.
Vante moins de son Art le frivole agrément;
L'ame ne s'écrit point; les rimes cadencées
Voilent d'un faux éclat ses naïves pensées.
Orner l'Amour, c'est le trahir;
Lui-même est sa parure, on ne peut l'embellir.
La candeur n'est qu'un fard du moment qu'elle est peinte;
L'ame perd de ses feux, même en les exprimant;
L'amour s'évapore en rimant;
L'esprit n'est pas sans art, & nul art n'est sans feinte.
Ma Thémire, fuyons ce perfide ornement;

Tout l'art du tendre Amour est de n'en point connaître;
Un soupir dit assez les flammes qu'il fait naître.
Oui, de nos cœurs émus le doux saisissement
Nous peint mieux que les Vers un tendre égarement:
Que les eaux d'HÉLICON ne mêlent point leurs glaces
Avec les feux du sentiment;
Le sein de Thémire ou des Graces
Est le Parnasse d'un Amant.

Le Brun.



N.° 1859.

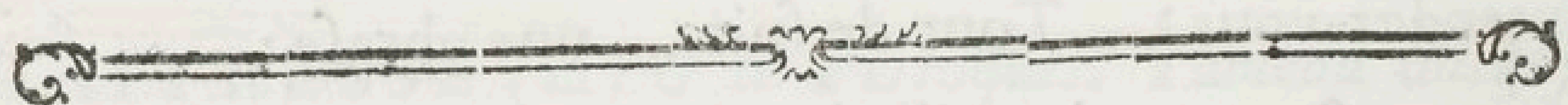
MAITRESSE (la) & *le Perroquet. Tableau allégorique du caractère de certaines femmes.*

CHEZ une Dame à PARIS transplanté
Un jeune Perroquet lui vint des bords du GANGE:
Soit jeunesse, ignorance, ou bien timidité,
Il ne savoit parler; le cas étoit étrange;
Un Perroquet Chartreux! on sait que de tout temps
Femmes & Perroquets sont animaux jasans.
Il se taisoit; la Dame en mouroit de tristesse;
L'oiseau se ressentoit des traits de son chagrin:
Dans sa cage enfermé, déplorant son destin,
De sa douleur il s'occupoit sans cesse;

On le maltraitoit même, hélas! c'étoit en vain;
Pas le moindre discours, le moindre mot enfin.
Notre écolier, un beau matin,
D'un *oui* bien prononcé gratula sa Maîtresse;
Force bonbons lui sont donnés soudain;
On l'appelle *Mignon*, *mon cœur;* on le caresse:
Le Perroquet vole bientôt de main en main,
Plus d'une femme en devient envieuse,
Plus d'une None en étoit amoureuse;
Chacun se l'arrachoit, le baisoit tour à tour.
Qu'il est beau, disoit-on! que Madame est heureuse!
C'étoit la nouvelle du jour.
Paix!.... s'écrioit la Maîtresse en extase;
L'entendez-vous?.... Tout de suite.... une phrase;
Encore.... & cependant il n'avoit dit qu'un mot.
Du cœur humain l'imposture est le lot.
On ne se coucha point; à la cage sans cesse
On admiroit l'objet de sa tendresse;
On l'en tira bientôt pour le mieux caresser:
Une femme en amour ne fut jamais contente.
L'oiseau, qu'on ne cessoit de voir & de baiser,
Sourd d'ailleurs aux leçons d'une bouche charmante,
Tandis que la Dame veilloit,
Dévotement sur son sein sommeilloit.
Le jour vint; il lui dit nettement: *Je vous aime:*
Nouveaux baisers, transports, ravissemens de même;

De ſucre & de bonbons notre oiſeau ne manquoit ;
Chaque inſtant voyoit naître une faveur nouvelle ;
D'un bienheureux Elu c'étoit le vrai modèle :
  De jour en jour il devint plus charmant,
    Moins timide & plus ſéduiſant.
Qu'aux yeux de ſa Maîtreſſe il étoit adorable !
Elle quitta, pour ce cauſeur aimable,
Ses enfans, ſon époux. Eſt-ce aſſez ? Nullement.
    Le fait eût été très-croyable ;
Il nous faut quelque trait qui ſoit moins vraiſemblable ;
    Et veritable cependant.
Qui put-elle immoler encor ? Qui ? Son Amant.

M. D'Arnaud.



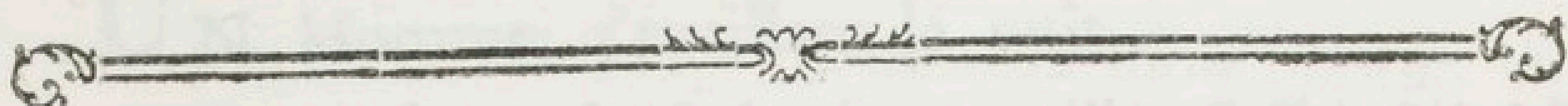
N.° 1860.

MAITRESSE (du pouvoir d'une).

LE connois-tu, ma chère ÉLÉONORE,
Ce tendre Enfant qui te ſuit en tout lieu,
Ce foible Enfant, qui ſeroit tel encore,
Si tes regards n'en avoient fait un Dieu ?
  C'eſt par ta voix qu'il étend ſon empire ;
Je ne le ſens qu'en voyant tes appas ;
Il eſt dans l'air que ta bouche reſpire,
Et ſous les fleurs qui naiſſent ſous tes pas.

Qui te connoît, connoîtra la tendresse ;
Qui voit tes yeux, en boira le poison ;
Tu donnerois des sens à la Sagesse,
Et des désirs à la froide Raison.

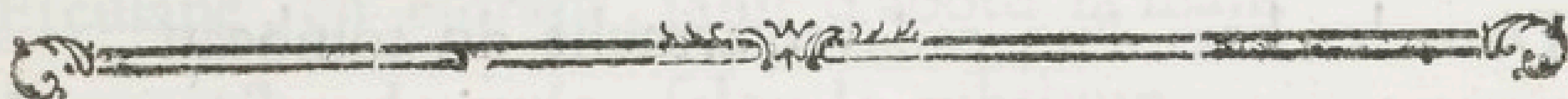
M. le Cardinal de Bernis.



N.° 1860 *a.*

MAL (un) *peut quelquefois devenir un bien.*
V. la lettre P. N.° 2266 *a.*

*M.****



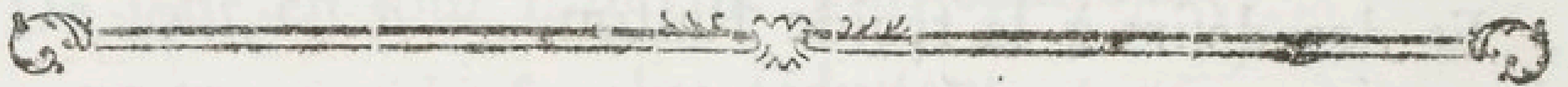
N.° 1861.

MALADE (le) *par ostentation.*

*Luzancin feint d'être malade,
Pour montrer comme il est chez soi,
Couché sur un lit de parade
Plus riche que celui du Roi,
Et que sa chambre est embellie
De tableaux venus d'Italie,
Et de chandeliers de cristal.
Si l'on veut trouver le remède

De la fièvre qui le poſsède,
Qu'on le couche dans l'Hôpital.

Maynard.



N.° 1862.

MALADE (l'homme) *n'eſt plus qu'un cadavre pour ſon ame.*

Vous avez vu ſouvent l'Hiſtoire de ce Roi
Qui d'un ſceptre de fer gouvernoit l'ETRURIE.
MÉZENCE étoit ſon nom ; ſon affreuſe induſtrie
Inventa dans AGYSE un ſupplice nouveau.
Dans les bras d'un cadavre arraché du tombeau,
Outrageant doublement la Nature indignée,
Ce Tyran étendoit ſa victime enchaînée :
Ses ſacriléges mains preſſoient avec effort
La bouche du vivant ſur la bouche du mort,
Et de ces deux moitiés formant un tout horrible,
Il goûtoit à longs traits ce ſpectacle terrible.
Sur des corps exhumés ces hommes expirans,
De notre ame attachée à des membres ſouffrans,
Sont l'emblême parfait & le tableau fidèle ;
Sa lumière n'eſt plus qu'une vaine étincelle ;
Elle ſouffre, & ne peut, malgré ſes vains efforts,
S'affranchir des liens qui l'attachent au corps.

*M.****

N.° 1863.

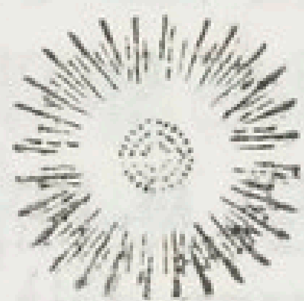
MALADE (le) & *ſon Médecin. Plaiſanterie.*

La Bévue heureuſe.

UN Homme, s'éveillant la nuit,
Se trouva mal. Il cloche, il s'agite, il appelle
Catau, Picard, du feu, de la chandelle;
J'étouffe, je me meurs. Eux, accourus au bruit,
Trouvent leur Maître articulant à peine.
On vole chez le Médecin,
On met ſa porte à bas: il s'éveille; on l'emmene.
L'Eſculape, en entrant, ſaiſit d'abord la main
Du moribond; puis, ſelon la rubrique,
Tâte le poulx, veut voir la langue auſſi,
Palpe le ventre. Qu'eſt-ceci?
Cet homme eſt mal, tout me l'indique.
Une écritoire, dépêchez.
Au plafond les yeux attachés,
Il rumine, il griffone enfin ſon ordonnance;
A pluſieurs fois il la relit,
Sur la pointe des pieds ſe rapproche du lit,
Dit au Malade, en la préſence
De l'épouſe pleurant déjà:
Tenez, Monſieur, prenez cela,

En trois prises du moins, & l'une à l'autre égale,
Entre chacune une heure d'intervalle;
Vous guérirez certainement.
Le Docteur ayant fait sa charge,
Se retire bien gravement.
Notre Malade cependant
Mesure le long & le large
De ce béni papier dont il fait trois morceaux
En tout parfaitement égaux,
Les froisse dans ses mains, en sa bouche les glisse,
D'heure en heure s'entend, observant l'interstice.
Qu'arriva-t-il? Le même soir
Plus de douleur, la fièvre diminue;
L'Epouse serre son mouchoir,
Et voilà la santé rendue.
Le Médecin fut mis bien pardessus la nue.
Mais, dira-t-on, quelle est la vérité
Qui naît de ce fait constaté?
Besoin est-il que je réponde?
Ne saute-t-elle pas aux yeux de tout le monde?

D'Ardenne.



N.° 1864.

MALADIES (les) *qui affligent le bercail.*
V. la lettre L. N.° 1762.

M. l'Abbé de Lille.

N.° 1865.

MALADRESSE (la). *V.* la lettre B. N.° 472.

Richer.

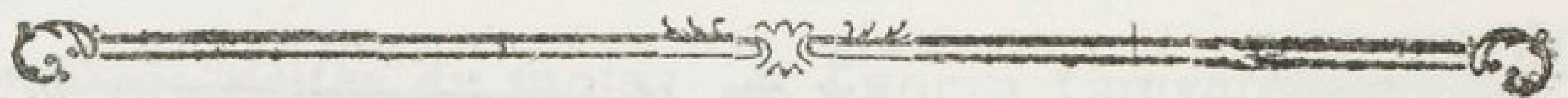
N.° 1865 *a*.

MALHERBE (épitaphe de).

L'APOLLON de nos jours, MALHERBE ici repose;
Il a long-temps vécu sans beaucoup de support:
En quel siècle, passant, je n'en dis autre chose;
Il est mort pauvre, & moi je vis comme il est mort.

Gombaud.





N.° 1866.

MALHEUR (dans le) *il ne faut le plus souvent chercher de consolation qu'auprès de ceux qui éprouvent les mêmes peines que nous, ou qui les connoissent par expérience.*

Un jour, à sa Bergère Atis porte un oiseau:
Je l'ai pris, lui dit-il, sous le prochain berceau.
J'étois caché sous le feuillage,
Et je tenois à tous ce gracieux langage:
» Venez, c'est à Zila que je veux vous offrir.
» Est-il quelqu'un de vous qui veuille être farouche?
» Petits oiseaux, combien elle va vous chérir!
» Vous aurez tous les jours des baisers de sa bouche,
» Vous serez nourris de sa main,
Vous serez admis dans sa couche,
» Et vous dormirez sur son sein «.
J'ignore si ma voix a su se faire entendre;
Mais celui-ci s'est laissé prendre:
On eût dit que, charmé d'un aussi beau destin,
Il se prêtoit à mon dessein,
Tant il sembloit peu se défendre.

Zila.

Bel Oiseau! tu veux donc habiter parmi nous?
Ah! demeure, je t'en conjure;

Nous t'offrirons une onde aussi fraîche, aussi pure
Que l'onde qui s'échappe à travers les cailloux,
    Des grains, des fleurs, de la verdure,
Tous les plaisirs enfin qui flatteront tes goûts.
  La Bergère, à ces mots, sur son riant plumage
    Glissa légérement la main.
L'oiseau battoit de l'aile, & de son esclavage
    Tentoit de rompre le lien.
ZILA soupire : hélas ! s'il avoit une amie,
Dit-elle ; sans aimer peut-on passer sa vie ?
    Comme nous n'a-t-il pas un cœur ?
Quand tu l'as pris, peut-être, en ce moment d'horreur,
Il venoit de quitter cette moitié chérie ;
    Encor rempli de son bonheur,
    Aveugle & sourd à tout le reste,
    Il couroit au piége funeste,
    Sans en reconnoître l'erreur :
    Sa compagne l'attend sans doute ;
    Pour elle quel chagrin amer !
    Ah ! mon bien aimé, qu'il en coûte
De perdre pour jamais ce qu'on a de plus cher !
Pour un moment tous deux mettons-nous à sa place.
Si l'on vouloit un jour me séparer de toi...
    ATIS ! quelle affreuse disgrace !
    Y consentirois-tu, dis-moi ?
Et si je te perdois !... Juste Ciel, que j'implore,

Epargnez à nos feux un ſi triſte retour !...
Objet d'un immortel amour !
Que deviendroit Zila, ta Zila qui t'adore ?
A cet infortuné laiſſons prendre l'eſſor ;
Que nous ſerons bénis ! quels tranſports, quelle fête,
Quand ce couple amoureux va ſe revoir encor !
Atis ! que de plaiſir ce retour leur apprête !
Bel oiſeau, je te rends à tes premiers liens ;
Pars, tu diras à ton amie,
Qu'enchaîné comme toi ſous une loi chérie,
En faveur de ſes feux, Atis fit grace aux tiens.

M. Léonard.



N.° 1866 *a.*

MALHEUR (le) *d'Adam.*

LORSQUE le Créateur, finiſſant ſon ouvrage,
De ſes rares beautés fit le portrait vivant ;
L'Homme étoit trop heureux, au ſortir du néant ;
De porter ſur ſon front cette divine image.
Le Monde tout entier étoit ſon apanage,
Sur tous les animaux ſon pouvoir étoit grand.
Le ſort ne put ſouffrir qu'il vécût ſi content ;
Il lui ravit bientôt un ſi doux avantage.

Sous ombre de calmer ses chagrins, ses ennuis,
On lui fit une femme; on ne put faire pis:
Le malheureux dormoit, il ne put s'en défendre.
Il vit en s'éveillant la cause de ses maux;
Il la prit: mais, hélas! il devoit s'aller pendre,
Car son premier sommeil fut son dernier repos.

*M.****



N.° 1866 *b*.

MALHEUR (le).

» OU me suis-je égaré? Dans quel désert immense
» L'aveugle désespoir a-t-il conduit mes pas?
» Tout semble triste ici.... quel effrayant silence!
» Que ces lieux sont affreux!.... Ah! ne les fuyons pas;
» Ils sont faits pour mon cœur.... Séjour épouventable,
» Sois pour moi l'Univers, laisse-moi la douceur
» De jouir de mes maux, de respirer l'horreur;
» Laisse-moi, des Humains fuyant l'aspect coupable,
» Habiter avec ma douleur;
» Etends autour de moi tes crêpes & tes voiles,
» Cache à mes yeux l'éclat de tes étoiles;
» O nuit! horrible nuit! asile du Malheur!
» Couvre-moi de ton épaisseur;

» Je m'avance ſans crainte au travers de tes ombres,
» J'aime à m'envelopper de leur obſcurité ;
» Les ennuis de mon cœur ſont plus noirs & plus ſombres...
» Mais où vais-je ? Quel bruit a ſoudain éclaté ?
» C'eſt un torrent qui tombe, & dans un vaſte abyme
» S'enſevelit avec fracas.
» Enfant des APPENNINS, & nourri ſur leur cime,
» Torrent, ſur les rochers précipite tes pas,
» Gronde plus triſtement, & roule avec ravage.
» Hélas ! pourquoi mes jours, dont tu m'offres l'image,
» Dans ce gouffre avec toi ne ſe perdent-ils pas ?
» Hôtes de ces déſerts, vous, oiſeaux des ténèbres,
» Que vos accens ſoient plus funèbres.
» Mais, ſuis-je ſeul ici ? Quoi ! le Dieu du repos
» A ſur tout l'Univers répandu ſes pavots !
» O frère de la Mort ! ô Sommeil indomptable !
» Quoi ! l'Homme, foible & miſérable,
» Pour ſuſpendre ſes maux, doit tous les jours mourir ?
» Ne t'empreſſe point de renaître,
» Dans les bras du néant enſevelis ton être ;
» Délivré du fardeau de penſer, de ſentir,
» Jouis, Mortel, jouis de ton plus doux partage.
» Je veille.... laiſſe-moi le funeſte avantage
» D'exiſter pour ſouffrir «.
L'écho ſeul m'entendoit & répétoit ma plainte.
Je tombai fatigué ſous un feuillage épais ;

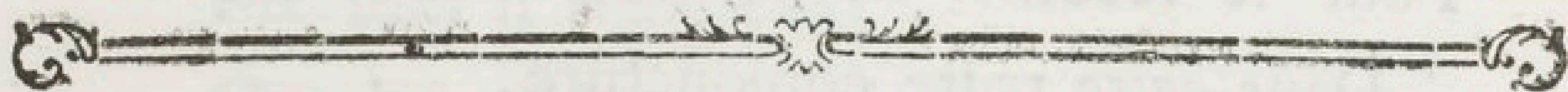
Le ſommeil de mes maux vint adoucir l'atteinte.
Je crus voir devant moi s'élever un palais,
Ses murs étoient d'ébène, entourés de cyprès:
On entendoit gémir, autour de ſon enceinte,
Un ruiſſeau de ſang & de pleurs;
Son murmure plaintif portoit au fond des cœurs
Le ſaiſiſſement & la crainte.
Je crus que l'on m'ouvroit les portes de l'Enfer.
Le Silence habitoit cette demeure affreuſe;
De trois lampes d'airain la lueur ténébreuſe
Alloit ſe réfléchir ſur un Trône de fer.
Elevé ſur ce Trône, un Coloſſe effroyable
Le rempliſſoit de ſa grandeur;
Ses pieds fouloient la terre, & ſon front redoutable
Se courboit ſous les cieux; ſon nom eſt le MALHEUR:
Ses deux bras s'étendoient aux deux poles du Monde.
A ſes côtés les Tyrans des Humains,
La torche & le fer dans les mains,
Sans ceſſe ranimoient leur cruauté féconde.
Sur ſes genoux un Livre étoit ouvert,
Archives d'infortune & lamentable Hiſtoire;
Tout en lettres de ſang, des mains de la Mémoire,
Eſt tracé dans ce Livre, & tout m'étoit offert.
J'y vis ce que j'avois ſouffert;
J'y vis.... Mais gardons le ſilence,
Mon cœur doit ſuffire à mes maux.

Je parcourois les traits de cet Ouvrage immense ;
Une voix prononça ces mots :
Crains l'Etre souverain, dont l'austère puissance
Au Livre du Malheur a déposé ton sort.
Pour lui pardonner ta naissance,
O Mortel ! souviens-toi qu'il t'a promis la mort.
Son séjour touche au mien, regarde. Un spectre horrible
Parut dans le lointain, & s'avançoit vers moi ;
Mais ce consolateur me sembloit trop terrible.
Je frémis.... Le réveil dissipa mon effroi.
Ainsi les noirs ennuis, flétrissant ma jeunesse,
Versoient sur mes premiers Ecrits
Le plus funèbre coloris
Et les teintes de la tristesse.
Sont-ce là les chansons de l'âge du Bonheur ?
Est-ce donc à vingt ans que l'on peint le Malheur ?
O ! des premiers chagrins impressions cuisantes !
Mon Génie en naissant s'est senti captiver ;
Et quand il vouloit s'élever,
Il agitoit long-temps ses ailes chancelantes.
Ce feu qui dut jeter des clartés si brillantes,
Ce feu, sans force & sans pouvoir,
N'exhaloit qu'un nuage noir,
Mêlé d'étincelles mourantes.
Du moins mes ennemis ne purent l'étouffer.
Tout fiers d'avoir su nuire, ils pensoient triompher.

Quel

Quel triomphe, EMILIE, & lâche & méprisable!
Hélas! qu'il est commun sur ce globe coupable!
Sous l'herbe enseveli, l'insecte venimeux
Est loin d'épouvanter personne,
Et dans le même instant qu'il échappe à vos yeux,
Il rampe jusqu'à vous, mord & vous empoisonne.
A ces sombres objets devant moi répandus,
Puissé-je, en une paix profonde,
Voir succéder des jours par le Bonheur tissus!
Puissé-je, auprès de tes vertus,
Oublier les crimes du Monde!

M. de la Harpe.



N.° 1867.

MALHEUREUX (les) *peuvent au moins se flatter d'avoir de vrais Amis.*

*LA pauvreté fait peur; mais elle a ses plaisirs.
On sait bien qu'elle éloigne, aussi-tôt qu'elle arrive,
La volupté, l'éclat, & cette foule oisive
Dont les jeux, les festins remplissent les désirs.
Cependant, quoi qu'elle ait de honteux & de rude
Pour ceux qu'à des revers la Fortune a soumis,
Au moins dans leurs malheurs ont-ils la certitude
De n'avoir que de vrais Amis.

Mme Deshoulières.



N.° 1867 *a.*

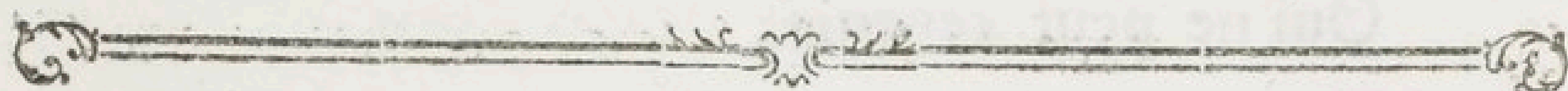
MALHEUREUX (les) *seuls se portent avec zèle à secourir les Malheureux.*

Le Pigeon & le Moineau.

Pour un Moineau dans l'indigence
On recherchoit quelques secours:
Tous les riches oiseaux furent d'intelligence
Pour le secourir en discours.
Dans cette triste conjoncture,
Un Pigeon fut le seul, quoiqu'assez mal-aisé,
Qui donna le couvert & quelque nourriture
Au Moineau pauvre & méprisé.
Des oiseaux spectateurs la surprise est extrême,
C'est un phénomène pour eux,
Qu'un Pigeon, si pauvre lui-même,
Veuille assister un Malheureux.
Eh! c'est ce qui me rend encor plus accessible,
Répondit le Pigeon. Un destin rigoureux
Prépare à la pitié le cœur le moins sensible.
Quand on jouit d'un sort tranquille & gracieux,
Imagine-t-on sous les cieux
Quelqu'un dans un état si différent du nôtre?...

Non, on mesure tout sur sa prospérité;
Mais, au sein de l'adversité,
Le Malheureux sent mieux qu'un autre
Le poids de l'infortune & de la pauvreté.

Pesselier.



N.° 1868.

MALHEUREUX (l'homme).

Les cieux inexorables
Me sont si rigoureux,
Que les plus misérables
Se comparant à moi, s'estimeroient heureux.
Mon lit est dans mes larmes
Trempé toutes les nuits;
Le sommeil, par ses charmes,
Ne peut, lorsque je dors, assoupir mes ennuis.
Si je fais quelque songe,
Je suis épouvanté;
Car même son mensonge
Exprime de mes maux la triste vérité.
La pitié, la justice,
La constance & la foi,
Cédant à l'artifice,
Dans les cœurs des Humains sont éteintes pour moi.

En un cruel orage
On me laiſſe périr ;
Et, courant au naufrage,
Je vois chacun me plaindre, & nul me ſecourir.
Félicité paſſée
Qui ne peut revenir,
Tourment de ma penſée,
Que n'ai-je, en te perdant, perdu le ſouvenir ?

Bertaut.

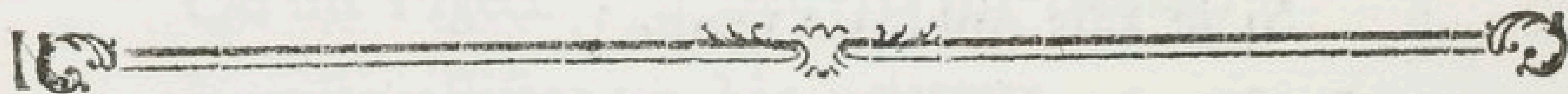


N.° 1869.

MALHEUREUX (avis aux).

UNE fois que le ſort vous fera bon viſage,
Une foule d'Amis de tous lieux vous viendra ;
Si vos beaux jours encor ſont troublés d'un orage ;
La prudente Amitié tout ſeul vous laiſſera.

M. de G.



N.° 1870.

MALICE (la). *V.* le Recueil des Fables de la Fontaine. *Liv. IX. Fab. XVII.*

Fin du neuvième Volume.

CHRONOLOGIE
DES POËTES

*Qui ont composé les morceaux contenus dans le neuvième volume de l'*ENCYCLOPÉDIE POÉTIQUE*, avec l'indication des pages où ils se trouvent répétés* (1).

SAINT-ANGE (N... de). p. 3, 425.

RACINE (Jean). V. le premier vol. p. 473 pour la Chronologie (2). p. 13, 34, 190.

DESTOUCHES (Philippe Néricault). V. le premier vol. p. 478 pour la, &c. p. 20, 121.

RICHER (3) (Henri). V. le premier vol. p. 473 pour la, &c. p. 21, 241, 284, 286, 300, 302, 308, 386.

VOISENON (Claude Henri de Fusée de), Abbé. V. le sixième vol. p. 479 pour la, &c. p. 25.

---

(1) On ne peut observer l'ordre alphabétique pour cette Table, sans faire éprouver chaque fois un retard de deux ou trois jours, parce qu'on ne peut savoir précisément, d'après le Manuscrit, quels sont tous les Auteurs qui composent un volume.

(2) Une fois pour toutes, les chiffres qui précéderont ces mots, *pour la*, &c. désigneront les pages de la Chronologie des Auteurs, & ceux qui suivront ces mêmes mots, indiqueront les pages où se trouvent leurs Poésies. Les Poëtes dont on n'a pas la chronologie, restent en blanc; mais les pages où se trouvent leurs Œuvres, sont citées à la suite de leur nom.

(3) Tous les Auteurs Fabliers sont marqués en caractères italiques.

LA CHAUSSÉE (Pierre-Claude Nivelle de). V. le premier vol. p. 475 pour la, &c. p. 121.

PESSELIER (Charles-Étienne). V. le premier vol. p. 472 pour la, &c. p. 122, 263, 275, 314, 430.

PIRON (Alexis). V. le premier vol. p. 477 pour la, &c. p. 124, 156, 162, 246.

CERCEAU (Jean-Antoine du), Jésuite. V. le sixième vol. p. 479 pour la, &c. p. 125.

COULANGES (Philippe-Emmanuel de). V. le quatrieme vol. p. 475 pour la, &c. p. 125, 349.

BENSERADE (Isaac de). V. le troisième vol. p. 477 pour la, &c. p. 107, 126, 171, 188.

LA MOTTE (Antoine Houdart de). V. le premier vol. p. 471 pour la, &c. p. 131, 160, 287, 346, 438.

NICOLE (Claude). V. le huitième vol. p. 461 pour la, &c. p. 133.

RESNEL (Jean-François du Bellay du), Abbé. V. le second vol. p. 473 pour la, &c. p. 135.

PAVILLON (Étienne de). V. le second vol. p. 473 pour la, &c. p. 145.

CAMPISTRON (Jean Galbert). V. le sixieme vol. p. 480 pour la, &c. p. 147.

POMPIGNAN (Jean-Jacques Lefranc, Marquis de). V. le cinquième vol. p. 477 pour la, &c. p. 153.

FEUTRY (Amé-Ambroise-Joseph). V. le sixième vol. p. 479 pour la, &c. p 167.

DULARD (Paul-Alexandre). V. le cinquième vol. p. 479 pour la, &c. p. 169, 197, 242, 310, 318, 324, 392.

DESMAHIS (Joseph-François-Édouard de Corsembleu). V. le premier vol. p. 472 pour la, &c. p. 107.

CHAULIEU (Guillaume Amfrye de). V. le premier vol. p. 475 pour la, &c. p. 189.

MALHERBE (François de). V. le premier vol. p. 475 pour la, &c. p. 194.

ROSSET (*N.* de). V. le premier vol. p. 473 pour la, &c. p. 195, 209, 211.

AUBERT (Jean-Louis). V. le troisième vol. p. 478 pour la, &c. p. 196, 397.

Molière (Jean-Baptiste Poquelin de). V. le premier vol. p. 479 pour la, &c. p. 447.

Arnaud (François-Thomas-Marie de Baculard d'). V. le premier vol. p. 477 pour la, &c. p. 450.

Maynard (François). V. le premier vol. p. 472 pour la, &c. p. 454.

Gombaud (Jean Ogier de), né à St. Just de Lussac en Xaintonge, mort à Paris en 1666, étoit de l'Académie Françoise. p. 455.

Léonard (N.), né en Amérique en 175.. p. 458.

Bertaut (Jean), Evêque de Sées, Aumônier de la Reine Catherine de Médicis, naquit à Caen en 15.. mourut en 1611 le 8 Juin. p. 467.

G. (Alexis-Toussaint de), fils de Toussaint de G. Inspecteur & Commissaire général des Vivres de l'armée de Maillebois, né à Relingen, dans la Lorraine Allemande, ancien Officier d'Infanterie pour le service de LL. MM. II. & RR., & Censeur Royal.

Voyez aux premier & troisième volumes, p. 479, l'indication de toutes les critiques, jugemens & instructions sur tous les Poëtes anciens & modernes.

ERRATA

Des Cinquième, ſixième, ſeptième & huitième volumes de
L'ENCYCLOPÉDIE POÉTIQUE.

Cinquième Volume.

PAGE 59, vers 5, parfums, *liſ.* parfum.
P. 106, vers 23, ſes *liſ.* ces.
P. 177, au premier renvoi, 851, *liſ.* 852.
P. 178, vers 6, nos *liſ.* mes.
P. 229, antépénultième vers, ſollilcitude, *liſ.* ſollicitude.
P. 298, vers 13, Dieux ſur la foi, *liſ.* Dieux ! &c.
P. 319, n. 994, titre, foumis, *liſ.* fourmis.
P. 336, vers 11, l'éloquence, docile, *liſ.* l'éloquence docile.
P. 348, ſupprimez le ſecond vers.
P. 359, vers 7, l'honneur, *liſ.* l'horreur.
P. 422, le n. 1034 doit être après le mot énigme.
P. 431, vers 2, Hébée, *liſ.* Hébé.
P. 449, pénultième vers, rémit, *liſ.* remit.
P. 476, ſeconde ligne, en éloquence, *liſ.* d'éloquence.

Sixième Volume.

P. 90, premier vers, vuidée, *liſ.* vidée.
P. 95, dans la note, Mlle. *liſ.* M.
P. 162, Iliade, *liſ.* Illiade.
P. 168, vers 19, pintre, *liſ.* Peintre.
P. 210, vers 7, parernel, *liſ.* paternel.
P. 226, n. 1177, *liſ.* 1167.
P. 311, Ahille, *liſ.* Achille.
P. 322, pénultième vers, le, *liſ.* la.
P. 333, d'un aile, *liſ.* d'une aile.
P. 350, vers 2, ſe, *liſ.* le.
P. 357, vers 9, &, *liſ.* pour.
P. 371, dernier vers, ſes applaudiſſemens, *liſ.* vains, &c.
P. 379, vers 5, quelquc, *liſ.* quelque.
P. 404, vers 5, ſuite, *liſ.* fuite.
P. 407, vers 23, juſqu'au, *liſ.* juſques au.
P. 417, vers 7, fontain., *liſ.* fontaines.
P. 420, vers 15, qn'il, *liſ.* qu'il.
P. 430, vers 17, au loin la terre, *liſ.* la terre au loin.

P. 457, vers 8, adorer, *lis.* honorer.
P. 464, n. 1293, Fab. X, *lis.* XI.
P. 475, vers 15, confidérable, *lis.* considérable.
P. 479, pénultième l., mort dans la même ville, *lis.* à Voisenon.

Septième Volume.

P. 71, vers 11, puissant, *lis.* puissantes.
P. 74, vers 7, la, *lis.* l'a
P. 225, vers 16, dont, *lis.* donc.
P. 253, vers 5, ou *lis.* on.
P. 279, vers 5, oublies, *lis.* oubliés.
P. 287, nom de l'Auteur, Taveneau, *lis.* Tannevot.
P. 327, les numéros 1432 *a*, 1432 *b*, 1432 *c*, doivent précéder le n. 1432.
P. 366, vers 11, aux royaumes, *lis.* au royaume.
P. 425, nom de l'Auteur, Bernard, *lis.* Bernis.
P. 427, n. 1459 *a*, *lis.* n. 1459 *b*.
Même page 1459 *b*, *lis.* 1459 *c*.
P. 443, vers 9, lauriers, *lis.* laurier.
P. 475, Jean Racine, *lis.* Louis.

Huitième Volume.

P. 37, Racine, *lis.* Louis Racine.
Même page, 1387, *lis.* 1487.
P. 189, vers 5, coure, *lis.* court.
Même page, 1508, *lis.* 1524.
P. 235, premier vers, vas, *lis.* vais.
P. 272, n. 1566, *lis.* 1567.
P. 283, second vers, cette illusion, *lis.* & cette, &c.
P. 379, vers 6, d'Agrrppine, *lis.* d'Agrippine.
P. 395, vers 21, d'Angola, *lis.* d'Angora.
P. 399, n. 1652, au titre, préférés *lis.* préféré.
P. 457, vers 9, promets, *lis.* permets.

Fin de l'Erata des Tomes 5, 6, 7 & 8.

N. B. On donnera, à la fin du dix-huitième volume, la continuation de la Table générale des Matières; ce sera le moyen de l'avoir très-correcte.

AVIS PARTICULIER

Sur les reproches que l'on m'a faits, relativement aux Pièces de Vers imprimées sous l'Anonyme.

ON a pu remarquer à la fin de l'Introduction qui précède la Table générale des noms des Poëtes (Tome 8), que j'ai fort à cœur de faire connoître les Auteurs dont j'ai inséré des morceaux sous l'Anonyme. Je répète de nouveau, que je ne supposerai aucuns noms, que je n'en mettrai jamais de douteux, & que je ne révelerai point ceux qui me sont confiés sous le secret. Animé par les reproches que j'ai essuyés, & qui, j'ose dire, m'ont été adressés injustement, je viens de me livrer à une recherche extrêmement pénible & fatigante, afin de désabuser, si cela est possible, les personnes qui jugent irrévocablement une Pièce de Vers mauvaise, parce qu'elles l'apperçoivent sous l'Anonyme. Un Poëte de nos jours, & certainement un des plus célèbres, a crié comme un démon, en voyant un assez grand nombre de sujets imprimés sous l'Anonyme ; & lui-même a fait paroître de ses Œuvres sous l'épithète suivante : *Par un Prisonnier du Fort-l'Évêque* (1). Voilà ce que mes recherches m'ont fait découvrir ; cela me fait ressouvenir des exclamations foudroyantes d'un Auteur fameux dans l'Europe entière, qui me dit un jour : » Monsieur, on voit » le nom de M. *Dorat* par-tout dans votre Recueil «. J'avoue que toutes ces choses, qui m'affectoient autrefois, & singulièrement, me font rire aujourd'hui, & de bon cœur. En attendant, je fournis plus bas le Baptistaire de quelques Anonymes ; mes perquisitions scrupuleuses me conduiront plus loin. Je trouve de temps en temps des tableaux qui se ressemblent, baptisés sous deux noms,

(1) L'Auteur peut être tranquille, je ne le nommerai jamais.

mais cela doit m'être indifférent. Je ferai forcé néanmoins de rendre à certains Poëtes, des Œuvres qui leur appartiennent par le droit de la proprieté, & le dixième vol. entr'autres, présentera une restitution très-consolante pour un Auteur qui n'eut jamais une grande réputation, & fort affligeante au contraire de la part d'un autre Auteur, qui ne perdra rien pour cela de son immortalité. Tous deux séjournent depuis long-temps dans les Champs Élisées.

N°. 259. second vol. p. 42. 124 vers, imprimé sous l'Anonyme, appartient au *Philosophe de Sans-souci*, ou *le Roi de Prusse.*

N°. 308. second vol. p. 141. 20 vers, imprimé sous l'Anonyme, appartient à *M. le Cardinal de Bernis.*

N°. 954. cinquième vol. p. 180. 24 vers, imprimé sous l'Anonyme, appartient au *Philosophe de Sans-souci.*

N°. 1159 *a.* sixième vol. p. 195. 50 vers, appartient à feu *M. de l'Escarmotier.*

N°. 1323. septième vol. p. 60. 16 vers, appartient à *M. le Chevalier de Boufflers.*

N°. 1345. septième vol. p. 100. 289 vers, appartient à *M. de Voltaire.*

N°. 1420. p. 296. 568 vers, imprimé sous l'Anonyme, appartient à *M. le Maréchal de Maillebois.*

N°. 1464 *b.* septième vol. p. 463. 48 vers, imprimé sous l'Anonyme, appartient à *M. Aubin.*

N°. 1493. huitième vol. p. 43. Cet article est désigné ainsi : *Par un Prisonnier du Fort-l'Évêque.* Il appartient à un Auteur très-célèbre & justement célébré ; voilà tout ce que l'on saura de moi.

N°. 1466. septième vol. p. 471. 46 vers, imprimé sous l'Anonyme, appartient à *Louis Racine.*

N°. 1514. huitième vol. p. 149. 61 vers, imprimé sous l'Anonyme, appartient à *M. le Cardinal de Bernis.*

AVIS

Pour la continuation de Souscription pour L'ENCYCLOPÉDIE POÉTIQUE.

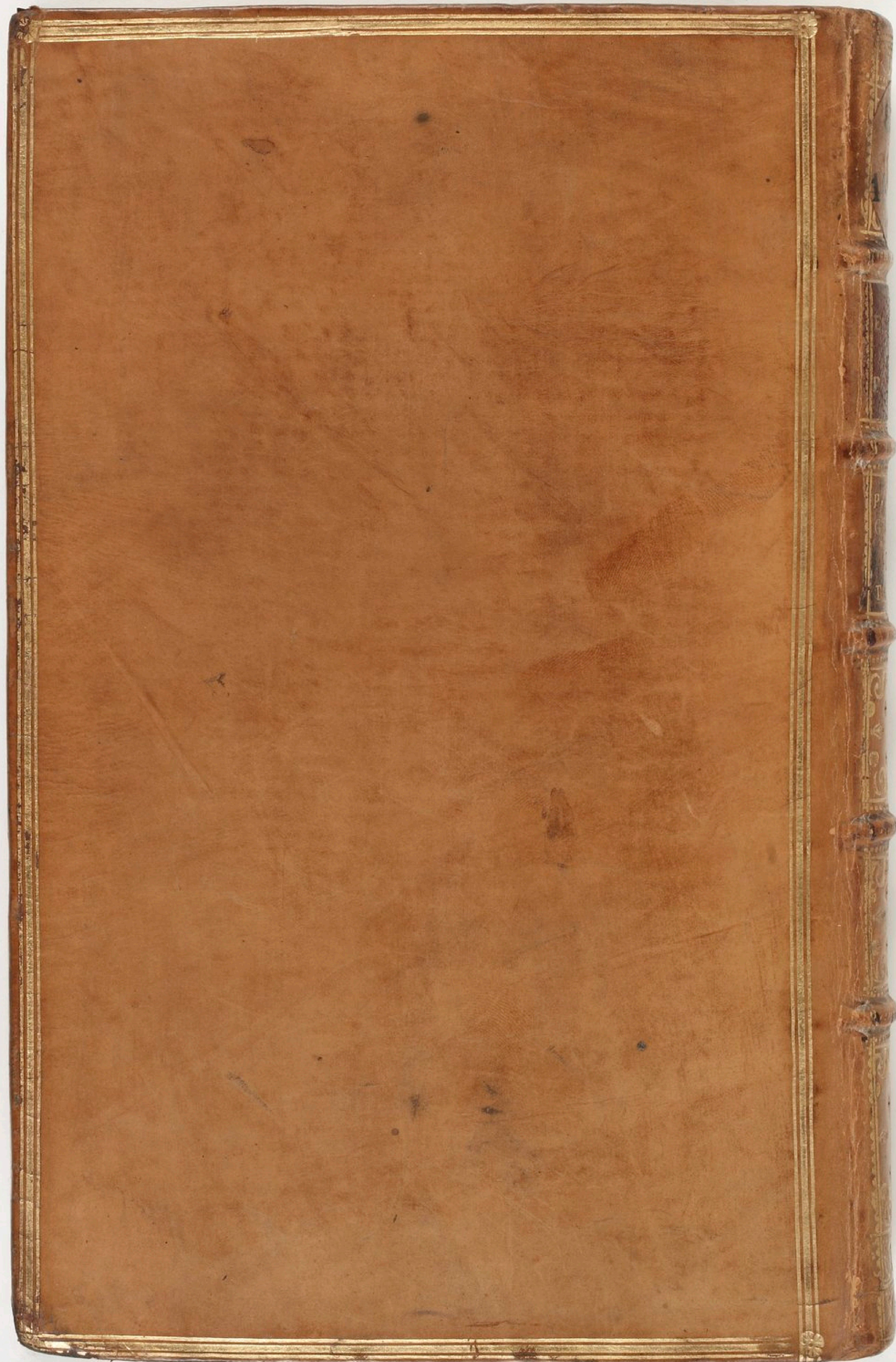
J'ÉTOIS *d'abord très-persuadé que le moyen le plus propre pour déterminer le débit d'un Ouvrage, étoit celui de limiter & d'abréger le terme de la Souscription. L'expérience m'apprend que le Public déteste les entraves & tout ce qui a l'air de tenter à forcer sa volonté. La liste qui doit précéder le dixième volume de ce Dictionnaire, présentera une augmentation de Souscripteurs qui approche d'un huitième de la Liste connue. Cette révolution avantageuse me fait prendre le parti invariable de ne plus prescrire aucun terme pour l'abonnement. En conséquence, toutes les personnes qui désireront faire l'acquisition de* l'Encyclopédie Poétique, *pourront, en désignant leurs noms, qualités & demeures, se présenter ou envoyer chez moi (rue de Grenelle St. G. n°. 23), ou chez le Sieur* MOUTARD, *Imprimeur-Libraire de la* REINE, *(rue des Mathurins, Hôtel de Cluny); on leur delivrera, sans aucuns frais, les neuf premiers volumes qui paroissent, en signant un engagement par lequel elles s'obligeront de payer double les livraisons qui suivront le tome neuf, jusqu'à la parfaite exécution des dix-huit volumes annoncés, c'est-à-dire, que les nouveaux Souscripteurs payeront 4 liv. 16 sous pour les livraisons impaires (à cause de l'Estampe), & 4 liv. pour les livraisons paires.*

Les mêmes conditions auront lieu pour les Libraires, ſans oublier la remiſe qui leur eſt due, ni le treizième Exemplaire complet gratis *(en prenant, à la fois ou ſucceſſivement, douze Souſcriptions); mais ils devront prendre de même un engagement. Ceux de Province prô-cureront un Répondant, qui s'obligera de ſatisfaire en leur nom, à meſure que la ſuite de l'Ouvrage paroîtra.*









ENCYCLOPED
POETIQUE

P. M. DE
GAIGNE
1779
TOM IX